



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

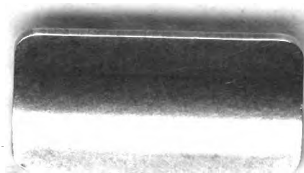
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

d. clasp. g. 115 $\frac{1}{2}$



<36613855780011

<36613855780011

Bayer. Staatsbibliothek

Lit. cl. g.

R É F L E X I O N S
CRITIQUES
SUR LA POËSIE
ET
SUR LA PEINTURE.

PAR M. L'ABBÉ DU BOS,
L'UN DES QUARANTE, ET SECRETAIRE
PERPETUEL DE L'ACADEMIE
FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION.
T O M E S E C O N D.

Vt Pictura Poësis. Hor. de Art. Poët.



A DRESDE, 1760.
CHEZ GEORGE CONRAD WALTHER,
LIBRAIRE DU ROI.
AVEC PRIVILÈGE.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

T A B L E.

T A B L E D E S M A T I E R E S.

S E C O N D E P A R T I E.

Section 1.	D u génie en général.	Page 1
Section 2.	Du génie qui fait les Peintres & les Poètes.	13
Seçt. 3.	Que l'impulsion du génie détermine à être Peintre ou Poète ceux qui l'ont apporté en naissant.	23
Seçt. 4.	Objection contre la proposition précédente, réponse à l'objection.	34
Seçt. 5.	Des études & des progrès des Peintres & des Poètes.	42
Seçt. 6.	Des Artisans sans génie.	56
Seçt. 7.	Que les génies sont limités.	64
Seçt. 8.	Des Plagiaires; en quoi ils diffèrent de ceux qui mettent leurs études à profit.	75
Seçt. 9.	Des obstacles qui retardent le progrès des jeunes Artisans.	90
Seçt. 10.	Du tems où les hommes de génie parviennent au mérite dont ils sont capables.	107
Tome II.	(*)	Seçt. 11.

T A B L E.

- Sect. 11. *Des ouvrages convenables aux gens de genie, & des Artisans qui contrefont la maniere des autres.* Page 118
- Sect. 12. *Des siècles illustres & de la part que les causes morales ont au progrès des arts.* 124
- Sect. 13. *Qu'il est probable que les causes physiques ont aussi leur part au progrès surprenans des Arts & des Lettres.* 140
- Première Réflexion. Qu'il est des pays & des tems où les Lettres & les Arts ne fleurissent pas.* 144
- Seconde Réflexion. Que les Arts parviennent à leur élévation par un progrès subit, & que les effets des causes morales ne les sauroient soutenir sur le point de perfection, où ils semblent s'être élevés par leurs propres forces.* 169
- Troisième Réflexion. Que les grands Peintres furent toujours les contemporains des grands Poètes leurs compatriotes. Qu'il paroît qu'il se répande alors sur les hommes un esprit de perfection proportionné aux qualités particulieres de chacun d'eux. Passage de Velleius Paterculus, où cette observation se trouve faite.* 216
- Sect. 14. *Comment il se peut faire que les causes physiques ayent part à la destinée des*

T A B L E

<i>des siècles illustres. Du pouvoir de l'air sur le corps humain.</i>	Page 230
Sect. 15. <i>Le pouvoir de l'air sur le corps humain prouvé par le caractère des Nations.</i>	244
Sect. 16. <i>Objection tirée du caractère des Romains & des Hollandois. Réponse à l'objection.</i>	268
Sect. 17. <i>De l'étendue des climats plus propres aux arts & aux sciences que les autres. Des changemens qui surviennent dans ces climats.</i>	281
Sect. 18. <i>Qu'il faut attribuer la différence qui est entre l'air de différens pays, à la nature des émanations de la terre, qui sont différentes en diverses régions.</i>	286
Sect. 19. <i>Qu'il faut attribuer aux variations de l'air dans le même pays, la différence qui s'y remarque entre le génie de ses habitans en des siècles différens.</i>	295
Sect. 20. <i>De la différence des mœurs & des inclinations du même peuple en des siècles différens.</i>	304
Sect. 21. <i>De la maniere dont la réputation des Poètes & des Peintres s'établit.</i>	310
Sect. 22. <i>Que le public juge bien des Poèmes & des Tableaux en général</i>	Du senti- ment
(*) 2	

T A B L E.

- ment qui est en nous pour connoître le mérite des ouvrages. Page 313
- Sect. 23. *Que la voie de discussion n'est pas aussi bonne pour connoître le mérite des vers & des tableaux, que celle du sentiment.* 330
- Sect. 24. *Objection contre la solidité des jugemens du public, & réponse à l'objection.* 342
- Sect. 25. *Du jugement des gens du métier.* 353
- Sect. 26. *Que les jugemens du public l'emportent à la fin sur les jugemens des gens du métier.* 362
- Sect. 27. *Qu'on doit plus d'égard aux jugemens des Peintres qu'à ceux de Poëtes. De l'art de reconnoître la main des Peintres.* 369
- Sect. 28. *Du tems où les Poëmes & les Tableaux sont appréciés à leur juste valeur.* 376
- Sect. 29. *Qu'il est des pays où les ouvrages sont plutôt appréciés à leur valeur, qu'en d'autres.* 382
- Sect. 30. *Objection tirée des bons ouvrages que le public a paru désapprouver, comme*

T A B L E.

<i>me des mauvais qu'il a loués; & réponse à l'objection.</i>	Page 396
Sect. 31. <i>Que le jugement du public ne se rétracte point, & qu'il se perfectionne toujours.</i>	408
Sect. 32. <i>Que malgré les Critiques, la réputation des Poètes que nous admirons, ira toujours en s'augmentant.</i>	417
Sect. 33. <i>Que la vénération pour les bons Auteurs de l'antiquité, durera toujours. S'il est vrai que nous raisonnions mieux que les Anciens.</i>	437
<i>Que les découvertes qui ont le plus enrichi la Physique, sont dues au hasard, & non pas à des recherches méthodiques.</i>	444
Sect. 34. <i>Que la réputation d'un système de Philosophie peut être détruite. Que celle d'un Poème ne sauroit l'être.</i>	471
Sect. 35. <i>De l'idée que ceux qui n'entendent point les écrits des Anciens dans les originaux, s'en doivent former.</i>	494
Sect. 36. <i>Des erreurs où tombent ceux qui jugent d'un Poème sur une traduction & sur les remarques des Critiques.</i>	515
Sect. 37. <i>Des défauts que nous croyons voir dans les Poèmes des Anciens,</i>	517
	Sect. 38

T A B L E.

Sect. 38. *Que les remarques des Critiques ne font point abandonner la lecture des Poèmes, & qu'on ne la quitte que pour lire des Poèmes meilleurs.* Page 535

Sect. 39. *Qu'il est des professions où le succès dépend plus du génie que du secours que l'art peut donner; & d'autres, où le succès dépend plus du secours qu'on tire de l'art, que du génie. On ne doit pas inférer qu'un siècle surpasse un autre siècle, quant aux professions du premier genre, parce qu'il le surpasse, quant aux professions du second genre.* 539

Fin de la Table.



REFLE.



RÉFLEXIONS
CRITIQUES
SUR LA POÉSIE
ET
SUR LA PEINTURE.

SECTION PREMIERE.

Du Génie en général.

Le sublime de la Poésie & de la Peinture est de toucher & de plaire, comme celui de l'éloquence est de persuader. Il ne suffit pas que vos vers soient beaux, dit Horace en style de Législateur, pour donner plus de poids à sa décision; il
Tome II. A faut

faut encore que ces vers puissent remuer les cœurs, & qu'ils soient capables d'y faire naître les sentimens qu'ils prétendent exciter.

*Non satis est pulchra esse Poëmata, dulcia sunt,
Et quocumque volent animum auditoris agunto.*

Horace auroit dit la même chose aux Peintres.

Un poëme, ainsi qu'un tableau, ne fau-
roit produire cet effet, s'il n'a pas d'autre
mérite que la régularité & l'élégance de l'exé-
cution. Le tableau le mieux peint, comme
le poëme le mieux distribué & le plus exa-
ctement écrit, peuvent être des ouvrages
froids & ennuyeux. Afin qu'un ouvrage
nous touche, il faut que l'élégance du des-
sein & la vérité du coloris, si c'est un ta-
bleau, il faut que la richesse de la versifica-
tion, si c'est un poëme, y servent à donner
l'être à des objets capables par eux-mêmes de
nous émouvoir & de nous plaire (*). *Ars
enim cum à natura profecta sit, nisi natu-
ra moveat & delectet, nihil sane egisse vi-
deatur.*

Si les Héros du Poëte tragique ne m'in-
téressent point par leurs caractères & par leurs
aven-

(*) Cicero, lib. 3. de Orat.

aventures, la piece m'ennuye, quoiqu'elle soit écrite purement, & quoiqu'il n'y ait pas de fautes contre ce qu'on appelle les règles du Théâtre. Mais si le Poëte m'expose des aventures, s'il me fait voir des situations, des caracteres qui m'intéressent autant que ceux de Pyrrhus & de Pauline, la piece me fait pleurer; & je reconnois l'Artisan qui se joue ainsi de mon cœur, pour un homme (*) qui fait faire quelque chose de divin.

*Ille per extensum funem mihi posse videtur
Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet.*

La ressemblance des idées que le Poëte tire de son génie, avec les idées que peuvent avoir des hommes qui se trouveroient être dans la même situation où ce Poëte place ses personnages; le pathétique des images qu'il a conçues, avant que de prendre la plume ou le pinceau, font donc le plus grand mérite des poëmes, ainsi que le plus grand mérite des tableaux. C'est à l'intention du Peintre ou du Poëte; c'est à l'invention des idées & des images propres à nous émouvoir, & qu'il met en œuvre pour exécuter son intention, qu'on distingue le grand Artisan du simple

A 2

inancœu-

(*) Horat. Ep. prim. lib. 1.

manœuvre, qui souvent est plus habile ouvrier que lui dans l'exécution. Les plus grands Versificateurs ne sont pas les plus grands Poëtes, comme les Dessinateurs les plus *réguliers* ne sont pas les plus grands Peintres.

On n'examine pas longtems les ouvrages des grands Maîtres, sans s'appercevoir qu'ils n'ont pas regardé la régularité & les beautés de l'exécution comme le dernier but de leur Art, mais bien comme les moyens de mettre en œuvre des beautés d'un ordre supérieur.

Ils ont observé les regles, afin de gagner notre esprit par une vraisemblance toujours soutenue, & capable de lui faire oublier que c'est sur une fiction que notre cœur s'attendrit. Ils ont mis en œuvre les beautés d'exécution, afin de nous prévenir en faveur de leurs personnages, par l'élégance de l'extérieur, ou par l'agrément du langage. Ils ont voulu arrêter nos sens sur les objets destinés à toucher notre ame. C'est le but de l'Orateur, quand il s'assujettit aux préceptes de la Grammaire & de la Rhétorique: Sa dernière fin n'est pas d'être loué sur la correction & sur le brillant de sa composition, deux choses qui ne persuadent point; mais de nous amener à son sentiment par la force
de

de ses raisonnemens, ou par le pathétique des images que son invention lui fournit, & dont son art ne lui enseigne que l'économie.

Or il faut être né avec du génie pour inventer, & l'on ne parvient même qu'à l'aide d'une longue étude à bien inventer. Un homme qui invente mal, qui produit sans jugement, ne mérite pas le nom d'Inventeur. *Ego porro nec invenisse quidem credo eum, qui non judicavit*, dit Quintilien (*), en parlant de l'invention. Les règles qui sont déjà réduites en méthode, sont des guides qui ne montrent le chemin que de loin; & ce n'est qu'avec le secours de l'expérience, que les génies les plus heureux apprennent d'elles comment il faut appliquer dans la pratique les maximes succinctes de ces loix & leurs préceptes trop généraux. Soyez toujours pathétiques, disent ces règles, & ne laissez jamais languir vos spectateurs, ni vos auditeurs. Voilà de grandes maximes, mais l'homme né sans génie, n'entend rien au précepte qu'elles renferment, & le génie le plus heureux ne devient pas même capable en un jour de les bien appliquer. Il con-

A 3

vient

(*) Inst. Orat. lib. 3. ch. 3.

vient donc de traiter ici du génie & des études qui forment les Peintres & les Poètes.

Si cet enthousiasme divin, qui rend les Peintres Poètes, & les Poètes Peintres, manque à nos Artisans, s'ils n'ont pas, comme le dit M. Perrault (*),

Ce feu, cette divine flamme,
L'esprit de notre esprit, & l'ame de notre
ame.

les uns & les autres restent toute leur vie de vils ouvriers & des manœuvriers, dont il faut payer les journées, mais qui ne méritent pas la considération & les récompenses que les Nations polies doivent aux Artisans illustres. Ils sont de ces gens dont Cicéron dit: (**)
Quorum opera, non quorum artes emuntur.
Ce qu'ils savent de leur profession, n'est qu'une routine qui se peut apprendre, comme on apprend les autres métiers. Les esprits les plus communs sont capables d'être des Peintres & des Poètes médiocres.

On appelle génie, l'aptitude qu'un homme a reçu de la nature, pour faire bien & facilement certaines choses, que les autres ne sauroient faire que très-mal, même en prenant

(*) Epître du génie à M. de Fontenelle.

(**) De Officiis, lib. prim.

prenant beaucoup de peine. Nous apprenons à faire les choses pour lesquelles nous avons du génie, avec autant de facilité que nous en avons à parler notre langue naturelle.

Un homme né avec le génie du commandement à la guerre, & capable de devenir un grand Capitaine à l'aide de l'expérience, c'est un homme dont la conformation organique est telle que sa valeur n'ôte rien à sa présence d'esprit, & que sa présence d'esprit n'ôte rien à sa valeur. C'est un homme doué d'un jugement sain, d'une imagination prompte, & qui conserve le libre usage de ces deux facultés dans ce bouillonnement de sang qui vient à la suite du froid que la première vûe des grands dangers jette dans le cœur humain, comme la chaleur vient à la suite du froid dans les accès de fièvre. Dans cette ardeur qui fait oublier le péril, il voit, il délibère, & il prend son parti, comme s'il étoit tranquille sous sa tente. Aussi découvre-t'il d'un coup d'œil le mauvais mouvement que fait son ennemi, & que des Officiers plus vieux que lui, regarderont longtemps avant que d'en appercevoir le motif ou le défaut.

On n'acquiert point la disposition d'esprit dont je parle; on ne l'a jamais, si on ne l'a point apportée en naissant. La crainte de la mort intimide ceux qui ne s'animent point à la vue de l'ennemi; & ceux qui s'animent trop, perdent cette présence d'esprit, si nécessaire pour voir distinctement ce qui se passe, & pour découvrir ce qu'il conviendrait de faire. Quelque esprit qu'ait un homme, quand il est de sang froid, il ne sauroit être un bon Général, si l'aspect de l'ennemi le rend, ou fougueux, ou timide. Voilà pourquoi tant de gens qui raisonnent si bien sur la guerre dans leur cabinet, la font si mal en campagne. Voilà pourquoi tant de gens vont à la guerre toute leur vie, sans se rendre capables d'y commander.

Je sai bien que l'honneur & l'émulation font faire souvent à des hommes nés timides, les démarches & les démonstrations que font ceux qui sont nés braves. Les plus impétueux obéissent de même aux Officiers qui leur défendent de s'avancer où l'ardeur les porte. Mais les hommes n'ont pas le même empire sur leur imagination que sur leurs jambes. Ainsi la discipline militaire, quoiqu'elle puisse contemir le fougueux dans son rang, & retenir le timide dans son poste,
ne

ne fauroit empêcher que l'intérieur de l'un & de l'autre ne soit bouleversé, pour me servir d'une expression de Montagne, & que l'ame de l'un n'avance, quand l'ame de l'autre recule. L'un & l'autre ne sont plus capables d'avoir dans le danger cette liberté d'esprit & d'imagination que les Romains même louoient dans Annibal. (*) *Plurimum consilii inter ipsa pericula.* C'est ce que nous appellons être Général dans l'action.

Il en est de toutes les professions, comme de celle de la guerre. La gestion des grandes affaires, l'art d'appliquer les hommes aux emplois pour lesquels ils sont nés, la médecine, le jeu même, tout a son génie. La nature a voulu répartir ses talens entre les hommes, afin de les rendre nécessaires les uns aux autres, parce que les besoins des hommes sont le premier lien de la société. La nature a donc choisi les uns pour leur distribuer l'aptitude à bien faire certaines choses impossibles à d'autres, & ces derniers ont pour des choses différentes, une facilité qu'elle a refusée aux premiers. Les uns ont un génie sublime & étendu en une certaine sphere; d'autres ont dans la même sphere,

A 5 le

(*) Livius, lib. 21.

le talent de l'application & le don de l'attention, si propre à conduire les détails. Si les premiers sont nécessaires aux seconds pour les guider, les seconds sont nécessaires aux premiers pour opérer. La nature a fait un partage inégal de ses biens entre ses enfans, mais elle n'a voulu deshériter personne, & l'homme entierement dépourvu de toute espece de talent, est aussi rare qu'un génie universel. Des hommes sans aucun esprit, sont aussi rares que les monstres, dit celui de tous les hommes qui s'est fait la plus grande réputation dans la profession d'instruire les enfans (*). *Hebetes vero & indociles non magis secundum naturam hominis eduntur, quam prodigiosa corpora & monstros insignia.*

Il semble même que la Providence n'ait voulu rendre certains talens & certaines inclinations plus communes parmi un certain peuple que parmi d'autres peuples, qu'afin de mettre entre les Nations la dépendance réciproque qu'elle a pris tant de soin d'établir entre les particuliers. Les besoins qui engagent les particuliers d'entrer en société les uns avec les autres, engagent aussi les Nations à lier entre elles un société. La Pro-

(*) Quint. lib. 1. cap. 2.

Providence a donc voulu que les Nations fussent obligées de faire les unes avec les autres, un échange de talens & d'industrie, comme elles font échange des fruits différens de leurs pays, afin qu'elles se recherchassent réciproquement, par le même motif qui fait que les particuliers se joignent ensemble pour composer un même peuple: le désir d'être bien, ou l'envie d'être mieux.

De la différence des génies, naît la diversité des inclinations des hommes, que la nature a pris la précaution de porter aux emplois, pour lesquels elle les destine, avec plus ou moins d'impétuosité, suivant qu'ils doivent avoir plus ou moins d'obstacles à surmonter, pour se rendre capables de remplir cette vocation. Les inclinations des hommes ne sont si différentes que parce qu'ils suivent tous le même mobile, je veux dire l'impulsion de leur génie.

*Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis, quos capitum vivunt totidem studiorum
Millia (*)*

D'où vient cette différence? Demandez-le, dit le même Philosophe, au génie d'un chacun, qui peut seul vous en rendre compte: cha-

(*) Horat. Sat. prim. l. 2.

chaque particulier a le sien qui ne ressemble pas à celui des autres; il en est même qui sont aussi différens que le blanc & le noir.

*Scit genius natale comes qui temperat astrum
Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum
Quodque caput, vultu mutabilis, albus &
ater (*)*.

C'est ce qui fait qu'un Poète plaît, sans observer les regles, quand un autre déplaît en les observant (**). *In quibusdam virtutes non habent gratiam, in quibusdam vicia ipsa delectant.* Le caractère que les hommes apportent en naissant, fait que les uns plaisent par leurs défauts mêmes, quand les autres déplaisent par leurs bonnes qualités.

Mon sujet ne veut pas que je parle plus au long de la différence qui se rencontre entre le génie des hommes, & même entre le génie des Nations. Ceux qui voudroient s'en instruire & perfectionner par des lumières acquises, l'instinct naturel qui nous fait faire le discernement des hommes, peuvent lire *l'Examen des esprits* par Huarté, & le *Portrait du caractère des hommes, des siècles*

(*) Ep. 2. l. 2.

(**) Quintil. Instit. l. 11. cap. 3.

& des nations, par Barclai. On peut profiter beaucoup dans la lecture de ces ouvrages, quoiqu'il ne méritent pas toute la confiance du lecteur; je ne dois parler ici que du génie qui fait le Peintre & le Poète.

SECTION II.

Du génie qui fait les Peintres & les Poètes.

Je conçois que le génie de leurs Arts consiste dans un arrangement heureux des organes du cerveau, dans la bonne conformation de chacun de ces organes, comme dans la qualité du sang, laquelle le dispose à fermenter durant le travail, de manière qu'il fournisse en abondance des esprits aux ressorts qui servent aux fonctions de l'imagination. En effet, l'extrême lassitude & l'épuisement, qui suivent une longue contention d'esprit, rendent sensible que les travaux d'imagination font une grande dissipation des forces du corps. J'ai supposé que le sang de celui qui compose, s'échauffât; car les Peintres & les Poètes ne peuvent inventer de sang-froid: on fait bien qu'ils entrent en une espèce d'enthousiasme, lorsqu'ils produisent leurs idées.

idées. Aristote parle même d'un Poëte qui ne composoit jamais mieux, que lorsque sa fureur poétique alloit jusques à la frénésie. Le Tasse n'enfantoit ces peintures admirables, qu'il nous a faites d'Armide & de Clorinde, qu'au prix de la disposition qu'il avoit à une démence véritable, dans laquelle il tomba avant la fin de sa vie. Apollon a son yvresse, ainsi que Bacchus. Croyez-vous, dit Cicéron (*), que Pacuvius composât de sang froid? Cela ne peut être. Il faut être inspiré d'une espece de fureur, pour faire de beaux vers. *Pacuvium putatis in scribendo leni animo ac remisso fuisse? Fieri nullo modo potuit; saepe enim audiivi Poëtam bonum neminem, sine inflammatione animorum existere posse, & sine quodam afflatu quasi furoris.*

Mais la fermentation du sang la plus heureuse ne produira que des chimères bizarres dans un cerveau composé d'organes, ou vicieux ou mal disposés, & par conséquent incapable de représenter au Poëte la nature telle qu'elle paroît aux autres hommes. Les copies qu'il fait de la nature, ne ressemblent point, parce que son miroir n'est pas fidele, pour ainsi dire. Tantôt rampant, & tantôt dans les nues, il n'est dans le vrai que du-
rant

(*) De Orat. 1. 3.

rant quelques instans , parce qu'il n'y est que par hasard. Tels ont été parmi nous l'Auteur du poëme de la Magdaleine , & celui du poëme de saint Louis , deux esprits pleins de verves , mais qui n'ont jamais peint la nature , parce qu'ils l'ont copié d'après les vains fantômes que leur imagination brûlée en avoit formés : tous deux se sont également éloignés du vrai , quoiqu'ils s'en soient écartés par des routes différentes.

D'un autre côté , si ce feu qui provient d'un sang chaud & rempli d'esprits , manque en un cerveau bien disposé , ses productions seront régulières , mais elles seront froides.

Impetus ille jacet vatum qui pectora nutrit ()*.

Si le feu poétique l'anime quelquefois , il s'éteint bientôt , & il ne jette que des lueurs. Voilà pourquoi on dit que l'homme d'esprit peut bien faire un couplet ; mais qu'il faut être Poëte pour en faire trois. L'haleine manque à ceux qui ne sont pas nés Poètes , dès qu'il faut s'élever sur le Parnasse. Ils entrevoyent ce qu'il faudroit faire dire à leurs personnages ; mais ils ne peuvent le penser distinctement , & encore moins l'exprimer.

Ils

(*) Ovid. de Pont. lib. 4. Eleg. 2.

Ils demeurent froids, en s'efforçant d'être touchans. *Nervi deficiunt animique.*

Lorsque la qualité du sang est jointe avec l'heureuse disposition des organes, ce concours favorable forme, à ce que je m'imagine, le génie poétique ou pittoresque; car je me défie des explications physiques, attendu l'imperfection de cette science dans laquelle il faut presque toujours deviner. Mais les faits que j'explique sont certains; & ces faits, quoique nous n'en concevions pas bien la raison, suffisent pour appuyer mon système. J'imagine donc que cet assemblage heureux est, physiquement parlant, cette divinité que les Poètes disent être dans leur sein pour les animer.

*Est Deus in nobis , agitante calescimus illo,
Impetus hic sacrae semina mentis habet (*) .*

Voilà en quoi consiste cette fureur divine, dont les Anciens ont tant parlé, & sur laquelle un Moderne (**) composa un savant Traité, il y a cinquante-cinq ans. C'est ce qui fait dire à Montagne (***): *Les saillies poétiques qui emportent leur Auteur, & le ravif-*

(*) Ovid. Fast. lib. 1.

(**) Petitus, de furore poët.

(***) Essais, liv. 1. chap. 23.

ravissent hors de soi, pourquoi ne les attribuions-nous à son bonheur, puisqu'il confesse lui-même qu'elles surpassent ses forces, & les reconnoît venir d'ailleurs que de soi, & ne les avoir aucunement en sa puissance. Il en est de même de la peinture, où il échappe par fois des traits de la main du Peintre, surpassans sa conception & sa science qui le tire lui-même en admiration, & qui l'étonne.

Ce bonheur est celui d'être né avec du génie. Le génie est ce feu qui élève les Peintres au-dessus d'eux-mêmes, qui leur fait mettre de l'ame dans leurs figures, & du mouvement dans leurs compositions. C'est l'enthousiasme qui possède les Poètes, quand ils voyent les graces danser sur une prairie, où le commun des hommes n'apperçoit que des troupeaux. Voilà pourquoi leur veine n'est pas toujours à leur disposition. Voilà pourquoi leur esprit semble les abandonner quelquefois, & quelquefois, *les tirer par l'oreille* suivant la phrase d'Horace, pour les obliger d'écrire ou de peindre. Comme nous l'exposerons plus au long dans le cours de ces réflexions, le génie doit se sentir de toutes les altérations auxquelles notre machine est si sujette par l'effet de plusieurs causes qui nous

sont comme inconnues. Heureux les Peintres & les Poètes, qui ont plus d'empire sur leur génie que les autres, qui sortent de leur enthousiasme en quittant le travail, & qui n'apportent point dans la société l'yvresse du Parnasse.

L'expérience prouve suffisamment que tous les hommes ne naissent pas avec un génie propre à les rendre Peintres ou Poètes : nous en voyons qu'un travail continué durant plusieurs années, plutôt avec obstination qu'avec persévérance, n'a pû élever au-dessus du rang de simples versificateurs. Nous avons vu de même, des hommes d'esprit, qui avoient copié plusieurs fois ce que la peinture a produit de plus sublime, vieillir le pinceau & la palette à la main, sans s'élever au-dessus du rang de Coloristes médiocres, & de serviles Dessinateurs d'après les figures d'autrui.

Les hommes nés avec le génie qui forme les grands Généraux, ou ces Magistrats dignes de faire des Loix, meurent souvent, avant que leurs talens se soient fait connoître. L'homme dépositaire d'un pareil génie, ne le sauroit mettre en évidence, sans être appelé aux emplois auxquels ce génie le rend propre ; & il meurt souvent avant qu'on les

lui

lui ait confiés. Supposant même que le hasard l'ait fait naître à une telle distance de ces emplois qu'il lui soit impossible de la franchir dans le cours d'une vie humaine, il manque souvent des talens qui peuvent les lui faire obtenir. Capable de les bien exercer, il est incapable de tenir la route par laquelle on y parvient de son tems. Le génie est presque toujours accompagné de hauteur. Je ne parle point de celle qui consiste dans le ton de voix & dans l'air de tête : cette espèce de hauteur n'est qu'une morgue qui marque un esprit borné, & qui rend un homme plus méprisable aux yeux des Philosophes, que ne l'est aux yeux des Courtisans, le laquais chargé de la livrée d'un Ministre disgracié. Je parle de cette hauteur qui consiste dans la noblesse des sentimens du cœur, & dans une élévation d'esprit, & qui fait mettre un juste prix aux *avancemens* où l'on peut aspirer, comme à la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, surtout quand il est question de les solliciter auprès de personnes qu'on ne croit pas être des juges compétens du mérite. Enfin les vertus rendent bien capable des grandes places, mais il arrive souvent dans tous les siècles qu'on n'y puisse parvenir que par des bassesses & par des vices. Il doit

B 2

donc

donc arriver que plusieurs génies, nés propres aux grands emplois, meurent sans avoir manifesté leurs talens. On n'a pas voulu leur confier le commandement des Armées, ni des gouvernemens de Provinces. On n'a pas voulu donner à celui qui étoit né avec le génie de l'Architecture, la conduite d'un bâtiment où son talent pût se déployer.

Mais les hommes nés pour être de grands Peintres ou de grands Poètes, ne sont point de ceux, s'il est permis de parler ainsi, qui ne sauroient se produire que sous le bon plaisir de la fortune. Elle ne sauroit les priver des secours nécessaires pour manifester leurs talens : c'est ce que nous allons discuter.

La mécanique de la Peinture est très-pénible, mais elle n'est pas rebutante pour ceux qui sont nés avec le génie de l'art. Ils sont soutenus contre le dégoût par l'attrait d'une profession à laquelle ils se sentent propres, & par le progrès sensible qu'ils font dans leurs études. Les Eleves trouvent encore partout des Maîtres qui leur abregent le chemin. Que ces Maîtres soient de grands hommes ou des ouvriers médiocres, il n'importe, l'Eleve qui aura du génie, profitera toujours de leurs enseignemens. Il lui suffit que ces Maîtres lui
puis-

puissent enseigner une pratique, qu'on ne sauroit ignorer quand on a professé cet art durant dix ou douze années. Un Eleve qui a du génie, apprend à bien faire, en voyant son Maître faire mal. La force du génie change en bonne nourriture les préceptes les plus mal digérés. Ce qu'un homme né avec du génie fait de mieux, est ce que personne ne lui a montré à faire. Il en est des leçons que les Maîtres donnent, dit Sénèque, comme des graines. La qualité du fruit que les graines produisent, dépend principalement de la qualité du terroir où elles sont semées. La plus chétive donne un bon fruit dans une terre excellente. Ainsi quand les préceptes tombent en un esprit bien disposé, ils germent heureusement; & cet esprit, pour ainsi dire, rapporte une graine de meilleure qualité que la graine qui lui fut confiée. *Eadem (*) præceptorum ratio, quæ seminum: multum efficiunt, etsi angusta sint; tantum; ut dixi, idonea mens accipiat illa, & in se trahat, multa invicem generabit, & plus præstet quam acceperit.* Combien d'hommes illustres en toutes sortes de professions, ont appris les premiers élémens des professions qui les ont rendus si célèbres, de Maîtres

(*) Epist. 38.

tres qui n'acquirent jamais d'autre réputation que celle de les avoir eu pour Eleves.

Ainsi Raphaël instruit par un Peintre médiocre, mais soutenu par son génie, s'éleva fort au-dessus de son Maître, après quelques années de travail. Il n'avoit eu besoin des enseignemens de Pierre Perugin, que pour apprendre comment il falloit étudier. Il en a été de même d'Annibal Carache, de Rubens, du Poussin, de le Brun, & des autres Peintres dont nous admirons le génie.

Quant aux Poètes, les principes de la pratique de leur Art sont si faciles à comprendre & à mettre en œuvre, qu'ils n'ont pas même besoin d'un maître qui leur montre à les étudier. Un homme né avec du génie, peut s'instruire lui-même en deux mois de toutes les regles de la Poësie Française. Il est même capable bientôt de remonter jusques à la source de ces regles, & de juger de l'importance de chacune d'elle par l'importance des principes qui l'ont fait établir. Aussi le monde n'attache-t'il jamais aucune gloire au bonheur d'avoir enseigné les élémens de la Poësie à des Eleves qui auront remplis tous les siècles du bruit de leur réputation. On ne parla jamais du Maître en poësie de Virgile, ni de celui d'Horace. Nous ignorons qui
sont

sont ceux qui peuvent avoir enseigné à Molière & à Corneille, si voisins de nous, la césure & la mesure de nos vers. On n'a point cru que ces Maîtres eussent assez de part à la gloire de leurs Eleves, pour mériter qu'on se donnât la peine de demander & de retenir leurs noms.

SECTION III.

Que l'impulsion du génie détermine à être Peintre ou Poëte, ceux qui l'ont apporté en naissant.

En effet, il n'y a pas un grand mérite à mettre la plume à la main d'un jeune Poëte: le premier venu, son génie seul la lui auroit fait prendre. Le génie ne se borne pas à une simple sollicitation, pour obliger celui qui l'a reçu à se produire. Le génie ne se rebute point, parce que ses premières impulsions n'auroient pas eu d'effet: il presse avec persévérance, & il fait enfin se faire jour à travers l'inapplication & la dissipation de la jeunesse.

Des emplois, ou trop élevés ou trop bas, une éducation qui semble éloigner l'homme

de génie de s'appliquer aux choses pour lesquelles il est né, rien ne sauroit l'empêcher de montrer du moins quelle étoit sa destinée, quand même il ne la remplit pas. Ce qu'on lui propose pour être l'objet de son application, ne sauroit le fixer, si cet objet n'est pas celui que la nature veut qu'il suive. Il ne s'en laisse jamais écarter pour longtems, & il y revient toujours malgré les autres, & quelquefois malgré lui-même. De toutes les impulsions, celle de la nature, dont il tient son penchant, est la plus forte.

Custode & cura natura potentior omni (*).

Tout devient palettes & pinceaux entre les mains d'un enfant doué du génie de la Peinture. Il se fait connoître aux autres pour ce qu'il est, quand lui-même il ne le fait pas encore.

Les Annalistes de la Peinture rapportent une infinité de faits qui confirment ce que j'avance. La plupart des grands Peintres ne sont pas nés dans les ateliers. Très-peu sont des fils de Peintres, qui, suivant l'usage ordinaire, auroient été élevés dans la profession de leurs peres. Parmi les Artisans illustres qui font tant d'honneur aux deux der-

niers

(*) Juvenal, sat. 10.

niers siècles, le seul Raphaël, autant qu'il m'en souvient, fut le fils d'un Peintre. Le pere du Georgeon & celui du Titien, ne manierent jamais ni pinceaux ni ciseaux; Leonhard de Vinci & Paul Veronese, n'eurent point de Peintres pour peres. Les parens de Michel-Ange vivoient, comme on dit, noblement; c'est-à-dire, sans exercer aucune profession lucrative. André del Sarte étoit fils d'un Tailleur, & le Teintoret, d'un Teinturier. Le pere des Carackies n'étoit pas d'une profession où l'on manie le crayon. Michel-Ange de Caravage étoit fils d'un Mas-son, & le Corregge, fils d'un Laboureur. Le Guide étoit fils d'un Musicien, le Dominiquain d'un Cordonnier, & l'Albane d'un Marchand de soye. Lanfranc étoit un enfant trouvé, à qui son génie enseigna la Peinture, à peu près comme le génie de M. Pascal lui enseigna les Mathématiques. Le pere de Rubens, qui étoit dans la Magistrature d'Anvers, n'avoit ni atelier, ni boutique dans sa maison. Le pere de Vandick n'étoit ni Peintre ni Sculpteur. Du Fresnoy, dont nous avons un poëme sur la Peinture, qui a mérité d'être traduit & commenté par M. de Piles, & dont nous avons aussi des tableaux au-dessus du médiocre, avoit étudié pour être

Médecin. Les peres des quatre meilleurs Peintres François du dernier siècle, le Valentin, le Sueur, le Poussin & le Brun, n'étoient pas des Peintres. C'est le génie de ces grands hommes qui les a été chercher, pour ainsi dire, dans la maison de leurs parens, afin de les conduire sur le Parnasse. Les Peintres montent sur le Parnasse aussi bien que les Poètes.

Tous les Poètes, dont le nom s'est rendu célèbre, font une preuve encore plus forte de ce que j'avance sur la force de l'impulsion du génie. Il n'y auroit point de Poète, si l'ascendant du génie ne déterminoit pas de certains hommes à faire leur profession de la Poësie. Jamais pere ne destina son fils à faire la profession de Poète. Il y a même quelque chose de plus : ceux qui prennent soin de l'éducation d'un enfant de seize ans, tâchent toujours, & l'on fait bien pourquoi, de le détourner de la Poësie, dès qu'il témoigne un peu trop de goût pour les vers. Le pere d'Ovide ne s'étoit pas même borné à des remontrances pour éteindre la verve de son fils. Mais telle est la force du génie, que le petit Ovide, dit on, promettoit en vers, de ne plus faire des vers, quand on le châtoit pour en avoir fait. La première profession

profession d'Horace, fut de porter les armes, Virgile étoit une espece de Maquignon. Du moins voyons-nous dans sa vie que ce qui le fit connoître d'Auguste, ce furent des secrets pour guérir les chevaux, à la faveur desquels ce grand Poète s'introduisit dans l'écurie de l'Empereur. Mais sans nous arrêter plus longtems sur l'Histoire ancienne, réfléchissons sur la vocation des Poètes de notre tems. Des exemples tirés de faits dont on fait les circonstances plus distinctement, frapperont mieux que les exemples tirés des siècles passés, & l'on croira facilement que ce qui est arrivé à nos Poètes, est arrivé aux Poètes de tous les tems.

Tous les grands Poètes François, qui font l'honneur du siècle de Louis XIV, étoient éloignés par leur naissance & par leur éducation, de faire leur profession de la Poësie. Aucun d'eux n'étoit même engagé dans l'emploi d'instruire la jeunesse, ni dans les autres fonctions, qui conduisent insensiblement un homme d'esprit jusques sur le Parnasse. Au contraire ils en paroissoient écartés, ou par la profession qu'ils faisoient déjà, ou par les emplois auxquels leur naissance & leur éducation les destinoient. Le pere de Moliere avoit élevé son fils pour en faire

faire un bon Tapissier. Pierre Corneille portoit la robe d'Avocat, quand il fit ses premieres piéces. Quinault travailloit chez un Avocat au Conseil, quand il se jetta entre les bras de la Poësie. Ce fut sur des papiers à demi barbouillés du griffonnage de la chicane qu'il fit les brouillons de ses premieres Comédies. Racine portoit encore l'habit de la plus sérieuse des professions, quand il composa ses trois premieres Tragédies. Le lecteur croira même sans peine que les Solitaires qui éleverent l'enfance de Racine, & qui instruisirent sa jeunesse, ne l'avoient jamais excité à travailler pour le théâtre. Au contraire ils n'obmirent rien pour éteindre en lui l'ardeur de rimer. M. le Maître, auprès duquel il étoit particulièrement attaché, lui cachoit les livres de Poësie Françoisse, dès qu'il se fût apperçu de son inclination, avec autant de soin, que le pere de M. Pascal en avoit pour dérober à son fils la connoissance de tout ce qui peut faire penser à la Géométrie. La Fontaine revêtu d'une charge dans les Eaux & Forêts, étoit destiné par son emploi à faire planter & couper des arbres, & non point à les faire parler. Si M. l'Huillier, le pere de Chappelle, eût été le maître des occupations de son

son fils, il l'auroit appliqué à toute autre chose qu'à la Poésie. Enfin le monde fait par cœur les vers dans lesquels Despreaux fils, frere, oncle & cousin de Greffier, rend compte de la vocation qui l'appella de la poudre du Greffe au Parnasse. Tous ces grands hommes ont montré que c'est la nature, & non pas l'éducation, qui fait les Poètes. *Poëtam (*) natura ipsa valere & mentis viribus excitari, & quasi divino quodam spiritu afflari.*

Sans sortir de notre tems, jettons un coup d'œil sur l'histoire des autres professions qui demandent un génie particulier. Nous verrons que la plupart de ceux qui se sont rendus illustres en exerçant ces professions, n'y ont pas été engagés par les conseils & par l'impulsion de leurs parens; mais par une inclination naturelle qui venoit de leur génie. Les parens de Nanteuil firent les mêmes efforts pour l'empêcher d'être Graveur, que les parens font ordinairement pour obliger les enfans à s'instruire dans quelque profession. Nanteuil étoit obligé de monter sur un arbre, & de s'y cacher pour desfiner.

Le

(*) Cicér. pro Arch. Poët.

Le Fèvre, né pour être Algebriste, & grand Astronome, commença de remplir sa destinée, en faisant le métier de Tisseran à Lisieux. Les fils de sa toile furent pour lui l'occasion de se former dans la science des calculs. Roberval, en gardant des moutons, ne put échapper à son étoile, qui l'avoit destiné pour être un grand Géometre. Avant que de savoir qu'il y eût au monde une science nommée Géométrie, il l'apprenoit. Il traçoit sur la terre des figures avec sa houlette, quand il se rencontra une personne qui fit attention sur les amusemens de cet enfant, & qui se chargea de lui procurer une éducation plus convenable à ses talens que celle qu'il recevoit du Paysan qui le nourrissoit. Tant de gens ont pris soin de publier l'aventure arrivée à M. Pascal, qu'elle est sue de toute l'Europe. Son pere, loin de le pousser à l'étude de la Géométrie, lui avoit caché avec une attention suivie, tout ce qui pouvoit lui donner l'idée de cette science, dans la crainte qu'il ne se livrât avec trop d'affection à ses attraits. Mais il se trouva que le génie seul de cet enfant n'avoit pas laissé de le mener jusques à l'intelligence de plusieurs propositions d'Euclide. Dénué de guide & de maître, il avoit déjà fait

fait des progrès surprenans dans la Géométrie, sans qu'il eût songé à étudier une science.

Les parens de M. Tournefort avoient fait leur possible pour éteindre en lui le génie qui le portoit à l'étude de la Botanique. Il falloit, pour aller herboriser, qu'il se cachât comme les autres enfans se cachent pour perdre leur tems. M. Bernoulli, qui s'étoit acquis dès la jeunesse une si grande réputation, & qui mourut il y a trente-cinq ans, Professeur en Mathématiques dans l'Université de Basle, s'étoit livré à cette science, malgré les efforts que son pere avoit faits durant longtems pour l'en détourner. Il se cachoit pour étudier les Mathématiques; & c'est ce qui lui avoit fait prendre pour Devise un Phaëton avec ces mots: *Invito patre sidera verso*. C'est ainsi qu'elle est écrite au bas de son portrait, placé dans la Bibliotheque de la ville de Basle. Que le lecteur se souvienne enfin de ce qu'il a lû, comme de ce qu'il a entendu dire à des témoins oculaires, sur le sujet dont il s'agit ici. Je l'ennuierois par les histoires qui prouvent que rien ne fait un obstacle insurmontable à l'impulsion du génie, il les fait déjà. N'est-ce pas malgré ses parens, que
l'Auteur

l'Auteur moderne de la vie de Philippe Auguste & de Charles VII (*) s'est adonné à composer l'histoire, pour laquelle il a reçu de grands talens de la nature? Hercules, Soliman, & plusieurs autres pièces de Théâtre, auroient-elles été composées jamais, si le génie n'avoit fait violence à leurs véritables Auteurs, & s'il ne les avoit pas forcés de s'occuper à son gré, en dépit de l'éducation qu'ils avoient reçue, & de la profession qu'ils avoient embrassée? Que seroit-ce, si nous sortions de la République des Lettres, pour parcourir l'histoire des autres professions, & principalement celle des Capitaines illustres? N'est-ce point ordinairement malgré les conseils des parens, que ceux qui ne sont point nés dans une famille, dont l'emploi est d'aller à la guerre, embrassent la profession des armes.

La naissance des hommes peut être considérée de deux côtés. On peut la considérer du côté de leur conformation physique, & des inclinations naturelles qui dépendent de cette conformation. On peut aussi la considérer du côté de la fortune & de la condition

(*) M. Bandot de Julli, Receveur des Tailles à Sarkas.

tion dans laquelle il naissent comme membres d'une certaine société. Or la naissance physique l'emporte toujours sur la naissance morale. Je m'explique. L'éducation, qui ne sauroit donner un certain génie, ni de certaines inclinations aux enfans qui ne les ont point, ne sauroit aussi priver de ce génie, ni dépouiller de ces inclinations les enfans qui les ont apportés en naissant. Les enfans ne sont contraints, ils ne sont gênés que durant un tems, par l'éducation qu'ils reçoivent en conséquence de leur naissance morale; mais les inclinations qu'ils ont, en conséquence de leur naissance physique, durent plus ou moins vives, aussi longtems que l'homme même. Elles sont l'effet de la construction & de l'arrangement de ses organes, & sans cesse elle le poussent au penchant où est sa pente,

Naturam expellas furca, tamen usque recurret,

dit Horace. Il arrive encore que ces inclinations sont dans toute leur impétuosité, précisément dans l'âge où cesse la contrainte de l'éducation.

*

*

*

Tome II.

C

SECTI.

SECTION IV.

Objection contre la proposition précédente, & réponse à l'Objection.

On me dira que je n'ai pas une idée juste de ce qui se passe dans la société, quand je suppose que tous les génies remplissent leur vocation. Vous ignorez; ajoutera-t-on, que les besoins de la vie asservissent, pour ainsi dire, la plupart des hommes à la condition dans laquelle ils ont été élevés dès l'enfance. Or la misère de ces conditions doit étouffer un grand nombre de génies, qui se feroient distinguer, s'ils fussent nés dans des conditions plus relevées.

Ut saepe summa ingenia in occulto latent!

Hic qualis Imperator, nunc privatus est. ()*

La plupart des hommes, appliqués dès l'enfance à de vils métiers, vieillissent donc sans avoir eu l'occasion d'apprendre ce qu'il étoit nécessaire qu'ils fussent, afin que leur génie pût prendre son essor. On me dira en style poétique, que ce cocher couvert de haillons

(*) Plaut. Capt. Act. prim. Scen. 1.

haillons en lambeaux, qui gagne pauvrement sa vie, en assommant de coups de fouet deux chevaux étiques, liés à un carosse prêt à s'écrouler, feroit peut-être devenu un Raphaël ou bien un Virgile, si né dans une famille honnête, il avoit reçu une éducation proportionnée à ses talens naturels.

Je suis déjà tombé d'accord que les hommes, qui naissent avec le génie du commandement des armées, ou bien avec le génie de tous les grands emplois, & même, si l'on veut, avec le génie de l'Architecture, ne peuvent se manifester qu'ils ne soient secondés par la fortune, & servis par les conjonctures. Ainsi j'avoué que la plupart de ces hommes passant quelquefois comme les hommes vulgaires, & qu'ils meurent, sans laisser un nom qui apprenne à la postérité qu'ils ont été. Leurs talens restent enfouis, parce que la fortune ne les déterre pas. Mais il n'en est pas de même des hommes qui naissent Peintres ou Poètes, & c'est d'eux qu'il est ici question uniquement. Par rapport à ces derniers, je regarde l'arrangement des conditions diverses qui forment la société, comme une mer. Les génies médiocres sont submergés, mais les génies puissans

C 2

sans trouvent enfin le moyen d'aborder au rivage.

Les hommes ne naissent pas ce qu'ils font à l'âge de trente ans. Avant que d'être Maçons, Laboureurs, ou Cordonniers, ils sont longtems des enfans. Ils sont durant longtems des adolescens, propres à faire encore l'apprentissage d'une profession, à laquelle ils feroient apellés par leur génie. Le tems que la nature a donné aux enfans destinés à être de grands Peintres, pour faire leur apprentissage, dure jusques à vingt-cinq ans. Or le génie qui rend Peintre ou Poëte, prévient, dès l'enfance, l'asservissement de celui qui en est le dépositaire, aux emplois mécaniques, & il lui fait chercher de lui-même les voyes & les moyens de s'instruire. Supposé qu'un pere soit assez denué de toute protection, pour être hors d'état de procurer l'éducation convenable à son enfant, qui témoigne une inclination plus noble que celle de ses pareils, un autre en prend soin. Cet enfant la cherche de lui-même avec tant d'ardeur, qu'enfin le hasard la lui fournit. Quand je dis le hasard, j'entends chaque occasion prise en particulier : car ces occasions se présentent si fréquemment, qu'il faut que le hasard qui en fait profi-

profiter l'enfant dont je parle, arrive un peu plutôt ou un peu plus tard. Les enfans nés avec du génie, & ceux qui cherchent à instruire des enfans de ce caractère, se rencontrent à la fin.

On n'est pas en peine comment les enfans de génie, nés dans les Villes, tombent entre les mains des personnes capables de les instruire. Quant à la campagne, dans la meilleure partie de l'Europe, elle est parsemée de Convents, dont les Religieux ne manquent jamais de faire attention sur un jeune payfan qui montre plus de curiosité & plus d'ouverture d'esprit que ses pareils. On l'y reçoit pour servir à la Messe, & le voilà à portée de faire les premières études. Il ne lui en faut pas davantage. L'esprit qu'elles lui donnent lieu de montrer, engage d'autres personnes à l'aider; & lui-même il court au-devant des secours qu'elles lui présentent. On doit à ces asyles de génies déplacés, une infinité d'excellens sujets. M. Baillet, à qui nous'avons l'obligation d'un grand nombre de livres, remplis d'une érudition très-recherchée, étoit tombé dans cette piscine.

D'ailleurs le génie qui détermine un enfant aux Lettres, ou bien à la Peinture, lui donne une grande aversion pour les emplois mécaniques, auxquels on applique ses égaux.

Il prend donc en haine les métiers vils, auxquels on voudroit rabaisser l'élévation de son esprit. Cette contrainte pénible dès l'enfance lui devient insupportable, à mesure que l'âge lui fait encore mieux sentir & son talent & sa misère. Son instinct & le peu qu'il entend dire du monde lui donnent des lumières confuses de sa vocation. Il sent bien, qu'il est hors de sa place. Enfin il se dérobe de la maison paternelle, comme fit Sixte-Quint, & comme ont fait encore tant d'autres, pour venir dans une ville voisine. Si son génie le détermine à la Poésie, & par conséquent à l'amour des Lettres, son heureux naturel méritera qu'un honnête homme le trouve digne de son attention. Il tombera dans les mains de quelqu'un qui le destinaux emplois ecclésiastiques, & toutes les Communions Chrétiennes sont remplies de personnes charitables qui se font un devoir de procurer l'éducation convenable à des étudiants indigens, qui montrent quelque lueur de génie, & cela dans la vue de procurer de bons sujets à leurs Eglises. Ces enfans devenus de jeunes gens, ne se tiennent pas toujours obligés de suivre les vues pieuses de leurs bienfaiteurs. Si leur génie les pousse à la Poésie, ils s'y livrent; & ils s'adon-

s'adonnent à une profession pour laquelle ils n'avoient pas été destinés, mais dont leur éducation les a rendus capables. Comment croire qu'il reste de bonnes graines sur la terre, quand le monde recueille avec soin celle qui donne la moindre espérance?

Je dirai encore plus. Quand la malignité des conjonctures auroit asservi l'homme de génie à une profession abjecte, avant qu'il eût appris à lire, voilà ce qu'on peut supposer de plus odieux contre la fortune, son génie ne laisseroit pas de se manifester. Il apprendra à lire à vingt ans, pour jouir, indépendamment de personne, du plaisir sensible que font les vers à tout homme qui est né Poëte. Bien-tôt il fera lui-même des vers. N'avons-nous pas vu deux Poëtes se former dans les Boutiques de deux métiers, qui ne sont pas certainement des plus nobles : le fameux Menuisier de Nevers, & le Cordonnier, *Réparateur des Brodequins d'Apollon*? Aubry, Maître Paveur à Paris, n'a-t'il pas fait représenter depuis soixante ans des Tragédies de sa façon? Nous avons même pu voir un cocher, qui ne savoit pas lire, faire des vers, très-mauvais à la vérité; mais qui ne laissent pas de prouver que la moindre étincelle du feu poétique le plus grossier, ne

sauroit être si bien couverte, qu'elle ne jette quelque lueur. Enfin ce ne sont pas les Lettres qu'on enseigne à un homme qui le rendent Poète; c'est le génie poétique, que la nature lui donne en naissant, qui les lui fait apprendre, en le forçant de chercher des moyens d'acquérir les connoissances propres à perfectionner son talent.

L'enfant né avec le génie qui fait les Peintres, crayonne avec du charbon, dès l'âge de dix ans, les Saints qu'il voit dans son Eglise: vingt années se passeront-elles avant qu'il trouve une occasion de cultiver son talent? Ce talent ne frappera-t'il personne, qui le menera dans une Ville voisine, où, sous le Maître le plus grossier, il se rendra digne de l'attention d'un plus habile, qu'il ira bientôt chercher de Province en Province? Mais je veux bien que cet enfant reste dans sa bourgade: il y cultivera son génie naturel, jusques à ce que ses tableaux surprennent quelque passant. Telle fut la destinée du Corregge, qui se trouva être un grand Peintre, avant que le monde eût entendu dire, qu'il y avoit dans le bourg de Correggio un jeune homme d'une grande espérance, & qui montrait un talent nouveau dans son art. Si la chose arrive rarement, c'est qu'il naît
rare.

rarement des génies aussi puissans que celui du Corregge ; & qu'il est encore plus rare que de tels génies ne se trouvent point en leur place dès l'âge de vingt ans. Les génies qui demeurent ensevelis toute leur vie , je l'ai déjà dit , sont des génies foibles : ce sont de ces hommes qui n'auroient jamais songé à peindre ni à composer , si l'on ne leur avoit pas dit de travailler ; de ces hommes qui d'eux-mêmes ne chercheroient jamais l'art , mais auxquels il faut l'indiquer. Leur perte n'est pas grande ; ils n'étoient pas nés pour être d'illustres Artisans.

L'histoire des Peintres & des Poëtes & des autres Gens de lettres , est donc remplie de faits qui convaincront pleinement que rien sauroit empêcher les enfans nés avec du génie , de franchir la plus grande distance que la naissance puisse mettre entr'eux & les Ecoles. En une pareille matiere , les faits sont plus éloquens que le raisonnement ne peut l'être. Que ceux qui ne voudront pas se donner la peine de lire cette histoire , fassent du moins réflexion sur la vivacité de la jeunesse , sur sa docilité , sur les voyes sans nombre dont nous n'avons indiqué qu'une partie , & qui peuvent toutes en particulier conduire un enfant jusques à une situation où il puisse cul-

tiver ses talens naturels. Ils seront convaincus qu'il est comme impossible, que de cent génies, un seul demeure toujours enseveli, à moins que par une bizarrerie particulière le hasard ne le fit naître parmi les Tartares Calmucs, ou qu'on ne l'eût transporté, dès son enfance, chez les Lapons.

S E C T I O N V.

Des Etudes & des progrès des Peintres & des Poètes.

Le génie est donc une plante, qui, pour ainsi dire, pousse d'elle-même; mais la qualité, comme la quantité de ses fruits, dépend beaucoup de la culture qu'elle reçoit. Le génie le plus heureux, ne peut être perfectionné qu'à l'aide d'une longue étude.

*Natura fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est: ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid profit video ingenium. Alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amice (*).*

Quintilien, un autre grand maître dans les ouvrages d'esprit, ne veut pas même qu'on agite

(*) Hor. de Arte. Poët.

agite la question, si c'est le génie, ou si c'est l'étude qui forme l'Orateur excellent. Il n'est pas de grand Orateur, dit-il, sans le concours de l'art & du génie (*). *Scio quæri, natura ne plus conferat ad eloquentiam quam doctrina? Quod ad propositum nostri quidem operis non pertinet. Nec enim consummatus artifex, nisi ex utraque fieri potest.*

Mais un homme né avec du génie, est bien-tôt capable d'étudier tout seul, & c'est l'étude qu'il fait par son choix, & déterminé par son goût, qui contribue le plus à le former. Cette étude consiste dans une attention continuelle sur la nature. Elle consiste dans une réflexion sérieuse sur les ouvrages des grands maîtres, suivie d'observations sur ce qu'il convient d'imiter, & sur ce qu'il faudroit tâcher de surpasser. Ces observations nous enseignent beaucoup de choses, que notre génie ne nous auroit jamais suggérées de lui-même, ou dont il ne se feroit avisé que bien tard. On se rend propre en un jour des tours & des façons d'opérer, qui couteraient aux Inventeurs des années de recherches & de travail. En supposant même que notre génie auroit eu la force de nous porter un jour jusques-là, quoique la route n'eût

(*) Quint. instit. l. xi.

n'eût pas été frayée, nous n'y serions parvenus du moins, avec le seul secours de ses forces, qu'au prix d'une fatigue pareille à celle des Inventeurs.

Michel-Ange avoit apparemment travaillé durant longtems, avant que de parvenir à peindre la majesté du Pere Eternel avec ce caractère de fierté divine qu'il a dû lui donner. Peut-être que Raphaël, né avec un génie moins hardi que le Florentin, ne seroit jamais parvenu, en volant de ses propres ailes, au sublime de cette idée. Du moins n'y seroit-il arrivé qu'après une infinité de tentatives inutiles, & au prix de grands efforts réitérés plusieurs fois. Mais Raphaël voit un moment le Pere Eternel peint par Michel-Ange : Frappé par la noblesse de l'idée de ce puissant génie, que nous pouvons appeller le Corneille de la Peinture, il la fait, & il se rend capable en un jour de mettre dans les figures qu'il fait pour représenter le Pere Eternel, le caractère de grandeur, de fierté & de divinité qu'il venoit d'admirer dans l'ouvrage de son concurrent. Racontons le fait historiquement, car il prouve mieux ce que j'avance, que de long raisonnemens ne le pourroient faire.

Dans

Dans le tems dont je parle, Raphaël peignoit la voûte de la gallerie qui distribue aux appartemens du second étage du Vatican. Cette gallerie s'appelle communément les Loges. La voûte de la gallerie n'est pas un berceau continu, mais ce berceau est partagé en autant de voussures quarrées, qu'il y a de fenêtrés à la gallerie, & les voussures ont chacune leur centre particulier. Ainsi chaque voussure a quatre faces, & Raphaël peignoit, au tems dont je parle, une histoire de l'ancien testament, sur chacune des faces de la premiere voussure. Il avoit déjà fini sur trois de ces faces, trois journées de l'œuvre de la Création, lorsque l'aventure, dont je vais parler, arriva. La figure qui représente Dieu le Pere dans ces trois tableaux, est véritablement noble & vénérable ; mais il y a trop de douceur, & point assez de majesté. Sa tête n'est que la tête d'un homme : Raphaël l'a traitée dans le goût des têtes que les Peintres font pour les Christs, & l'on n'y trouve d'autre différence que celle qu'il faut mettre, suivant les loix de l'art, entre deux têtes, dont l'une est destinée à représenter le Pere & l'autre à représenter le Fils. Tandis que Raphaël commençoit les fresques de la voûte des Loges, Michel-Ange peignoit la
voûte

voûte de celle des Chapelles du Vatican, qui fut bâtie par le Pape Sixte IV. Quoique Michel-Ange, jaloux de ses idées, en fit fermer la porte à tout le monde, Raphaël eut l'adresse de s'y introduire. Frappé de la majesté divine, & de la fierté noble que Michel-Ange faisoit sentir dans le caractère de tête du Pere éternel, qu'on voit en différens endroits de la Chapelle de Sixte, faisant l'ouvrage de la Création, il condamna sa manière sur ce point, & il prit celle de son concurrent. Raphaël a représenté le Pere Eternel dans le dernier tableau de la première Loge, avec une majesté au-dessus de l'humain. Il n'inspire pas une simple vénération, il imprime une terreur respectueuse. Il est vrai que le Bellori (*) dispute à Michel-Ange l'honneur d'avoir par ses ouvrages *aggrandi la manière* de Raphaël. Mais les raisons de cet Auteur ne me paroissent pas détruire l'opinion commune fondée sur la tradition de Rome, & sur d'autres faits que ceux qu'il nie.

Raphaël colorioit encore foiblement, quand il vit un tableau du Georgeon. Il conçut en un moment, que l'art pouvoit tirer des cou-

(*) Descriptione delle imagini di Raffaello d'Urbino nelle Camere del Vaticano p. 86.

couleurs qu'il employe, bien d'autres beautés que celles que lui-même en avoit tirées jusques-là. Il comprit qu'il avoit ignoré l'art du coloris. Raphaël tenta de faire comme le Georgeon avoit fait, & devinant par la force de son génie, la façon d'opérer du Peintre qu'il admiroit, il approcha de son modèle. Raphaël fit son essai d'imitation (*), en peignant le tableau qui représente un miracle arrivé à Bolsène, où le Prêtre qui disoit la messe devant le Pape, & qui doutoit de la transubstantiation, vit l'hostie consacrée, devenir sanglante entre ses mains. Le tableau dont je parle s'appelle communément la messe du Pape Jules, & il est peint à fresque au-dessus & aux cotés de la fenêtre, dans la seconde piece de l'appartement de la Signature au Vatican. Il suffit que le lecteur sache que cette peinture est du bon tems de Raphaël, pour être persuadé que la poësie en est merveilleuse. Le Prêtre qui doutoit de la présence réelle, & qui a vu l'hostie qu'il avoit consacrée, devenir sanglante entre ses mains durant l'élévation, paroît pénétré de terreur & de respect. Le Peintre a très-bien conservé à chacun des assistans son caractère propre; mais surtout l'on voit avec plaisir le

(*) Bellori, *ibid.*

le genre d'étonnement des Suisses du Pape, qui regardent le miracle du bas du tableau où Raphaël les a placés. C'est ainsi que ce grand Artisan a su tirer une beauté poétique de la nécessité d'observer la coutume, en donnant au souverain Pontife sa suite ordinaire. Par une liberté poétique, Raphaël emploie la tête de Jules II. pour représenter le Pape, devant qui le miracle arriva. Jules regarde bien le miracle avec attention, mais il n'en paroît pas beaucoup ému. Le Peintre suppose que le Souverain Pontife étoit trop persuadé de la présence réelle, pour être surpris des événemens les plus miraculeux qui pussent arriver sur une hostie consacrée. On ne sauroit caractériser le chef visible de l'Eglise, introduit dans un semblable événement, par une expression plus noble & plus convenable. Cette expression laisse encore voir les traits du caractère particulier de Jules II. On reconnoît dans son portrait l'assiégeant obstiné de la Mirandole. Mais le coloris de ce tableau, qui est cause que nous en avons parlé, est très-supérieur au coloris des autres tableaux de Raphaël. Le Titien n'a pas peint de chair où l'on voye mieux cette mollesse qui doit être dans un corps composé de liqueurs & de solides. Les draperies paroissent

fent de belles étoffes de laine & de soie que le Tailleur viendroit d'employer. Si Raphaël avoit fait plusieurs tableaux d'un coloris aussi vrai, & aussi riche, il seroit cité entre les plus excellens Coloristes.

Il en est de même des jeunes gens qui sont nés Poëtes; les beautés qui sont dans les ouvrages faits avant eux, les frappent vivement. Ils se rendent propre, avec facilité, la façon de tourner les vers & la mécanique des Auteurs de ces ouvrages. Je voudrois que des mémoires fidèles nous apprissent à quel point l'imagination de Virgile s'échauffa & s'enrichit, lorsqu'il lut l'Iliade pour la première fois.

Les ouvrages des grands Maîtres ont encore un autre attrait pour les jeunes gens qui ont du génie; c'est de flatter leur amour propre. Un jeune homme qui a du génie, découvre dans ces ouvrages des beautés & des graces, dont il avoit déjà une idée confuse, mises dans toute la perfection dont elles sont susceptibles. Il croit reconnoître ses idées propres dans les beautés d'un chef-d'œuvre consacré par l'approbation publique. Il lui arrive l'aventure qui arriva au Corregge, lorsqu'il vit pour la première fois, & quand il

étoit encore un simple Bourgeois du lieu de Corregio, un tableau de Raphaël; je dis un simple Bourgeois, quoiqu'une erreur établie rabaisse le Corregge à la condition d'un paysan, & d'un pauvre paysan. M. Crozat a extrait des Registres publics de Corregio plusieurs preuves, qui font voir que le Vasari se trompe dans l'idée qu'il donne de la fortune du Corregge, & surtout dans le récit qu'il fait des circonstances de sa mort.

Le Corregge qui n'étoit pas encore sorti de son état, quoiqu'il fût déjà un grand Peintre, étoit si rempli de ce qu'il entendoit dire de Raphaël, que les Princes combloient à l'envi de présens & d'honneurs, qu'il s'étoit imaginé qu'il falloit que l'Artisan, qui faisoit une si grande figure dans le monde, fût d'un mérite bien supérieur au sien qui ne l'avoit pas encore tiré de sa médiocrité. En homme sans expérience du monde, il jugeoit de la supériorité du mérite de Raphaël sur le sien, par la différence de leurs fortunes. Enfin le Corregge parvint à voir un tableau de ce Peintre si célèbre: après l'avoir examiné avec attention, après avoir pensé à ce qu'il auroit fait, s'il avoit eu à traiter le même sujet que Raphaël avoit traité, il s'écria: *Je suis un Peintre aussi-bien que lui.* La même chose arriva

arriva peut-être à Racine, lorsqu'il lut le Cid pour la première fois.

Au contraire rien ne décele mieux l'homme né sans génie, que de le voir examiner avec froideur, & discuter de sens rassis, le mérite des productions des hommes qui ont excellé dans l'art qu'il veut professer. Un homme de génie ne sauroit parler des fautes que les grands maîtres ont commises, qu'après plusieurs éloges donnés aux beautés de leurs productions. Il n'en parle que comme un père parle des défauts de son fils. César, né avec le génie de la guerre, fut touché jusques aux larmes, en voyant une statue d'Alexandre. La première idée qui lui vint à la vue de la statue de ce Héros Grec, dont la renommée avoit porté la gloire aux extrémités de la terre, ne fut point l'idée des fautes qu'Alexandre avoit faites dans ses expéditions. Il ne les opposa point à ses belles actions: César fut saisi.

Je ne dis point pour cela qu'il faille prendre à mauvais augure la critique d'un jeune Artisan qui remarque des défauts dans les ouvrages des grands Maîtres: il y en a véritablement, car ils étoient des hommes. Le génie, loin d'empêcher qu'on ne voye ces fautes, les fait même appercevoir. Ce que

je regarde comme un mauvais présage, c'est qu'un jeune homme soit peu touché de l'excellence des productions des grands Maîtres : c'est qu'il n'entre point dans une espee d'enthousiasme en les lisant : c'est qu'il ait besoin, pour connoître s'il doit les estimer, de calculer les beautés & les défauts qu'il y compte, & qu'il ne forme son avis sur leur mérite, qu'après avoir foudé son calcul. S'il avoit la vivacité & la délicatesse de sentiment, qui sont inséparables du génie, il seroit tellement saisi par les beautés des ouvrages consacrés, qu'il jetteroit sa balance & son compas pour en juger, ainsi que les hommes en ont toujours jugé, je veux dire par l'impression que ces ouvrages feroient sur lui. La balance est peu propre à décider du prix des perles & des diamans. Une perle baroque & de vilaine eau, de quelque poids qu'elle soit, ne sauroit valoir la fameuse *peregrine* ; cette perle, dont un Marchand avoit osé donner cent mille écus, en songeant, dit-il à Philippe IV. qu'il y avoit un Roi d'Espagne au monde. Cent mille beautés médiocres mises ensemble, ne valent pas, ne pesent pas, pour ainsi dire, un de ces traits, qu'il faut bien que les Modernes, même ceux qui font des églogues, louent dans les Poësies Bucoliques de Virgile.

Le

Le génie se fait sentir bientôt dans les ouvrages des jeunes gens qui en sont doués, ils donnent à connoître qu'ils ont du génie dans un tems où ils ne savent point encore la pratique de leur art. On voit dans leurs ouvrages des idées & des expressions qu'on n'a point vues encore. On y voit des pensées nouvelles. On y remarque à travers bien des défauts, un esprit qui veut atteindre à de grandes beautés; & qui, pour y parvenir, fait des choses que son maître n'a point été capable de lui enseigner. Si ces jeunes gens sont Poètes, ils inventent de nouveaux caracteres, ils disent ce qu'on n'a jamais lu, & leurs vers sont remplis de tours & d'expressions qu'on n'a point vues ailleurs. Par exemple, les versificateurs sans génie qui composent des Opera, ne savent autre chose que de retourner ces phrases & ces expressions si souvent rebattues, *que Lulli réchauffoit des sons de sa musique*, pour parler avec Despréaux. Comme Quinault étoit l'auteur & l'inventeur de ce style propre aux Opera, ce style montre que Quinault avoit un génie particulier; mais ceux qui ne peuvent faire autre chose que de les répéter, en manquent. Au contraire, un Poète capable par son génie de donner l'être à de nouvel-

les idées, est capable en même tems de produire des figures nouvelles, & de créer des tours nouveaux pour les exprimer. Il est bien rare qu'il nous faille emprunter d'autrui des expressions pour rendre ce que nous avons pensé. Il est même rare qu'il les faille chercher avec peine. La pensée & l'expression naissent presque toujours en même tems.

Le jeune Peintre qui a du génie, commence donc bientôt à s'écarter de son maître, dans les choses où le maître s'écarte de la nature. Ses yeux, à peine entr'ouverts, la découvrent déjà. Souvent il la voit mieux que ceux qui prétendent la lui montrer. Raphaël n'avoit que vingt ans, & il étoit encore Eleve de Pierre Perrugin, lorsqu'il peignoit à Sienne. Néanmoins Raphaël se distingua si bien qu'on lui distribua des tableaux dont il fit la composition. On y voit que Raphaël cherchoit déjà comment il feroit pour varier les airs de tête; qu'il vouloit donner de l'ame à ses figures; qu'il desfinoit le nud sous les draperies; enfin qu'il faisoit plusieurs choses que son maître ne lui enseignoit point apparemment. Le maître devint même le disciple. On voit par les tableaux que le Perrugin a faits à la Chapelle

le de Sixte au Vatican, qu'il avoit appris de Raphaël.

Un autre indice de génie dans les jeunes gens, c'est de faire des progrès très-lents dans les arts & dans les usages, & les pratiques qui font l'occupation générale du commun des hommes durant l'adolescence, en même tems que ces jeunes gens s'avancent à pas de géant dans la profession à laquelle la nature les a destinés entièrement. Nés uniquement pour cette profession, leur esprit paroît au-dessous du médiocre, quand ils veulent l'appliquer à d'autres choses. Ils les apprennent avec peine, & ils les font de mauvaise grace. Ainsi le Peintre Eleve dont l'esprit s'abandonne aux idées qui ont rapport à sa profession, qui se forme plus lentement pour le commerce du monde que les jeunes gens de son âge, que sa vivacité fait paroître étourdi, & que la distraction, qui vient de son attention continuelle à ses idées, rend gauche dans ses manieres, devient ordinairement un Artisan excellent. Ses défauts mêmes font une preuve de l'activité de son génie. Le monde n'est pour lui qu'un assemblage d'objets propres à être imités avec des couleurs. Ce qu'il trouve de plus héroïque dans la vie de Charles-Quint, c'est

que ce grand Empereur ait ramassé lui-même le pinceau du Titien. Ne désabusez pas si-tôt un jeune Artisan, trop prévenu sur la considération que son art mérite, & laissez-lui croire du moins durant les premières années de son travail, que les hommes illustres dans les arts & dans les sciences, tiennent encore aujourd'hui le même rang dans le monde qu'ils y tenoient autrefois en Grèce. L'expérience ne le désabusera peut-être que trop tôt.

SECTION VI.

Des Artisans sans génie.

Nous avons dit qu'il n'y avoit pas d'hommes, généralement parlant, qui n'apportât, en naissant, quelque talent propre aux besoins ou aux agrémens de la société, mais tous ces talens sont différens. Il est des hommes qui viennent au monde avec un talent déterminé pour une certaine profession : d'autres naissent propres à différentes professions. Ils sont capables de réussir en plusieurs, mais aussi leurs succès n'y sauroient être

être que médiocres. La nature les met au monde pour suppléer à la disette des hommes de génie, destinés à faire des prodiges dans une sphere, hors de laquelle ils n'auront point d'activité.

Véritablement un homme propre à réussir dans plusieurs professions, est très rarement un homme propre à réussir éminemment dans aucune. C'est ainsi qu'une terre propre à porter plusieurs especes de plantes, ne sauroit donner à aucune de ces plantes la même perfection, où elle parviendrait dans un terroir qui lui seroit propre si spécialement, qu'il ne conviendrait point aux autres especes. Une terre aussi propre à porter des raisins qu'à porter du bled, ne rapporte ni du vin exquis, ni du bled excellent. Les mêmes qualités qui rendent une terre spécialement propre pour une certaine plante, font qu'elle ne vaut rien pour une autre plante.

Quand un de ces esprits indéterminés, qui ne sont propres à tout, que parce qu'ils ne sont propres à rien, est conduit sur le Parnasse par les conjonctures, il apprend les regles de la Poësie assez-bien pour ne point faire des fautes grossieres. Il s'attache ordinairement à quelque Auteur qu'il choisi pour

son modèle. Il se nourrit l'esprit des pensées de son original, & il charge sa mémoire de ses expressions. Comme les personnes, dont je parle, destinées pour être la pépinière des Artisans médiocres, n'ont pas les yeux ouverts par le génie, notre imitateur ne sauroit appercevoir dans la nature même ce qu'il y faut choisir pour l'imiter. Il ne peut les discerner que dans les copies de la nature, faites par des hommes de génie. Si cet Artisan imitateur a du sens, quoique né pauvre, pour ainsi dire, il subsiste honorablement du butin qu'il fait dans le patrimoine d'autrui. Il versifie si correctement, & surtout il rime si richement, que ses ouvrages nouveaux ne laissent pas d'avoir un certain cours dans le monde. Si leur Auteur n'y passe pas pour un génie, il y passe du moins pour être bel esprit. Il est impossible, dit-on, de composer de meilleurs vers, à moins que d'être Poète. Qu'il évite seulement de se commettre avec le public attroupé, je veux dire de composer pour le théâtre. Les vers les mieux faits, mais vuides d'invention, ou riches uniquement d'une poésie empruntée, ne veulent être produits qu'avec un grand ménagement. Il n'y a que certains réduits qui soient propres

pres à leur servir de berceaux. Il faut qu'ils ne voyent le jour d'abord que devant certaines personnes, & que les indifférens ne les entendent qu'après avoir été informés que tels & tels les ont approuvés. La prévention que ces applaudissemens inspirent, en impose du moins durant quelque tems.

Si notre Artisan imitateur manque de sens, il employe hors de propos les traits & les expressions de son modèle, & ses vers ne nous offrent que des réminiscences mal placées : il se conduit dans la production de ses ouvrages comme dans leur composition : il affronte le public rassemblé avec plus d'intrépidité, que Racine & Quinault n'en avoient dans de pareilles aventures. Sifflé sur un théâtre, il va se faire huer sur l'autre. Plus méprisé, à mesure qu'il est plus connu, son nom devient enfin l'appellation dont le public se sert pour désigner un méchant Poëte. Il est heureux, quand sa honte ne lui survit pas.

Ces esprits médiocrement propres à beaucoup de choses, ont la même destinée, quand on les applique à la Peinture. Un homme de cette trempe, que les conjonctures engagent à se faire Peintre, imite servilement, plutôt qu'exactly, le goût de son maître dans les contours & dans le coloris. Il devient

vient un dessinateur correct, s'il ne devient pas un dessinateur élégant, & si l'on ne sauroit louer l'excellence de son coloris, du moins n'y remarque-t-on pas de fautes grossières contre la vérité; il est des règles pour n'en point faire: mais comme les règles ne peuvent enseigner qu'aux personnes de génie à réussir dans l'ordonnance & dans la composition poétique, les tableaux sont très-défectueux dans ces deux parties. Ses ouvrages ne sont beaux que par endroits, parce que n'ayant pas imaginé tout son plan, mais l'ayant fait seulement pièce à pièce, rien n'y est ensemble.

*Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet (*)*.

C'est en vain qu'un pareil sujet fait son apprentissage sous le meilleur maître, il ne sauroit faire dans une pareille école les mêmes progrès qu'un homme de génie fait dans l'école d'un maître médiocre. Celui qui enseigne, comme le dit Quintilien, ne sauroit communiquer à son disciple le talent de produire & l'art d'inventer, qui sont le plus grand mérite des Peintres & des Orateurs.

Ea quæ in oratore maxima sunt, imitabilia
non

(*) Horat. de Arte Poët. V. 34.

non sunt. Ingenium, inventio, vis, facilitas & quidquid arte non traditur. Le Peintre peut donc faire part des secrets de la pratique, mais il ne sauroit faire part de ses talens pour la composition & pour l'expression. Souvent même l'Eleve dépourvu du génie ne peut atteindre la perfection où son maître est parvenu dans la mécanique de l'art. L'imitateur servile doit demeurer au-dessous de son modèle, parce qu'il joint ses propres défauts aux défauts de celui qu'il imite. D'ailleurs si le maître est homme de génie, il se dégoûte bientôt d'enseigner un pareil sujet. Il est au supplice, quand il voit que son Eleve n'entend qu'avec peine ce qu'il comprenoit d'abord, lorsque lui-même il étoit Eleve (*). *Quod enim ipse celeriter arripuit, id cum tarde percipi videt, discruciat.*

On ne trouve rien de nouveau dans les compositions des Peintres sans génie, on ne voit rien de singulier dans leurs expressions. Ils sont si stériles, qu'après avoir longtems copié les autres, ils en viennent enfin à se copier eux-mêmes; & quand on fait le tableau qu'ils ont promis, on devine la plus grande partie des figures de l'ouvrage. L'habitude

(*) Cic. pro Roscio.

bitude d'imiter les autres nous conduit à nous copier nous-mêmes. L'idée de ce que nous avons peint, est toujours plus présente à notre esprit que l'idée de ce qu'ont peint les autres. C'est la première qui s'offre aux Peintres qui cherchent la composition, & les figures des tableaux qu'ils ont entrepris plutôt dans leur mémoire que dans leur imagination. Les uns, comme le Bassan, se livrent de bonne foi à une répétition sincère de leurs ouvrages. Les autres, en voulant cacher les larcins qu'ils se font à eux-mêmes, reproduisent sur la Scène leurs personnages déguisés, mais non pas méconnoissables, & ils rendent ainsi leurs larcins encore plus odieux. Le public regarde un ouvrage dont il est en possession, comme un bien qui lui seroit devenu propre, & il trouve mauvais qu'on lui fasse acheter une seconde fois ce qu'il croit avoir déjà payé par ses louanges.

Comme il est plus facile de marcher sur les pas d'un autre, que de se frayer de nouvelles routes; un Artisan sans génie parvient bientôt au degré de perfection où il est capable de s'élever. Il atteint bientôt cette grandeur propre à chaque homme, & après laquelle il ne croît plus. Ses premiers essais se trouvent souvent aussi beaux que les ouvrages

ges qu'il fait dans les tems de sa maturité. Nous avons vu des Peintres sans génie, mais devenus célèbres pour un tems, par l'art de se faire valoir, travailler plus mal durant l'âge viril, qu'ils ne l'avoient fait durant la jeunesse. Leurs chefs-d'œuvres sont dans les pays où ils avoient fait leurs études. Il semble qu'ils eussent perdu la moitié de leur mérite en repassant les Alpes. En effet, ces Artisans de retour à Paris, n'y trouvoient pas aussi facilement qu'à Rome l'occasion de dérober des parties & souvent des figures entières pour enrichir leurs compositions. Leurs tableaux se sont appauvris, dès qu'ils n'ont plus été à portée de rencontrer à point nommé dans les ouvrages des grands Maîtres, la tête, le pied, l'attitude, & quelquefois l'ordonnance dont ils avoient besoin.

Je comparerois volontiers ce superbe étalage de chefs-d'œuvres anciens & modernes, qui rendent Rome la plus auguste Ville de l'Univers, à ces boutiques où l'on étale une grande quantité de pierreries. En quelque profusion que les pierreries y soient étalées, on n'en rapporte chez soi qu'à proportion de l'argent qu'on avoit porté pour faire son emplette. Ainsi l'on ne profite solidement de tous les chefs-d'œuvres de Rome, qu'à proportion

portion du génie avec lequel on les regarde. Le Sueur qui n'avoit jamais été à Rome, & qui n'avoit vu que de loin, c'est-à-dire, dans des copies, les richesses de cette Capitale des beaux Arts, en avoit mieux profité, que beaucoup de Peintres qui se glorifioient d'un séjour de plusieurs années au pied du Capitole. De même un jeune Poète ne profite de la lecture de Virgile & d'Horace qu'à proportion des lumieres de son génie, à la clarté desquels il étudie les anciens, pour ainsi dire.

Que les hommes nés sans un génie déterminé, que ces hommes propres à tout, s'appliquent donc aux Arts & aux Sciences, où les plus habiles sont ceux qui savent davantage. Il est même des professions où l'imagination, où l'art d'inventer est aussi nuisible, qu'il est nécessaire dans la Poésie & dans la Peinture.

SECTION VII.

Que les génies sont limités.

Les hommes qui sont nés avec un génie déterminé pour un certain art, ou pour une

une certaine profession, sont les seuls qui puissent y réussir éminemment; mais aussi ces professions & ces arts sont les seuls où ils puissent réussir. Ils deviennent des hommes au-dessous du médiocre, aussi-tôt qu'ils sortent de leur sphère. On n'apperçoit plus alors en eux cette vigueur d'esprit, ni cette intelligence qu'ils montrent, dès qu'ils s'agit des choses pour lesquelles ils sont nés.

Non seulement les hommes dont je parle, n'excellent que dans une profession, mais ils sont encore bornés ordinairement à n'exceller que dans quelques-uns des genres dans lesquels cette profession se divise. *Il est comme impossible, dit Platon (*), que le même homme excelle en des ouvrages d'un genre différent. La Tragédie & la Comédie sont, de toutes les imitations poétiques, celles qui se ressemblent davantage. Cependant le même Poète n'y réussit pas également. Les Acteurs qui récitent les Tragédies ne sont pas encore les mêmes que ceux qui jouent les Comédies. Ceux des Peintres qui ont excellé à peindre l'ame des hommes, & à bien exprimer toutes les passions, ont été des Coloristes médiocres. D'autres ont fait circuler le sang dans*
la

(*) Livre II. de la Républiq.

Tome II.

E

la chair de leurs figures; mais ils n'ont pas su l'art des expressions aussi-bien que les Ouvriers médiocres de l'Ecole Romaine. Nous avons vu plusieurs Peintres Hollandois doués de génie pour la mécanique de leur art, & surtout d'un talent merveilleux pour imiter les effets du clair-obscur dans un petit espace renfermé; talent dont ils avoient l'obligation à une patience d'esprit singulière, laquelle leur permettoit de se clouer longtems sur un même ouvrage, sans être dégoûté par ce dépit qui s'excite dans les hommes d'un tempéramment plus vif, quand ils voyent leurs efforts avorter plusieurs fois de suite. Ces Peintres flegmatiques ont donc eu la persévérance de chercher par un nombre infini de tentatives, souvent réitérées sans fruit, les teintes, les demi-teintes, enfin toutes les diminutions de couleurs nécessaires pour dégrader la couleur des objets, & ils sont ainsi parvenus à peindre la lumière même. On est enchanté par la magie de leur clair-obscur. Les nuances ne sont pas mieux fondues dans la nature que dans leurs tableaux. Mais ces Peintres ont mal réussi dans les autres parties de l'art, qui ne sont pas les moins importantes. Sans invention dans leurs expressions, incapables de s'élever au-dessus de la

la nature qu'ils avoient devant les yeux, ils n'ont peint que des passions basses ou bien une nature ignoble. La Scène de leurs tableaux est une boutique, un corps-de-garde, ou la cuisine d'un payfan : leurs héros sont des *faquins*. Ceux des Peintres Hollandois, dont je parle, qui ont osé faire des tableaux d'histoire, ont peint des ouvrages admirables pour le clair-obscur, mais ridicules pour le reste. Les vêtemens de leurs personnages sont extravagans, & les expressions de ces personnages sont encore basses & comiques. Ces Peintres peignent Ulysse sans finesse, Susanne sans pudeur, & Scipion sans aucun trait de noblesse ni de courage. Le pinceau de ces froids Artisans fait perdre à toutes les têtes illustres leur caractère connu. Nos Hollandois, au nombre desquels on voit bien que je ne comprends pas ici les Peintres de l'Ecole d'Anvers, ont bien connu la valeur des couleurs locales, mais ils n'en ont pas su tirer le même avantage que les Peintres de l'Ecole Vénitienne. Le talent de colorier, comme l'a fait le Titien, demande de l'invention, & il dépend plus d'une imagination fertile en expédiens pour le mélange des couleurs, que d'une persévérance opiniâtre à refaire dix fois la même chose.

On peut mettre en quelque façon Teniers au nombre des Peintres dont je parle, quoiqu'il fût né en Brabant, parce que son génie l'a déterminé à travailler plutôt dans le goût des Peintres Hollandois, que dans le goût de Rubens & de Vandick ses compatriotes, & même ses contemporains. Aucun Peintre n'a mieux réussi que Teniers dans les sujets bas: son pinceau étoit excellent. Il entendoit très-bien le clair-obscur; & il a surpassé dans la couleur locale ses concurrens. Mais Teniers, lorsqu'il a voulu peindre l'histoire, est demeuré audeffous du médiocre. On reconnoît d'abord les pastiches qu'il a faits en très-grand nombre, à la bassesse comme à la stupidité des airs de tête des principaux personnages de ces tableaux. On appelle communément des *pastiches* les tableaux que fait un Peintre imposteur, en imitant la main, la maniere de composer & le coloris d'un autre Peintre, sous le nom duquel il veut produire son propre ouvrage.

On voit à Bruxelles dans la galerie du Prince de la Tour de grands tableaux d'Histoire, fait pour servir des cartons à une tenture de tapisserie, qui représente l'histoire des Turriani de Lombardie, dont descend la maison de la Tour-Taxis. Les premiers
table-

tableaux sont de Teniers, qui fit achever les autres par son fils. Rien n'est plus médiocre pour la composition & pour l'expression.

M. de la Fontaine étoit né certainement avec beaucoup de génie pour la Poësie; mais son talent étoit pour les contes & encore plus pour les fables, qu'il a traitées avec une érudition enjouée, dont ce genre d'écrire ne paroïssoit pas susceptible. Quand la Fontaine voulut faire des Comédies, le sifflet du parterre demeura toujours le plus fort. On sait la destinée de ses Opéra. Chaque genre de Poësie demande un talent particulier, & la nature ne sauroit gueres donner un talent éminent à un homme, que ce ne soit à l'exclusion des autres talens. Ainsi loin d'être surpris que M. de la Fontaine ait fait de mauvaises Comédies, il faudroit s'étonner s'il en avoit fait d'excellentes. Si le Poussin eût colorié aussi-bien que le Bassan, il ne seroit pas moins admirable parmi les Peintres, que Jules César l'est parmi les Héros. C'est celui de tous les Romains qui seroit le plus d'honneur à l'humanité, s'il avoit été juste.

Il est donc également important aux nobles Artisans, dont je parle, de connoître à quel genre de Poësie & de peinture leurs talens les destinent, & de se borner au genre

pour lequel ils sont nés propres. L'art ne sauroit faire autre chose que de perfectionner l'*aptitude* ou le talent que nous avons apporté en naissant; mais l'art ne sauroit nous donner le talent que la nature nous a refusé. L'art ajoute beaucoup aux talens naturels, mais c'est quand on étudie un art pour lequel on est né. *Caput est artis decere quod facias, Ita neque sine arte, neque totum arte tradi potest*, dit Quintilien (*). Tel Peintre demeure confondu dans la foule qui seroit au rang des Peintres illustres, s'il ne se fût point laissé entraîner par une émulation aveugle, qui lui a fait entreprendre de se rendre habile dans des genres de la Peinture, pour lesquels il n'étoit point né, & qui lui a fait négliger les genres de la Peinture auxquels il étoit propre. Les ouvrages qu'il a tenté de faire, sont, si l'on veut, d'une classe supérieure. Mais ne vaut-il pas mieux être un des premiers parmi les Payfagistes, que le dernier des Peintres d'histoire? Ne vaut-il pas mieux être cité pour un des premiers faiseurs de portraits de son tems, que pour un misérable arrangeur de figures ignobles & estropiées.

L'envie

(*) Instit. lib. 9.

L'envie d'être réputé un génie universel, dégrade bien des Artisans. Quand il s'agit d'apprécier un Artisan en général, on fait autant d'attention à ses ouvrages médiocres qu'à ses bons ouvrages. Il court le risque d'être défini en qualité d'auteur des premiers. Que de gens seroient de grands auteurs, s'ils avoient moins écrit! Si Martial ne nous avoit laissé que les cent Epigrammes que les Gens de lettres de toutes Nations savent communément par cœur, si son livre n'en contenoit pas un plus grand nombre que le livre de Catulle, on ne trouveroit plus une si grande différence entre cet ingénieux Chevalier Romain & Martial. Du moins jamais bel esprit n'eût été assez indigné de les voir comparer, pour bruler avec cérémonie toutes les années un exemplaire de Martial, afin d'appaîser, par ce sacrifice bizarre, les Manes poétiques de Catulle.

Revenons aux bornes que la nature a prescrites aux génies les plus étendus, & disons que le génie le moins borné, c'est le génie dont les limites sont moins resserrées que ceux des autres. *Optimus ille, qui minimis urgetur.* Or rien n'est plus propre à faire appercevoir les bornes du génie d'un Artisan, que

des ouvrages d'un genre, dans lequel il n'est point né pour réussir.

L'émulation & l'étude ne sauroient donner à un génie la force de franchir les limites que la nature a prescrites à son activité. Le travail peut bien le perfectionner, mais je doute qu'il puisse lui donner réellement plus d'étendue qu'il n'en a. L'étendue que le travail semble donner aux génies, n'est qu'une étendue apparente. L'art leur enseigne à cacher leurs bornes, mais il ne les recule pas. Il arrive donc aux hommes, dans toutes les professions, ce qui leur arrive dans la science des jeux. Un homme parvenu dans un certain jeu au point d'habileté dont il est capable, n'avance plus, & les leçons des meilleurs maîtres, ni la pratique même du jeu, continuée durant des années entières, ne peuvent plus le perfectionner davantage. Ainsi le travail & l'expérience font bien faire aux Peintres, comme aux Poètes, des ouvrages plus corrects; mais ils ne sauroient leur en faire produire de plus sublimes. Ils ne sauroient leur faire enfanter des ouvrages d'un caractère élevé au-dessus de leur portée naturelle. Un génie à qui la nature ne donna que des ailes de Tourterelle, n'apprendra jamais à s'élever d'un vol d'Aigle.

gle. Comme le dit Montagne, on n'acquiert gueres, en étudiant les ouvrages des autres, le talent qu'ils avoient pour l'invention (*). *L'imitation du parler suit incontinent. L'imitation de juger & de l'inventer ne va pas si vite. La force & les nerfs ne s'empruntent point, Les atours & le manteau s'empruntent.*

Les leçons d'un maître de musique habile développent nos organes, & nous apprennent à chanter méthodiquement; mais ces leçons ne peuvent changer que très-peu de chose dans le son & dans l'étendue de notre voix naturelle, quoiqu'elles la fassent paroître plus douce, & tant soit peu plus étendue.

Or ce qui fait la différence des esprits, tant que l'ame demeure unie avec le corps, n'est pas moins réel que ce qui fait la différence des voix & des visages. Tous les Philosophes, de quelque secte qu'ils soient, tombent d'accord que le caractère des esprits vient de la conformation de ceux des organes du cerveau qui servent à l'ame spirituelle à faire ses fonctions. Or il ne dépend pas plus de nous de changer la conformation, ni la configuration des organes du cerveau, qu'il dé-

E 5 pend

(*) Essais liv. 2. ch. 5.

pend de nous de changer la conformation & la configuration des muscles & des cartilages de notre visage & de notre gosier. S'il arrive quelqu'altération physique dans ces organes, elle n'y est pas produite par un effort de notre volonté; mais par un changement physique qui survient dans notre constitution. Ces organes ne s'altèrent que comme les autres parties de notre corps viennent à s'altérer. Les esprits ne deviennent donc semblables, à force de se regarder les uns les autres, que comme les voix & les visages peuvent devenir semblables. L'art n'augmente l'étendue physique de notre voix, il n'augmente notre génie qu'autant que l'exercice, dans lequel consiste la pratique de l'art, peut changer réellement quelque chose dans la configuration & dans la conformation de nos organes. Ce que cet exercice y peut changer, est bien peu de chose. L'art ne supprime pas plus les défauts d'organisation, qu'il apprend à cacher, qu'il augmente l'étendue naturelle des talens physiques que ses leçons perfectionnent.

*

*

*

SECTI-

SECTION VIII.

Des Plagiaires. En quoi ils different de ceux qui mettent leurs études à profit.

Mais, me dira-t-on, un Artisan ne peut-il pas suppléer au peu d'élévation & à la stérilité de son génie, en transplantant dans ses ouvrages, les beautés qui sont dans les ouvrages des grands Maîtres? Les conseils de ses amis ne peuvent-ils pas l'élever où les forces de son génie n'auroient pu le porter.

Je réponds, quant au premier point, qu'il fut toujours permis de s'aider de l'esprit des autres, pourvu qu'on ne le fasse point en Plagiaire.

Ce qui constitue le Plagiaire, c'est de donner l'ouvrage d'autrui comme son propre ouvrage. C'est de donner, comme étant de nous, des vers entiers que nous n'avons eu aucune peine ni aucun mérite à transplanter d'un poëme étranger dans le nôtre. Je dis que nous avons transplanté sans peine dans notre ouvrage; car lorsque nous prenons les vers dans un Poëte qui a
com-

composé dans une langue autre que la langue dans laquelle nous écrivons, nous ne faisons pas un *plagiat*. Le vers devient nôtre en quelque façon, à cause que l'expression nouvelle que nous avons prêtée à la pensée d'autrui, nous appartient. Il y a du mérite à faire un pareil larcin, parce qu'on ne sauroit le faire bien sans peine, & sans avoir du moins le talent de l'expression. Il faut autant d'industrie pour y réussir, qu'il en falloit à Lacédémone, pour faire un larcin en galant homme. Trouver en sa langue les mots propres, & les expressions équivalentes à celles dont se sert l'Auteur ancien ou moderne qu'on traduit: favoir leur donner le tour nécessaire, pour qu'elles fassent sentir l'énergie de la pensée, & qu'elles présentent la même image que l'original, ce n'est point la besogne d'un Ecolier. Ces pensées transplantées d'une langue dans une autre, ne peuvent réussir qu'entre les mains de ceux qui du moins ont le don de l'invention des termes. Ainsi, lorsqu'elles réussissent, la moitié de leur beauté appartient à celui qui les a remises en œuvre.

On ne diminue donc gueres le mérite de Virgile, en faisant voir qu'il avoit emprunté d'Homere une infinité de choses. Fulvius

vius Urfinus auroit pris une peine fort inutile, s'il n'avoit recueilli tous les endroits que le Poëte Latin a imités du Poëte Grec, que pour diminuer la réputation du Poëte Latin. Virgile s'est, pour ainsi dire, acquis à bon titre la propriété de toutes les idées qu'il a prises dans Homere. Elles lui appartiennent en Latin, à cause du tour élégant & de la précision avec laquelle il les a rendues en sa langue, & à cause de l'art avec lequel il enchasse ces différens morceaux dans le bâtiment régulier dont il est l'Architecte. Ceux qui se feroient flatés de diminuer la réputation de M. Despréaux, en faisant imprimer, par forme de commentaire mis au bas du texte de ses ouvrages, les vers d'Horace & de Juvenal qu'il a enchassés dans les siens, se feroient bien abusés. Les vers des Anciens, que ce Poëte a tournés en François avec tant d'adresse, & qu'il a si bien rendus une partie homogene de l'ouvrage où il les insere, que tout paroît penser de suite par une même personne, font autant d'honneur à Despréaux que les vers qui sont sortis tout neufs de sa veine. Le tour original qu'il donne à ses traductions, la hardiesse de ses expressions, aussi peu contraintes que si elles étoient nées avec
sa

sa pensée, montrent presque autant d'invention, qu'en montre la production d'une pensée toute nouvelle. Voilà ce qui fit dire à la Bruyere (*) que Despréaux paroissoit créer les pensées d'autrui.

C'est même donner une grace à ses ouvrages, que de les orner de fragmens antiques. Des vers d'Horace & de Virgile bien traduits, & mis en œuvre à propos dans un Poëme François, y font le même effet que les statues antiques font dans la galerie de Versailles. Les lecteurs retrouvent avec plaisir, sous une nouvelle forme, la pensée qui leur plut autrefois en Latin. Ils sont bien aises d'avoir l'occasion de réciter les vers du Poëte ancien, pour les comparer avec les vers de l'imitateur moderne qui a voulu lutter contre son original. Il n'y a rien de si petit dont l'amour propre ne fasse cas, quand il flatte notre vanité. Aussi les Auteurs les plus vantés pour la fécondité de leur génie, n'ont-ils pas dédaigné d'ajouter quelquefois cette espece d'agrément à leurs ouvrages. Etoit-ce la stérilité d'imagination qui contraignoit Corneille & la Fontaine d'emprunter tant de choses des Anciens?

Moliere

(*) Harangue à l'Académie.

Molière a fait souvent la même chose, & riche de son propre fonds, il n'a pas laissé de traduire dix vers d'Ovide de suite dans le second Acte du Misanthrope.

On peut s'aider des ouvrages des Poètes qui ont écrit en des langues vivantes, comme on peut s'aider de ceux des Grecs & des Romains; mais je crois, que lorsqu'on se sert des ouvrages des Poètes modernes, il faut leur faire honneur de leur bien, surtout si l'on en fait beaucoup d'usage. Je n'approuve point, par exemple, que M. de la Fosse ait pris l'intrigue, les caractères & les principaux incidens de la Tragédie de Manlius, (*) dans la Tragédie Angloise de M. Otwai, intitulée, *Venise préservée*, (**) sans citer l'ouvrage, dont il avoit tant profité. Tout ce qu'on peut alléguer pour la défense de M. de la Fosse, c'est qu'il n'a fait qu'user de représailles en qualité de François, parce que M. Otwai avoit pris lui-même dans l'histoire de la Conjuración de Venise par l'Abbé de Saint Réal (***) le sujet, les caractères principaux & les plus
beaux

(*) Manlius fut jouée en 1697.

(**) Jouée en 1681.

(***) Imprimée en 1674.

beaux endroits de la piece. Si M. de la Fosse a pris à M. Otwai quelque chose que l'Anglois n'eût pas emprunté de l'Abbé de Saint-Réal, comme l'Episode du mariage de Servilius, & la Catastrophe, c'est que celui qui reprend son vaisseau enlevé par l'ennemi, est censé le maître de la marchandise que l'ennemi peut avoir ajoutée à la charge de ce vaisseau.

Comme les Peintres parlent tous, pour ainsi dire, la même langue, ils ne peuvent pas employer les traits célèbres, dont un autre Peintre s'est déjà servi lorsque les ouvrages de ce Peintre subsistent encore. Le Poussin a pu se servir de l'idée du Peintre Grec qui avoit représenté Agamemnon la tête voilée au sacrifice d'Iphigénie, pour mieux donner à comprendre l'excès de la douleur du pere de la victime. Le Poussin a pu se servir de ce trait pour exprimer la même chose, en représentant Agrippine qui se cache le visage avec les mains dans le tableau de la mort de Germanicus. Le tableau du Peintre Grec ne subsistoit plus, quand le Peintre François fit le sien. Mais le Poussin auroit été blâmé d'avoir volé ce trait, s'il se fût trouvé dans un tableau, ou de Raphaël, ou du Carrache.

Comme

Comme il n'y a point de mérite à dérober une tête à Raphaël ou une figure au Dominiquain; comme le larcin se fait sans grand travail, il est défendu, sous peine du mépris public. Mais comme il faut du talent & du travail pour animer le marbre d'une figure antique, & pour faire d'une statue un personnage vivant, & qui concoure à une action avec d'autres personnages, on est loué de l'avoir fait. Qu'un Peintre se serve donc de l'Appollon de *Belveder* pour représenter Persée ou quelque autre Héros de l'âge de Persée, pourvu qu'il anime cette statue, & qu'il ne se contente pas de la définir correctement pour la placer dans un tableau telle qu'elle est dans sa niche. Que les Peintres donnent donc la vie à ces statues, avant que de les faire agir. Voilà ce qu'a fait Raphael, qui semble, nouveau Prométhée, avoir dérobé le feu céleste pour les animer. Je renvoye ceux qui voudroient avoir des éclaircissemens sur cette matiere, à l'écrit latin de Rubens, touchant l'imitation des statues antiques. Qu'il seroit à souhaiter que ce puissant génie eût toujours pratiqué dans ses ouvrages les leçons qu'il donne dans cet écrit!

Les Peintres qui font de l'antique le même usage que Raphaël, Michel-Angè & quelques autres en ont fait, peuvent être comparés à Virgile, comme à Racine & à Despréaux. Ils se sont servis des Poësies anciennes par rapport au tems où ils composoient, comme les Peintres illustres que j'ai cités, se sont servis des statues antiques. Quant à ces Peintres sans verve, qui ne savent faire autre chose, en composant, que mettre, pour ainsi dire, à contribution les tableaux des grands maîtres, taxant l'un à deux têtes, imposant l'autre à un bras, & celui qui est plus riche à un groupe: brigands, qui ne fréquentent le Parnasse, que pour y détrousser les passans, je les compare aux couseurs de centons les plus méprisés de tous les faiseurs de vers. Qu'ils évitent de tomber entre les mains du Barigel que le Bocalin établit sur le double Mont. Il pourroit les faire flétrir.

Il y a bien de la différence entre emporter d'une gallerie l'art du Peintre, entre se rendre propre la maniere d'opérer de l'Artisan qu'on vient d'admirer, & remporter dans son portefeuille une partie de ses figures. Un homme sans génie n'est point capable de convertir en sa propre substance, comme le

le fit Raphaël, ce qu'on y remarque de grand & de singulier. Sans saisir les principes généraux, il se contente de copier ce qu'il a dessous les yeux. Il emportera donc une des figures, mais il n'apprendra point à traiter dans le même goût une figure qui seroit de son invention. L'homme de génie devine comment l'ouvrier a fait. Il le voit travailler, pour ainsi dire, en regardant son ouvrage, & saisissant sa manière, c'est dans l'imagination qu'il remporte son butin.

Quant aux avis des personnes intelligentes, il est vrai qu'ils peuvent empêcher les Peintres & les Poètes de faire des fautes; mais comme ils ne suggerent pas les expressions ni la poësie du style, ils ne sauroient suppléer au génie. Ils peuvent bien redresser l'arbre, mais non pas le rendre fécond. Ces avis ne sont bons que pour corriger les fautes, & principalement pour rectifier le plan d'un ouvrage de quelque étendue, supposant que les Auteurs fassent voir leur plan en esquisse, & que ceux qu'ils consultent, le méditent, & se le rendent présent, comme s'ils l'avoient fait eux mêmes. *Diligenter legendum est, dit Quintilien, ac pene ad scribendi sollicitudinem. Nec per partes modo scrutanda sunt omnia, sed perfectus*

F 2 *liber*

liber utique ex integro resumendus. C'est ainsi que Despréaux donnoit à Racine des avis qui lui furent tant de fois utiles. Que peut gagner en effet un Poëte qui lit un ouvrage, lequel a déjà reçu sa dernière main, que d'être redressé sur quelque mot, ou tout au plus sur quelque sentiment? Supposé même qu'on pût, après une simple lecture, donner un bon avis à l'Artisan sur la conformation de son ouvrage, seroit-il assez docile pour s'y rendre? seroit-il assez patient, pour refondre un ouvrage déjà terminé, & dont il se tient quitte?

Les génies les plus heureux ne naissent pas de grands Artisans. Ils naissent seulement capables de le devenir. Ce n'est qu'à force de travail qu'ils s'élèvent au point de perfection qu'ils peuvent atteindre;

Doctrina sed vim promovet insitam,

Rectique cultus pectora roborant. ()*

dit Horace. Mais l'impatience de nous produire nous aiguillonne. Nous voulons déjà faire un Poëme, quand nous sommes à peine capables de bien faire des vers. Au lieu de commencer à travailler pour nous-mêmes, nous voulons travailler pour le public.

(*) Ode 4, lib. 4.

blic. Telle est principalement la destinée des jeunes Poètes. Mais comme leur génie ne se connoît pas bien lui-même, comme ils n'ont pas encore un style formé, qui soit propre au caractère de leur génie, & convenable pour exprimer les idées de leur imagination, ils s'égarent en choisissant des sujets qui ne conviennent pas à leurs talens, & en imitant dans leurs premières productions, le style, le tour & la manière de penser des autres. Par exemple, Racine (*) composa sa première Tragédie dans le goût de Corneille, quoique son talent ne fût pas pour traiter la Tragédie, comme Corneille l'avoit traitée. Racine n'auroit pu se soutenir, si, pour me servir de cette expression, il eût continué de marcher avec les brodequins de son devancier. Il est donc naturel que les jeunes Poètes, qui, au lieu d'imiter la nature du côté que le génie la leur montre, l'imitent du côté par lequel les autres l'ont imitée, qui forcent leur talent, & le veulent assujettir à tenir la même route qu'un autre tient avec succès, ne fassent d'abord que des ouvrages médiocres. Ce sont des aînés indignes ordinairement de leurs cadets.

(*) Les Freres ennemis.

Il feroit inutile cependant de vouloir engager de jeunes gens, pressés par l'émulation, excités par l'activité de l'âge, & entraînés par un génie impatient de s'annoncer au public, d'attendre à se produire, qu'ils eussent connu l'espèce dont est leur talent, & qu'ils l'eussent perfectionné. On leur représenteroit en vain qu'ils peuvent gagner beaucoup à surprendre le public: Que le public auroit bien plus de vénération pour eux, s'il ne les avoit jamais vu des apprentifs: Que des chefs-d'œuvres inespérés, contre lesquels l'envie n'a point eu le tems de cabaler, font bien un autre progrès que des ouvrages attendus longtems, qui trouvent les rivaux sur leurs gardes, & dont on peut définir l'auteur par un poëme ou par un tableau médiocre. Rien n'est capable de retenir la fougue d'un jeune homme, séduit encore par la vanité, dont l'excès seul est à blâmer dans la jeunesse. D'ailleurs, comme dit Cicéron (*), *Prudentia non cadit in hanc aetatem.*

Ces ouvrages précipités demeurent; mais il est injuste de les reprocher à la mémoire des Artisans illustres. Ne faut-il pas faire un apprentissage dans toutes les professions? Or tout apprentissage consiste à faire des fautes,

(*) Pro Cœlio.

tes, afin de se rendre capable de n'en plus faire. S'avisa-t'on jamais de reprocher à celui qui écrit bien en latin les barbarismes & les solécismes dont ses premiers thèmes ont été remplis certainement? Si les Peintres & les Poètes ont le malheur de faire leur apprentissage sous les yeux du public, il ne faut pas du moins que le public mette en ligne de compte les fautes qu'il leur a vu faire, lorsqu'il les définit, après qu'ils sont devenus de grands Artisans.

Au lieu que les Artisans sans génie, qui sont aussi propres à être les Eleves du Poussin que du Titien, demeurent durant toute leur vie dans la route où le hasard les peut avoir engagés, les Artisans doués de génie, s'apperçoivent, quand le hasard les égare, que la route qu'ils ont prise n'est point celle qui leur convient. Ils l'abandonnent pour en prendre une autre; ils quittent celle de leur maître pour s'en faire une nouvelle. Par maître, j'entends ici les ouvrages aussi-bien que les personnes. Raphaël, mort depuis deux cens ans, peut encore faire des Eleves. Notre jeune Artisan, doué de génie, se forme donc lui-même une pratique pour imiter la nature, & il forme cette pratique des maximes résultantes de la réflexion qu'il fait sur

son travail & sur le travail des autres. Chaque jour ajoute ainsi de nouvelles lumières à celles qu'il avoit acquises précédemment. Il ne fait pas une élogie ni un tableau, sans devenir meilleur Peintre ou meilleur Poète ; & il surpasse enfin ceux qui peuvent avoir été plus heureux que lui en maîtres & en modèles. Tout est pour lui l'occasion de quelque réflexion utile ; & dans le milieu d'une plaine, il étudie avec autant de profit que s'il étoit dans son cabinet. Enfin, son mérite parvenu où il peut atteindre, se soutient toujours, jusques à ce que la vieillesse affaiblissant les organes, sa main tremblante se refuse à l'imagination encore vigoureuse. Le génie est dans les hommes, ce qui vieillit le dernier. Les vieillards les plus caducs se raniment, ils redeviennent de jeunes gens, dès qu'il s'agit des choses qui sont du ressort de la profession, dont la nature leur avoit donné le génie. Faites parler de guerre cet Officier décrépît, il s'échauffe comme par inspiration ; on diroit qu'il s'est assis sur le tré-pied : il s'énonce comme un homme de quarante ans, & il trouve les choses & les expressions avec la facilité que donne, pour penser & pour parler, un sang pétillant d'esprits.

Plu-

Plusieurs témoins oculaires m'ont raconté, que le Poussin avoit été jusques à la fin de sa vie un jeune Peintre du côté de l'imagination. Son mérite avoit survécu à la dextérité de sa main, & il inventoit encore, quand il n'avoit plus les talens nécessaires à l'exécution de ses inventions. A cet égard, il n'en est pas tout-à-fait des Poëtes comme des Peintres. Le plan d'un long ouvrage, dont la disposition, pour être bonne, veut être faite dans la tête de l'inventeur, ne peut être produite sans le secours de la mémoire, ainsi ce plan doit se sentir de l'affoiblissement de cette faculté, suite trop ordinaire de la vieillesse. La mémoire des vieillards est infidèle pour les choses nouvelles. Voilà d'où viennent les défauts qui sont dans le plan des dernières Tragédies du grand Corneille. Les événemens y sont mal amenés, & souvent les personnages s'y trouvent dans des situations où ils n'ont naturellement rien de bon & de naturel à dire : mais on y reconnoît de tems en tems à la poësie du style, l'élévation, & même la fertilité du génie de Corneille.

*

*

*

SECTION IX.

Des obstacles qui retardent le progrès des jeunes Artisans.

Tous les génies se manifestent bien , mais ils ne parviennent point tous au degré de perfection où la nature les a rendus capables d'atteindre. Il en est dont le progrès est arrêté au milieu de la course. Un jeune homme ne sauroit faire dans l'Art de la Peinture tout le progrès dont il est capable, si sa main ne se perfectionne pas en même tems que son imagination. Il ne suffit pas aux Peintres de concevoir des idées nobles, d'imaginer les compositions les plus élégantes, & de trouver les expressions les plus pathétiques, il faut encore que leur main ait été rendue docile à se fléchir avec précision en cent manieres différentes, pour se trouver capable de tirer avec justesse la ligne que l'imagination lui demande. Nous ne saurions faire rien de bien, dit du Fresnoi, dans son poëme de la Peinture, si notre main n'est pas capable de mettre sur la toile les beautés que notre esprit produit.

Sic

*Sic nihil ars opera manuum privata supremum
Exequitur, sed languet iners uti vincula lacertos;
Dispositumque typum non lingua pinxit Apel-
les (*)*.

Le génie a, pour ainsi dire, les bras liés dans un Artisan dont la main n'est pas dénouée. Il en est de l'œil comme de la main. Il faut que l'œil d'un Peintre soit accoutumé de bonne heure à juger par une opération sûre & facile en même tems, quel effet doit faire un certain mélange, ou bien une certaine opposition de couleur; quel effet doit faire une figure d'une certaine hauteur dans un Groupe; & quel effet un certain Groupe fera dans le tableau, après que le tableau sera colorié. Si l'imagination n'a pas à sa disposition une main & un œil capables de la seconder à son gré, il ne résulte des plus belles idées qu'enfante l'imagination, qu'un tableau grossier, & que dédaigne l'Artisan même qui la peint, tant il trouve l'œuvre de sa main au-dessous de l'œuvre de son esprit.

L'étude nécessaire pour perfectionner l'œil & la main, ne se fait point en donnant quelques heures distraites à un travail interrompu. Cette étude demande une attention entière & une

(*) De Arte Graph. vers. 56.

une persévérance continuée durant plusieurs années. On fait la maxime qui défend aux Peintres de laisser écouler un jour entier sans donner quelque coup de pinceau ; maxime qu'on applique communément à toutes les professions, tant on la trouve judicieuse. *Nulla dies sine linea.*

Le seul tems de la vie qui soit bien propre à faire acquérir leur perfection à l'œil & à la main, est le tems où nos organes, tant intérieurs qu'extérieurs, achevent de se former. C'est le tems qui s'écoule depuis l'âge de quinze ans jusques à l'âge de trente ans. Les organes contractent sans peine durant ces années, toutes les habitudes dont leur première conformation les rend susceptibles. Mais si l'on perd ces années précieuses, si l'on les laisse écouler, sans les mettre à profit, la docilité des organes se passe, sans que tous nos efforts puissent jamais la rappeler. Quoique notre langue soit un organe bien plus souple que notre main ; cependant nous prononçons toujours mal une langue étrangère, que nous apprenons après trente ans.

Malheureusement pour nous, ces années si précieuses sont celles où nous sommes distraits le plus facilement de toutes les applications sérieuses. C'est le tems où nous com-

commençons à prendre confiance en nos lumières, qui ne sont encore que le premier crépuscule de la prudence. Nous avons déjà perdu cette docilité pour les conseils des autres, qui tient lieu pour les enfans de bien des vertus; & notre persévérance aussi faible que notre raison, n'est point à l'épreuve des dégoûts. Horace (*) définit un Adolescent

*Monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus aris,
Sublimis cupidusque, & armata relinquere
pernix.*

D'ailleurs tout est pour cet âge l'occasion d'un plaisir plein d'attraits. Les goûts d'un jeune homme sont des passions, & ses passions sont des fureurs. Le feu de l'âge en donne plusieurs à la fois, & c'est beaucoup, si la raison encore naissante, peut être la maîtresse durant quelques momens.

Je dois encore ajouter une réflexion; c'est que le génie de la Poësie, & celui de la Peinture n'habitent point dans un homme d'un tempérament froid & d'une humeur indolente. La même constitution qui fait le Peintre ou le Poète, le dispose aux passions les plus vives. L'histoire des grands Artisans, soit

(*) De Arte Poët. v. 163.

soit en Poësie, soit en Peinture, qui n'ont pas fait naufrage sur les écueils dont je parle, est remplie du moins des dangers qu'ils y ont courus : quelques-uns s'y sont brisés, mais tous y ont échoué.

J'ignore quel sujet peut avoir été cause que l'Evêque d'Alba se soit surpassé lui-même dans la peinture qu'il nous donne des inquiétudes & des transports d'un jeune Poète tyrannisé par une foiblesse qui lutte contre son génie, & qui le distrait, malgré lui-même, des occupations pour lesquelles il est né.

*Sæpe etenim tectos immitit in ossibus ignes
Versat amor, mollisque & intus flamma medullas ;
Nec miserum patitur Vatum meminisse, nec undæ
Castaliæ, tantum suspirat vulnere cæco,
Ante oculos simulachra volant noctesque diesque
Nuncia virginei vultus quem perditus ardet.
Nec potis est alio fixam traducere mentem
Saucius (*)*.

La nature des eaux de l'Hippocrene ne les rend pas encore bien propre à éteindre de pareils incendies.

La passion du vin est encore plus dangereuse que l'autre. Elle fait perdre beaucoup de tems, & met encore un jeune Artisan
hors

(*) Vida Poët. lib. prim.

hors d'état de faire un bon usage de celui qu'elle lui laisse. L'excès du vin n'est pas même un de ces vices dont l'âge corrige les hommes. Cependant en quelques années, il ôte à l'esprit sa vigueur, & au corps une partie de ses forces. Un homme trop adonné au vin, est morne, quand il n'est pas à table, & il n'a plus d'esprit, qu'autant que lui en donnent les digestions d'un estomach, qui s'use enfin avant le tems.

Quand Horace parle sérieusement, il dit que le jeune homme qui veut se rendre habile, doit être tempérant. *Abstinuit (*) venerè & vino.* Pétrone, le moins austère des Ecrivains, exige d'un jeune homme qui veut réussir dans ses études, d'être sobre. *Frugalitatis lege palleat exacta.* Juvenal (**), en parlant des Poètes de son tems qui composoient de grands ouvrages, dit qu'ils s'abstenoient du vin, même dans les jours que la coutume établie destinoit aux plaisirs de la table.

Fuit utile multis

Pallere & vinum toto nescire Decembri.

On

(*) De Arte Poët.

(**) Juven. Sat. 7.

On ne m'accusera pas du moins de citer les jeunes gens, à qui je veux faire le procès, devant des Juges trop sévères.

Enfin, comme le succès ne sauroit répondre toujours à la précipitation d'un jeune Peintre, il peut bien se dégouter de tems en tems d'un travail laborieux, dont il ne voit pas naître un fruit qui le satisfasse. L'impatience naturelle à cet âge, fait qu'on voudroit moissonner un instant après avoir semé. L'attrait qu'un travail où nous pousse notre génie, a pour nous, aide beaucoup à vaincre ces dégoûts, comme à résister aux distractions : mais il est bon encore que le desir de faire fortune, vienne au secours de l'impulsion de notre génie. Il est donc à souhaiter qu'un jeune homme, que son génie détermine à être Peintre, se trouve dans une situation telle qu'il lui faille regarder son art comme son établissement, & qu'il attende sa considération dans le monde, de la capacité qu'il acquerrera dans cet art. Si la fortune d'un jeune homme, loin de le porter à un travail assidu, concourt avec la légèreté de son âge pour le distraire du travail ; qu'augurer de lui, sinon qu'il laissera passer le tems de former ses organes, sans les former ? Un travail souvent interrompu, & distrait
encore

encore le plus souvent, ne suffit pas à perfectionner un Artisan. En effet, le succès de notre travail dépend presque autant de la disposition dans laquelle nous sommes, lorsque nous nous appliquons, il dépend presque autant de ce que nous faisons, avant que de commencer notre travail, & de ce que nous avons projeté de faire, après que nous l'aurons quitté, que de la durée même de ce travail. Quand la force du génie ramènera notre jeune Peintre à une étude plus sérieuse de son art, parce que l'ivresse de la jeunesse sera passée, sa main & ses yeux ne seront plus capables d'en bien profiter. S'il veut faire de bons tableaux, qu'après les avoir imaginés, ils les fasse peindre par un autre.

Les Poètes, dont l'apprentissage n'est pas aussi difficile que celui de Peintres, se rendent toujours capables de remplir leur destinée. La première ardeur que donne le génie, suffit pour apprendre les règles de la Poësie; ce n'est point par ignorance des règles, que tant de gens péchent contre les règles. La plupart de ceux qui manquent à les observer, les connoissent bien, mais ils n'ont point assez de talent pour mettre leurs préceptes en pratique.

Il est vrai qu'un Poëte peut être dégoûté de nous donner de grands ouvrages par la peine que coûte la disposition de leur plan. La persévérance n'est pas la vertu des jeunes gens. S'il n'est point de travail si pénible & si difficile, qu'ils ne s'y portent avec ardeur, c'est à condition que ce travail ne durera point longtems. Il est donc heureux pour la société, que les jeunes Poëtes soient déterminés par leur fortune à un travail assidu.

Je n'entends point par nécessité de faire fortune, la nécessité de subsister. Cette extrême indigence qui force à travailler pour avoir du pain, n'est propre qu'à égarer un homme de génie, qui, sans consulter ses talens, s'attache, pressé par le besoin, aux genres de poésie qui sont plus lucratifs que les autres. Au lieu de composer des allégories ingénieuses & des satyres excellentes, il fera de mauvaises pièces de théâtre: le théâtre est en France le Pérou des Poëtes.

L'enthousiasme poétique n'est pas un de ces talens, que la crainte de mourir de faim fait donner. Si, comme le dit Persé, qui nomme le ventre le pere de l'industrie, *Ingenii largitor venter*, les entrailles à jeun, font croître l'esprit, ce n'est pas aux Ecrivains,

Hora-

Horace a bu son faoul quand il voit les Menades.

dit Despréaux après Juvenal. En effet, comme ce Poëte Latin l'expose très-bien, mettre le pied dans l'Olympe, entrer dans les projets des Dieux, & donner des fêtes aux Déeses; ce n'est point la besogne d'un mal-vêtu, qui ne fait point où il pourra souper. Si Virgile, ajoute Juvenal, n'avoit pas eu les commodités de la vie, ces hydres, dont il fait faire des monstres si terribles, n'auroient été que des coulevres ordinaires. La furie qui porte la rage dans le sein de Turnus & d'Anata, n'auroit été, pour parler à notre maniere, qu'une Furie pareille à la tranquille Eumenide de l'Opera d'Isis.

*Magna mentis opus, nec de Iodice paranda
Attonita, currus & equos faciesque Deorum
Aspicere & qualis Rutulum confundat Erinnis.
Nam si Virgilio puer & tolerabile desit
Hospitium, caderent omnes a crinibus hydri (*)*.

L'extrême besoin dégrade l'esprit, & le génie réduit par la misère à composer, perd la moitié de sa vigueur.

D'un autre côté, les plaisirs détournent les Poëtes du travail, aussi-bien que le besoin.

G 2

Il

(*) Juven. Sat. 7.

Il est vrai que Lucain composa *Ta Pharsale*, malgré toutes les distractions qui viennent à la suite de l'opulence. Il reçut les complimens de ses amis sur le succès de son Poëme, dans ses jardins enrichis de marbre; mais un seul exemple ne conclut pas. De tous les Poètes qui se sont acquis un grand nom, Lucain est le seul, autant qu'il m'en souvient, qui dès sa jeunesse ait pu vivre dans l'abondance. Tout le monde fera de mon avis, quand j'avancerai que Moliere n'auroit jamais pris la peine nécessaire pour se rendre capable de produire les Femmes savantes, ni celle de composer cette Comédie, après s'être rendu capable de la faire, s'il se fût trouvé un homme de condition, en possession de cent mille livres de rente, dès l'âge de vingt ans. Je crois rencontrer quelle est la situation où l'on peut souhaiter que soit un jeune Poète, dans un bon mot de notre Roi Charles IX. Il faut, disoit ce Prince, en se servant de la Langue Latine, dont le bel usage permettoit alors aux personnes polies, de mêler quelques mots dans la conversation: Que les chevaux & les Poètes soient bien nourris, mais non pas engraisés. *Equi & Poætæ alendi sunt, non saginandi.* On doit pardonner la comparaison à la passion démesurée des
des

des Seigneurs de ce tems-là pour leurs écuries : la mode l'autorisoit. L'envie d'augmenter sa fortune excite un Poète qui se trouve dans cette situation, sans que le besoin lui rabaisse l'esprit, ni l'oblige à courir après un vil salaire, comme ont fait les ouvriers mercenaires de tant de Poëmes dramatiques, qui ne se soucioient gueres de la destinée de leurs pièces, attentifs uniquement à toucher l'argent qui devoit leur en revenir.

*Gessit enim nummum in locales dimittere, post hoc
Securus, cadat an recto stet fabula talo. (*)*

Comme la mécanique de notre Poësie, si difficile pour ceux qui ne veulent faire que des vers excellens, est facile pour ceux qui se contentent d'en faire de médiocres, il est parmi nous bien plus de mauvais Poètes, que de mauvais Peintres. Toutes les personnes qui ont quelque lueur d'esprit, ou quelque teinture des lettres, veulent se mêler de faire des vers ; & pour le malheur des Poètes, elles deviennent ainsi des Juges qui prononcent sur tous les Poëmes nouveaux, avec la sévérité d'un concurrent. C'est depuis longtems que les Poètes se plaignent du

G 3

grand

(*) Horat. Ep. prim. l. 1.

grand nombre de rivaux, que la facilité de la mécanique de la Poësie leur procure. Celui qui n'est pas Pilote, dit Horace, n'ose s'asseoir au gouvernail. On ne se mêle point de composer des remèdes, quand on n'a pas étudié la vertu des Simples. Il n'y a que les Médecins qui ordonnent la saignée aux malades. Ce n'est même qu'après un apprentissage qu'on exerce les plus vils métiers, mais tout le monde capable ou non, veut faire des vers.

*Navem agere ignarus navis timet: Abrotonum
agro*

*Non audet, nisi qui didicit, dare; quod Medi-
corum est*

*Promittunt Medici; tractant fabrilia fabri,
Scribimus indocti doctique Poemata. (*)*

Les Versificateurs les plus ineptes, sont même ceux qui composent le plus couramment. De-là naissent tant d'ouvrages ennuyeux, qui font prendre en mauvaise part le nom de Poëte, & qui empêchent que personne veuille s'honorer d'un si beau titre.

Il me souvient de ce que dit M. Despréaux à M. Racine, concernant la facilité de faire des vers. Ce dernier venoit de donner

(*) Horat. Ep. prim. l. 2.

donner sa Tragédie d'Alexandre, lorsqu'il se lia d'amitié avec l'Auteur de l'Art poétique. Racine lui dit, en parlant de son travail, qu'il trouvoit une facilité surprenante à faire ses vers. Je veux vous apprendre à faire des vers avec peine, répondit Despréaux, & vous avez assez de talent pour le savoir bientôt. Racine disoit que Despréaux lui avoit tenu parole.

Mais ces peines & ces contradictions ne sont point capables de dégoûter de la poësie un jeune homme qui tient sa vocation d'Apollon même, & qu'excite encore le désir de se faire un nom & une fortune. Il parviendra, soit un peu plutôt, soit un peu plus tard, au degré du Parnasse où il est capable de monter : mais l'usage qu'il fera de sa capacité, dépendra beaucoup du tems où son étoile l'aura fait naître. S'il vient en des tems malheureux, sans Auguste & sans Mécène, ses productions ne seront ni si fréquentes, ni de si longue haleine que s'il étoit né dans un siècle plus fortuné pour les arts & pour les sciences. Virgile encouragé par l'attention qu'Auguste donnoit à ses vers : Virgile excité par l'émulation a produit l'Enéide : il a employé une infinité de veilles à composer un Poëme de longue haleine,

qui, malgré le goût que son génie devoit lui donner pour ce travail, doit l'avoir fatigué souvent jusques à la lassitude. Si Virgile avoit vécu dans un tems où il n'y eût eu ni Auguste, ni Mécène, ni concurrens, Virgile auroit bien été déterminé par l'impulsion du génie, & par le désir de se distinguer, à cultiver son talent. Il se seroit bien rendu capable de composer une *Enéide*, mais on peut croire qu'il n'auroit pas eu la persévérance nécessaire pour terminer un si long ouvrage. Peut-être n'aurions-nous de Virgile que quelques *Eglogues* qui auroient coulé sans peine d'une veine abondante, & l'esquisse de l'*Enéide* dont il auroit terminé un livre ou deux.

Les grands Artisans ne sont pas ceux à qui leurs productions content le moins. Leur inaction vient souvent de la crainte qu'ils ont des peines que leur content des ouvrages dignes d'eux, quand il semble que c'est la paresse qui les tient dans l'oisiveté. Comme des Matelots qui viennent de mettre pied à terre, après avoir vu, pour ne servir de l'expression d'un Ancien, la mort dans chaque flot qui s'approchoit d'eux, sont dégoûtés pour un tems de s'exposer aux périls de la mer; de même un bon Poète qui fait
com-

combien il lui en a coûté pour terminer la Tragédie, n'entreprend pas si volontiers d'en faire une autre. Il faut qu'il se repose durant un tems. Après s'être ennuié du travail, il faut, avant que de se remettre au travail, qu'il se soit ennuié de l'oisiveté.

Un Poëte ne dispose pas sans un travail pénible & sans une attention laborieuse, l'esquisse d'un long ouvrage. Le travail de limer & de polir ses propres vers, est encore ennuyeux. Il est impossible que l'attention sérieuse sur des minuties que ce travail exige, ne fatigue pas bientôt. Cependant il faut la continuer durant longtems. J'en appelle à témoins les Poëtes à qui la persévérance dans ce labeur a manqué. Il est vrai que les Poëtes trouvent un plaisir sensible dans l'enthousiasme de la composition. L'ame livrée toute entière aux idées qui s'excitent dans l'imagination échauffée, ne sent pas les efforts qu'elle fait pour les produire: elle ne s'apperçoit de sa peine que par cette lassitude & par cet épuisement qui suivent la composition.

*Neque idem unquam
Æque est beatus ac Poëma cum scribit,
Tam gaudet in se (*)*

- G 5

Ceux

(*) Catull. Epigr. 20.

Ceux qui composent des vers, sans être Poètes, sont contents de ce qu'ils ont produit, plutôt dans un délire que dans un véritable enthousiasme. La plupart, comme Pigmalion, deviennent amoureux de leurs productions informes ou languissantes, & ils ne les retouchent plus; car qui dit amoureux, dit aveugle sur les défauts de ce qu'il aime. Aussi aucun tyran de la Grece n'entendit-il jamais autant de flatterie qu'un Poète médiocre s'en dit à lui-même, quand il encense les prétendues divinités qui viennent de naître sous sa plume. C'est des mauvais Poètes principalement qu'il faut entendre ce que dit Cicéron. (*) *In hoc enim genere nescio quo pacto magis quam in aliis suum cuique pulcherrimum est. Adhuc neminem cognovi Poetam, qui sibi non optimus videretur.* Mais un bon Poète n'est pas si facile à se contenter de ce qu'il a mis sur le papier. Il n'est pas encore satisfait de ses vers, quand ils sont déjà assez bons pour plaire aux autres, & la peine qu'il ne sauroit s'empêcher de prendre pour les perfectionner à son gré, l'impatiente souvent contre lui-même.

(*) Tuscul. lib. 5.

*

*

*

SECTI-

SECTION X.

*Du tems où les hommes de génie parviennent
au mérite dont ils sont capables.*

Le tems où les génies parviennent au mérite dont ils sont capables, est différent. En premier lieu, les génies nés pour ces professions qui demandent beaucoup d'expérience & de la maturité d'esprit, sont formés plus tard que ceux qui sont nés pour ces professions, où l'on réussit avec un peu de prudence & beaucoup d'imagination. Par exemple, un grand Ministre, un Grand Général, un grand Magistrat, ne deviennent ce qu'ils sont capables d'être, que dans un âge plus avancé que l'âge où les Peintres & les Poètes atteignent le degré d'excellence où leur étoile leur permet d'atteindre. Les premiers ne sauroient être formés sans des connoissances & sans des lumieres qu'on n'acquiert que par l'expérience, & même par sa propre expérience. L'étendue de l'esprit, la subtilité de l'imagination, l'application même ne sauroient y suppléer. Enfin ces professions demandent un jugement mûr, & surtout de la fermeté sans opiniâtreté. On naît bien avec
une

une disposition à ces qualités; mais on ne naît point avec ces qualités toutes formées. On ne peut même les avoir acquises de si bonne heure.

Comme l'imagination a plutôt acquis ses forces, que le jugement ne peut avoir acquis les siennes, les Peintres, les Poètes, les Musiciens, & ceux dont le talent consiste principalement dans l'invention, ne sont pas si longtems à se former. Je crois donc que l'âge de trente ans est l'âge, où communément parlant, les Peintres & les Poètes se trouvent être parvenus au plus haut degré du Parnasse, où leur génie leur permette de monter. Ils deviennent bien plus corrects dans la suite, ils deviennent bien plus sages dans leurs productions; mais ils ne deviennent pas ni plus fertiles, ni plus pathétiques, ni plus sublimes.

Comme les génies sont plus tardifs les uns que les autres (c'est ce que j'avois à dire en second lieu), comme leurs progrès peuvent être retardés par tous les obstacles dont on vient de parler, nous n'avons pas prétendu marquer l'âge de trente ans, comme une année fatale, avant laquelle & après laquelle on ne dût rien attendre. Il peut se trouver cinq ou six années de différence, dans l'âge
auquel

auquel deux grands Peintres, ou deux grands Poëtes, seront parvenus à leur perfection. L'un y peut être arrivé à vingt-huit ans, & l'autre à trente-trois. Racine fut formé dès vingt-huit ans. La Fontaine étoit bien plus âgé quand il fit les premiers de ses excellens ouvrages. Le genre de poësie auquel s'applique un Artisan, paroît même retarder encore cette année heureuse. Moliere avoit quarante ans, lorsqu'il fit les premières de ses Comédies, dignes d'être comptées au nombre des pièces qui lui ont acquis sa réputation. Mais il ne suffisoit pas à Moliere d'être grand Poëte pour être capable de les composer : il falloit encore qu'il eût acquis une connoissance des hommes & du monde, qu'on n'a pas de si bonne heure, & sans laquelle le meilleur Poëte ne sauroit faire que des Comédies médiocres. Le Poëte tragique doit atteindre le degré de perfection où il est capable de monter, de meilleure heure que le Poëte comique : le génie & une connoissance générale du cœur humain, telle que la donnent les premières études, fussent pour faire une Tragédie excellente. Il faut, pour faire une Comédie de même genre, du génie, de l'étude, & de plus avoir vécu longtems avec le monde. En effet, pour composer une
excel-

excellente Comédie, il faut savoir en quoi consiste la différence que l'âge, l'éducation & la profession mettent entre des personnes, dont le caractère naturel est le même. Il faut savoir quelle forme le caractère d'esprit particulier à certains hommes, donne aux sentimens communs à tous les hommes. En un mot, il faut connoître à fond le genre humain, & savoir la langue de toutes les passions, de tous les âges & de toutes les conditions. Dix ans ne sont point trop pour apprendre tant de choses.

Il est naturel que les grands génies atteignent le point de leur perfection un peu plus tard que les génies moins élevés & moins étendus. Les grands génies ont plus de choses à faire que les autres; ils sont comme ces arbres qui portent des fruits excellens, & qui dans le Printemps poussent à peine quelques feuilles, lorsque les autres arbres sont déjà tous couverts de leur feuillage. Quintilien, que sa profession obligeoit d'étudier le caractère des enfans, parle avec un sens merveilleux sur ce qu'on appelle communément *des esprits tardifs, des esprits précoces*. Si le corps, dit-il, n'est pas chargé de chairs dans l'enfance, il ne sauroit être bien fait dans l'âge viril. Les enfans, dont les mem-
bres

bres sont formés de trop bonne heure, deviennent infirmes & maigres dès l'adolescence: ainsi de tous les enfans, ceux qui me donnent le moins d'espérance, ajoute Quintilien, ce sont ceux-là même à qui le monde trouve plus d'esprit qu'aux autres, parce que leur jugement est avancé. Mais cette raison prématurée, ne vient que du peu de vigueur de leur esprit: ils se portent bien, plutôt parce qu'ils n'ont pas de mauvaises humeurs, que parce qu'ils ont un corps robuste. *Erit illud plenius interim corpus, quod mox adulta ætas astringat. Hinc spes roboris, maciem namque & infirmitatem in posterum minari solet protinus omnibus membris expressus infans Illa mihi in pueris natura minimum spei dabit, in qua ingenium judicio præsumitur . . . Macies illis pro sanitate & judicii loco infirmitas est (*)*. Ce passage, dont j'ai seulement ramassé quelques traits, mérite d'être lu en entier.

Voilà cependant le caractère que les Maîtres trouvent de meilleure augure. Je parle des Maîtres ordinaires, car si le Maître lui-même a du génie, il discernera l'Elève de dix-huit ans qui en aura. Il le reconnoîtra d'abord à la manière dont il lui verra diriger
ses

(*) Quintil. lib. 2, cap. 4.

ses leçons, & aux objections qu'il formera. Enfin il le reconnoitra, parce qu'il lui verra faire tout ce qu'il faisoit lui-même, quand il étoit Elève. C'est ainsi que Scipion l'Emilien avoit reconnu le génie de Marius, quand il répondit à ceux qui lui demandoient quel homme seroit capable de commander les armées de la République, si l'on venoit à le perdre : Que c'étoit Marius. Cependant Marius, à peine Officier subalterne, n'avoit encore fait aucun exploit, il n'avoit mis encore en évidence aucune qualité qui le rendît digne dès-lors aux yeux des hommes ordinaires, d'être le successeur de Scipion.

Dès que les jeunes gens sont arrivés au tems où il faut penser de soi-même, & tirer de son propre fonds, la différence qui est entre l'homme de génie & celui qui n'en a pas, se manifeste & devient sensible à tout le monde. L'homme de génie invente beaucoup, quoiqu'il invente encore mal, & l'autre n'invente rien. Mais, *Facile est remedium ubertatis; sterilia nullo labore vincuntur* (*). L'art qui ne sauroit trouver de l'eau où il n'y en a point, fait resserrer dans leurs lits les fleuves qui se débordent. Plus l'homme de génie & celui qui n'en a point, s'avan-

(*) Quint. Instit. lib. 2. cap. 4.

s'avancent vers l'âge viril, plus la différence qui est entre eux, devient sensible. Il n'arrive à cet égard dans la Peinture & dans la Poësie, que la même chose qu'on voit arriver dans toutes les conditions de la vie. L'art d'un Gouverneur & les leçons d'un Précepteur, changent un enfant en un jeune homme; elles lui donnent plus d'esprit qu'on n'en peut avoir naturellement à son âge. Mais cet enfant, dès qu'il est parvenu dans l'âge où il faut penser, parler & agir de soi-même, décheoit tout-à-coup de ce mérite précocé. Son été dément toutes les espérances de son printemps. L'éducation trop soigneuse qu'il a reçue, lui devient même nuisible, parce qu'elle lui a été l'occasion de prendre l'habitude dangereuse de laisser penser d'autres pour lui. Son esprit a contracté une faiblesse intérieure qui lui laisse attendre des impulsions extérieures pour se déterminer & pour agir. L'esprit contracte aussi facilement une habitude de paresse que les jambes & les pieds. Un homme qui ne va jamais qu'une voiture ne le mène, est bientôt hors d'état de se servir de ses jambes, aussi-bien qu'un homme qui se tient dans l'habitude de marcher. Comme il faut donner la main au premier, quand il marche, de même il

faut aider l'autre à penser, & même à vouloir. Dans l'enfant élevé sans tant de soins, l'intérieur s'évertue de lui-même, & l'esprit devient actif. Il apprend à raisonner & à décider lui-même, comme on apprend les autres choses. Il parvient enfin à bien raisonner & à bien prendre son parti, à force de raisonner & de réfléchir sur ce qui l'a trompé, lorsque les événemens lui ont fait voir qu'il avoit mal conclu.

Plus un Artisan doué de génie, met de tems à se former, plus il lui faut d'expérience pour devenir modéré dans ses saillies, retenu dans ses inventions, & sage dans ses productions, plus il va loin ordinairement. Le Midi des jours d'Eté est plus éloigné du Levant que le Midi des jours d'Hyver. Les Cerises parviennent à leur maturité dès les premières chaleurs, mais les Raisins n'y parviennent qu'avec le secours des ardeurs de l'Eté & de la tiédeur de l'Automne. La nature n'a pas voulu, dit Quintilien, que rien de considérable fût achevé en peu de tems. Plus le genre d'un ouvrage est excellent, plus il faut surmonter de difficultés pour le terminer. C'est le sentiment de l'Auteur que je viens de citer, qui certainement s'y connoissoit, quoiqu'il n'eût pas lû Descartes.

tes (*). *Nihil enim rerum ipsa natura voluit magnum effici cito, praposuitque pulcherrimo cuique operi difficultatem, qua nascendi quoque hanc fecerit legem, ut majora animalia diutius visceribus parentum continerentur.* Ainsi plus les fibres d'un cerveau doivent avoir de ressorts, plus ces fibres sont en grand nombre, plus il leur faut de tems pour acquérir toutes les qualités dont ils sont capables.

Les grands Maîtres sont donc des études plus longues que les Artisans ordinaires. Ils sont, si l'on veut apprentifs durant un plus longtems, parce qu'ils apprennent encore à un âge où les Artisans ordinaires savent déjà le peu qu'ils sont capables de savoir. Que le titre d'apprentif n'épouvante personne, car il est des apprentifs qui valent déjà mieux que des maîtres, bien que ces maîtres fassent moins de fautes qu'eux (**). *Sed & his non labentibus nulla laus, illis nonnulla laus etiam si labantur.*

Quand le Guide & le Dominiquin eurent fait chacun leur tableau dans une petite Eglise dédiée à saint André, & bâtie dans le jardin du Monastere de saint Grégoire au Mont-

H 2

Cælius,

(*) Quint. inst. lib. 10. cap. 2.

(**) Plin. Epist.

Cælius, Annibal Carache leur maître fut pressé de prononcer qui de ces deux Eleves méritoit le prix. Le tableau de Guide représente saint André à genoux devant la Croix, & celui du Dominiquin représente la flagellation de cet (*) Apôtre. Ce sont de grands morceaux, où nos deux Antagonistes avoient eu le champ libre pour mettre en évidence tout leur génie, & ils les avoient exécutés avec d'autant plus de soin, qu'étant peints à fresque vis-à-vis l'un de l'autre, ils devoient être perpétuellement rivaux, &, pour ainsi dire, éterniser la concurrence de leurs Artisans. Le Guide, dit le Carache, a fait en maître, & le Dominiquin en apprentif; mais ajouta-t'il, l'apprentif vaut mieux que le maître. Véritablement on voit des fautes dans le tableau du Dominiquin, que le Guide n'a pas faites dans le sien; mais on y voit aussi des traits qui ne sont pas dans celui de son rival. On y remarque un génie qui tendoit à des beautés où le génie doux & paisible du Guide n'aspiroit point.

Plus les hommes sont capables de s'élever, plus ils ont de degrés à monter pour arriver au faite de leur élévation. Horace devoit être

un

(*) Le Dominiquin a répété ce sujet à Saint André de la Valle.

un homme fait, quand il se fit connoître pour Poëte. Virgile avoit près de trente ans, quand il fit sa premiere Eglogue. Monsieur Racine avoit à peu près cet âge, au dire de M. Despréaux, quand il fit jouer Andromaque, qu'on peut regarder comme la premiere Tragédie de ce grand Poëte. Corneille avoit plus de trente ans, quand il fit le Cid. Moliere n'avoit point encore fait à cet âge aucune des Comédies qui lui ont acquis la réputation qu'il a laissée. Despréaux avoit trente ans, quand il donna ses Satyres telles que nous les avons. Il est vrai que les dates de ses pieces qu'on a mises dans une édition posthume de ses ouvrages disent le contraire; mais ces dates souvent démenties, même par la pièce de poësie, à la tête de laquelle on les a placées, ne me paroissent d'aucun poids. Raphaël avoit près de trente ans, lorsqu'il fit connoître la noblesse & la sublimité de son génie dans le Vatican. C'est-là qu'on voit les premiers ouvrages, dignes du grand nom qu'il a présentement.

*

*

*

H 3

SECTI.

SECTION XI.

*Des ouvrages convenables aux gens de génie,
& des Artisans qui contrefont la maniere
des autres.*

Les hommes de génie qui sont jaloux de leur réputation, ne devraient du moins mettre au jour que de grands ouvrages, puisqu'il ne leur a pas été possible de dérober leur apprentissage aux yeux du public. Ils éviteroient par cette précaution de donner lieu à des comparaisons mortifiantes. Quand les Poètes & les Peintres les mieux inspirés donnent, ou des Poèmes composés d'un petit nombre de vers, ou des tableaux qui ne contiennent qu'une figure sans expression, & posée dans une attitude commune, ces productions sont exposées à des paralleles odieux. Comme on peut sans génie faire quatre ou cinq vers heureux, ou peindre assez bien une Vierge avec l'enfant sur ses genoux, sans être grand Peintre, la différence du simple Ouvrier & de l'Artisan divin ne se fait pas sentir dans des ouvrages si bornés, de la même maniere qu'elle se fait sentir dans des ouvrages plus composés, & qui sont susceptibles d'un

d'un plus grand nombre de beautés. C'est dans les dernières que cette différence paroît dans toute son étendue.

Il est quelques Vierges de Carle Maratte, que les amis de ce Peintre soutiennent approcher assez de la beauté de celles de Raphaël, sans qu'on puisse les accuser d'une exagération outrée. Quelle différence entre les grandes compositions de ces deux Peintres, & qui s'avisa jamais de les mettre en parallèle! Quoique la présomption soit familière aux Peintres presque autant qu'aux Poètes, Carle Maratte lui-même ne s'est pas cru digne de mêler son pinceau avec celui de Raphaël. Peu de tems avant l'Année Sainte de 1700. on voulut faire raccommoder le plafond de la galerie de ce Palais, qu'on appelle à Rome, le petit Farnese. C'est la maison bâtie par Augustin Chigi, qui vivoit sous le Pontificat de Leon X. Les peintures que ce Chigi fit faire dans cette maison par Raphaël, ont rendu le nom de Chigi aussi célèbre dans l'Europe que le Pontificat d'Alexandre VII. Carle Maratte ayant été choisi comme le premier Peintre de Rome, pour mettre la main au plafond dont je parle, & sur lequel Raphaël a représenté l'histoire de Psyché, ce galant homme n'y voulut rien retoucher qu'au.

Pastel, afin, dit-il, que s'il se trouve un jour quelqu'un plus digne que moi, d'affocier son pinceau avec celui de Raphaël, il puisse effacer mon ouvrage pour y substituer le sien.

Van der Meulen auroit peint un cheval aussi-bien que le Brun, & Baptiste auroit fait un panier de fleurs mieux que le Poussin. Pour parler de la Poësie, Despréaux a fait des Epigrammes très-inférieures à celles de deux ou trois Poètes, qui ne voudroient pas eux-mêmes s'égalér à lui. On connoît mal la supériorité d'un coursier sur un autre coursier, quand ils fournissent une carrière trop courte. Elle se fait bien mieux voir quand la carrière est de longue haleine. Il seroit superflu d'expliquer ici en quel sens je prends le mot de petit ouvrage, car un tableau de trois pieds peut être quelquefois un grand ouvrage. Un Poëme de trois cens vers peut être un grand Poëme.

J'ajouterai encore une considération touchant les ouvrages qui ne demandent pas beaucoup d'invention, c'est que les faussaires en peinture les contrefont bien plus aisément qu'ils ne peuvent contrefaire les ouvrages où toute l'imagination de l'Artisan a eu lieu de se

se déployer. Les faiseurs de Pastiches, ce sont ces tableaux peints dans la maniere d'un grand Artisan, & qu'on expose sous son nom, bien qu'il ne les ait jamais vus; les faiseurs de Pastiches, dis-je, ne sauroient contrefaire l'ordonnance, ni le coloris, ni l'expression des grands Maîtres. On imite la main d'un autre, mais on n'imité pas de même, pour parler ainsi, son esprit, & l'on n'apprend point à penser comme un autre, ainsi qu'on peut apprendre à prononcer comme lui.

Le Peintre médiocre qui voudroit contrefaire une grande composition du Dominiquin ou de Rubens, ne sauroit nous en imposer plus que celui qui voudroit faire un Pastiche sous le nom du Georgeon ou du Titien. Il faudroit avoir un génie presque égal à celui du Peintre qu'on veut contrefaire, pour réussir à faire prendre notre ouvrage pour être de ce Peintre. On ne sauroit donc contrefaire le génie des grands hommes; mais on réussit quelquefois à contrefaire leur main, c'est-à-dire, leur maniere de coucher la couleur & de tirer les traits, les airs de tête qu'ils répétoient, & ce qui pouvoit être de vicieux dans leur pratique. Il est plus facile d'imiter les défauts des hommes que leurs perfections. Par exemple, on reproche au Gui-

de d'avoir fait les têtes trop plates. Elles manquent souvent de rondeur, parce que leurs parties ne se détachent point, & ne s'élevent pas assez l'une sur l'autre. Il suffit donc, pour lui ressembler en cela, de se négliger & de ne point se donner la peine de pratiquer ce que l'art enseigne à faire pour donner de la rondeur à ses têtes.

Jordane le Napolitain, que ses compatriotes appelloient *il fà presto*, ou *le dépêche besogne*, étoit après Teniers un des grands faiseurs de Pastiches, qui jamais ait tendu des pièges aux curieux. Fier d'avoir contrefait avec succès quelques têtes du Guide, il entreprit de faire de grandes compositions dans le goût de cet aimable Artisan, & dans le goût des autres Eleves du Carache. Tous ces tableaux qui représentent différens événemens de l'histoire de Persée, sont à Gennes dans le Palais du Marquis Grillo, qui paya le faussaire mieux que les grands Maîtres, dont il se faisoit le finge, n'avoient été payés dans leur tems. On est surpris en voyant ces tableaux ; mais c'est qu'un Peintre qui ne manquoit pas de talens, ait si mal employé ses veilles, & qu'un Seigneur Genoïs ait fait un si mauvais usage de son argent.

La

La même chose est véritable en Poësie. Un homme sans génie, mais qui a lu beaucoup de vers, peut bien, en arrangeant ses réminiscences avec discernement, composer une Epigramme qui ressemblera si bien à celles de Martial, qu'on pourra la prendre pour être de ce Poète. Mais un Poète, qui après s'être diverti à composer un treizième livre de l'Enéide, seroit assez hardi pour l'attribuer à Virgile, n'en imposeroit à personne. Muret a bien pu faire prendre six vers qu'il avoit composés lui-même pour six vers de Trabea, Poète comique Latin, qui vivoit six cens après la fondation de Rome.

*Here, si querelis, ejulatu, fletibus
Medicina fieret miseriis mortalium;
Auro paranda lacrimæ contra forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent;
Quam nenia Præfica ad excitandos mortuos.
Res turbidæ consilium, non fletum expetunt.*

Ces vers ont pu éblouir Joseph Scaliger au point qu'il les ait cités dans son Commentaire sur Varron (*) comme un fragment de Trabea trouvé dans un ancien manuscrit. Si Muret avoit voulu supposer une comédie entière à Térence, Muret n'en auroit pas imposé

(*) Pag. 212. Edit. ann. 1573.

imposé à Scaliger. Or les hommes soigneux de leur réputation, ne doivent pas donner lieu aux faussaires à venir, d'imputer à leur mémoire des ouvrages qu'ils n'auront pas faits. C'est assez que d'avoir à répondre de ses propres fautes à la postérité.

SECTION XII.

Des siècles illustres & de la part que les causes morales ont au progrès des Arts.

Tous les siècles ne sont pas également fertiles en grands Artisans. Les personnes les moins spéculatives ont fait plusieurs fois réflexion, qu'il étoit des siècles où les Arts languissoient, comme il en étoit d'autres où les Arts & les Sciences donnoient des fleurs & des fruits en abondance. Quelle comparaison entre les productions de la Poésie dans le siècle d'Auguste, & les productions du même art dans le siècle de Galien ! La Peinture étoit-elle le même art, pour ainsi dire, dans les deux siècles qui précéderent le siècle de Leon X, que dans le siècle de ce Pape ? Mais la supériorité de certains

certain siécles sur les autres siécles, est trop connue pour qu'il soit besoin que nous nous arrêtions à la prouver. Il s'agit uniquement de remonter, s'il est possible, aux causes qui donnent tant de supériorité à un certain siécle sur les autres siécles.

Avant que d'entrer en matiere, je dois demander à mon lecteur qu'il me soit permis de prendre ici le mot de siécle dans une signification un peu différente de celle qu'il doit avoir à la rigueur. Le mot de siécle pris dans son sens précis, signifie une durée de cent années, & quelquefois je l'employerai pour signifier une durée de soixante ou de soixante & dix ans. J'ai cru pouvoir employer le mot de siécle dans cette signification avec d'autant plus de liberté, que la durée d'un siécle est arbitraire essentiellement, & qu'on est convenu de donner cent années à chaque siécle uniquement pour faciliter en Chronologie les calculs & les citations. Il ne s'acheve point aucune révolution physique dans la nature en l'espace de cent ans, ainsi qu'il se fait une révolution physique dans la nature dans le terme d'une année, qui est cette révolution du Soleil qu'on nomme annuelle. Le mot d'âge signifie un tems trop court pour m'en servir
ici

ici, & d'ailleurs le monde est dans l'habitude de se servir du mot de siècle, quand il parle de ces tems heureux, où les Arts & les Sciences ont fleuri extraordinairement. On est dans l'habitude de dire & d'entendre dire dans cette occasion, le siècle d'Auguste, le siècle d'Alexandre, & le siècle de Louis le Grand.

On trouve d'abord que les causes morales ont beaucoup de part à la différence sensible qui est entre les siècles. J'appelle ici causes morales, celles qui operent en faveur des Arts, sans donner réellement plus d'esprit aux Artisans; & en un mot, sans faire dans la nature aucun changement physique, mais qui sont seulement pour les Artisans une occasion de perfectionner leur génie, parce que ces causes leur rendent le travail plus facile, & parce qu'elles les excitent par l'émulation & par les récompenses, à l'étude & à l'application. J'appelle donc des causes morales de la perfection des Arts, l'état heureux où se trouve la patrie des Peintres & des Poètes, lorsqu'ils fournissent leur carrière; l'inclination de leur Souverain & de leurs concitoyens pour les beaux arts; enfin les excellens Maîtres qui vivent de leur tems, dont les enseignemens abrègent les études,

&

& en assurent le fruit. Qui doute que Raphaël n'eût été formé quatre ans plutôt, s'il eût été l'Eleve d'un autre Raphaël? Croit-on qu'un Peintre François, qui auroit pris son essor au commencement des trente-cinq années de guerre qui désolèrent la France jusqu'à la Paix de Vervins, (*) eût eu les mêmes occasions de se perfectionner, qu'il eût reçu les mêmes *encouragemens* qu'il auroit reçus, s'il eût pris son essor en mil six cens soixante?

Les compatriotes des grands Artisans, peuvent-ils donner aux beaux Arts cette attention qui les encourage avec tant de succès, s'ils ne vivent pas dans un tems où il soit permis aux hommes d'être plus attentifs à leurs plaisirs qu'à leurs besoins? Or cette attention générale aux plaisirs, suppose une suite de plusieurs années exemptes des inquiétudes & des craintes qu'amènent les guerres, du moins celles qui peuvent faire perdre aux particuliers leur état, parce qu'elles mettent en danger la constitution de la société, dont nous sommes des membres. Le goût pour les beaux arts ne vint pas aux Romains, tandis qu'ils faisoient dans leur propre pays une guerre, dont tous les événemens

(*) En. 1598.

mens pouvoient être mortels à la République : puisque l'ennemi pouvoit, s'il gagnoit une bataille, venir camper sur les bords du Téveron. Les Romains ne commencèrent d'aimer les vers & les tableaux qu'après avoir transporté le siège de leurs guerres en Grece, en Afrique, en Asie & en Espagne, & quand les batailles que donnoient leurs Généraux, ne décidoient plus du salut de la République, mais seulement de sa gloire & de l'étendue de sa domination. Le peuple Romain, comme dit Horace,

*Et post Punica bella quietus quærere cœpit,
Quid Sophocles & Thespis & Æschilus utile
ferrent.*

Les récompenses du Souverain viennent à la suite de l'attention des contemporains. S'il distribue ses faveurs avec équité, elles sont un grand *encouragement* pour les Artisans ; car elles cessent de l'être, lorsqu'elles sont mal placées. Il vaudroit mieux même que le Souverain ne répandît pas de graces, que de les distribuer sans discernement. Un habile homme peut se consoler d'un mépris qui tombe sur son art. Un Poëte peut même pardonner de ne point aimer les vers ; mais il est outré de dépit, lorsqu'il voit cou-
ronner

ronner des ouvrages qui ne valent pas les siens. Il est désespéré d'une injustice qui l'humilie personnellement, & il renonce à la Poësie autant qu'il lui est possible de le faire.

Les hommes ne se flattent point intérieurement autant qu'on le croit communément. Ils ont du moins quelque lueur de ce qu'ils peuvent valoir au juste, & ils s'apprécient eux-mêmes dans le fond de leur cœur, à peu près à la valeur qu'ils ont dans le monde. Les hommes qui ne sont ni Souverains, ni Ministres, ni trop proches parens des uns & des autres, ont des occasions si fréquentes de connoître ce qu'ils valent véritablement, qu'il faut bien qu'ils s'en doutent à la fin, à moins qu'ils ne soient pleinement stupides. On ne s'applaudit pas seul durant longtems, & Cotin ne pouvoit pas ignorer que ses vers ne fussent hués du public. Cette hauteur de bonne opinion que montrent les Poètes médiocres, est donc souvent affectée. Ils ne pensent pas tout le bien qu'ils disent de leur ouvrage. Peut-on douter que les Poètes ne parlent souvent de mauvaise foi sur le mérite de leurs vers? N'est-ce pas contre leur propre conscience qu'ils protestent que le meilleur de leurs ouvrages est préci-

sement celui que le public estime le moins. Mais ils veulent soutenir le poëme dont la foiblesse a besoin d'appui, en montrant une prédilection affectée pour lui, quand ils abandonnent à leur destinée ceux de leurs ouvrages, qui peuvent se soutenir avec leurs propres aîles. Corneille a dit souvent, qu'Attila étoit sa meilleure pièce, & Racine donnoit à entendre qu'il aimoit mieux Bérénice qu'aucune de ses autres Tragédies profanes.

Il faut donc que non-seulement les grands maîtres soient récompensés, mais il faut encore qu'ils le soient avec distinction. Sans cette distinction, les dons cessent d'être des récompenses, & ils deviennent un simple salaire commun aux mauvais & aux bons Artisans. Personne ne s'en tient plus honoré. Le soldat Romain n'auroit plus fait de cas de cette couronne de chêne, pour laquelle il s'exposoit aux plus grands dangers, si la faveur l'eût fait donner quatre fois de suite à des personnes qui ne l'auroient pas méritée.

On trouve que les causes morales ont beaucoup favorisé les Arts dans les siècles où la Poësie & la Peinture ont fleuri. Les Annales du genre humain font mention de
quatre

quatre siècles dont les productions ont été admirées par tous les siècles suivans. Ces siècles heureux où les Arts ont atteint une perfection à laquelle ils ne sont point parvenus dans les autres, sont celui qui commença dix années avant le regne de Philippe père d'Alexandre le Grand, celui de Jules César & d'Auguste, celui de Jules II & de Leon X, enfin celui de notre Roi Louis XIV.

La Grece ne craignoit plus d'être envahie par les Barbares du tems de Philippe. Les guerres que les Grecs se faisoient entr'eux, n'étoient point de ces guerres destructives de la société, où le particulier est chassé de ses foyers, & fait esclave par un ennemi étranger, telles que furent les guerres que ces Conquérans brutaux, sortis de dessous les neiges du Nord, firent quelquefois à l'Empire Romain. Les guerres qui se faisoient alors en Grece, ressembloient à celles qui se sont faites si souvent sur les frontieres du Pays-Bas Espagnol; c'est-à-dire, à des guerres où le peuple court le risque d'être conquis, mais non pas d'être fait esclave & de perdre la propriété de ses biens, & où il n'est pas exposé aux malheurs qui lui arrivent dans les guerres qui se font encore entre

les Turcs & les Chrétiens. Les guerres que les Grecs se faisoient entre eux, étoient donc ce qu'on appelle proprement des guerres réglées où l'humanité se pratiquoit souvent avec courtoisie. Une loi du droit des gens de ce tems-là portoit, qu'on ne pouvoit point abattre le Trophée que l'ennemi avoit élevé pour éterniser sa gloire & notre honte. Or toutes les loix du droit des gens, qui distinguent les combats des hommes des combats des bêtes féroces, s'observoient alors si religieusement, que les Rhodiens aimèrent mieux élever un bâtiment pour renfermer & pour cacher le Trophée qu'Artemise avoit dressé dans leur ville, après l'avoir prise, que de le renverser, s'il est permis de parler ainsi, d'un coup de pied. Toute la Grece étoit encore pleine d'asyles également respectés des deux partis. Une neutralité parfaite régnoit toujours dans ces sanctuaires, & l'ennemi le plus aigri n'osoit pas y attaquer le plus foible. On peut se faire une idée du peu d'acharnement des combats qui se donnoient entre les Grecs par la surprise où Tite-Live nous dit qu'ils tombèrent, quand ils virent les armes meurtrières des Romains & leur acharnement dans la mêlée. Cette surprise fut égale à l'étonnement que les Italiens
con-

conçurent, quand ils virent la manière dont les François faisoient la guerre, lors de l'expédition de notre Roi Charles VIII au Royaume de Naples.

L'aisance devoit être naturellement très-grande pour les citoyens de toute condition durant les jours heureux de la Grece. La société étoit alors partagée en maîtres & en esclaves, qui la servoient bien mieux qu'elle ne peut être servie par un menu peuple mal élevé, qui ne travaille que par nécessité, & qui se trouve encore dépourvu des choses dont il auroit besoin pour travailler avec utilité, lorsqu'il est réduit à travailler. Les guêpes & les frélons étoient encore alors en plus petit nombre, par rapport aux abeilles, qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les Grecs, par exemple, n'élevoient pas une partie de leurs citoyens pour être ineptes à tout, hors à faire la guerre; genre d'éducation, qui fait depuis longtems un des plus grands fleaux de l'Europe. Le commun de la nation faisoit donc alors sa principale occupation de son plaisir, ainsi que ceux de nos citoyens qui naissent avec cent mille livres de rente, & le climat heureux de leur patrie les rendoit très-sensibles aux plaisirs de l'esprit, dont la Poésie & la Peinture font le charme le plus de-

I 3 vant.

vant. Ainsi la plupart des Grecs devenoient des connoisseurs, du moins en acquérant un goût de comparaison. Un ouvrier étoit donc en Grece un Artisan célèbre, aussi-tôt qu'il méritoit de l'être, & rien n'y annobliroit plus que le titre d'homme illustre dans les Arts & dans les Sciences. Ce genre de mérite faisoit d'un homme du commun un personnage, & il l'égalait à ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important dans un Etat.

Les Grecs étoient si fort prévenus en faveur de tous les talens qui mettent de l'agrément dans la société, que leurs Rois ne dédaignoient pas de choisir des Ministres parmi des Comédiens (*). *In scenam vero prodire & populo esse spectaculo nemini in eisdem gentibus fuit turpitudini, quæ omnia apud nos partim infamia, partim humilia, partim ab honestate remota ponuntur*, dit Cornelius Nepos (**), en parlant des Grecs.

Les occasions de recevoir des applaudissemens & des distinctions devant un grand peuple, étoient encore très-fréquentes dans la Grece. Comme nous voyons présentement qu'il se forme de tems en tems des Congrès où les représentans des Rois & des peuples

(*) Livius Hist. lib. 24. Quint. Dial. de Orat.

(**) In Proëmio.

ples qui composent la société des nations, s'assembloient pour terminer des guerres & pour régler la destinée des Etats; de même il se formoit alors de tems en tems des assemblées, où ce qu'il y avoit de plus illustre dans la Grece, se rendoit pour juger quel étoit le plus grand Peintre, le Poëte le plus touchant & le meilleur Athlete. C'étoit-là le véritable motif qui attiroit tant de monde aux jeux qui se célébroient en différentes Villes. Les Portiques publics où les Poètes venoient lire leurs vers, où les Peintres exposoient leurs tableaux, étoient les lieux où ce qui s'appelle le monde se rassembloit. Enfin, les ouvrages des grands Maîtres n'étoient point regardés, dans le tems dont je parle, comme des meubles ordinaires destinés pour embellir les appartemens d'un particulier. On les réputoit les joyaux d'un Etat & un trésor du public, dont la jouissance étoit due à tous les citoyens (*). *Non enim parietes excolebant domitis tantum, nec domos uno in loco mansuras, quæ ex incendio rapi non possent. Omnis eorum ars urbibus excubabat, pictoræ res communis terrarum erat.* Qu'on juge donc de l'ardeur que les Peintres & les Poètes avoient alors pour perfectionner

I 4

leurs

(*) Plin. hist. lib. 35.

leurs talens, par l'ardeur que nous voyons dans nos contemporains, pour amasser du bien, & pour parvenir aux grands emplois d'un Etat. Aussi, comme le dit Horace, c'est aux Grecs que les Muses ont fait présent de l'esprit & du talent de la parole, pour les récompenser de s'être attachés à leur faire la cour, & d'avoir été désintéressés sur tout, hors sur les louanges.

Graius ingenium, Graius dedit ore rotundo

Musa loqui, præter laudem nullius avaris ()*.

Si l'on considère quelle étoit la situation de Rome, quand Virgile, Pollion, Varius, Horace, Tibulle & leurs contemporains firent tant d'honneur à la Poésie, on verra que de leur tems cette ville étoit la capitale florissante du plus grand & du plus heureux Empire qui fût jamais. Rome tranquille goûtoit, après plusieurs années de troubles & de guerres civiles, les douceurs d'un repos inconnu depuis longtems, & cela sous le gouvernement d'un Prince qui aimoit véritablement le mérite, parce que lui-même il en avoit beaucoup. D'ailleurs, Auguste étoit tenu de faire un bon usage de son autorité naissante pour la mieux établir, & par conséquent

(*) Horat. de Arte.

féquent de ne la confier qu'à des Ministres amis de la justice, & qui se servissent de leur pouvoir avec pudeur. Ainsi les richesses, les honneurs & les distinctions couroient au-devant du mérite. Comme une Cour étoit à Rome une chose nouvelle & odieuse, Auguste vouloit du moins qu'on ne pût pas reprocher à la sienne rien de plus, que d'être une Cour.

Si nous descendons au siècle de Leon X, où les lettres & les arts qui avoient été ensevelis durant dix siècles, sortirent du tombeau, nous verrons que sous son Pontificat, l'Italie étoit dans la plus grande opulence où elle ait été depuis l'Empire des Césars. Ces petits tyrans, *nichés* avec leurs Satellites dans une infinité de forteresses, & dont la bonne intelligence & les querelles étoient également un fleau terrible pour la société, venoient d'être exterminés par la prudence & par le courage du Pape Alexandre VI. Les séditions venoient d'être bannies des villes, qui généralement parlant, avoient enfin su se former à la fin du siècle précédent un gouvernement stable & réglé. On peut dire que les guerres étrangères qui commencerent alors en Italie par l'expédition de Charles VIII à Naples, ne tourmenterent pas la société autant

que la crainte perpétuelle d'être enlevé, quand on alloit à la campagne, par les bandits du scélérat qui s'étoit établi, & comme on le disoit alors, *qui s'étoit fait fort* dans un Château, ou l'appréhension de voir le feu mis à sa maison dans une émeute populaire. Les guerres qui se faisoient alors, semblables à la grêle, ne venoient que par bouffées; & comme ce fleau, elles ne ravageoient qu'une langue de pays. L'art d'épuiser les Provinces pour faire subsister les armées sur une frontiere; cet art pernicieux qui éternise les querelles des Souverains, & qui fait durer les calamités de la guerre longtems encore après les Traités, de maniere que la paix ne peut recommencer que plusieurs années après que la guerre est finie, n'étoit pas encore inventé. On vit successivement sur le trône deux Papes, desireux de laisser des Monumens illustres de leur Pontificat, & conséquemment obligés à rechercher l'attachement de tous les Artisans & de tous les gens de lettres qui pouvoient les immortaliser, en s'immortalisant eux-mêmes. François I, Charles-Quint, & Henri VIII devinrent rivaux de réputation, & ils favoriserent à l'envi les Lettres & les Sciences. Les Lettres & les Arts firent donc des progrès merveil-
veilleux.

veilleux. La Peinture se perfectionna dans peu d'années. *Cum expeteretur a regibus populisque, illos nobilitante quos dignata esset posteris tradere (*)*.

Le regne du feu Roi fut un tems de prospérité pour les Arts & pour les Lettres. Dès que ce Prince eut commencé de régner par lui-même, il fit des établissemens les plus favorables aux personnes de génie, qui jamais ayent été faits par aucun Souverain. Le Ministre qu'il employa pour ces détails étoit capable de le servir. La protection de M. Colbert ne fut jamais le prix d'une assiduité servile à lui faire la cour, ni d'un dévouement feint ou véritable pour ses volontés. Il n'avoit d'autre volonté, que de faire servir son Prince par les personnes les plus capables. Seul auteur de ses décisions & maître de sa faveur il alloit chercher ceux qui avoient cette capacité, & il leur offroit sa protection & son amitié, quand ils n'osoient encore la demander. Par la magnificence du Prince & par la conduite du Ministre, le mérite devint alors un patrimoine.

(*) Plin. lib. 35.

SECTI-

SECTION XIII.

Qu'il est probable que les causes physiques ont aussi leur part aux progrès surprenans des Arts & des Lettres.

Enfin on ne sauroit douter que les causes morales ne contribuent aux progrès surprenans que la Poësie & la Peinture font en certains siècles. Mais les causes physiques n'auroient-elles pas aussi leur influence dans ces progrès? Ne contribuent-elles pas à la différence prodigieuse qui se remarque entre l'état des Arts & des Lettres dans deux siècles voisins? Ne sont-ce pas les causes physiques qui mettent les causes morales en mouvement? Sont-ce les libéralités des Souverains & les applaudissemens des contemporains qui forment des Peintres & des Poètes illustres? Ne sont-ce pas plutôt les grands Artisans qui provoquent ces libéralités, & qui, par les merveilles qu'ils enfantent, attirent sur leurs arts une attention que le monde n'y faisoit pas, quand ces arts étoient encore grossiers. Tacite remarque que les tems féconds en hommes illustres, sont aussi des tems fertiles en hommes capables de leur rendre justice (*).

Vir-

(*) Vit. Agric.

Virtutes iisdem temporibus optime astimantur, quibus facillime gignuntur. Ne sauroit-on croire donc qu'il est des tems où dans le même pays, les hommes naissent avec plus d'esprit que dans les tems ordinaires? Peut-on penser, par exemple, qu'Auguste, quand il auroit été servi par deux Mécènes, auroit pû, s'il eût regné aux tems où regna Constantin, changer par ses libéralités les Ecrivains du quatrième siècle en des Tites-Lives & en des Cicérons? Si Jules II. & Leon X. avoient regné en Suede, croit-on que leur munificence eût formé dans les climats hyperborées, des Raphaëls, des Bernbes & des Machiavels? Tous ces pays sont-ils propres à produire de grands Poëtes & de grands Peintres? N'est-il point des siècles stériles dans les pays capables d'en produire?

En méditant sur ce sujet, il m'est souvent venu dans l'esprit plusieurs idées que je reconnois moi-même pour être plutôt de simples lueurs que de véritables lumières. J'ignore donc encore après toutes mes réflexions, s'il est bien vrai que les hommes qui naissent durant certaines années, surpassent autant leurs ancêtres & leurs neveux en étendue & en vigueur d'esprit, que ces premiers hommes dont parle l'Histoire sainte & l'Histoire

stoire profane, & qui ont vécu plusieurs siècles, surpassoient certainement leurs descendants en égalité d'humeurs & en bonne complexion. Mais il se trouve assez de vraisemblance dans mes idées pour en discourir avec le lecteur.

Les hommes attribuent souvent aux causes morales, des effets qui appartiennent aux causes physiques. Souvent nous imputons aux contre-tems, des chagrins dont la source est uniquement dans l'intempérie de nos humeurs, ou dans une disposition de l'air qui afflige notre machine. Si l'air avoit été plus séerein, peut-être aurions-nous vu avec indifférence une chose qui vient de nous désespérer. Je vais donc exposer ici mes réflexions d'autant plus volontiers, qu'en fait de probabilité & de conjectures, on se voit réfuter avec plaisir, quand on apprend dans une réponse des choses plus solides que celles qu'on avoit imaginées. Comme dit Cicéron (*): *Nos, qui sequimur probabilia, nec ultra id, quod verisimile occurrerit, progredi possumus, & refellere sine pertinacia & refelli sine iracundia parati sumus.*

Ma première réflexion, c'est qu'il est des pays & des tems où les Arts & les Lettres ne
fleu-

(*) Tuscul. qu. lib. 2.

fleurissent pas, quoique les causes morales y travaillent à leur avancement avec activité. Les Achilles qui paroissent dans ces tems-là, ne trouvent point un Homere digne de *chanter* leurs belles actions. „ Tout ce qu'ils font, „ c'est de fournir aux Poëtes à venir, des „ sujets propres à les exciter & à les soutenir „ nir”.

La seconde réflexion, c'est que les Arts & les Lettres ne parviennent pas à leur perfection par un progrès lent & proportionné avec le tems qu'on a employé à leur culture, mais bien par un progrès subit. Ils y parviennent, quand les causes morales ne font rien pour leur avancement qu'elles ne fissent déjà depuis longtems, sans qu'on apperçût cependant aucun fruit bien sensible de leur activité. Les Arts & les Lettres retombent encore, quand les causes morales font des efforts redoublés pour les soutenir dans le point d'élévation où ils étoient montés comme d'eux-mêmes.

Enfin les grands Peintres furent toujours contemporains des grands Poëtes, & les uns & les autres vécurent toujours dans le même tems que les plus grands hommes leurs compatriotes. Il a paru que, de leurs jours, je ne sai quel esprit de perfection se répandoit
sur

sur le genre humain, dans leur patrie. Les professions qui avoient fleuri en même tems que la Poésie & que la Peinture, sont encore déchues avec elles.

PREMIERE RÉFLEXION.

Il seroit inutile de prouver fort au long, qu'il est des pays où l'on ne vit jamais de grands Peintres, ni de grands Poètes. Par exemple, tout le monde fait qu'il n'est sorti des extrémités du Nord que des Poètes sauvages, des Versificateurs grossiers & de froids Coloristes. La Peinture & la Poésie ne se sont point approchées du pôle plus près que la hauteur de la Hollande. On n'a guères vu même dans cette Province qu'une peinture morfondue. Les Poètes Hollandois ont montré plus de vigueur & plus de feu d'esprit que les Peintres leurs compatriotes. Il semble que la Poésie ne craigne pas le froid autant que la Peinture.

On s'est apperçu dans tous les tems que la gloire de l'esprit étoit tellement réservée à de certaines contrées, que les pays limitrophes ne la partageoient guères avec elles. Paterculus dit (*), qu'il ne faut pas plus s'étonner

(*) Patercul. lib. hist. prim.

tonner de voir tant d'Athéniens illustres par leur éloquence, que de ne pas trouver à Thebes, à Lacédémone & dans Argos, un homme célèbre en qualité de grand Orateur. L'expérience avoit accoutumé à voir sans surprise cette distribution inégale de l'esprit entre des contrées si voisines. *Les différentes idées,* dit un Auteur moderne (*), *sont comme des plantes & des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers : & sans aller si loin, peut-être que les Orangers qui ne viennent pas ici aussi facilement qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climats qui se font sentir dans les plantes, doivent s'étendre jusques aux cerveaux, & y faire quelque effet. Il seroit à désirer que cet Auteur eût bien voulu prendre la peine de dé-*
velop-

(*) M de Fontenelle, Disgress. sur les Anciens.

velopper lui-même ce principe. Il auroit éclairci bien mieux que moi les vérités que je tâche de développer, lui qui possède en un degré éminent le talent le plus précieux dont un homme de lettre puisse être revêtu, je veux dire le don de mettre les connoissances les plus abstraites à la portée de tout le monde, & de faire concevoir, moyennant une attention médiocre, les vérités les plus compliquées, même à ceux qui n'étudierent jamais que dans ses ouvrages, les sciences dont elles font une partie.

Il ne faut point alléguer que la raison pour laquelle les Arts n'ont pas fleuri au-delà du cinquante-deuxième degré de latitude Boréale, ni plus près de la ligne que le vingt-cinquième degré, c'est qu'ils n'ont pas été transportés sous la Zone ardente, ni sous les Zones glacées. Les Arts naissent d'eux-mêmes sous les climats qui leur sont propres. Avant que les Arts aient pu être transportés, il faut que les Arts aient été nés. Il faut bien qu'ils aient eu un berceau, & des premiers inventeurs. Qui avoit transporté les Arts en Egypte? personne. Mais les Egyptiens, favorisés par le climat du pays, leur y donnèrent la naissance. Les Arts naîtroient d'eux-mêmes dans les pays qui leur seroient propres,

pres, si l'on ne les y transportoit pas. Ils y paroïtroient un peu plus tard, mais ils y paroïtroient enfin. Les peuples chez qui les Arts n'ont pas fleuri, sont les peuples qui habitent un climat qui n'est point propre aux Arts. Ils y feroient nés d'eux-mêmes sans cela, ou du moins ils y feroient passés à la faveur du commerce.

Les Grecs, par exemple, ne fréquentoient pas plus communément en Egypte, que les Polonois, les autres peuples du Nord & les Anglois fréquentent en Italie. Cependant les Grecs eurent bientôt transplanté d'Egypte en Grece l'art de la Peinture, sans que ces Souverains & ces Républiques encore grossieres, se fussent fait une affaire importante de l'acquisition de cet art. C'est ainsi qu'un champ qu'on laisse en friche auprès d'une forêt, se sème de lui-même, & devient bientôt un taillis, quand son terroir est propre à porter des arbres.

Depuis deux siècles que les Anglois aiment la Peinture autant qu'aucune autre nation, si l'on en excepte l'Italienne, il ne s'est point établi de Peintre étranger en Angleterre, qui n'ait gagné trois fois plus qu'il n'auroit pu gagner ailleurs. On fait le cas qu'Henri VIII. faisoit des tableaux, & avec quelle magnifi-

cence il récompensoit Holbeins. La *munificence* de la Reine Elisabeth se répandit sur toutes sortes de *vertus* durant un regne de près de cinquante années. Charles I. qui vécut dans une grande abondance les quinze premières années de son regne, porta l'amour de la Peinture jusqu'à une passion qui avoit tous les caractères des plus vives. Sa jalousie fit monter les tableaux au prix où ils sont aujourd'hui. Comme il en faisoit acheter partout avec profusion dans le même tems que Philippe IV. Roi d'Espagne en faisoit acheter partout avec prodigalité, la concurrence de ces deux Souverains fit tripler dans toute l'Europe le prix des ouvrages des grands Maîtres. Les trésors de l'art devinrent des trésors réels dans le commerce (*). Jusqu'ici cependant aucun Anglois n'a mérité d'avoir un rang parmi les Peintres de la première, & même parmi ceux de la seconde classe. Le climat d'Angleterre a bien poussé sa chaleur jusqu'à produire de grands sujets dans toutes les sciences & dans toutes les professions. Il a même donné de bons Musiciens & d'excellens Poètes, mais il n'a point produit des Peintres qui tiennent parmi les Peintres célèbres le même rang que les Philosophes.

(*) Dryden, Catal. des Peintres.

lofophes , les Savans , les Poëtes & les autres Anglois illuftres tiennent parmi ceux des autres nations qui fe font diftingués dans la même profeflion qu'eux. Les Peintres Anglois (*) fe réduifent à trois faifeurs de portrait.

Les Peintres qui fleurirent en Angleterre fous Henri VIII & fous Charles I étoient des Peintres étrangers qui apporterent dans cette Isle un art que les naturels du pays ne furent point y fixer. Holbeins & Lely étoient Allemans. Vandick étoit Flamand. Ceux mêmes qui de nos jours ont paffé en Angleterre pour les premiers Peintres du pays, n'étoient pas Anglois. Vario étoit Napolitain, & Kneller étoit Allemand. Les monnoies qui furent fabriquées en Angleterre du tems de Cromwel, & les Médailles qui y furent faites fous Charles II & fous Jaques II font d'affez beaux ouvrages, mais celui qui les fit, étoit un étranger. C'étoit Roëttiers d'Anvers, le compatriote de Guibbons, qui durant longtems a été le premier Sculpteur de Londres.

Nous voyons même que le goût du def-

K 3

vrages

(*) Cooper. d'Opfon. Riley.

vrages d'Angleterre qui en demandent. S'ils sont admirables, c'est par l'exécution, c'est par la main de l'Ouvrier, & non par le dessein de l'Artisan. Veritablement il n'est point d'Ouvriers qui ayent plus de propreté dans l'exécution, ni qui sachent mieux se prévaloir des outils, que les Ouvriers Anglois. Mais ils n'ont pas su jusques ici se rendre propre le goût de dessein que quelques Ouvriers étrangers qui se sont établis à Londres, y ont porté. Ce goût n'est point sorti de la boutique de ces Ouvriers.

Ce n'est pas seulement dans les pays excessivement froids ou humides, que les Arts ne sauroient fleurir. Il est des climats tempérés où ils ne font que languir. Quoique les Espagnols ayent eu plusieurs Souverains magnifiques, & aussi épris des charmes de la Peinture qu'aucun Pape l'ait jamais été; cependant cette nation si fertile en grands personnages, & même en grands Poètes tant en vers qu'en prose, n'a point eu de Peintre de la première classe; à peine compte-t-on deux Espagnols de la seconde. Charles-Quint, Philippe II, Philippe IV & Charles II ont été obligés d'employer, pour travailler à l'Escorial & ailleurs, des Peintres étrangers.

Les

Les Arts libéraux ne font jamais sortis de l'Europe que pour se promener, s'il est permis de parler ainsi, sur les côtes de l'Asie & de l'Afrique. On remarque que les hommes nés en Europe & sur les côtes voisines de l'Europe, ont toujours été plus propres que les autres peuples, aux arts, aux sciences & au gouvernement politique. Par tout où les Européens ont porté leurs armes, ils ont assujetti les naturels du pays. Les Européens les ont toujours battus, quand ils ont pu être dix contre trente. Souvent les Européens les ont défaits, quoiqu'ils ne fussent que dix contre cent. Sans citer ici le grand Alexandre & les Romains, qu'on se souviene de la facilité avec laquelle des poignées d'Espagnols & de Portugais, aidés par leur industrie & par les armes qu'ils avoient apportées d'Europe, assujettirent les deux Indes. Alléguer que les Indiens ne se feroient pas laissés subjuguier si facilement, s'ils avoient eu les mêmes machines de guerre, les mêmes armes & la même discipline que leurs conquérans, c'est prouver la supériorité de génie de notre Europe, qui avoit inventé toutes ces choses, sans que les Asiatiques & les Américains eussent encore rien trouvé d'équivalent, quoiqu'ils fissent continuelle-

ment la guerre les uns contre les autres. S'il est véritable que le hasard ait fait trouver aux Chinois plutôt qu'à nous, la poudre à canon & l'Imprimerie, nous avons si bien perfectionné ces deux arts, dès qu'ils nous ont été connus, que nous autres Européans, nous nous trouvons en état d'en donner des leçons aux Chinois mêmes. Ce sont nos Missionnaires qui dirigent présentement la fonte de leur canon, & nous leur avons porté des livres imprimés avec des caractères séparés. Tout le monde fait bien que les Chinois n'imprimoient qu'avec des planches gravées, & qui ne pouvoient servir que pour imprimer une seule chose; au lieu que les caractères séparés, sans compter les autres commodités qu'ils donnent aux Imprimeurs, ont celle de pouvoir servir à l'impression de plusieurs feuilles différentes. Nous imprimons l'Enéide de Virgile avec les mêmes caractères qui ont servi à imprimer le nouveau Testament. Lorsque les Européans entrèrent à la Chine, les Astronomes du pays, qui depuis plusieurs siècles étoient très-bien payés, ne savoient pas encore prédire les éclipses avec justesse. Il y a plus de deux mille ans que les Astronomes Européans les savent prédire avec précision.

Les

Les Arts paroissent même souffrir, dès qu'on les éloigne trop de l'Europe, dès qu'ils la perdent de vue. Quoique les Egyptiens soient des premiers inventeurs de la Peinture & de la Sculpture, ils n'ont point la même part que les Grecs & que les Italiens, à la gloire de ces deux arts. Les Sculptures qui sont constamment des Egyptiens, c'est-à-dire, celles qui sont attachées aux bâtimens antiques de l'Egypte, celles qui sont sur leurs Obélisques & sur leurs Mumies, n'approchent pas des Sculptures faites en Grece & dans l'Italie. S'il se rencontre quelque Sphinx d'une beauté merveilleuse, on peut croire qu'il soit l'ouvrage de quelque Sculpteur Grec qui se sera diverti à faire des figures Egyptiennes, comme nos Peintres se divertissent quelquefois à imiter dans leurs ouvrages, les figures des bas-reliefs & des tableaux des Indes & de la Chine. Nous-mêmes n'avons-nous pas eu des Ouvriers qui se sont divertis à faire des Sphinx? On en compte plusieurs dans les Jardins de Versailles, qui sont des originaux de nos Sculpteurs modernes. Pline ne nous vante pas dans son livre aucun chef-d'œuvre de Peinture ou de Sculpture fait par un Ouvrier Egyptien, lui qui nous fait de si longues énumérations

des ouvrages des Artisans célèbres. Nous voyons (*) même que les Sculpteurs Grecs alloient travailler en Egypte. Pour revenir au silence de Pline, cet Auteur vivoit dans un tems où les ouvrages des Egyptiens subsistoient encore. Pétrone écrit que les Egyptiens ne formoient que de mauvais Peintres. Il dit que les Egyptiens avoient nui beaucoup à cet art, en inventant des regles propres à en rendre l'apprentissage moins long & la pratique moins pénible.

Il y a trente ans que le feu Chevalier Chardin nous donna enfin les desseins des ruines de Persepolis. On voit par ces desseins que les Rois de Perse, dont l'histoire ancienne nous vante tant l'opulence, n'avoient à leurs gages que des Ouvriers médiocres. Les Ouvriers Grecs n'alloient point apparemment chercher fortune au service du Roi des Perses, aussi volontiers que le faisoient les soldats Grecs. Quoiqu'il en soit, on n'est plus aussi surpris, après avoir vu ces desseins, qu'Alexandre ait mis le feu dans un Palais dont les ornemens lui devoient paroître grossiers, en comparaison de ce qu'il avoit vu dans la Grece. Les Perses étoient sous Darius, ce que sont aujourd'hui les

(*) Diod. Sicul. lib. prim.

les Persans qui habitent le même pays qu'eux, c'est-à-dire, des Ouvriers très-patients & très-habiles, quant au travail de la main, mais sans génie pour inventer, & sans talent pour imiter les plus grandes beautés de la nature.

L'Europe n'est que trop remplie aujourd'hui d'étoffes, de porcelaine, & des autres curiosités de la Chine & de l'Asie Orientale. Rien n'est moins pittoresque que le goût de dessein & de coloris qui regne dans ces ouvrages. On a traduit plusieurs compositions poétiques des Orientaux. Quand on y trouve un trait mis en sa place, ou bien une aventure vraisemblable, on l'admire : c'est en dire assez. Aussi toutes ces traductions qui ne se réimpriment gueres, n'ont qu'une vogue passagere qu'elles doivent à l'air étranger de l'original, & à l'amour inconsideré que bien des gens ont pour les choses singulieres. La même curiosité qui fait courir après les compatriotes des Auteurs de ces écrits, lorsqu'ils paroissent en France vêtus à la mode de leur pays, fait lire avec empressement ces traductions, quand elles sont nouvelles.

Si les Brachmanes & les anciens Perses avoient eu quelques Poètes du mérite d'Homere, il est à croire que les Grecs qui voyageoient pour enrichir leurs Bibliothèques, comme

comme d'autres peuples naviguent aujourd'hui pour fournir leurs magasins, se le feroient approprié par une traduction. Un de leurs Princes l'eût fait traduire en Grec, ainsi qu'on dit qu'un des Ptolomées y fit mettre la Bible, quoique ce Prince payen ne la regardât que comme un livre que des hommes auroient été capables de composer.

Quand les Espagnols découvrirent le Continent de l'Amérique, ils y trouverent deux grands Empires fleurissans depuis plusieurs années, celui du Mexique & celui du Pérou. Depuis longtems on y cultivoit l'art de la Peinture. Les peuples d'une patience & d'une subtilité de main inconcevable, avoient même créé l'art de faire une espece de Mosaïque avec les plumes des Oiseaux. Il est prodigieux que la main des hommes ait eu assez d'adresse pour arranger & pour réduire en forme des figures coloriées, tant de filets différens. Mais comme le génie manquoit à ces peuples, ils étoient, malgré leur dextérité, des Artisans grossiers. Ils n'avoient ni les regles du dessein les plus simples, ni les premiers principes de sa composition, de la perspective & du clair-obscur. Ils ne faisoient pas même peindre avec les minéraux & les autres couleurs naturelles qui viennent
de

de leur pays. Dans la fuite ils ont vu des meilleurs tableaux d'Italie, dont les Espagnols ont transporté un grand nombre dans le nouveau monde. Ces Maîtres leur ont encore enseigné comme il falloit se servir des pinceaux & des couleurs, mais sans pouvoir en faire des Peintres intelligens. Les Indiens qui ont si bien appris les autres arts que les Espagnols leur ont enseignés, qu'ils sont devenus, par exemple, meilleurs Maçons que leurs maîtres, n'ont rien trouvé dans les tableaux d'Europe qui fût à leur portée, que la vivacité des couleurs brillantes. C'est ce qu'ils ont imité avec succès. Ils y surpassent même leurs originaux, à ce que j'ai ouï dire à des personnes qui ont vu dans le Mexique plusieurs coupoles peintes par des Artisans Indiens.

Les Chinois si curieux des peintures de leur pays, ont peu de goût pour les tableaux d'Europe, où, disent-ils, on voit trop de taches noires. C'est ainsi qu'ils appellent les ombres. Après avoir fait réflexion sur toutes les choses que je viens d'alléguer, & sur plusieurs autres connues généralement, & qui prouvent notre proposition, on ne sauroit s'empêcher d'être de l'opinion de M. de Fontenelle, qui dit, en parlant des lumieres
&

& du tour d'esprit des Orientaux (*): *En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain génie qui n'a pas encore été hors de notre Europe, ou du moins qui ne s'en est pas beaucoup éloigné.*

Non-seulement il est des pays où les causes morales n'ont jamais fait éclore de grands Peintres, ni de grands Poètes; mais ce qui prouve encore davantage, il y a eu des tems où les causes morales n'ont pas pû former de grands Artisans, même dans les pays, qui en d'autres tems en ont produit avec facilité, & pour parler ainsi, gratuitement. La nature capricieuse, à ce qu'il semble, n'y fait naître ces grands Artisans, que lorsqu'il lui plaît.

Avant Jules II. l'Italie avoit eu des Papes libéraux envers les Peintres & les gens de lettres, sans que leur magnificence eût fait prendre l'effort à aucun Artisan, & l'eût fait atteindre au point de perfection où sont parvenu les hommes de la profession qui se manifestèrent en si grand nombre sous le Pontificat de ce Pape. Durant longtems Laurent de Médicis avoit fait à Florence cette dépense royale qui obligea le monde à lui donner le surnom de *Magnifique*, & la plus grande
partie

(*) Pluralité des mondes. Sixième soir.

partie de ses profusions étoient des libéralités qu'il distribuoit avec discernement à toutes fortes de *vertus*. Les Bentivoles avoient fait la même chose à Boulogne, & les Seigneurs de la Maison d'Est à Ferrare. Les Visconti & les Sforces avoient été les bienfaiteurs des beaux Arts à Milan. Personne ne parut alors dont les ouvrages pussent tenir un rang parmi ceux qui se font faits dans la suite, & lorsque les sciences & les arts eurent été, pour ainsi dire, renouvelés. Il semble que les grands hommes en tout mérite, & qui, selon le sentiment ordinaire, auroient dû être distribués dans plusieurs siècles, attendissent le Pontificat de Jules II pour paroître.

Tournons les yeux présentement sur tout ce qui s'est passé en France, par rapport à la Poësie comme à la Peinture. Les causes morales ont-elles attendu, pour favoriser la Poësie & la Peinture, que le Sueur, le Brun, Corneille, la Fontaine & Racine se produisissent? Peut-on dire qu'on ait vu les effets suivre si promptement l'action des causes morales dans notre patrie, qu'il faille attribuer à ces causes les succès surprenans des grands Artisans. Avant François premier, nous avons eu des Rois libéraux envers tous les gens de mérite, sans que leurs largesses aient
pro-

procuré à leurs regnes, l'honneur d'avoir produit un Peintre ou un Poëte François, dont les ouvrages fussent mis en parallele par la postérité avec ceux qui ont été faits sous Louis XIII & Louis XIV. A peine nous demeure-t'il de ces tems-là quelque fragmens de vers ou de prose que nous lisons avec plaisir. Le Chancelier de l'Hôpital dit dans la harangue qu'il prononça aux Etats généraux assemblés à Orléans (*): *Que le bon Roi Louis XII prenoit plaisir à ouïr les Farces & Comédies, même celles qui étoient jouées en grande liberté, disant, que par-là il apprenoit beaucoup de choses qui étoient faites en son Royaume, & qu'autrement il n'eût su.* De toutes ces farces composées sous Louis XII ou bien auparavant, celle de Patelin est la seule qui ait conservé une place dans nos cabinets.

Le grand Roi François est un des ardens protecteurs dont les Lettres & les Arts puissent se glorifier. On fait quelle faveur, ou pour parler plus exactement, quelle amitié il montrait à maître Roux, à André del Sarte, comme à tous les hommes illustres par quelque talent, ou par quelque mérite. Leonard de Vinci mourut entre ses bras. On fait avec quelle

(*) En 1561.

quelle profusion il payoit les tableaux qu'il faisoit faire à Raphaël. Ses libéralités & son accueil attirerent les Peintres en France; mais bien que continuées durant un regne de trente-trois ans, elles ne purent former de grands Peintres parmi les sujets. Les Peintres qui s'établirent alors en France, y moururent sans Eleves, du moins qui fussent dignes d'eux, ainsi que ces animaux qu'on transporte sous un climat trop différent du leur, meurent sans laisser race.

Ce Roi généreux n'aima pas moins la Poësie que la Peinture, & lui-même il faisoit des vers. Sa sœur Marguerite de Valois, la première des deux Reines de Navarre qui ont porté ce nom, en composoit aussi. Nous avons encore un volume entier de ses Poësies, sous le nom de *Marguerites Françoises*. Aussi le regne de François premier produisit-il une grande quantité de poësies, mais celles de Clément Marot & de Saint Gelais, sont presque les seules dont on lise quelque chose aujourd'hui. Les autres ne servent plus que d'ornement à ces Bibliothèques, où les livres rares ont autant de droit de prendre place que les bons livres. Comme les changemens survenus dans notre langue, ne nous empêchent pas de lire encore avec plaisir les

morceaux que Marot a composé dans la sphere de son génie , qui n'étoit pas propre aux grands ouvrages , ils ne nous empêcheroient pas aussi de lire les œuvres de ses contemporains , si d'ailleurs ils y avoient mis les mêmes beautés que les Poètes du siècle de Louis XIV ont mises dans les leurs.

Henri II & Diane de Valentinois se plaifoient beaucoup avec les Muses. Charles IX les honoroit jusqu'à leur sacrifier lui-même , pour ainsi dire , & les vers qu'il composa pour Ronsart , valent bien les meilleurs qu'ait fait ce Poète illustre.

Ta lyre qui ravit par de si doux accords
Te donne les esprits dont jen'ai que le corps,
Le maître elle t'en rend , & te fait introduire,
Où le plus fier Tyran ne peut avoir d'empire.

Ce Prince fit le célèbre Jacques Amiot , fils d'un Boucher de Melun , grand Aumônier de France. On fait à quels excès Henri III porta ses profusions envers la Pléiade Française , ou la société des sept Astres les plus illustres de la Poësie Française sous son regne. Il ne pratiqua point certainement à leur égard la maxime de son frere Charles IX , que nous avons déjà citée touchant la subsistance qu'il convient de donner aux Poètes. Tous les
beaux

beaux esprits qui vécurent sous Henri III, & même ceux qui souvent abusoient de leur talent pour prêcher & pour écrire contre lui, eurent part à ses prodigalités. Dans le tems dont je parle, les Poètes & les Savans étoient admis par nos Rois à une espèce de familiarité. Ils en approchoient avec autant de privauté, ils en étoient aussi-bien accueillis que *les mieux huppés* de la Cour. Cependant toutes ces graces ni tous ces honneurs ne donnerent point assez d'haleine à personne pour s'élever au haut du Parnasse. Tous ces encouragemens ne firent pas beaucoup de fruits dans un pays où un regard affable du Souverain suffist pour envoyer vingt personnes de condition affronter gaïement sur une brèche la mort la moins évitable.

Il est de l'essence d'une Cour d'entrer avec ardeur dans tous les goûts de ses Maîtres; & celle de France épousa toujours le goût des siens avec encore plus d'affection que les autres Cours. Ainsi je laisse à penser si ce fut par la faute des causes morales qu'il ne se forma point un Moliere, ni un Corneille à la Cour des Valois. Térence, Plaute, Horace, Virgile, & les autres bons Auteurs de l'antiquité, qui ont tant contribué à former les Poètes du dix-septième siècle,

L 2.

n'é-

n'étoient-ils pas entre les mains des beaux esprits de la Cour de François premier & de Henri III. Est-ce parce que Ronfard & ses contemporains ne favoient pas les langues anciennes, qu'ils ont fait des ouvrages dont le gout ressemble si peu au goût des bons ouvrages Grecs & Romains? Au contraire, le plus grand de leurs défauts est de les avoir imités trop servilement; c'est d'avoir voulu parler Grec & Latin avec des mots François.

Le feu Roi a fait des établissemens aussi judicieux & aussi magnifiques que les Romains les auroient pu faire en faveur des Arts qui relevent du dessein. Afin de donner aux jeunes gens nés avec le génie de la Peinture, toutes les facilités imaginables, pour perfectionner leurs talens, il a fondé pour eux une Académie dans Rome. Il leur a établi un domicile dans la patrie des beaux Arts. Les Eleves qui jettent quelque lueur de génie, y sont entretenus assez longtemps pour avoir le loisir d'apprendre ce qu'ils sont capables de savoir. Les recompenses & la considération attendent les ouvriers habiles: nous les avons vu même prévenir quelquefois le mérite. Cependant cinquante années de soins & de dépenses ont à peine

peine produit trois ou quatre Peintres, dont les ouvrages soient bien marqués au coin de l'immortalité.

On observera même que les trois Peintres François, qui firent un si grand honneur à notre nation sous le regne de Louis XIV. ne devoient rien à ces établissemens. Ils étoient formés avant que ces établissemens fussent faits. En 1661. ce fut l'année où le Roi Louis XIV. prit lui-même les rênes du gouvernement, & où il commença son siècle, le Poussin avoit soixante & sept ans, & le Sueur étoit mort. Le Brun avoit déjà quarante ans, & si la magnificence du Prince l'a excité à travailler, ce n'est point elle qui l'a rendu capable d'exceller. Enfin la nature que Louis le Grand força tant de fois à plier sous ses volontés, a refusé constamment de lui obéir sur ce point-là. Elle n'a pas voulu produire dans son siècle la quantité d'habiles Peintres qu'elle produisit d'elle-même dans le siècle de Leon X. Les causes physiques dénioient leur concours aux causes morales. Ainsi ce Prince n'a pu voir en France une Ecole comme celles qui se sont formées subitement en d'autres tems, à Rome, à Venise & à Boulogne.

Les dépenses somptueuses de Louis XIV. ne réussirent donc qu'à former une grande quantité de Sculpteurs excellens. Comme on est bon Sculpteur, quand on fait faire de belles statues; comme il n'est pas nécessaire pour mériter ce titre, d'avoir mis au jour de ces grands ouvrages dont nous avons parlé dans la première partie de nos réflexions, l'on peut dire que la Sculpture ne demande point autant de génie que la Peinture. Le Souverain qui ne sauroit trouver une certaine quantité de jeunes gens qui puissent, à l'aide des moyens qu'il leur donne, devenir un jour des Raphaëls & des Carraches, en trouve un grand nombre qui peuvent, avec son secours, devenir de bons Sculpteurs. L'Ecole qui n'a pas été formée en des tems où les causes physiques voulussent bien concourir avec les causes morales, enfante ainsi des hommes excellens dans la Sculpture & dans la Gravure, au lieu de produire des Peintres du premier ordre. C'est précisément ce que nous avons vu arriver en France. Depuis le renouvellement des Arts, on n'a jamais vu en quelque lieu que ce soit, le grand nombre de Sculpteurs excellens, & de bons Graveurs en tout genre & en toute espèce, qu'on a vu en France sous le regne du feu Roi.

Les

Les Italiens, de qui nous avons appris l'art de la Sculpture, sont réduits depuis longtems à se servir de nos ouvriers. Puget, Sculpteur de Marseille (*), fut choisi préféralement à plusieurs Sculpteurs Italiens, pour tailler deux des quatre statues dont on vouloit orner les niches des pilastres qui portent le Dôme de la magnifique Eglise de Sainte Marie de Carignan, à Genes. Le Saint Sébastien & le Saint Alexandre Sauli sont de lui. Je ne veux point faire tort à la réputation de Domenico Guidi qui fit le Saint Jean, ni à l'ouvrier qui fit le Saint Barthelemi; mais les Génois regrettent aujourd'hui que Puget n'ait pas fait les quatre statues. Quand les Jésuites de Rome firent élever, il y a quarante-cinq ans, l'autel de Saint Ignace dans l'Eglise du Jesus, ils mirent au concours deux groupes de cinq figures de marbre blanc, qui devoient être placés aux côtés de ce superbe monument. Les plus habiles Sculpteurs qui fussent en Italie, présentèrent chacun son modèle, & ces modèles ayant été exposés, il fut décidé sur la voix publique, que celui de Theodon, alors Sculpteur de la Fabrique de Saint Pierre, & celui de le

L 4

Gros,

(*) Mort à Marseille en 1695. âgé de 72 ans.

Gros, tous deux François, étoient les meilleurs. Ils firent les deux groupes qui sont cités aujourd'hui parmi les chefs-d'œuvre de la *Rome moderne*. La balustrade de bronze qui renferme cet Autel, laquelle est composée d'Anges qui se jouent dans des sèps de vigne mêlés d'épis de bleds, est encore l'ouvrage d'un Sculpteur François. Les cinq meilleurs Graveurs en taille douce que nous ayons vus, étoient François par leur naissance ou par leur éducation. Il en est de même des Graveurs sur métaux. L'Orfèvrerie en grand & en petit, enfin tous les arts qui relevent du dessein, sont plus parfaits en France que partout ailleurs. Mais comme la Peinture ne dépend pas autant des causes morales, que les arts dont je viens de parler, elle n'y a point fait de progrès proportionnés aux secours qu'elle a reçus quatre-vingt ans depuis.

*

*

*

SECON-

SECONDE RÉFLEXION.

Que les Arts parviennent à leur élévation par un progrès subit, & que les effets des causes morales ne les sauroient soutenir sur le point de perfection où ils semblent s'être élevés par leurs propres forces.

Voilà ma première raison pour montrer que les hommes ne naissent pas avec autant de génie dans un pays que dans un autre, & que dans le même pays ils ne naissent pas avec autant de génie dans un tems que dans un autre tems. La seconde ne me paroît pas moins forte que la première. C'est qu'il arrive des tems où les hommes portent en peu d'années jusqu'à un point de perfection surprenant, les arts & les professions qu'ils cultivoient presque sans aucun fruit depuis plusieurs siècles. Ce prodige survient, sans que les causes morales fassent rien de nouveau, à quoi l'on puisse attribuer un progrès si miraculeux. Au contraire, les Arts & les Sciences retombent, quand les causes morales font des efforts redoublés pour les soutenir, sur le point d'élévation, où il semble qu'une influence secrète les eût portés.

Le Lecteur voit déjà quels faits je vais employer pour montrer que le progrès des beaux Arts vers la perfection, devient subit tout-à-coup, & que ces Arts franchissant en peu de tems un long espace, sautent de leur levant à leur midi. Dès le treizième siècle, la Peinture renaquit en Italie sous le pinceau de Cimabué (*). Il arriva bien que plusieurs Peintres se rendirent Illustres dans les deux siècles suivans, mais aucun ne se rendit excellent. Les ouvrages de ces Peintres, si vantés de leur tems, ont eu en Italie le sort que les poésies de Ronfard ont eu en France: on ne les recherche plus.

En mil quatre cens quatrevingt, la Peinture étoit encore un art grossier en Italie, où depuis deux cens ans on ne cessoit de la cultiver. On dessinoit alors scrupuleusement la nature, mais sans l'annoblir. On finissoit les têtes avec tant de soin, qu'on pouvoit compter les poils de la barbe & des cheveux. Les draperies étoient des couleurs très-brillantes & rehaussées d'or. Enfin la main des ouvriers avoit bien acquis quelque capacité, mais les ouvriers n'avoient pas encore le moindre feu, la moindre étincelle de génie. Les beautés qu'on tire du nud
dans

(*) Né en 1240.

dans les corps représentés en action, n'avoient point été imaginées de personne. On n'avoit point fait encore aucune découverte dans le clair-obscur, ni dans la perspective aérienne, non plus que dans l'élégance des concours & dans le beau jet des draperies. Les Peintres favoient arranger les figures d'un tableau, mais c'étoit sans savoir les disposer suivant les regles de la composition pittoresque aujourd'hui si connues. Avant Raphaël & ses contemporains, le martyre d'un Saint n'émouvoit aucun des spectateurs. Les assistans que le Peintre introduisoit à cette action tragique, n'étoient-là que pour remplir l'espace de la toile que le Saint & les bourreaux laissoient vuide.

A la fin du quinzième siècle, la Peinture qui s'acheminoit vers la perfection à pas si tardifs, que sa progression étoit comme imperceptible, y marcha tout-à-coup à pas de géant. La Peinture encore Gothique a commencé les ornemens de plusieurs édifices, dont les derniers embellissemens font les chefs-d'œuvres de Raphaël & de ses contemporains. Le Cardinal (*) Jean de Médicis, qui ne vieillit point sous le chapeau, puisqu'il

(*) Leon X.

qu'il fut fait Pape à trente-sept ans, renouvela la décoration de l'Eglise de S. Pierre in Montorio, & il commença d'y faire travailler peu de tems après qu'il eut reçu la pourpre. Les Chappelles qui sont à main gauche en entrant, & qui furent faites les premières, sont ornées d'ouvrages de peinture & de sculpture d'un goût médiocre, & qui tient encore du Gothique. Mais les Chapelles qui sont vis-à-vis, furent ornées par des ouvriers qu'on compte parmi les Artisans de la première classe. La première en entrant dans l'Eglise, est peinte par *Fra Sébastien del Piombo*. Une autre est enrichie de statues faites par Daniel de Voltere. Enfin on voit au-dessus du maître-autel la Transfiguration de Raphaël, tableau presque aussi connu des nations que l'Enéide de Virgile.

La destinée de la Sculpture fut la même que celle de la Peinture. Il sembloit que les yeux des Artisans, jusques-là fermés, se fussent ouverts par quelque miracle. Un Poète diroit que chaque nouvel ouvrage de Raphaël faisoit un Peintre. Cependant les causes morales ne faisoient rien alors en faveur des Artisans, que ce qu'elles avoient fait sans fruit depuis deux siècles. Les statues

tues & les bas-reliefs antiques, dont Raphaël & ses contemporains savoient si bien profiter, avoient été devant les yeux de leurs devanciers, qui n'en avoient su faire usage. Si l'on déroberoit quelques ouvrages antiques, que ces devanciers n'eussent pas vus, combien en avoient-ils vus qui périrent, avant que Raphaël pût les voir? Pourquoi ces devanciers ne faisoient-ils pas fouiller dans les ruines de l'ancienne Rome, comme le firent Raphaël & ses contemporains? C'est qu'ils n'avoient point de génie. C'est qu'ils ne reconnoissoient pas leur propre goût dans le Marc-Aurele & dans tous les ouvrages de Sculpture & d'Architecture qui étoient hors de terre longtems avant Raphaël.

Le prodige qui arrivoit à Rome, arrivoit en même-tems à Venise, à Florence & dans d'autres villes d'Italie. Il y sortoit de dessous terre, pour ainsi dire, des hommes illustres à jamais dans leurs professions, & qui tous valoient mieux que les maîtres qui les avoient enseignés; des hommes sans précurseur, & qui étoient les Elèves de leur propre génie. Venise se vit riche tout-à-coup en Peintres excellens, sans que la République eût fondé depuis peu de nouvelles Académies, ni proposé aux Peintres de nouveaux

veaux prix. Les influences heureuses qui se répandoient alors sur la Peinture, furent chercher le Corrège dans son village pour en faire un grand Peintre d'un caractère particulier. Il osa le premier mettre des figures véritablement en l'air, & qui *plafonnent*, comme disent les Peintres. Raphaël, en peignant les Nôces de Psyché sur la voûte du fallon du petit Farnese, a traité son sujet, comme s'il étoit peint sur une tapisserie attachée à ce plafond. Le Corrège met des figures en l'air dans l'Assomption de la Vierge, qu'il peint dans la coupole de la Cathédrale de Parme, & dans l'Ascension de Jésus-Christ qu'il peint dans la coupole de l'Abbaye de Saint Jean de la même ville. C'est une chose qui seule pourroit faire reconnoître l'action des causes physiques dans le renouvellement des Arts. Toutes les Ecoles qui se formoient alors, alloient au beau par des routes différentes. Leur manière ne se ressembloit pas, quoiqu'elles fussent si bonnes qu'on seroit fâché que chaque Ecole n'eût pas suivi la sienne. (*) *Omnes inter se dissimiles, ita tamen, ut neminem velis esse sui dissimilem.*

Le

(*) Cic. de Orat. lib. 3.

Le Nord reçut aussi quelques rayons de cette influence. Albert Durer, Holbeins & Lucas de Leyde peignirent infiniment mieux qu'on ne l'avoit fait encore dans leur pays. On conserve dans le cabinet de la Bibliothèque de Basle, plusieurs tableaux d'Holbeins, & deux de ces tableaux mettent bien en évidence le progrès surprenant que la Peinture faisoit par tout où il y avoit des sujets capables d'être Peintres. Le premier de ces tableaux, qu'une inscription mise au bas apprend avoir été fait en 1516, représente un Maître d'école qui montre à lire à des enfans. Il a tous les défauts que nous avons reprochés aux ouvrages de peinture faits avant Raphaël. Le second tableau que son inscription apprend avoir été fait en 1521, & qui représente une Descente de Croix, est dans le bon goût. Holbeins avoit vu de nouveaux tableaux & il en avoit profité, ainsi que Raphaël profita en voyant l'ouvrage de Michel-Ange. Le retable d'Autel, qui représente en huit tableaux séparés les principaux événemens de la Passion, & qu'on conserve à l'Hôtel de-Ville de Basle, doit avoir été peint par Holbeins avant l'abolition du culte de la Religion Catholique à Basle, où la prétendue Réforme fut introduite,

duite, & les tableaux ôtés des Eglises en 1527. Ces huit tableaux peuvent être comparés aux meilleurs ouvrages des Eleves de Raphaël pour la poésie, & leur être préférés pour le coloris. Il y a même plus d'intelligence du clair-obscur, que les autres Peintres n'en avoient en ces tems-là. On y remarque des incidens de lumiere merveilleux, principalement dans le tableau qui représente J. C. arrêté prisonnier dans le Jardin des Oliviers.

Nos peres virent arriver en France, en faveur de la Poësie sous le regne de Louis XIII, le même événement qui étoit arrivé en Italie en faveur de la Peinture sous le regne de Jules II. On vit reluire subitement un jour lumineux, qui n'avoit été précédé que par un foible crépuscule. Notre poésie s'éleva tout-à-coup, & les Nations étrangères, qui jusques alors la dédaignoit, en devinrent éprises. Autant que je puis m'en souvenir, Pierre Corneille est le premier des Poëtes François profanes, dont un ouvrage de quelque étendue ait été traduit dans la langue de nos voisins.

On trouve des stances admirables dans les œuvres de plusieurs Poëtes François qui ont écrit

écrit avant le tems que je marque, comme l'époque où commence la splendeur de la Poësie Françoisé. Malherbe est inimitable dans le nombre & dans la cadence de ses vers; mais comme Malherbe avoit plus d'oreille que de génie, la plupart des strophes de ses ouvrages, ne sont recommandables que par la mécanique & par l'arrangement harmonieux des mots pour lequel il avoit un talent merveilleux. On n'exigeoit pas même alors que les poësies ne fussent composées, pour ainsi dire, que de *beautés contigues*. Quelques endroits brillans suffisoient pour faire admirer toute une pièce. On excusoit la foiblesse des autres vers, qu'on regardoit seulement comme étant faits pour servir de liaison aux premiers, & on les appelloit, ainsi que nous l'apprenons des Mémoires de l'Abbé de Marolles, *des vers de passages*.

Il est des strophes dans les œuvres de Desportes & de Bertaut, comparables à tout ce qui peut avoir été fait de meilleur depuis Corneille; mais ceux qui entreprennent la lecture entière des ouvrages de ces deux Poètes sur la foi de quelques fragmens qu'ils ont entendu réciter, l'abandonnent bientôt. Les livres dont je parle, sont sembla-

bles à ces chaînes de montagnes ; où il faut traverser bien des pays sauvages , pour trouver une gorge cultivée & riante.

Nous avons en France une Scene tragique depuis deux cens ans , quand Corneille fit le Cid. Quel progrès avoit fait parmi nous la Poësie dramatique ? Aucun. Corneille trouva notre théâtre presque encore aussi barbare qu'il pouvoit l'avoir été sous Louis XII. La Poësie dramatique fit plus de progrès depuis 1635 jusques en 1665, elle se perfectionna plus en ces trente années-là qu'elle ne l'avoit fait dans les trois siècles précédens. Rotrou parut en même tems que Corneille : Racine, Moliere & Quinault, vinrent bientôt après. Voyoit-on dans Garnier & dans Mairet une Poësie dramatique qui se perfectionnât assez pour faire espérer qu'il parût bientôt des Poètes du mérite de Corneille & de Moliere ? Quels sont, pour parler ainsi, les ancêtres poétiques de la Fontaine ? Pour dire quelque chose de nos Peintres , Freminet & Vouet, qui travailloient sous Louis XIII, étoient-ils des précurseurs dignes du Poussin, de le Sueur & de le Brun ?

Les grands hommes, qui composent ce qu'on appelle le siècle d'Auguste, ne se formerent point durant les jours heureux du
regne

regne de cet Empereur. Ils avoient acquis le mérite, ils étoient formés avant que ces jours heureux commençassent. Personne n'ignore que les premières années du siècle d'Auguste furent un siècle de fer & de sang. Ces jours bénis de tout l'Univers, ne commencerent leur cours qu'après la bataille d'Actium, où le démon tutelaire de Rome terrassa d'un seul coup Antoine, la Discorde & Cléopâtre. Virgile avoit quarante ans, lorsque cet événement arriva. Voici la peinture qu'il fait lui-même des tems durant lesquels ils s'étoit formé, & qu'il dit avec tant d'élégance, avoir été le regne de Mars & de la Fureur. (*)

*Quippe ubi fas versum atque nefas; tot bella
per orbem,*

*Tam multæ scelerum facies, non ullus aratro
Dignus honor; squallent abductis arva colo-
nis,*

*Et curvæ rigidum falces conflantur in ensẽm.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bel-
lum.*

*Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe.*

M 2

Les

(*) Georg. lib. prim.

Les hommes qui s'étoient fait un nom distingué étoient même plus exposés que les autres, dans les proscriptions & durant toutes les horreurs des premières années du règne d'Auguste. Cicéron, qui fut égorgé dans les tems malheureux dont parle Virgile, mourut la victime de ses talens.

*Largus & exundans letho dedit ingenii fons
Ingenio manus est & cervix caesa. (*)*

Horace avoit trente-cinq ans, lorsque la bataille d'Actium se donna. La magnificence d'Auguste encouragea bien les grands Poètes à travailler, mais ils étoient devenus déjà de grands hommes avant cet encouragement.

Ce qui pourroit achever de convaincre que les causes morales ne font que concourir avec une autre cause seconde, encore plus efficace qu'elles, au progrès surprenant que les Arts & les Lettres font en certains siècles, c'est que les Arts & les Lettres retombent, quand les causes morales font les derniers efforts pour les soutenir sur le point d'élévation où ils avoient atteint d'eux-mêmes. Ces grands hommes, qui, pour ainsi dire, se font

(*) Juven. Sat. decim.

sont formés de leurs propres mains, ne fau-
roient former par leurs leçons, ni par leurs
exemples, des Eleves qui soient leurs égaux.
Ces succeffeurs, qui reçoivent des enseigne-
mens donnés par des maîtres excellens; ces
succeffeurs qui, par cette raison & par bien
d'autres, devroient surpasser leurs maîtres,
s'ils avoient autant de génie que ces maîtres,
occupent leur place sans la remplir. Les pre-
miers succeffeurs des grands maîtres, sont
encore remplacés par des sujets moindres
qu'eux. Enfin le génie des Arts & des scien-
ces disparoît, jusqu'à ce que la révolution des
siècles le vienne encore tirer une autrefois
du tombeau, où il semble qu'il s'enfvelisse
pour plusieurs siècles, après s'être montré
durant quelques années.

Dans le même pays où la nature avoit pro-
duit libéralement, & sans secours extraordi-
naire, les Peintres fameux du siècle de Leon
X, les récompenses, les soins de l'Académie
de S. Luc, établie par Grégoire XIII &
par Sixte-Quint, l'attention des Souverains,
enfin tous les efforts des causes morales n'ont
pu donner une postérité à ces grands Arti-
sans nés sans ancêtres. L'Ecole de Venise
& celle de Florence dégénérèrent & s'anéan-
tirent en soixante ans. Il est vrai que la

Peinture se maintint à Rome en splendeur durant un plus grand nombre d'années. Au milieu du siècle dernier on y voyoit même encore de grands maîtres. Mais ces Peintres étoient des étrangers, tels que le Pouffin, les Eleves des Carraches qui vinrent faire valoir à Rome les talens de l'Ecole de Boulogne, & quelques autres. Comme cette Ecole avoit fleuri plustard que celle de Rome, elle a survécu à la première. Qu'on me permette l'expression, il ne vint point de tail- lis à côté de ces grands chênes. Le Pouffin en trente années de travail assidu dans un atelier placé au milieu de Rome, ne forma point d'Eleve qui se soit acquis un grand nom dans la Peinture, quoique ce grand homme fût aussi capable d'enseigner son art, qu'aucun maître qui jamais l'ait professé. Dans la même ville, mais en d'autres tems, Raphaël mort aussi jeune que l'étoient ses Eleves, avoit formé dans le cours de dix ou douze années une Ecole de cinq ou six Peintres, dont les ouvrages font encore une partie de la gloire du maître. Enfin toutes les Ecoles d'Italie, celles de Venise, de Rome, de Parme & de Boulogne, où les grands sujets se multiplioient si facilement dans les bons tems, en sont aujourd'hui dénuées.

Cette

Cette décadence est arrivée précisément en des tems où l'Italie jouissoit des jours les plus heureux dont elle ait joui depuis la destruction de l'Empire Romain par les Barbares. Toutes les conjonctures qui décideroient de la destinée des beaux arts, s'il étoit vrai que cette destinée dépendît uniquement des causes morales, concouroient à les faire fleurir, quand ils y sont tombés en décadence. Ce fut depuis l'expédition de notre Roi Charles VIII à Naples (*), jusqu'à la paix faite à Cambrai 1529, entre Charles-Quint & François premier, laquelle fut bientôt suivie de la dernière révolution de l'Etat de Florence, que les guerres désolèrent l'Italie. Durant trente-quatre ans, l'Italie, pour me servir de l'expression familière à ses Historiens, fut foulée aux pieds par les nations barbares. Le Royaume de Naples fut conquis quatre ou cinq fois par différens Princes, & l'Etat de Milan changea de maître encore plus souvent. On vit plusieurs fois, des clochers de Venise, les armées ennemies; & Florence fut presque toujours en guerre, ou contre les Médicis qui la vouloient assujettir, ou contre les Pisans qu'elle vouloit remettre sous le joug. Rome vit plus d'une

M 4

fois

(*) En 1494.

fois des troupes ennemies ou suspectes dans ses murailles, & cette Capitale des beaux arts, fut saccagée par les armes de l'Empereur Charles-Quint, avec autant de barbarie que le seroit une ville prise d'assaut par les Turcs. Ce fut précisément durant ces trente-quatre années que les Lettres & les Arts firent en Italie ces progrès qui semblent encore prodigieux aujourd'hui.

Depuis la dernière révolution de l'Etat de Florence jusqu'à la fin du seizième siècle, le repos de l'Italie ne fut interrompu que par des guerres de frontière ou de courte durée. Aucune de ses grandes villes ne fut saccagée, & il n'arriva plus de révolutions violentes dans les cinq États principaux qui la partagent presque entr'eux. Les Allemands ni les François n'y firent plus d'invasion, si l'on en excepte l'expédition du Duc de Guise à Naples sous Paul IV, laquelle fut plutôt une course qu'une guerre. Le dix-septième siècle a été pour l'Italie un temps de repos & d'abondance jusqu'à sa dernière année. Ce fut durant tous les temps dont j'ai parlé que les Vénitiens amassèrent des sommes immenses en argent monnoyé, & qu'ils firent faire leur fameuse chaîne d'or à laquelle on ajoutoit tous les ans de nouveaux anneaux. Ce fut

fut alors que Sixte-Quint mit dans le trésor Apostolique cinq millions d'écus d'or; que la banque de Genes se remplit, que les grands Ducs mirent ensemble de si grosses sommes; que les Ducs de Ferrare remplirent leurs coffres; en un mot, que tous ceux qui gouvernoient en Italie, à l'exception des Vicerois de Naples & des Gouverneurs de Milan, trouvoient, après les dépenses courantes & les dépenses faites par précaution, un superflu dans le revenu de chaque année lequel on pouvoit épargner; voilà le symptôme le plus certain d'un Etat florissant. Néanmoins ce fut durant ces années de prospérité que les Ecoles de Rome, de Florence, de Venise, & successivement que celle de Boulogne s'appauvrirent & devinrent dénuées de bons sujets. Comme leur midi s'étoit trouvé fort près de leur Levant, leur couchant ne se trouva pas bien éloigné de leur midi, Je ne veux point prévoir la décadence de notre siècle, quoiqu'un homme (*) qui a beaucoup d'esprit, ait écrit, il y a déjà plus de quarante ans, en parlant des beaux ouvrages que ce siècle a produit. *Il en faut convenir de bonne foi, il y a environ dix ans que ce*

M 5

bon

(*) M. de Fontenelle, Digression sur les Anciens & les Modernes.

bon tems est passé. M. Despréaux, avant que de mourir, vit prendre l'essor à un Poète Lyrique né avec les talens de ces anciens Poètes, à qui Virgile donne une place honorable dans les Champs Elisées, pour avoir enseigné les premiers la morale aux hommes encore féroces. Les ouvrages de ces anciens Poètes qui furent un des premiers liens de la société, & qui donnerent lieu à la fable d'Amphion, ne contenoient pas des maximes plus sages que les Odes de l'Auteur dont je parle, à qui la nature ne sembloit avoir donné du génie que pour parer la morale, & pour rendre aimable la vertu. D'autres qui vivent encore, mériteroient que je fisse une mention honorable de leurs ouvrages; mais comme dit Velleius Paterculus, en un cas à peu près pareil, *vivorum censura difficilis.* Il est trop délicat d'entreprendre le *recensement* des Poètes vivans.

Si nous remontons au siècle d'Aguste, nous verrons que les Lettres, les Arts, & principalement la Poësie, tomberent en décadence, quand tout conspiroit à les soutenir. Ils dégénérèrent durant les plus belles années de l'Empire Romain. Bien des gens pensent que les Lettres & les Arts périrent ensevelis sous les ruines de cette Monarchie
ren-

renversée & dévastée par les peuples Septentrionaux. On suppose donc que les inondations des barbares, suivies du bouleversement entier de la société dans la plupart des lieux où ils s'établirent, ôterent aux peuples conquis les commodités nécessaires pour cultiver les Lettres & les Arts, & même l'envie de le faire. Les Arts, dit-on, ne peuvent subsister en un pays dont les villes sont changées en campagnes, & les campagnes en déserts.

*Tanti causa mali Latio gens aspera aperto
Sapius irrumpens, sunt jussi vertere morem
Ausonida victi (*)*.

Cette opinion, pour être communément reçue, n'en est pas moins fautive. Les opinions fausses, en histoires, s'établissent aussi facilement que les opinions fausses en philosophie. Les Lettres, & les Arts étoient déjà tombés en décadence, ils avoient déjà dégénéré, quoiqu'on ne laissât pas de les cultiver avec soin, quand ces nations, le fleau du genre humain, quitterent les neiges de leur patrie. On peut regarder le Buste de Caracalla comme le dernier soupir de la Sculpture Romaine. Les deux Arcs de triomphe
qui

(*) Vida Poët. lib. prim.

qui furent élevés à Severe son pere, les chapiteaux des colonnes qui étoient au Septizone, qu'on a transportées en différentes Eglises, lorsqu'il fut abbattu, & les statues connues pour être faites dans ce tems-là, & qui nous sont demeurées, montrent que la Sculpture & l'Architecture étoient déjà déchues sous le regne de ce Prince & de ses enfans. Tout le monde fait que les bas-reliefs du plus grand de ces deux Arcs de triomphe, sont de mauvaise main. On peut croire cependant que les Sculpteurs les plus habiles y furent employés, quand ce n'auroit été que par égard pour le lieu où l'on l'élevoit. C'étoit dans le quartier le plus considérable de la ville au bout du *Forum Romanum* & comme on a sujet de le croire, au bas de celui des escaliers destinés à monter au Capitole, qui s'appelloit *les cent degrés*. Or Severe régnoit plus de deux cens ans avant la premiere prise de Rome par Alaric. Depuis cet Empereur les Arts allerent toujours en dégénérant.

Les monumens qui nous restent des successeurs de Severe, sont encore moins d'honneur à la Sculpture, que ne lui en font les bas-reliefs du plus grand des deux Arcs de triomphe élevé à l'honneur de ce Prince.

Les

Les Médailles Romaines, frappées après le regne de Caracalla, & après celui de Macrin son successeur, qui ne lui survéquit que deux ans, sont très-inférieures à celles qui furent frappées sous les trente premiers Empereurs. Après Gordien Pie, elles dégénérèrent encore plus sensiblement, & sous Gallien qui regnoit cinquante ans après Caracalla, elles n'étoient plus qu'une vilaine monnoie. Il n'y a plus ni goût, ni dessein dans leur gravure, ni entente dans leur fabrication. Comme ces Médailles étoient une monnoie destinée autant pour instruire la postérité des vertus & des belles actions du Prince sous le regne de qui l'on les frappoit, qu'à servir dans le commerce, on peut bien croire que les Romains, aussi jaloux de leur mémoire, qu'aucun autre peuple, employoient à les faire les ouvriers les plus habiles qu'ils pussent trouver. Il est donc raisonnable de juger par la beauté des Médailles, de l'état où étoit la gravure sous chaque Empereur, & la gravure est un art qui suit la Sculpture pas à pas. Les observations qu'on fait par le moyen des Médailles, sont confirmées par ce qu'on remarque dans les ouvrages de Sculpture dont on connoît le tems & qui subsistent encore. Par exemple, les Médailles
du

du grand Constantin, qui regnoit cinquante ans après Gallien, sont très-mal gravées : elles sont d'un mauvais goût, & nous voyons aussi par l'Arc de triomphe élevé à l'honneur de ce Prince, qui subsiste encore à Rome aujourd'hui, que sous son regne & cent ans avant que les Barbares prissent Rome, la Sculpture y étoit redevenue un art aussi grossier qu'elle pouvoit l'être au commencement de la première guerre Punique.

Quand le Sénat & le peuple Romain voulurent ériger à l'honneur de Constantin cet Arc de triomphe, il ne se trouva point apparemment dans la Capitale de l'Empire un Sculpteur capable d'entreprendre l'ouvrage. Malgré le respect qu'on avoit à Rome pour la mémoire de Trajan, on dépouilla l'Arc élevé autrefois à son honneur de ses ornemens, & sans égard à la convenance, on les employa dans la fabrique de l'Arc qu'on élevoit à Constantin. Les Arcs triomphaux des Romains n'étoient pas, comme les nôtres, des monumens imaginés à plaisir, ni leurs ornemens, des embellissemens arbitraires qui n'eussent pour règles que les idées de l'Architecte. Comme nous ne faisons pas de triomphe réels, & qu'après nos victoires, on ne conduit pas en pompe le Triomphateur
sur

sur un char précédé de captifs, les Sculpteurs modernes peuvent se servir, pour embellir leurs Arcs allégoriques, des trophées & des armes qu'ils inventent à leur gré. Les ornemens d'un de nos Arcs triomphaux peuvent ainsi convenir la plupart à un autre Arc. Mais comme les Arcs triomphaux des Romains ne se dressaient que pour éterniser la mémoire d'un triomphe réel, les ornemens tirés des dépouilles qui avoient paru dans un triomphe, & qui étoient propres pour orner l'Arc qu'on dressait, afin d'en perpétuer la mémoire, n'étoient point propres pour embellir l'Arc qu'on élevoit en mémoire d'un autre triomphe, principalement si la victoire avoit été remportée sur un autre peuple que celui sur qui avoit été remportée la victoire, laquelle avoit donné lieu au premier triomphe comme au premier Arc. Chaque nation avoit alors ses armes & ses vêtemens particuliers très-connus dans Rome. Tout le monde y favoit distinguer le Dace, le Parthe & le Germain; ainsi qu'on favoit distinguer les François des Espagnols, il y a cent ans, & quand ces deux nations portoient encore chacune des habits faits à la mode de son pays. Les Arcs triomphaux des Anciens étoient donc des monumens historiques, & qui

qui exigeoient une vérité historique, à laquelle il étoit contre la bienséance de manquer.

Néanmoins on embellit l'Arc de Constantin, des captifs Parthes, & des trophées composées de leurs armes & de leurs dépouilles, ornemens enlevés de l'Arc de Trajan. C'étoit sur les Parthes que Trajan avoit pris nos dépouilles; mais Constantin n'avoit encore rien eu à dévéneler avec cette nation. Enfin on orna l'Arc avec des bas-reliefs, où tout le monde reconnoissoit, & où tout le monde reconnoît encore la tête de Trajan. Il ne faut pas dire que ce fut pour avoir plutôt fait qu'on sacrifia le monument de Trajan pour élever l'Arc de Constantin. Comme on ne pouvoit pas le composer entièrement de morceaux rapportés, il fallut qu'un Sculpteur de ce tems-là fit quelques bas-reliefs qui servissent à remplir les vuides. Tels sont les bas-reliefs qui se voyent sous l'arcade principale, les Divinités qui sont en dehors de l'Arc, posées sur les moulures du ceintre des deux petites arcades, ainsi que les bas-reliefs écrasés, placés sur les clefs de voute de ces arcades. Toute cette Sculpture qu'on distingue d'avec l'autre, en approchant de l'Arc, est fort au-dessous du bon Gothique, quoique,

que, suivant les apparences, le Sculpteur le plus habile de la Capitale de l'Empire y ait mis la main. Enfin, quand Constantin voulut embellir sa nouvelle Capitale, Constantinople, il ne fût mieux faire que d'y transporter quelques-uns des plus beaux monumens de Rome. Cependant comme la Sculpture dépend plus des causes morales que la Peinture & la Poësie; comme les causes physiques n'ont point sur la Sculpture le même empire qu'elles ont sur les deux autres arts, la Sculpture doit décheoir plus lentement qu'eux, & même plus lentement que l'éloquence. Aussi voyons-nous, par ce que Pétrone nous dit de la Peinture, que cet art baïssoit déjà dès le tems de l'Empereur Néron.

Quant à la Poësie, Lucain fut le successeur de Virgile, & il y a déjà bien des degrés en descendant de l'Enéide à la Pharsale. Après Lucain parut Stace, dont les Poësies sont réputées très-inférieures à celles de Lucain. Stace, qui vivoit sous Domitien, ne laissa point de successeurs. Horace n'en avoit pas eu dans le genre Lyrique. Juvenal soutint la Satyre jusques sous l'empire d'Adrien, mais ses poësies peuvent être regardées comme le dernier soupir des Muses Romaines.

Aufonne & Claudien, qui voulurent ranimer la Poësie Latine, ne rendirent au jour qu'un phantôme qui lui ressembloit. Leurs vers n'ont ni le nombre, ni la force de ceux qui furent faits sous le regne d'Auguste. Tacite, qui écrivoit sous Trajan, est le dernier Historien Latin. C'est être le dernier que de n'avoir pas eu d'autre successeur que l'abbréviateur de Trogue Pompée. Quoique les Savans paroissent incertains du tems où Quinte - Curce (*) écrivoit son histoire d'Alexandre, & que quelques-uns l'aient cru un Ecrivain postérieur à Tacite; il me paroît décisif par un passage de son livre que cet Auteur la composa sous l'Empire de Claudius, & par conséquent qu'il l'écrivoit environ quatrevingt ans avant que Tacite écrivît. Quinte-Curce dit (**) à l'occasion des malheurs dont la mort d'Alexandre fut suivie, parce que les Macédoniens prirent plusieurs Chefs à la place d'un seul: Que Rome avoit pensé périr depuis peu par le projet de rétablir la République. Or on reconnoît dans le récit magnifique qu'il fait de cet événement, toutes les principales circonstances du tumulte qui arriva dans Rome, quand le Sénat

(*) Justin.

(**) Quint-Curt. lib. 10. sect. 9.

nat voulut après la mort de Caligula, rétablir le gouvernement Républicain, & quand ses partisans se cantonnerent contre les cohortes Prétoriennes qui vouloient avoir un Empereur. Quinte-Curce caractérise si bien toutes les circonstances de l'avènement de Claudius à l'Empire qui calma le tumulte; il parle si nettement de la famille de Claudius, qu'on ne sauroit hésiter sur l'application de ce passage, d'autant plus que l'exposé qu'on y trouve ne peut être appliqué à l'avènement à l'Empire d'aucun des trente successeurs immédiats de Claudius. On ne sauroit entendre ce passage de Quinte-Curce, que de l'avènement de Claudius à l'Empire, ou de celui de Gordien Pie.

Soixante années après Auguste, Quintilien écrivoit déjà sur les causes de la décadence de l'éloquence Latine. Longin qui écrivoit sous Gallien, a fait un chapitre sur *les causes de la décadence des esprits* à la fin de son traité du Sublime. Il ne restoit plus que l'Art Oratoire. Les Orateurs avoient disparu. La décadence des Lettres & des Arts étoit déjà un objet sensible. Il frappoit assez les personnes capables de faire des réflexions pour les obliger d'en rechercher les causes. C'étoit longtems avant que les Barbares déva-

flaſſent l'Italie, qu'elles faiſoient cette obſervation.

On remarquera encore que les Lettres & les Arts commencerent à décheoir ſous des Empereurs magnifiques, & qui les cultivoient eux-mêmes. La plupart de ces Princes ſe piquoient d'être Orateurs, & pluſieurs d'entr'eux vouloient être Poètes. Néron, Adrien, Marc-Aurele & Alexandre Severe ſavoient peindre. Croit-on que les arts fuſſent ſans conſidération ſous leur regne? Enfin dans les quatre ſiècles qui ſe ſont écoulés depuis Jules Céſar juſqu'à l'inondation des Barbares, il y eut de ſuite pluſieurs regnes tranquilles qu'on peut regarder comme le ſiècle d'or réel & hiſtorique. Nerva, Trajan, Adrien, Antonin Pie & Marc-Aurele qui ſe ſuccéderent immédiatement, & dont l'avénement à l'Empire fut auſſi paiſible que celui d'un fils qui ſuccède à ſon pere, étoient à la fois de grands Princes & de bons Princes. Leurs regnes contigus compoſent preſque un ſiècle de cent ans.

Il eſt vrai que pluſieurs Empereurs furent des tyrans, & que les guerres civiles, par le moyen deſquelles un grand nombre de ces Princes parvint à l'Empire, ou le perdit, furent très-fréquentes. Mais la mauvaiſe humeur

meur de Caligula, de Néron, de Domitien, de Commode, de Caracalla & de Maximin, ne tomboit guéres sur les gens de Lettres, & tomboit encore moins sur les Artisans. Lucain, le seul homme de Lettres distingué, qui ait été mis à mort dans ces tems-là, fut condamné comme conspirateur, & non pas comme Poëte. La mort de Lucain dégoûta-t-elle ceux qui avoient du génie de faire des vers? Stace, Juvenal, Martial & plusieurs autres qui ont pu le voir mourir, n'ont pas laissé de composer. La mauvaise humeur des Empereurs, n'en vouloit qu'aux Grands de l'Etat. L'envie que les plus cruels avoient d'être bien avec le peuple, & qui les obligeoit à rechercher sa faveur, en lui donnant toutes sortes de fêtes & de spectacles, les engageoit à procurer l'avancement des Lettres & des Arts.

Quant à ces guerres civiles dont on parle tant, la plupart se firent hors de l'Italie, & elles furent terminées en deux campagnes. Elles n'ont pas troublé quarante années des trois cens années qu'on compte depuis Auguste jusqu'à Galien. La guerre civile d'Othon contre Vitellius, & celle de Vitellius contre Vespasien, qui ne durèrent pas,

mises ensemble, l'espace de neuf mois, ne purent certainement pas préjudicier aux Lettres & aux beaux Arts, autant que les guerres civiles du grand Pompée & de ses enfans contre César, autant que la guerre civile de Modène, & que les autres guerres civiles que fit Auguste contre les meurtriers de César, & contre Marc-Antoine. Cependant les guerres civiles où César & Auguste eurent part, n'arrêterent pas le progrès des Lettres & des Arts. La mort de Domitien fut l'ouvrage d'un complot de Valets; & le lendemain de sa mort, Nerva regnoit déjà paisiblement. Les choses se passerent à peu près de même à la mort de Commode, & à celle de Pertinax, les premiers des Empereurs qui furent tués & déposés après Domitien. Severe déposséda Didius Julianus sans combat, & la guerre qu'il fit dans l'Orient contre Pescennius Niger, & celle qu'il fit ensuite dans les Gaules contre Clodius Albinus, n'empêchoient pas les Artisans & les Savans de Rome de travailler, non plus que les révolutions subites qui se passerent en Asie, & qui mirent Macrin à la place de Caracalla, & Heliogabale à la place de Macrin. Il est vrai que ces révolutions tumultueuses arrivoient quelquefois dans Rome, mais elles se

ter-

terminoient en un jour ou deux, & sans être suivies de ces accidens qui peuvent retarder le progrès des Arts & des Sciences.

Néron fut déposé dans Rome, sans qu'il s'y donnât aucun combat. Le meurtre de Galba, & l'avènement d'Othon au trône fut l'ouvrage d'une matinée, & le tumulte ne coûta point la vie à cent personnes. Le peuple regarda les combats que les troupes de Vespasien & celles de Vitellius se donnaient dans Rome durant un jour, sans y prendre plus d'intérêt qu'il avoit coutume d'en prendre aux combats des Gladiateurs. Maximin fut déposé, & les Gordiens Africains mis en sa place, sans qu'il se fit à Rome d'autre mouvement que s'il se fût agi de l'exécution d'un arrêt rendu contre un particulier. Quand les Gordiens furent morts en Afrique, Pupprien & Balbin leur succéderent sans tumulte, & deux jours virent naître & finir la guerre qui commença entre le peuple & les cohortes Prétoriennes, quand ces deux Empereurs furent assassinés, & Gordien Pie mis en leur place. Les autres révolutions furent promptes, & nous avons déjà dit qu'elles arriverent hors de Rome. Enfin les guerres civiles des Romains, sous

leurs cinquante premiers Empereurs, étoient des guerres que les armées faisoient, les unes contre les autres, pour se disputer l'avantage de donner un maître à l'Empire, & les deux partis ménageoient les Provinces avec autant de soin qu'on ménage dans les guerres que nos Princes Chrétiens ne se font que trop souvent, les pays qu'on espère de conquérir & de garder. Il y arrive bien des désordres, mais ils ne sont pas tels qu'ils ensevelissent les arts & les sciences. Toutes les guerres n'empêchent pas leurs progrès. Celles-là seulement peuvent être citées comme une des causes de leur décadence, qui mettent l'état des particuliers en danger; celles dans lesquels il devient esclave, de citoyen qu'il étoit auparavant, ou qui le privent du moins de la propriété de ses biens.

Telles étoient les guerres des Perses contre les Grecs, & celles des Barbares du Nord contre l'Empire Romain. Telles sont les guerres entre les Turcs & les Chrétiens, où le peuple entier court encore de plus grands dangers que ceux où les soldats sont exposés dans les guerres ordinaires. De pareilles guerres anéantissent certainement les Arts & les Sciences dans les pays qu'elles désolent: mais les guerres réglées, où le peuple ne court

court d'autre risque que celui de changer de Maître & d'appartenir à un Prince Chrétien plutôt qu'à un autre, ne peuvent tout au plus anéantir les Arts & les Sciences que dans une ville qui seroit assez malheureuse pour être prise d'assaut & saccagée. La terreur que ces guerres répandent, peut tout au plus retarder leurs progrès durant quelques années, & il paroît même qu'elle ne les retarde pas. Je ne sai par quelle fatalité les Arts & les Sciences ne fleurissent jamais mieux qu'au milieu de ces guerres. La Grece en essuya plusieurs dans le siècle de Philippe le pere d'Alexandre le Grand. Ce fut dans le tems des guerres civiles qui affligèrent l'Empire Romain sous César & sous Auguste, que les Sciences & les beaux Arts firent à Rome de si grands progrès. Depuis 1494 jusques en 1529, l'Italie fut presque toujours en proye à des armées composées en grande partie de soldats étrangers. Les Pays-Bas des Espagnols étoient attaqués par la France & par la Hollande, lorsque l'Ecole d'Anvers fleurit. N'est-ce pas durant la guerre que les Lettres & les Arts ont fait en France leurs progrès les plus grands?

On ne trouve donc point, quand on y veut faire sérieusement réflexion, que durant

les trois siècles qui suivirent le meurtre de César, l'Empire Romain ait essuyé aucune de ces guerres affreuses, qui sont capables de faire tomber en décadence les Lettres & les beaux Arts. Ce ne fut que sous Gallien que les Barbares commencèrent d'avoir quelques établissemens permanens sur les terres de l'Empire, & que les Tyrans se cantonnerent dans les Provinces. Ces Gouverneurs qui s'y rendirent Souverains, pouvoient bien donner lieu à la dévastation de quelques pays par les guerres qu'ils faisoient les uns aux autres dans des Provinces qui n'étoient pas gardées l'une contre l'autre par des frontieres fortifiées, parce qu'elles avoient appartenu longtems au même maître; mais ces dévastations n'étoient pas capables de faire tomber les Lettres & les Arts dans la décadence où ils tomberent. La capitale de l'Etat fut toujours dans un Etat contigu, le séjour des Arts. Ainsi tous les bons Ouvriers de l'Empire Romain devoient se rassembler à Rome. Il n'y a donc que les dévastations de la ville de Rome qu'on puisse alléguer comme une des causes de l'anéantissement des Arts & des Lettres. Or, la ville de Rome jusqu'à sa prise par Alaric, événement qui n'arriva que quatre cens cinquante ans après la mort de

de César, fut toujours la capitale d'un grand Empire, où l'on élevoit chaque jour des bâtimens superbes. Les tumultes des cohortes Prétoriennes n'ont pas empêché qu'il n'y eût de grands Peintres, de grands Sculpteurs, de grands Orateurs & de grands Poètes, puisqu'ils n'empêchoient pas qu'il ne s'y trouvât un peuple entier d'Artisans médiocres. Quand les Arts sont assez cultivés pour former un grand nombre d'Artisans médiocres, ils en formeroient d'excellens, si le génie ne manquoit pas aux Ouvriers.

Rome est encore aujourd'hui remplie de tombeaux & de statues qu'on reconnoît certainement par les inscriptions ou par les coëffures de femmes, pour avoir été fait depuis l'Empire de Trajan jusques à l'Empire de Constantin. Comme les Romaines changeoient leurs coëffures aussi souvent que les Françoises changent la leur, on peut connoître à peu près par la forme des coëffures, qui se trouvent dans les monumens Romains, sous quel Empereur ils ont été faits; & cela, parce que nous savons par les médailles des femmes & des parentes des Empereurs, en quel tems une certaine mode a eu cours. C'est ainsi qu'on pourroit, à l'aide du recueil des modes en usage en France depuis trois cens
ans,

ans, & que Monsieur de Gaignieres avoit ramassé, juger du tems où la figure d'une Dame Françoisé en habit de Ville, auroit été faite.

Il y avoit, disent des Auteurs du quatrième siècle, plus de statues à Rome que d'hommes vivans. Les plus belles statues de la Grece, dont les restes nous sont si précieux, étoient de ce nombre. Depuis Caracalla, ces statues ne formerent plus de 'grands Sculpteurs. Leur vertu demeura suspendue jusques au tems du Pape Jules II. Cependant on continuoit encore sous Constantin de faire élever à Rome des bâtimens somptueux, & par conséquent de faire travailler les Sculpteurs. Il n'y eut peut-être jamais une plus grande quantité d'Ouvriers à Rome, que lorsqu'il n'y en avoit plus de bons. Combien Severe, Caracalla, Alexandre Severe & Gordien Pie, firent-ils élever de bâtimens superbes? On ne peut voir les ruines des Thermes de Caracalla, sans être surpris de l'immensité de cet édifice. Auguste n'en bâtit pas d'aussi vaste. Il n'y eut jamais un édifice plus somptueux, plus chargé d'ornemens & d'incrustations, ni qui fit plus d'honneur par sa masse à un Souverain, que les Thermes de Diocletien, l'un des successeurs de Gallien.

Une

Une Salle de cet édifice fait aujourd'hui l'Eglise des Chartreux de Rome. Une des loges des Portiers fait une autre Eglise. Celle des Fueillans à *Termini*.

Aujoutons encore une remarque à ces considérations. La plupart des Sculpteurs Romains faisoient leur apprentissage dans l'état d'esclaves. On peut donc croire que les Marchands, dont la profession étoit de négocier en esclaves, examinoient avec soin & avec capacité, si parmi les enfans qu'ils élevoient pour les vendre, il ne s'en trouvoit pas quelqu'un qui fût propre à devenir un Sculpteur habile. On peut imaginer aussi, avec quel soin ils donnoient à ceux qu'ils jugeoient capables d'exceller dans la Sculpture, l'éducation propre à perfectionner leur talent. Un esclave, bon ouvrier, étoit alors un trésor pour son maître, soit qu'il voulut vendre la personne ou les ouvrages de cet esclave. Or les voies qu'on peut employer pour obliger un jeune esclave à s'appliquer au travail, sont tout autrement efficaces que celles qu'on peut employer pour y porter des personnes libres. Quel aiguillon d'ailleurs pour un esclave, que l'espérance de sa liberté ! Les chefs-d'œuvres, dont nous admirons les vestiges, étoient encore dans les places publiques,

ques, & l'on ne fauroit imputer qu'aux causes morales la grossiereté des Artisans, qui ne sont venus qu'après le sac de Rome par Alaric.

Pourquoi les Lettres & les Arts ne se sont-ils pas soutenus dans la Grece au même point d'élevation où ils étoient sous le pere d'Alexandre, & sous les premiers successeurs de ce conquérant? Pourquoi furent-ils toujours *retrogradés*, de maniere que sous Constantin, les ouvriers Grecs étoient redevenus aussi grossiers qu'ils pouvoient l'avoir été deux cens ans avant Philippe. Les Lettres & les Arts sont tombés sensiblement dans la Grece depuis le tems de Persée, le Roi de Macédoine qui fut défait & pris prisonnier par Paul Émile. Mais la Peinture ne s'étoit pas soutenue jusqu'à lui. Elle avoit dégénéré dès le tems des successeurs d'Alexandre (*). *Floruit autem circa Philippum & usque ad successores Alexandri precipue Pictura.* Lucien peut passer pour le seul Poëte qu'ayent produit les tems suivans quoiqu'il n'ait écrit qu'en prose. Plutarque & Dion qui approche plus du tems de Plutarque que de son mérite, sont réputés les meilleurs Auteurs qui ayent écrit depuis que la Grece fut devenue

(*) Quint. Inst. lib. 11. cap. x.

venue une Province de l'Empire Romain. On doit regarder avec vénération les Ecrits de ces deux Grecs. Ils sont l'ouvrage d'Historiens judicieux qui nous racontent avec sens beaucoup de faits importants & curieux, que nous ne tenons que de leurs récits. Les livres de Plutarque surtout, sont le reste le plus précieux de l'antiquité Grecque & Romaine par rapport aux détails & aux faits qu'il nous apprend. On peut dire quelque chose d'approchant de Dion & d'Hérodien, qui écrivirent sous Alexandre Severe & sous Gordien Pie, mais on ne compare pas ces Historiens pour l'art d'écrire avec force comme avec dignité, pour l'art de peindre les grands événemens à Thucydide & à Herodote. Nous avons parlé de l'usage qu'on pouvoit faire des médailles pour connoître l'état où les Arts se trouvoient dans le tems qu'elles ont été frappées. Or les médailles frappées en très-grand nombre à l'honneur & avec la tête des Empereurs dans tous les pays de l'Empire Romain, où l'on parloit Grec, sont mal gravées en comparaison de celles qui se frappoient à Rome en même tems sous l'autorité du Sénat, dont elles portent la marque. Par exemple, les médailles de Severe frappées à Corfou, & que la découverte d'un trésor

trésor qui fut faite dans cette Isle il y a environ soixante ans, a renduës très-communes, ne sont point comparables aux médailles latines de cet Empereur frappées à Rome. Néanmoins les médailles de Corfou sont des médailles grecques les mieux frappées. La regle générale ne souffre point d'exception.

La Grece, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à son assujettissement aux Romains, n'essuya point cependant de ces guerres qui sont capables de faire oublier durant des siècles entiers les Lettres & les Arts. Le tumulte que causa l'irruption des Gaulois dans la Grece, environ cent ans après la mort d'Alexandre, ne dura point longtems. Mais supposons que les Lettres & les Arts ayent pu souffrir par les guerres qui se firent entre les successeurs d'Alexandre, & par celles que firent les Romains contre deux Rois de Macédoine & contre les Etoliens, les Lettres & les Arts auroient dû remonter vers la perfection, dès que la tranquillité de la Grece eut été rendue stable & permanente par sa soumission aux Romains. L'étude des Artisans ne fut interrompue que par la guerre de Mithridate, & par les guerres civiles des Romains qui donnerent, à différentes reprises, quatre ou
cinq

cinq ans d'inquiétudes à diverses Provinces. Au plus tard les Lettres & les Arts auroient dû se relever sous le regne d'Auguste qui les fit fleurir à Rome. La Grece, après la bataille d'Actium, jouit durant trois siècles, de ses jours les plus tranquilles. Sous la plupart des Empereurs Romains, la soumission de la Grece à l'Empire, fut plutôt une mouvance qui assuroit la tranquillité publique qu'un asservissement à charge aux particuliers & préjudiciable à la société. Les Romains ne tenoient pas un corps de troupes dans la Grece, comme ils en tenoient en d'autres Provinces. La plupart des villes s'y gouvernoient par leurs anciennes Loix, & généralement parlant, de toutes les dominations étrangères aucune ne fut jamais moins à charge aux peuples soumis que la domination des Romains. C'étoit un gouvernail plutôt qu'un joug. Enfin les guerres que les Athéniens, les Thébains & les Lacédémoniens s'étoient faites, celles de Philippe contre les autres Grecs, avoient été bien plus funestes par leur durée & par leurs événemens, que celles qu'Alexandre, ni que celles que ses successeurs ou les Romains firent dans la Grece. Cependant ces premières guerres n'avoient pas empêché les Arts & les Sciences d'y faire ces

progrès qui font encore tant d'honneur à l'esprit humain.

Tout ce que vous venez d'alléguer, me répondra-t-on, ne prouve point que sous les Antonins & sous leur successeurs, les Grecs n'eussent pas autant de génie qu'en avoient Phidias & Praxitele : mais leurs Artisans avoient dégénéré, parce que les Romains avoient transporté à Rome les chef-d'œuvres des grands Maîtres, & qu'ils avoient ainsi dépouillé la Grece des objets les plus capables de former le goût, & d'exciter l'émulation des jeunes Ouvriers. La seconde guerre Punique duroit encore quand Marcellus (*) fit transporter à Rome les dépouilles des Portiques de Syracuse, lesquelles donnerent à quelques citoyens Romains un goût pour les Arts, qui devint bientôt à Rome un goût universel, & qui fût cause dans la suite de tant de dépravations. Ceux-là mêmes qui ne connoissent pas le mérite des statues, des vases & des autres curiosités, ne laissent pas dans l'occasion de les emporter à Rome où ils voyoient qu'on en faisoit tant de cas. On conçoit que Mummius qui voulut enrichir Rome des dépouilles de Corinthe, ne s'y connoissoit gueres, par la menace ridicule qu'il

(*) Livius, hist. lib. 25.

qu'il fit aux maîtres des Navires qui les y devoient transporter (*). Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chef-d'œuvres de ces Artisans rares, qui contribuent autant que les grands Capitaines, à rendre leur siècle respectable aux autres siècles. Cependant Mummîus, en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux auxquels il le confioit, les menaça très-sérieusement, que si les statues, les tableaux & les choses dont il les chargeoit de répondre, venoient à se perdre, ils en feroit faire d'autres à leurs dépens. Mais bientôt continuera-t-on, tous les Romains sortirent de cette ignorance, & bientôt le simple soldat ne brisa plus les vases précieux, en saccageant les villes prises. L'armée de Silla rapporta de l'Asie à Rome, où pour parler avec plus de précision, elle y rendit commun tous les goûts des Grecs (**). *Ibi primum insuevit exercitus Populi Romani amare, potare, signaque, tabulas pictas, vasa calata mirari, ea privatim ac publice rapere, delubra spoliare, sacra profanaque omnia polluere.*

O 2

Dès

(*) Vell. Patérc. lib. 2.

(**) Sallust. de Bell. Catilin.

. Dès le tems de la République il y eût plus d'un Verrès plus d'un Romain avoit exercé des droits de conquête sur des Provinces obéissantes. Qu'on voye dans la quatrième Oraison de Cicéron contre ce brigand, la description de ces excès. La licence, loin de finir à Rome avec le gouvernement Républicain, devint un brigandage effrené sous plusieurs Empereurs. On fait avec combien d'impudence Caligula pillâ les provinces. Neron envoya Carinas & Acratus, deux *connoisseurs*, dans la Grece & dans l'Asie, exprès pour y enlever les beaux morceaux de Sculpture qui pouvoient y être restés, & dont il vouloit orner ses nouveaux bâtimens. On ôtoit donc aux pauvres Grecs, comme le dit Juvenal, jusqu'à leurs Penates. On ne leur laissoit pas les moindres petits Dieux qui valussent quelque chose.

*Ipsi deinde lares, si quod spectabile signum,
Si quis in edicula Deus unicus (*).*

Tous ces faits son véritables, mais il étoit encore resté dans la Grece & dans l'Asie un si grand nombre de beaux morceaux de Sculpture, que les Artisans n'y manquoient pas de modèles. Il y avoit encore assez d'objets capables

(*) Juv. Sat. 8.

bles d'exciter leur émulation. Les belles statues qu'on a trouvées dans la Grece, depuis deux ou trois siècles, prouvent bien que les Empereurs Romains & leurs Officiers ne les en avoient pas toutes enlevées. Le Ganimede qui se voit dans la Bibliotheque de S. Marc à Venise, fut trouvé en Grece il y a trois cens ans. L'Andromede qui est chez le Duc de Modene, fut trouvée dans Athenes, quand cette ville fut prise par les Vénitiens durant la guerre terminée par la paix de Carlowitz. Les relations des Voyageurs modernes sont remplies de descriptions des statues & des bas-reliefs qu'on voit encore dans la Grece & dans l'Asie Mineure. Les Romains avoient-ils enlevé les bas-reliefs du temple de la Minerve dans Athenes ? Pour parler des Lettres, avoient-ils enlevé de la Grece tous les exemplaires d'Homere, de Sophocle & des autres Ecrivains du bon tems ? Non, mais ces jours heureux étoient passés. L'industrie des Grecs avoit dégénéré en artifice, comme leur sagacité en esprit de finesse. Les Grecs, au talent de s'entretenir près, étoient redevenus grossiers. Durant les six derniers siècles de l'Empire de Constantinople, ils étoient moins habiles, principalement dans

les Arts, qu'ils ne l'avoient été au tems d'Amintas Roi de Macédoine. Il est vrai que le siècle heureux de la Grece a duré plus longtems que le siècle d'Auguste & que le siècle de Leon X. Les Lettres s'y sont même soutenues longtems après la chute des beaux Arts; parce que, généralement parlant, les Grecs dans tous les tems sont nés avec plus d'esprit que les autres hommes. Il semble que la nature ait une force dans la Grece qu'elle n'a pas dans les autres contrées, & qu'elle y donne plus de substance aux alimens, & plus de malignité aux poisons. Les Grecs ont poussé le vice & la vertu plus loin que les autres hommes.

La ville d'Anvers a été durant un tems l'Athenes des pays en deçà les Monts. Mais quand Rubens commença de rendre son Ecole fameuse, les causes morales n'y faisoient rien d'extraordinaire en faveur des Arts. Si c'étoit l'état florissant des Villes & des Royaumes, qui seul amenât la perfection des beaux Arts, la Peinture devoit être en sa splendeur dans Anvers soixante ans plutôt. Quand Rubens parut, Anvers avoit déjà perdu la moitié de sa splendeur, parce que la République de Hollande nouvelle-

ment

ment établie, avoit attiré chez elle la moitié du commerce d'Anvers. La guerre étoit aux environs de cette ville, sur laquelle ses ennemis faisoient tous les jours des entreprises qui mettoient en danger l'état des Marchands, des Ecclesiastiques & de tous les principaux Citoyens. Rubens laissa des Eleves, comme Jordaens & Vandick, qui font honneur à sa réputation, mais ces Eleves sont morts sans disciples qui les aient remplacés. L'Ecole de Rubens a eu le sort des autres Ecoles, je veux dire qu'elle est tombée quand tout paroissoit concourir à la soutenir. Il semble du moins que Quellins, qu'on peut regarder comme son dernier Peintre, doive mourir sans Eleves digne de lui. On n'en connoît pas encore, & il n'y a guères d'apparences qu'il en fasse dans la retraite où il s'est confiné.

Après tout ce que je viens d'exposer, il est clair que les Arts & les Lettres arrivent au plus haut point de leur splendeur par un progrès subit, qu'on ne sauroit attribuer aux causes morales, & il paroît encore que les Arts & les Lettres retombent, quand ces causes font les derniers efforts pour les soutenir.

TROISIEME RÉFLEXION.

Que les grands Peintres furent toujours les contemporains des grands Poètes leurs compatriotes.

Enfin les grands Artisans d'un pays, ont presque tous été contemporains. Non-seulement les plus grands Peintres, de toutes les Ecoles ont vécu dans le même tems, mais ils ont été les contemporains des grands Poètes leurs compatriotes. Les tems où les Arts ont fleuri, se sont encore trouvés féconds en grands sujets dans toutes les sciences, dans toutes les vertus & dans toutes les professions. Il semble qu'il arrive des tems où je ne sai quel esprit de perfection se répand sur tous les hommes d'un certain pays. Il semble que cet esprit s'en retire, après avoir rendu deux ou trois générations plus parfaites que les générations précédentes & que les générations suivantes.

Dans le tems où la Grece étoit féconde en Appelles, elle étoit aussi fertile en Praxiteles & en Lysippes. C'étoit alors que vivoient ses plus grands Poètes, ses plus grands Orateurs & ses plus grands Philosophes. Socrate, Platon, Aristote, Demosthene, Iso-
crate,

crate, Thucydide, Xenophon, Eschile, Euripide, Sophocle, Aristophane, Menandre & plusieurs autres, ont vécu dans le même siècle. Quels hommes que les Généraux Grecs de ces tems-là! Quels grands exploits ne faisoient-ils pas avec de petites armées! Quels Princes que Philippe Roi de Macédoine & son fils! Qu'on ramasse tout ce que la Grece a produit d'hommes illustres dans les siècles qui se sont écoulés depuis Persée Roi de Macédoine, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, & l'on ne trouvera pas dans ces dix-sept siècles de quoi composer un essain de grands hommes en toutes sortes de professions, qui soit aussi nombreux que celui qu'on peut ramasser sans sortir du siècle de Platon. Toutes les professions dégénérèrent en Grece en même tems que les Lettres & les Arts. Tite-Live appelle Philopemen, un des Préteurs des Achéens durant le regne de Persée Roi de Macédoine, le dernier des Grecs.

Le siècle d'Auguste eût la même destinée qu'avoit eu le siècle de Platon. Parmi les monumens de la Sculpture Romaine, nous n'avons rien de plus beau que les morceaux qui furent faits dans le tems d'Auguste. Tels sont le Buste d'Agrippa son gendre, qui se voit dans la gallerie du Grand Duc, le Ciceron de la

Vigne Mathei, comme les chapiteaux des colonnes du Temple de Jules César, qui sont encore debout au milieu du *Campo Vaccino*, & que tous les Sculpteurs de l'Europe sont convenus de prendre pour modèles, quand ils traitent l'ordre Corinthien. Ce fut sous Auguste que les médailles Romaines commencèrent à devenir belles, & la Gravure est un art qui suit ordinairement la Sculpture dans toutes ses destinées. Nous reconnoissons le tems où plusieurs pierres gravées ont été faites, par les sujets & par les têtes qu'elles représentent. Les plus belles pierres Romaines sont celles que nous reconnoissons pour avoir été faites, du tems d'Auguste. Tel est le Ciceron sur une agathe qui étoit à Charles II. Roi d'Angleterre, & la pierre du Cabinet du Roi qui représente Auguste & Livie. Telle est la pierre donnée au feu Roi par M. Fesch de Basle, où l'on voit Appollon jouant de la Lyre sur un rocher. C'est l'attitude qui caractérise l'Appollon *Actiaque* dans les médailles d'Auguste, sous qui cette nouvelle dignité parut au monde, après qu'il eut gagné la bataille d'Actium. On a même une autre raison de croire que ces pierres ont été gravées du tems d'Auguste. C'est le nom des Graveurs qu'on y lit dans la place où le nom de l'Ouvrier

vrier se trouve gravé quelquefois dans ces fortes d'ouvrages. Or Plinè & d'autres nous apprennent que ces (*) excellens Graveurs sur les pierres, travailloient sous cet Empereur. On peut encore citer l'agathe en relief qui se voit à Vienne dans le cabinet de l'Empereur, laquelle représente Auguste & Livie, ainsi que celle dont le P. de Montfaucon nous a donné le dessein dans son voyage d'Italie, & qui représente Marc-Antoine (**) & Cleopatre. Enfin le plus précieux des bijoux antiques, l'agathe de la Sainte Chapelle de Paris, dont l'explication a exercé le savoir de cinq Antiquaires des plus illustres, fut faite sous Auguste ou sous ses deux premiers successeurs. Peiresc, Trifan, Albert Rubens, M. le Roi & le P. Hardouin sont d'accord sur ce point-là.

On peut dire de l'Architecture Romaine ce que nous venons de dire de la Sculpture. Le théâtre de Marcellus, le portique & les décorations intérieurs de la Rotonde, le temple de Jules César dans le *Campo Vaccino*, le temple du Jupiter Augur à Tarracine, qu'on fait par une inscription gravée sur un des marbres du gros mur, être l'ou-
vrage

(*) Plin. hist. lib. 37.

(**) Pag. 242.

vrage de l'Architecte Pollion (*), & le temple de Castor & Pollux, construit à Naples aux dépens d'un affranchi d'Auguste, sont réputés les monumens de la magnificence Romaine, les plus honorables pour leurs architectures.

Tout le monde fait dès le college que les plus grands Poètes Romains, ou, pour parler plus juste, que tous les grands Poètes Latins, à l'exception de deux ou trois, fleurirent dans le siècle d'Auguste. Ce Prince a vu, ou du moins il a pu voir Virgile, Horace, Properce, Catulle, Tibulle, Ovide, Phedre, Cornelius Gallus, & plusieurs autres dont nous avons perdu les ouvrages; mais qui furent autant admirés de leur tems que ceux que nous admirons encore aujourd'hui. Il a pu voir Lucrece qui mourut l'an de Rome 699, & le jour même que Virgile prit la robe virile, suivant que Donat le remarque dans la vie de Virgile. M. Crééch (**), le dernier & le meilleur Commentateur de Lucrece, s'est trompé dans la vie qu'il nous a donnée de son Auteur, en le faisant mourir

(*) C'est apparemment Vitruve qui s'appelloit VITRUVIUS POLLIO, & qui vivoit sous Auguste.

(**) Son livre fut imprimé à Oxford en 1695.

rir le même jour que Virgile étoit né. Mon intérêt m'oblige de le reprendre ici de cette faute. Voici ce que dit Horace du mérite de Fundanus, de Pollion & de Varius, trois autres Poètes contemporains d'Auguste.

*Arguta meretrice potes, Davoque Chremete
Eludente senem, comis garrire libellos,
Unus vivorum, Fundani. Pollio Regum
Facta canit, pede ter percusso. Fortè epos acer
Ut nemo Varius ducit. Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camana. (*)*

C'est un grand préjugé en faveur de ces Poètes, qu'un Ecrivain aussi judicieux qu'Horace, les mette dans la même classe que Virgile.

La plupart des Poètes que j'ai cités ont pu voir Cicéron, Hortensius & les autres Orateurs Romains les plus célèbres. Ils ont vu Jules César citoyen aussi distingué par son éloquence & par plusieurs vertus civiles, que Capitaine fameux par ses exploits & par son intelligence dans l'art militaire. Tite-Live, le premier des Romains dans l'art d'écrire l'Histoire (**), Salluste l'Historien, que
Pater-

(*) Horat. Sat. I, 10, v. 40.

(**) Vell. Part. lib. 2. Quint. Inst. lib. 10. cap. 1.

Paterculus & Quintilien osent comparer à Thucydide, ont vécu du tems d'Auguste. Ils furent contemporains de Vitruve le plus illustre des Architectes Romains. Auguste étoit déjà né, quand Æsopus & Roscius les plus célèbres Comédiens dont les antiquités Romaines fassent mention, moururent. Quels hommes que Caton d'Utique, Brutus & la plupart des meurtriers de César! Quel homme devoit être Agrippa qui fit une fortune si prodigieuse sous un Prince aussi bon juge du mérite que l'étoit Auguste. Comme le dit Sénèque le pere: (*) *Quidquid Romana facundia habet, quod insolenti Græcia aut opponat aut præferat, circa Ciceronem effloruit. Omnia ingenia, quæ lucem studiis nostris attulerunt, tunc nata sunt. In deterius deinde quotidie data res est.*

Les Pontificats de Jules II, & de Leon X & de Clément VII, si fertiles en grands Peintres, produisirent aussi les meilleurs Architectes & les plus grands Sculpteurs dont l'Italie puisse se vanter. Il parut en même tems des Graveurs excellens dans tous les genres que cet art renferme. L'art naissant des Estampes se perfectionna entre leurs mains au sortir du berceau, autant que la Pein-

(*) M. Ann. Senec. Controv. lib. prim.

Peinture se perfectionna dans les tableaux de Raphaël. Tout le monde connoît le mérite de l'Arioste & du Tasse, qui du moins naquirent dans le même âge. Fracastor, Sannazar & Vida, firent alors les meilleurs vers Latins qui aient été composés, depuis que les Lettres Romains ont jetté de nouvelles fleurs. Quels hommes, chacun en son genre, que Leon X, Paul III, les Cardinaux Bembo & Sadolet, André Doria, le Marquis de Pescaire, Philippe Strozzi, Cosme de Médicis dit le Grand, Machiavel & Guichardin l'Historien? Mais à mesure que les arts sont déchus en Italie, les places & les professions de ces grands hommes ont cessé d'être remplies & d'être exercées par des sujets d'un aussi grand mérite.

Les plus grands Sculpteurs François, Sarrafin, les Anguiers, le Hongre, les Marcy, Girardon, Desjardins, Coizevox, le Gros, Theodon, Puget & plusieurs autres qui travaillent encore, ont vécu sous le regne du feu Roi, ainsi que le Poussin, le Sueur, le Brun, Coypel, Jouvenet, les Boulognes, Forest, Rigault & d'autres qui font honneur à notre Nation? N'est-ce pas sous son regne que les Mansard ont travaillé? Vermeule, Mellan, Edelinck, Simonneau, Nanteuil,
les

les Poilly, Masson, Piteau, Van-Schupen, Mademoiselle Stella, Gerard Audran, le Clerc, Picard & tant d'autres Graveurs, dont les uns sont morts, & les autres vivent encore, ont excellé dans toutes les espèces des gravures. Nous avons encore eu dans le même tems des Orfèvres & des Graveurs de médaille comme Varin, qui méritent que leur réputation dure aussi longtems que celle de Dioscoride & d'Alcimedon. Sarrazin, les Corneilles, Moliere, Racine, la Fontaine, Despréaux, Quinault & Chapelle, ont été successivement les contemporains de tous ces illustres. Ils ont vécu en même tems que Le Nôtre, si célèbre pour avoir perfectionné & même créé en quelque façon l'art des Jardins, en usage aujourd'hui dans la plus grande partie de l'Europe. Lulli qui vint en France si jeune qu'on peut le regarder comme François, bien qu'il fût né en Italie, a tellement excellé dans la musique, qu'il a fait des jaloux parmi toutes les Nations. Il a vécu de son tems des hommes rares par leur talent à toucher toutes sortes d'instrumens.

Tous les genres d'éloquence & de littérature ont été cultivés sous le regne du Roi par des personnes qui seront citées pour modèles

dèles aux Savans, & qui dans l'avenir s'appliqueront aux mêmes études qu'eux. Le Pere Petau, le Pere Sirmond, Monsieur du Cange, Monsieur de Launoi, Messieurs de Valois, & du Chesne, Monsieur d'Herbelot, Monsieur Vaillant, le Pere Rapin, le Pere Commire, le Pere Mabillon, le Pere d'Acheri, le Pere Thomassin, Monsieur Arnaud, Monsieur Paschal, Monsieur Nicole, le Pere le Bossu, Monsieur le Maître, Monsieur de la Rochefoucault, le Cardinal de Retz, Monsieur Bochart, Monsieur Saurin, le Pere Malbranche, Monsieur Claude, Monsieur Descartes, Monsieur Gassendi, Monsieur Rohault, l'Abbé Regnier, Monsieur Patru, Monsieur Huet, Monsieur de la Bruyere, Monsieur Fléchier, Monsieur de Fenelon Archevêque de Cambray, Monsieur Bossuet Evêque de Meaux, le Pere Bourdaloue, le Pere Mascaron, le Pere Desmares, Monsieur de Vaugelas, Monsieur d'Ablancourt, l'Abbé de Saint Réal, Monsieur Pellisson, Monsieur Regis, Messieurs Perrault & tant d'autres ont vu naître les chefs-d'œuvres de Poësie, de Peinture & de Sculpture qui rendront notre siècle célèbre à jamais.

On trouve dans les deux générations qui ont donné à la France les Savans illustres que je viens de nommer, une multitude de grands hommes en toutes sortes de professions. Combien ce siècle fécond en génies, a-t'il produit de grands Magistrats? Le nom de Condé & le nom de Turenne feront l'appellation dont on se servira pour désigner un grand Capitaine, tant que le peuple François subsistera. Quel homme eût été le Maréchal de Guébriant sans la mort prématurée qui l'enleva dans la force de son âge? Tous les talens nécessaires dans les armes, ont été exercés par des sujets d'un mérite distingué. Le Maréchal de Vauban est regardé non-seulement par les Militaires François, mais encore par tous ceux de l'Europe, comme le premier des Ingénieurs. Quelle réputation n'ont pas encore aujourd'hui dans toute l'Europe plusieurs Ministres dont le feu Roi s'est servi: Souhaitons des successeurs à tous les illustres qui sont morts sans avoir encore été remplacés, & que les Raphaëls en tout genre de professions, qui vivent encore, laissent du moins des Jules Romains qui nous consolent un jour de leur perte.

Velleius

Velleius Paterculus qui composa son histoire vers la quinzième année de l'Empire de Tibere, a fait sur la destinée des siècles illustres qui l'avoient précédé, les mêmes réflexions que je viens de faire sur ces siècles-là, & sur les autres siècles illustres qui sont venus depuis que cet Historien a écrit. Voici comme il s'explique à la fin de son dernier livre. *Je ne saurois m'empêcher de mettre ici sur le papier des idées qui me viennent souvent dans l'esprit, sans que je puisse le réduire en forme d'un système évident & suivi. N'est-on pas frappé quand on remarque, en faisant réflexion sur les événemens des siècles passés, que les personnages éminens en toutes sortes de professions, ont toujours été contemporains; qu'ils se sont tous rencontrés dans un même âge, dont la durée n'a pas été longue. En peu d'années Eschyle, Saphocle & Euripide porterent la Tragédie à sa perfection. Aristophane, Eupolis & Cratinus mirent sur pied en un tems fort court, le spectacle que nous appellons l'ancienne Comédie. Menandre avec Philemon & Diphile ses contemporains, s'ils ne furent pas ses égaux, perfectionnerent en peu d'années, ce qu'on appelle la nouvelle Comédie. Inventeurs d'un nouveau genre de poésie, ils*

P 2

lais-

laisserent des ouvrages qui ne devoient pas être imités. Les Philosophes illustres de l'Ecole de Socrate finirent avec ses disciples, Platon & Aristote. On remarquera qu'ils avoient vécu dans le même tems que les grands Poètes dont j'ai parlé. A-t-on vu de grands Orateurs après Isocrates? En a-t-on vu après ses disciples, ou du moins après les Eleves de ses disciples? Le siècle qui produisit ces grands hommes, fut si court, que tous ils ont pû converser les uns avec les autres.

La même chose qui étoit arrivée dans la Grece, est encore arrivée à Rome. Si vous remontez plus haut qu'Attius & ses contemporains, vous ne trouvez que de la rudesse, & même de la grossiereté dans la Tragédie Latine. On ne sauroit louer les devanciers de cet Auteur que d'une seule chose: d'avoir été les premiers à travailler. Le véritable sel de notre scène comique ne se fait sentir que dans les pièces d'Afranius, dans celle de Cecilius & dans celles de Térence, trois Poètes contemporains. On trouve dans l'espace de quatrevingt ans tous les bons Historiens Romains & même Tite-Live. Nous ne voyons parmi les Historiens des siècles précédens que des Auteurs tels que Caton; c'est-à-dire, des Annalistes obscurs & grossiers.

Le

Le tems fécond en bons Poëtes, n'a guere été plus durable que le tems fertile en bons Historiens. L'art Oratoire, l'éloquence Romaine, en un mot, la perfection de la prose Latine, ne se voit que dans Cicéron & dans ses contemporains. Parmi les Orateurs venus avant lui, il en est peu qui nous aient laissé des ouvrages capables de plaire. Aucun d'eux n'en a laissé que nous admirions. On pourroit au plus faire quelque exception en faveur de Caton. Mais vous me pardonnerez, Publius Crassus, Publius Scipion, Lælius Fannius, Sergius Galba; & vous les freres Gracques, je ne dois pas vous excepter de la loi commune.

Ceux qui feront attention sur les tems où les Grammairiens, les Peintres, les Statuaires & les Sculpteurs fameux ont vécu, trouveront qu'ils furent toujours les contemporains des Poëtes, des Historiens & des Orateurs illustres leurs compatriotes, & que la durée des beaux siècles fut toujours bornée à un petit nombre d'années. Lorsqu'il m'arrive donc de comparer notre siècle avec les siècles précédens, & de faire réflexion que c'est vainement que nous voulons imiter nos devanciers qui n'étoient que des hommes comme nous, je ne saurois me rendre à moi-même

une raison de la différence sensible qu'on remarque entre leurs productions & les nôtres, laquelle me satisfasse.

Le sentiment de Paterculus est ici d'une autorité d'autant plus grande, que ses contemporains avoient entre les mains, lorsqu'il écrivoit, une infinité d'ouvrages que nous n'avons plus. La plupart sont perdus aujourd'hui, & nous ne saurions, pour ainsi dire, juger le procès aussi bien qu'on le pouvoit juger alors. D'ailleurs l'expérience de ce qui s'est passé depuis Paterculus, donne encore un nouveau poids à ses réflexions. Nous avons vu que la destinée du siècle de Leon X, avoit été la même que celle du siècle de Platon & celle du siècle d'Auguste.

SECTION XIV.

Comment il se peut faire que les causes physiques aient part à la destinée des siècles illustres. Du pouvoir de l'air sur le corps humain.

Ne peut-on pas soutenir, pour donner l'explication des propositions que nous avons avancées, & que nous avons établies sur des faits

faits constants, qu'il est des pays où les hommes n'apportent point en naissant les dispositions nécessaires pour exceller en certaines professions, ainsi qu'il est des pays où certaines plantes ne peuvent réussir? Ne pourroit-on pas soutenir ensuite que comme les graines qu'on sème, & les arbres qui sont dans leur force, ne donnent pas toutes les années un fruit également parfait dans les pays où ils se plaisent davantage, de même les enfans élevés sous des climats les plus heureux, ne deviennent pas dans tous les tems des hommes également parfaits? Certaines années ne peuvent-elles pas être plus favorables à l'éducation physique des enfans, que d'autres années, ainsi qu'il est des années plus favorables que d'autres années à la végétation des arbres & des plantes? En effet la machine humaine n'est gueres moins dépendante des qualités de l'air d'un pays, des variations qui surviennent dans ces qualités; en un mot, de tous les changemens qui peuvent embarrasser ou favoriser, ce qu'on appelle les opérations de la nature, que le sont les fruits mêmes.

Comme deux graines venues sur la même plante, donnent un fruit dont les qualités sont différentes, quand ces graines sont se-

mées en des terroirs différens, ou bien quand elles sont semées dans le même terroir en des années différentes : ainsi deux enfans qui seront nés avec leurs cerveaux composés précisément de la même manière, deviendront deux hommes différens pour l'esprit & pour les inclinations, si l'un de ces enfans est élevé en Suède, & l'autre en Andalousie. Ils deviendront même différens, bien qu'élevés dans le même pays, s'ils y sont élevés en des années dont la température soit différente.

Durant la vie de l'homme & tant que l'ame spirituelle demeure unie avec le corps, le caractère de notre esprit & nos inclinations dépendent beaucoup des qualités de notre sang qui nourrit encore nos organes, & qui leur fournit la matière de leur accroissement durant l'enfance & durant la jeunesse. Or les qualités de ce sang dépendent beaucoup de l'air que nous respirons. Elles dépendent encore beaucoup des qualités de l'air où nous avons été élevés, parce qu'il a décidé des qualités de notre sang durant notre enfance. Ces qualités ont contribué alors à la conformation de nos organes, qui par un enchaînement nécessaire, contribuent ensuite dans l'âge viril aux qualités de notre sang. Voilà pour-

pourquoi les Nations qui habitent sous des climats différens, sont si différentes par l'esprit comme par les inclinations.

Mais les qualités de l'air dépendent elles-mêmes de la qualité des émanations de la terre que l'air enveloppe. Suivant que la terre est composée, l'air qui l'enferme, est différent. Or les émanations de la terre qui est un corps mixte dans lequel il se fait des fermentations continuelles, ne sauroient être toujours précisément de la même nature dans une certaine contrée. Ces émanations cependant ne peuvent varier sans changer la température de l'air, & sans altérer en quelque chose ses qualités. Il doit donc, en vertu de cette vicissitude, survenir quelquefois des changemens dans l'esprit & dans l'humeur des hommes d'un certain pays, parce qu'il doit y avoir des siècles plus favorables que d'autres à l'éducation physique des enfans. Ainsi certaines générations seront plus spirituelles en France que d'autres générations, & cela par une raison de même nature que la raison qui fait que les hommes ont plus d'esprit en certains pays qu'en d'autres pays. Cette différence entre deux générations des habitans du même pays arrivera par l'action de la même cause qui fait que les années n'y sont pas

également tempérées, & que les fruits d'une récolte valent mieux que les fruits d'une autre récolte.

Discutons les raisons dont on peut se servir pour appuyer ce paradoxe, après avoir averti le lecteur de mettre une grande différence entre les faits que j'ai rapportés, & les explications de ces faits que je vais hasarder. Quand les explications physiques de ces faits ne seroient point bonnes, mon erreur sur ce point-là, n'empêcheroit pas que les faits ne fussent véritables, & qu'ils ne prouvassent toujours que les causes morales ne décident pas seules de la destinée des Lettres & des Arts. L'effet n'en seroit pas moins certain, parce qu'on en auroit mal expliqué la cause.

L'air que nous respirons, communique au sang dans notre poulmon les qualités dont il est empreint. L'air dépose encore sur la surface de la terre la matière qui contribue le plus à sa fécondité, & le soin qu'on prend de la remuer & de la labourer, vient de ce qu'on a reconnu que la terre en étoit plus féconde, quand un plus grand nombre de ses parties avoit eu lieu de s'imbiber de cette matière aérienne. Les hommes mangent une partie des fruits que la terre produit, & ils abandonnent l'autre aux animaux, dont ils
con-

convertissent ensuite la chair en leur propre substance. Les qualités de l'air se communiquent encore aux eaux des sources & des rivières par le moyen des neiges & des pluies qui se chargent toujours d'une partie des corpuscules suspendus dans l'air.

Or l'air qui doit avoir un si grand pouvoir sur notre machine, est un corps mixte composé de l'air élémentaire & des émanations qui s'échappent de tous les corps qu'il infère, ou que son action continuelle peut en détacher. Les Physiciens prouvent aussi que l'air est encore rempli d'une infinité de petits animaux & de leur semence. En voilà suffisamment pour concevoir sans peine que l'air doit être sujet à une infinité d'altérations résultantes du mélange des corpuscules qui entrent dans sa composition, qui ne sauroient être toujours les mêmes, & qui ne peuvent encore y être toujours en une même quantité. On conçoit aussi avec facilité que des altérations différentes, auxquelles l'air est exposé successivement, les unes doivent durer plus longtems que les autres, & que les unes doivent favoriser plus que les autres, les productions de la nature.

L'air est encore exposé à plusieurs vicissitudes qui proviennent des causes étrangères,
com-

comme sont l'action du Soleil diversifiée par sa hauteur, par sa proximité & par l'exposition, comme par la nature du terrain sur lequel ses rayons tombent. Il en est de même de l'action du vent qui souffle des pays voisins. Ces causes que j'appelle étrangères, rendent l'air sujet à des vicissitudes de froid & de chaud, de sécheresse & d'humidité. Quelquefois les altérations de l'air causent ces vicissitudes, comme il arrive aussi que les vicissitudes de l'air y causent des altérations. Mais cette discussion n'est pas essentiellement de notre sujet, & nous ne le saurions trop débarrasser des choses qui ne sont point absolument nécessaires pour l'éclaircir.

Rien n'est plus propre à nous donner une juste idée du pouvoir que doivent avoir sur tous les hommes, & principalement sur les enfans, les qualités qui sont propres à l'air d'un certain pays en vertu de sa composition, lesquelles on pourroit appeler ses qualités permanentes, que de rappeler la connoissance que nous avons du pouvoir que les simples vicissitudes, ou les altérations passagères de l'air ont même sur les hommes dont les organes ont acquis la consistance dont ils sont capables. Les qualités de l'air résultantes de
sa

sa composition, sont bien plus durables que ces vicissitudes.

Cependant l'humeur, & même l'esprit des hommes faits, dépendent beaucoup des vicissitudes de l'air. Suivant que l'air est sec ou humide, suivant qu'il est chaud, froid ou tempéré, nous sommes gais ou tristes machinalement, nous sommes contents ou chagrins sans sujet : nous trouvons enfin plus de facilité à faire de notre esprit l'usage que nous voulons en faire. Si les vicissitudes de l'air vont jusqu'à causer une altération dans l'air, l'effet de ces vicissitudes est encore plus sensible. Non-seulement la fermentation qui prépare un orage, agit sur notre esprit, de manière qu'il devient pesant, & qu'il nous est impossible de penser avec la liberté d'imagination qui nous est ordinaire, mais cette fermentation corrompt même les viandes. Elle suffit pour changer l'état d'une maladie, ou d'une blessure. Elle est souvent mortelle pour ceux qui ont été taillés de la pierre.

Vida qui étoit Poëte, avoit éprouvé lui-même plusieurs fois ces momens où le travail d'imagination devient ingrat, & il les attribue à l'action de l'air sur notre machine ; on peut dire en effet que notre esprit mar-
que

que l'état présent de l'air avec une exactitude approchante de celle des Barometres & des Thermometres.

*Quod cæli mutatur in horas
Temperies, hominumque simul quoque pectora
mutant (*)*.

On remarque même dans les animaux les effets différens de l'action de l'air. Suivant qu'il est serein ou qu'il est agité, suivant qu'il est vif ou qu'il est pesant, il inspire aux animaux une gaieté, où il les jette dans une langueur que la moindre attention rend sensible,

*Vertuntur species animorum ; & pectora motus
Nunc alios, alios dum nabilia ventus agebat,
Concipiunt: hinc ille avium concentus in agris ;
Hinc lætæ pecudes & ovantes gutture corvi (**).*

Il est même des tempéramens que l'excès de la chaleur irrite, & qu'elle rend presque furieux. Si dans le cours d'une année il se commet à Rome vingt mauvaises actions, il s'en commet quinze dans les deux mois de la grande chaleur. Il est en Europe un pays où les hommes qui se défont d'eux-mêmes, font

(*) Poëtiques l. 2.

(**) Virg. Georg. lib. prim.

font moins rares qu'ils ne le font ailleurs. On a observé dans la Capitale de ce Royaume, où l'on tien un *Registre mortuaire*, qui fait mention du genre de mort d'un chacun, que de soixante personnes qui se défont elles-mêmes dans le cours d'une année, cinquante se sont portées à cet excès de fureur vers le commencement ou bien à la fin de l'hyver. Il regne alors dans cette contrée un vent de Nord-Ost qui rend le ciel noir, & qui afflige sensiblement les corps les plus robustes. Les Magistrats des Cours Souveraines font en France une autre observation qui prouve la même chose. Ils remarquent qu'il est des années bien plus fertiles en grands crimes, que d'autres, sans qu'on puisse attribuer la malignité de ces années à une disette extraordinaire, à une réforme dans les troupes, ni à d'autres causes sensibles.

Le grand froid glace l'imagination d'une infinité de personnes. Il en est d'autres dont il change absolument l'humeur. Hommes doux & débonnaires dans les autres saisons, ils deviennent presque féroces dans les fortes gelées. Je n'alléguerai qu'un exemple, mais ce sera celui d'un Roi de France, de Henri III. Monsieur de Thou, dont je ne ferai que traduire le récit, étoit un homme
revêtu

revêtu d'une grande dignité, qui donnoit lui-même au public l'histoire d'un Prince mort depuis un petit nombre d'années, & dont il avoit approché avec familiarité.

Dès que Henri III. eut commencé à vivre de régime, on le vit rarement malade. Il effuyoit seulement durant les grands-froids quelque accès de mélancolie dont ses Domestiques s'appercevoient; parce qu'ils le trouvoient alors facheux & difficile à servir, au lieu que dans les autres tems ce Prince étoit toujours un maître indulgent & débonnaire. On le voyoit donc dégoûté de ses plaisirs durant les gelées; il dormoit peu, & se levant de meilleure heure qu'à son ordinaire, il travailloit sans relâche, & il décidoit les affaires en homme qui se laisse dominer à un humeur austere. C'étoit alors que ce Prince vouloit réformer tout les abus, & il fatiguoit son Chancelier & ses quatre Secrétaires d'Etat, à force de les faire écrire. Le Chancelier de Chiverni, attaché auprès du Roi dont je parle, dès l'enfance de ce Prince, s'étoit apperçu depuis longtems de l'altération que le froid causoit dans le tempérament de Henri III. Je me souviens d'une confidence que ce Magistrat me fit à ce sujet, lorsque
je

je passai par Esclimont, un Château qu'il avoit dans le pays Chartrain, pour me rendre à Blois où la Cour étoit alors. Le Chancelier me prédit donc dans la conversation, peu de jours avant que Messieurs de Guise fussent tués, que si le Duc de Guise continuoit à faire de la peine au Roi durant le tems qu'il faisoit, ce Prince le feroit expédier entre quatre murailles sans forme de procès. L'esprit du Roi, ajouta-t'il, s'irrite facilement durant une gelée telle que celle que nous effuyons. Ce tems le rend presque furieux. Le Duc de Guise fut tué à Blois la surveille de Noël, & peu de jours après la conversation du Chancelier de Chiverni & du Président de Thou.

Comme les qualités de l'air que nous avons appellées permanentes, doivent avoir plus de pouvoir sur nous que ses vicissitudes, il doit arriver dans notre machine, lorsque ces qualités s'alterent, des changemens plus sensibles & plus durables, que ne sont les changemens causés par les vicissitudes de l'air. Aussi ces altérations produisent quelquefois des maladies épidémiques qui tuent en trois mois six mille personnes dans une Ville, où il ne meurt que deux mille personnes dans une année commune.

Une autre preuve sensible du pouvoir que les qualités de l'air ont sur nous, est ce qui nous arrive en voyageant. Comme nous changeons d'air en voyageant, à peu près comme nous en changerions, si l'air du pays où nous vivons, s'altéroit, l'air d'une contrée nous ôte une partie de notre appétit ordinaire, & l'air d'une autre contrée l'augmente. Un François réfugié en Hollande, se plaint du moins trois fois par jour, que sa gaieté & son feu d'esprit l'ont abandonné. L'air natal est un remède pour nous. Cette maladie qu'on appelle le *Hemvé* en quelque pays, & qui donne au malade un violent desir de retourner chez lui, *cum notos tristis desiderat hœdos* (*), est un instinct qui nous avertit que l'air où nous nous trouvons, n'est pas aussi convenable à notre constitution que celui pour lequel un secret instinct nous fait soupirer. Le *Hemvé* ne devient une peine de l'esprit que parce qu'il est réellement une peine du corps. Un air trop différent de celui auquel on est habitué est une source d'indisposition & de maladies.

(*) Juven. Sat. 13.

*Nonne vides etiam cœli novitate & aquarum
Tentari procul a patria quicumque domoque
Adveniunt, ideo quia longe discrepat aër (*).*

Cet air, quoique très-sain pour les naturels du pays, est un poison lent pour certains étrangers. Qui n'a point entendu parler du *Tabardillo* qui est une fièvre accompagnée des symptômes les plus fâcheux, & qui attaque presque tous les Européens quelques semaines après leur arrivée dans l'Amérique Espagnole? La masse du sang formée de l'air & de nourritures d'Europe, ne pouvant pas s'allier avec l'air d'Amérique, ni avec le chile formé des nourritures de ce pays, elle se dissout. On ne guérit ceux qui sont atteints de cette maladie, très-souvent mortelle, qu'en les saignant excessivement, & en les soutenant peu à peu avec les nourritures du pays. Le même mal attaque les Espagnols nés en Amérique à leur arrivée en Europe. L'air natal du pere est pour le fils une espèce de poison.

Cette différence qui est entre l'air de deux contrées, ne tombe point sous aucun de nos sens, & elle n'est pas encore à la portée d'aucun de nos instrumens. Nous ne la sentons

Q 2

que

(*) Lucretius, lib. sexto.

que par ses effets. Mais il est des animaux qui paroissent la connoître par sentiment. Ils ne passent pas du pays qu'ils habitent dans les contrées voisines où l'air nous semble être le même que l'air auquel ils sont si fort attachés. On ne voit pas sur les bords de la Seine une espèce de grands oiseaux dont la Loire est couverte.

SECTION XV.

Le pouvoir de l'air sur le corps humain prouvé par le caractère des Nations.

Pourquoi toutes les Nations sont-elles si différentes entr'elles de corsage, de stature, d'inclinations & d'esprit, quoiqu'elles descendent d'un même pere? Pourquoi les nouveaux habitans d'un pays deviennent-ils semblables, après quelques générations, à ceux qui habitoient le même pays avant eux, mais dont ils ne descendent pas? Pourquoi des peuples qui demeurent à une même distance de la ligne, sont-ils si différens l'un de l'autre? Une montagne sépare un peuple d'une constitution robuste, d'avec un peuple d'une constitution foible, un peuple naturellement courageux d'avec un peuple naturellement timide.

Tite-

Tite-Live dit (*), que dans la guerre des Latins, on distinguoit leurs troupes d'avec les troupes Romaines au premier coup d'œil. Les Romains étoient petits & foibles, au lieu que les Latins étoient grands & robustes. Cependant le *Latium* & l'ancien territoire de Rome étoient des pays de petite étendue & limitrophes. Le corps des Payfans Andalous est-il conformé naturellement comme le corps des payfans de la Vieille Castille? Les voisins des Basques sont-ils aussi agiles qu'eux? Les belles voix sont-elles aussi communes en Auvergne qu'en Languedoc? Quintilien dit qu'on reconnoît la patrie d'un homme au son de sa voix, comme on connoît l'alliage d'un cuivre au son qu'il rend. *Non enim sine causa dicitur Barbarum Gracumve: nam sonis homines, ut ara tinnitu, dignoscimus.* (**). La différence devient encore plus sensible, en examinant la nature dans des Pays fort éloignés l'un de l'autre. Elle est prodigieuse entre un Nègre & un Moscovite. Cependant cette différence ne peut venir que de la différence de l'air dans les pays où les ancêtres des Nègres & des Moscovites d'aujourd'hui, lesquels descendoient

Q 3

tous

(*) Liv. hist. 1. 6.

(**) Inst. Orat. 1. 2. c. 5.

tous d'Adam , sont allés s'habituer. Les premiers hommes qui auront été s'établir vers la Ligne, auront laissé une postérité qui n'étoit presque pas différente de la postérité de leurs parens qui s'étoient allés établir du côté du Pole arctique. Les petits enfans nés les uns plus près du Pole, & les autres plus près de la Ligne, suivant la progression des habitations des hommes sur la terre, se feront moins ressemblés. Enfin cette ressemblance diminuant toujours à chaque génération & à proportion que des habitations des hommes, les unes s'avoisinoient de la Ligne, & les autres s'approchoient du Pole arctique, les races des hommes se sont trouvées être aussi différentes qu'elles le sont aujourd'hui. Dix siècles ont pu suffire pour rendre les descendans du même pere & de la même mere, aussi différens que le sont aujourd'hui les Nègres & les Suédois.

Il n'y a que trois cens ans que les Portugais ont planté sur la côte occidentale de l'Afrique les colonies qu'ils y possèdent encore aujourd'hui, & déjà les descendans des premiers Colons ne ressemblent plus aux Portugais nés dans le Royaume de Portugal. Les cheveux des Portugais Afriquains se sont frisés & racourcis, leurs nés se sont écrasés,
&

& leurs lèvres se font grossies comme celles des Nègres dont ils habitent le pays. Il y a déjà longtems qu'ils ont le teint des Nègres, bien qu'ils s'honorent toujours du titre d'*hommes blancs*. D'un autre côté les Nègres ne conservent pas dans les pays froids la noirceur qu'on leur voit en Afrique. Leur peau y devient blanchâtre, & l'on peut croire qu'une colonie de Nègres établie en Angleterre, y perdrait enfin la couleur naturelle aux Nègres, comme les Portugais du Cap-Verd ont perdu la leur dans les pays voisins de la Ligne.

Or si la diversité des climats peut mettre tant de variété & tant de différence dans le teint, dans la stature, dans le corsage des hommes, & même dans le son de leur voix, elle doit mettre une différence encore plus grande entre le génie, les inclinations & les mœurs des nations. Les organes du cerveau, ou les parties du corps humain qui décident, en parlant physiquement, de l'esprit & des inclinations des hommes, sont sans comparaison plus composées & plus délicates que les os & les autres parties qui décident de leur stature & de leur force. Elles sont plus composées que celles qui décident du son de la voix & de l'agileté du corps.

Q 4

Ainsi

Ainsi deux hommes qui auront le sang d'une qualité assez différente pour être *dissemblables* à l'extérieur, seront encore plus *dissemblables* par l'esprit. Ils seront encore plus différens d'inclinations que de teint & de corsage.

L'expérience confirme ce raisonnement. Tous les peuples sont encore plus différens par les inclinations & par l'esprit, que par le teint & par le corsage. Comme le dit un Ambassadeur de Rhodes dans le Sénat de Rome, chaque peuple a son caractère, ainsi que chaque particulier a le sien. (*) *Tam civitatum quam singulorum hominum mores sunt. Gentes quoque aliae iracundae, aliae audaces, quaedam timidae, in vinum, in venerem proniores aliae sunt.* Quintilien, après avoir rapporté les raisons morales qu'on donnoit de la différence qui étoit entre l'éloquence des Athéniens & l'éloquence des Grecs Asiatiques, dit qu'il faut la chercher dans le caractère naturel des uns & des autres (**). *Mihi autem orationis differentiam fecisse & dicentium naturae videntur, quod Attici limati quidem & emuncti, nihil inane aut redundans ferebant. Asiana gens tumidior alioqui & jactantior vaniore etiam dicendi gloria*

(*) Liv. hist. l. 45.

(**) Quint. Inst. lib. 12. cap. 10.

gloria inflata est. En effet, l'ivrognerie & les autres vices sont plus communs chez un peuple que chez un autre peuple. Il en est de même des vertus morales. La conformation des organes & le tempéramment donnent une pente vers certains vices, ou bien vers certaines vertus qui entraînent le gros de chaque Nation. Le luxe est toujours assujetti, partout où il s'introduit, à l'inclination dominante de la nation qui fait la dépense. Suivant le goût de la nation, on se ruine, ou bien à bâtir avec magnificence, ou bien à lever des équipages somptueux, ou bien à tenir une table délicate, ou bien enfin à manger & à boire avec excès. Un Grand d'Espagne dépense en galanterie. Un Palatin de Pologne dépense en vin & en eau-de-vie.

La Religion Catholique est essentiellement la même pour le culte comme pour les dogmes, dans tous les pays de la Communion Romaine. Chaque nation néanmoins met beaucoup de son caractère particulier dans la pratique de ce culte. Suivant le génie de chaque nation, il s'exerce avec plus ou moins de pompe, plus ou moins de dignité, comme avec des démonstrations ex-

térieures de pénitence ou d'allégresse plus ou moins sensibles.

Il est peu de cerveaux qui soient assez mal conformés pour ne pas faire un homme d'esprit, ou du moins un homme d'imagination sous un certain ciel : c'est le contraire sous un autre climat.

Quoique les Béotiens & les Athéniens ne fussent séparés que par le Mont Cithéron, les premiers étoient si connus comme un peuple grossier, que pour exprimer la stupidité d'un homme, on disoit qu'il paroïsoit né en Béotie, au lieu que les Athéniens passaient pour le peuple le plus spirituel de l'Univers. Je ne veux pas citer les éloges que les Ecrivains Grecs ont fait du goût & de l'esprit des Athéniens. La plupart, diroit-on, avoient Athenes pour patrie ou par naissance, ou par élection. Mais Cicéron qui connoissoit les Athéniens pour avoir longtems demeuré avec eux, & qu'on ne sauroit soupçonner d'avoir voulu flater servilement des hommes qui étoient sujets de sa République, rend le même témoignage que les Grecs en leur faveur. (*) *Athenienses quorum semper fuit sincerum prudensque judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire,*

(*) de Oratore.

audire, & elegans. Ce que dit Monsieur Racine dans la Préface des Plaideurs, que les Athéniens étoient bien furs, quand ils avoient ri d'une chose, qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise, n'est que la traduction du Latin que nous venons de citer, & ceux qui ont repris l'Auteur François de l'avoir écrit, lui ont donné, pour me servir de l'expression de Montagne, un soufflet sur la joue de Cicéron, témoin qu'on ne peut reprocher dans le fait dont il s'agit.

La même raison qui mettoit tant de différence entre les Athéniens & les Béotiens, fait que les Florentins ont des voisins qui leur ressemblent si peu, & que nous trouvons en France tant de sens & tant d'ouverture d'esprit dans les payfans d'une Province limitrophe d'une autre où leurs pareils sont presque stupides. Quoique la différence de l'air ne soit pas assez grande dans ces Provinces pour rendre les corps différens extérieurement, elle y suffit néanmoins pour rendre très-différens ceux de nos organes qui servent immédiatement aux fonctions de l'ame spirituelle.

Aussi trouvons-nous des esprits qui ne paroissent presque point de la même espèce, quand nous venons à réfléchir sur le génie des peuples qui sont assez différens les uns
des

des autres, pour qu'on puisse remarquer cette différence dans le corsage & dans le teint. Un Payfan de Nord-Hollande, & un Payfan Andalous; pensent-ils de même? Ont-ils les mêmes passions? Sentent-ils de même les passions qui leur sont communes? Veulent-ils être gouvernés de la même manière? Dès que cette différence extérieure s'augmente, la différence des esprits devient immense. Les Chinois n'ont point un esprit qui ressemble à celui des Européens. *Voyez, dit l'Auteur de la Pluralité des mondes (*), combien la face de la nature est changée d'ici à la Chine. D'autres visages, d'autres figures; d'autres mœurs, & presque d'autres principes de raisonnemens.*

Je n'entrerai point ici dans le détail du caractère de chaque nation, ni du génie particulier à chaque siècle, j'aime mieux renvoyer mon lecteur à l'*Euphormion* de Barclai qui traite cette matière dans celui des livres de cette Satyre, qu'on distingue ordinairement par le titre d'*Icon animorum*. Mais j'ajouterai encore à ce que j'ai dit une réflexion, pour montrer combien il est probable que l'esprit & les inclinations des hommes dépendent de
l'air

(*) M. de Fontenelle, Plur. des mondes.
Second soir.

l'air qu'ils respirent, & de la terre sur laquelle ils sont élevés. C'est que les étrangers qui se sont habitués dans quelque pays que ce soit, y sont toujours devenus semblables après un certain nombre de générations aux anciens habitans du pays où ils se sont établis. Les nations principales de l'Europe ont aujourd'hui le caractère particulier aux anciens peuples qui habitoient la terre qu'elles habitent aujourd'hui, quoique ces nations ne descendent pas de ces anciens peuples. Je m'explique par des exemples.

Les Catalans d'aujourd'hui descendent la plupart des Goths & d'autres peuples étrangers qui apportèrent en Catalogne, quand ils vinrent s'y établir, des langues & des mœurs différentes de celles du peuple qui l'habitoient au tems des Scipions. Il est vrai que ces peuples étrangers ont aboli l'ancienne langue. Elle a fait place à une langue composée des idiômes divers qu'ils parloient. C'est l'usage seul & non pas la nature qui en a décidé. Mais la nature a fait revivre dans les Catalans d'aujourd'hui les mœurs & les inclinations des Catalans du tems des Scipions. Tite-Live a dit des anciens Catalans, qu'il étoit aussi facile de les détruire que de les désarmer. *Ferox gens nullam esse vitam sine armis*

armis putat. Toute l'Europe fait si les Catalans d'aujourd'hui leur ressemblent. Ne reconnoît-on pas les Castellans dans le portrait que Justin fait des Ibériens? *Corpora hominum ad inedia laborumque, animi ad mortem parati. Dura omnibus & adstricta parcimonia. Illis fortior taciturnitatis cura quam vita.* Leurs corps peuvent souffrir la faim & soutenir de grandes fatigues. La mort ne leur fait point peur. Ils savent vivre de peu, & ils craignent autant de perdre la gravité que les autres hommes de perdre la vie. Les Ibériens avoient un caractère d'esprit aussi différent de celui des Gaulois, que le caractère d'esprit des Castellans l'est aujourd'hui du caractère d'esprit des François.

Quoique les François descendent la plupart des Germains & des autres Barbares établis dans les Gaules, ils ont les mêmes inclinations & le même caractère d'esprit que les anciens Gaulois. On reconnoît encore en nous la plupart des traits que César, Florus & les anciens Historiens leur attribuent. Un talent particulier aux François, & dont toute l'Europe les louë comme d'un talent qui leur est propre spécialement; c'est une industrie merveilleuse, pour imiter facilement & bien les inventions des étrangers.

Cé-

César (*) donne ce talent aux Gaulois, qu'il appelle, *Genus summae solertiae atque ad omnia imitanda atque efficienda, quae ab quoque traduntur, aptissimum*. César avoit été surpris de voir que les Gaulois qu'il assiégeoit, eussent très-bien imité les machines de guerre des Romains les plus composées, quoiqu'elles fussent nouvelles pour les assiégés. Voilà ce qui le fait parler. Un autre trait fort marqué du caractère des François, c'est la pente insurmontable à une gaieté souvent hors de saison qui leur fait terminer quelquefois par un Vaudeville les réflexions les plus sérieuses. Nous retrouvons les Gaulois dépeints avec ce caractère dans l'Histoire Romaine, & principalement dans un récit de Tite-Live (**). Annibal à la tête de cent mille soldats, demandoit passage aux peuples qui habitoient le pays qu'on appelle aujourd'hui le Languedoc, pour aller en Italie, & il s'offroit à payer tout ce que ces troupes prendroient, menaçant en même tems de désoler le pays par le fer & par le feu, si l'on traversoit sa marche. Dans le tems qu'on délibéroit sur la proposition d'Annibal, des Ambassadeurs de la République Romaine, qui n'avoient
avec

(*) De Bello Gall. lib. 7.

(**) Liv. hist. 20.

avec eux que leur fuite, demandoient audience. Après avoir fait sonner bien haut devant l'assemblée qui leur donna cette audience, les grands noms du peuple & du Sénat Romain, dont nos Gaulois n'avoient entendu parler que comme des ennemis de ceux de leurs compatriotes qui s'étoient établis en Italie, ils proposerent de fermer le passage aux Cartaginois. C'étoit demander à ces Gaulois de faire de leur pays le théâtre de la guerre pour empêcher Annibal de la porter sur les bords du Tibre. Véritablement la proposition étoit de nature à n'être faite qu'avec précaution même à d'anciens alliés. Aussi, dit Tite-Live, se fit-il dans l'assemblée qui donnoit audience, un si grand éclat de rire, que les Magistrats eurent peine à faire faire silence, afin de pouvoir rendre une réponse sérieuse aux Ambassadeurs. *Tanto cum fremitu risus dicitur ortus, ut vix a Magistratibus Majoribusque natu juvenis sedaretur.*

Davila raconte dans l'histoire de nos guerres civiles (*), qu'il arriva une aventure semblable dans les conférences qui se tenoient pour la paix durant le siège de Paris par Henri IV (**). Le Cardinal de Gondy y ayant dit

(*) Davila, lib. xi.

(**) En 1590.

dit que c'étoit moins la faim que l'amour des Parisiens pour le Roi qui les obligeoit à traiter, la présence du Roi ne put empêcher les jeunes Seigneurs, présens à la conférence, d'éclater de rire sur le discours du Cardinal, qui devenoit véritablement comique par sa hardiesse. Les deux partis savoient positivement le contraire. Toute l'Europe reproche encore aux François l'inquiétude & la légèreté qui les fait sortir de leur pays, pour chercher ailleurs de l'emploi, & pour s'enrôler sous toutes sortes d'enseignes. Florus disoit des Gaulois, qu'il n'y avoit pas d'armées sans soldats Gaulois : *Nullum bellum sine milite Gallo*. Si dans le tems de César nous trouvons des Gaulois dans le service des Rois de Judée, de Mauritanie & d'Egypte, ne voit-on pas aujourd'hui des François dans toutes les troupes de l'Europe, & même dans celles du Roi de Perse & du grand Mogol ?

Les Anglois d'aujourd'hui ne descendent pas, généralement parlant, des Bretons qui habitoient l'Angleterre, quand les Romains la conquirent. Néanmoins les traits dont César & Tacite se servent pour caractériser les Bretons conviennent aux Anglois. Les uns ne furent pas plus sujets à la jalousie que

ne le font les autres. Tacite écrit qu'Agricola ne trouva rien de mieux pour engager les anciens Bretons à faire apprendre à leurs enfans le Latin, la Rhétorique & les autres Arts que les Romains enseignoient aux leurs, que de les piquer d'émulation, en leur faisant honte de ce qu'ils se laissoient surpasser par les Gaulois. L'esprit des Bretons, disoit Agricola, étoit de meilleure trempé que celui des Gaulois, & il ne tenoit qu'à eux, s'ils vouloient s'appliquer, de réussir mieux que ces voisins. *Jam vero Principum filios liberalibus artibus erudire & ingenia Britannorum studiis Gallorum anteferre, ut qui modo linguam Romanam abnuebant, eloquentiam concupiscerent.* L'artifice d'Agricola réussit, & les Bretons qui dédaignoient de savoir parler latin, voulurent se rendre capables de haranguer en cette langue. Que les Anglois jugent eux-mêmes si l'on n'emploieroit pas encore aujourd'hui chez eux avec succès, l'adresse dont Agricola se servit.

Quoique l'Allemagne soit aujourd'hui dans un état bien différent de celui où elle étoit, quand Tacite la décrivit; quoiqu'elle soit remplie de Villes, au lieu qu'il n'y avoit que des Villages dans l'ancienne Germanie; quoique les marais & la plupart des forêts de
la

la Germanie, ayant été changés en prairies & en terres labourables, enfin quoique la maniere de vivre & de s'habiller des Germains soit différente par cette raison en bien des choses de la maniere de vivre & de s'habiller des Allemands; on reconnoît néanmoins le génie & le caractère d'esprit des anciens Germains dans les Allemands d'aujourd'hui. Les femmes Allemandes, comme le faisoient celles des Germains, suivent encore les camps en bien plus grand nombre que les femmes des autres peuples ne les suivent. Ce que Tacite dit des repas des Germains, est vrai des repas du commun des Allemands d'aujourd'hui. Comme les Germains, ils raisonnent bien entr'eux sur leurs affaires dans la chaleur du repas; mais ils ne les concluent que de sang froid. *Deliberant, dum fingere nesciunt; constituunt, dum errare non possunt.* On trouve de même partout l'ancien peuple dans le nouveau, quoiqu'il professe une autre religion que l'ancien, & bien qu'il soit gouverné par d'autres maximes.

C'est de tout tems qu'on a remarqué que le climat étoit plus puissant que le sang & l'origine. Les Gallogrecs descendus des Gaulois qui s'établirent en Asie, devinrent en cinq ou six générations aussi mous & aussi

efféminés que les Asiatiques, quoiqu'ils descendent d'ancêtres belliqueux, qui s'étoient établis dans un pays où ils ne pouvoient attendre du secours que de leur valeur & de leurs armes. Tite-Live, en parlant d'un événement arrivé dans un tems presque également distant de l'établissement de la colonie des Gallogrecs, & de sa conquête par les Romains, dit de ces Gaulois Asiatiques. *Gallogræci ea tempestate bellicosiores erant, Gallicos adhuc nondum exoleta stirpe gentis gestantes animos.*

Tous les peuples illustres par les armes sont devenus mous & pusillanimes, dès qu'ils ont été transplantés en des contrées où le climat amolissoit les naturels du pays. Les Macédoniens établis en Syrie & en Egypte, y devinrent au bout de quelques années des Syriens & des Egyptiens; & dégénéralent de leurs ancêtres, ils n'en conservèrent que la langue & les étendarts. Au contraire les Grecs établis à Marseille, contractèrent avec le tems l'audace & le mépris de la mort particulier aux Gaulois. Mais, comme dit Tite-Live, en racontant les faits que je viens de rapporter, il en est des hommes comme des plantes & des animaux. Or les qualités des plantes ne dépendent pas autant du lieu d'où l'on a tiré la graine, que du terroir où l'on l'a

la semée : les qualités des animaux dépendent moins de leur origine que du pays où ils naissent & où ils deviennent grands. *Sicut in frugibus pecudibusque, non tantum semina ad servandam indolem valent, quantum terræ proprietas, cœlique, sub quo aluntur, mutat. Macedones, qui Alexandriam in Egypto, qui Seleuciam ac Babiloniam, quique alias sparsas per orbem terrarum colonias habent, in Syro, Partos, Egyptios degenerarunt. Massilia inter Gallos sita traxit aliquantulum ab accolis animorum. Tarentinis quid ex Spartana dura illa & horrida libertate mansit? Generosus in sua quidquid sede gignitur. Insitum alienæ terræ, natura vertente, se degenerat (*)*.

Ainsi les graines qui réussissent excellemment dans un certain pays, dégénèrent, quand on les sème dans un autre. La graine de lin venue de Livonie, & semée en Flandre, y produit une très-belle plante ; mais la graine du lin crû en Flandre, & semée dans le même terroir, ne donne plus qu'une plante déjà dégénérée. Il en est de même de la graine de melon, de rave & de plusieurs légumes qu'il faut renouveler pour les avoir bonnes,

R 3

du

(*) Liv. hist. lib. 28.

du moins après un certain nombre de générations, en faisant venir de nouvelles graines du pays où elles atteignent leur perfection. Comme les arbres croissent, & comme ils produisent plus lentement que les plantes, le même arbre donne des fruits différens, suivant le terroir où il étoit, & celui où il est transplanté. Le sep de vigne transplanté de Champagne en Brie, y donne bientôt un vin où l'on ne reconnoît plus les qualités de la liqueur qu'il donnoit dans son premier terroir. Il est vrai que les animaux ne tiennent point au sol de la terre, comme les arbres & comme les plantes, mais d'autant que c'est l'air qui fait vivre les animaux, & que c'est la terre qui les nourrit, leurs qualités ne sont guères moins dépendantes des lieux où ils sont élevés, que les qualités des arbres & des plantes sont dépendantes du pays où ils croissent. Continuons de consulter l'expérience.

Il est arrivé depuis les tems où Tite-Live écrivoit son histoire, que plusieurs peuples de l'Europe ont envoyé des Colonies en des climats plus éloignés & plus différens du climat de leur pays natal, que le climat des Gaulois n'étoit différent du climat de la Gallogrèce. Aussi le changement de mœurs, d'inclination & d'esprit, inévitable à ceux
qui

qui changent de patrie, a-t'il été plus subit & plus sensible dans les nouvelles Colonies que dans les anciennes.

Les Francs qui s'établirent dans la Terre-Sainte, après qu'elle eût été conquise par la première Croisade, y devinrent après quelques générations, aussi pusillanimes & aussi enclins à mal faire que les naturels du pays. L'Histoire des dernières Croisades est remplie de plaintes amères contre la déloyauté & contre la mollesse des Francs Orientaux. Les Soudans du Caire n'avoient pas trouvé d'autres moyens de conserver la valeur & la discipline dans leurs troupes, que d'envoyer faire les recrues en Circassie, dont leurs Mamelus étoient originaires. L'expérience leur avoit enseigné que les enfans de ces Circassiens nés & élevés en Egypte, n'avoient que les inclinations & le courage des Egyptiens. Les Ptolomées & les autres Souverains de l'Egypte qui ont été soigneux d'avoir de bonnes troupes, y ont toujours entretenu des corps d'étrangers. Les naturels du pays, qu'on prétend avoir fait de si grands exploits de guerre sous Sesostris & sous leurs premiers Rois, étoient déjà bien dégénérés dès le tems d'Alexandre le Grand. L'Egypte depuis sa conquête par les Perses, a toujours été le

jouet d'une poignée de soldats étrangers. Depuis Cambyse, les Egyptiens d'origine n'ont jamais, pour ainsi dire, porté l'épée de l'Egypte. Encore aujourd'hui on ne reçoit pas les Egyptiens naturels dans les troupes entretenues par le Grand Seigneur pour la garde de cette Province. Elles doivent toutes être composées de soldats nés hors de l'Egypte.

Les Portugais établis dans les Indes Orientales, y sont devenus aussi mous & aussi timides que les naturels du pays. Ces Portugais invincibles en Flandres, où ils faisoient la moitié de la célèbre Infanterie Espagnole détruite à Rocroi (*), avoient des cousins dans les Indes qui se laissoient battre comme des moutons. Ceux qui se souviennent des événemens de guerre arrivés durant les troubles du Pays-Bas, qui ont donné naissance à la République de Hollande, savent bien que l'Infanterie composée de Flamands, ne tenoit pas contre l'Infanterie composée d'Espagnols naturels. Mais ceux qui ont lu l'histoire des conquêtes des Hollandois dans les Indes Orientales, savent bien d'un autre côté que les Hollandois en petit nombre y faisoient fuir des armées entières de Portugais

(*) En 1643.

gais Indiens. Je ne veux pas citer des livres odieux, mais qu'on s'informe des Hollandois mêmes si leurs compatriotes établis dans les Indes Orientales, y conservent les mœurs & les bonnes qualités qu'ils avoient en Europe.

La Cour de Madrid qui fit toujours une attention sérieuse sur le caractère & sur le génie particulier des diverses Nations qu'elle gouvernoit, témoignoit beaucoup plus de confiance aux enfans des Espagnols nés en Flandres, qu'aux enfans des Espagnols nés dans le Royaume de Naples. Les derniers n'étoient pas égaux en toutes choses aux Espagnols nés en Espagne, ainsi que les autres. Cette Cour circonspecte a toujours eu pour maxime de ne point confier en Amérique aucun emploi d'importance aux Espagnols Criols, ou nés en Amérique. Cependant ces Criols sont les habitans qui sont nés d'une mere & d'un pere Espagnols, sans aucun mélange de sang Américain ou Africain. Ceux qui sont nés d'un Espagnol & d'une Américaine, s'appellent Métisses, & ils se nomment Mulâtres, quand la mere est Nègresse.

L'incapacité des sujets a eu autant de part à cette politique, que la crainte qu'ils ne se

R 5 foule-

soulevassent contre l'Espagne. Véritablement on a peine à concevoir à quel point le sang Espagnol, si brave & si courageux en Europe, a dégénéré dans plusieurs contrées de l'Amérique. On ne le croiroit pas, si douze ou quinze Relations différentes des expéditions des Flibustiers dans le nouveau monde, ne s'accordoient pas toutes à le dire, & à en rapporter des circonstances convaincantes.

Ainsi que les hommes, les animaux prennent une taille & une conformation différentes, suivant le pays où ils sont nés, & où ils deviennent grands. Il n'y avoit point de chevaux en Amérique, quand les Espagnols découvrirent cette partie du monde. On peut bien croire que les premiers qu'ils y transporterent pour faire race, étoient des plus beaux de l'Andalousie où se faisoit l'embarquement. Comme les frais du transport se montoient à plus de deux cens écus par cheval, on n'épargnoit pas apparemment l'argent de l'achat, & les chevaux étoient alors à grand marché dans cette Province. Il est des Pays en Amérique où la race de ces chevaux a dégénéré. Les chevaux de Saint Dominique & des Antilles sont petits, malfaits, & ils n'ont que le courage des nobles animaux
dont

dont ils descendent, s'il est permis de s'expliquer ainsi. Véritablement il est en Amérique d'autres pays où la race des chevaux Andalous s'est encore annoblie. Les chevaux du Chili sont aussi supérieurs en beauté & en bonté aux chevaux d'Andalousie, que ceux-ci surpassent les chevaux de Picardie. Les moutons de Castille & d'Andalousie transportés en d'autres pâturages, ne donnent plus de laine aussi *précieuse* que celles *quas Baticus adjuvat aër*. Quand les chèvres d'Ancyre ont perdu le pâturage de leurs montagnes, elles ne se couvrent plus de ce poil si prisé dans l'Orient, & connu même en Europe (*). Il est des pays où le cheval est communément un animal doux qui se laisse conduire à des enfans. En d'autres pays, comme dans Royaume de Naples, il est presque un animal féroce duquel il faut se garder avec attention. Les chevaux changent même de naturel, en changeant d'air & de nourriture. Ceux d'Andalousie sont bien plus doux dans leur pays qu'ils ne le sont dans le nôtre. Enfin la plupart des animaux n'engendrent plus, dès qu'ils sont transportés sous un climat trop différent du leur. Les tigres, les singes, les chameaux, les

(*) Busbequius, Epist. prim.

les éléphans & plusieurs especes d'oiseaux ne multiplient point dans nos régions.

SECTION XVI.

*Objection tirée du caractère des Romains
& des Hollandois. Réponse à l'objection.*

On m'objectera petit-être que nous connoissons aujourd'hui deux peuples à qui le caractère que les anciens Ecrivains donnent à leurs devanciers, ne convient plus présentement. Les Romains ne ressemblent plus, continuera-t-on, aux anciens Romains, si fameux par leurs vertus militaires, & que Tacite définit, des gens ennemis de toutes ces vaines démonstrations de respect qui ne font que des cérémonies. Des gens qui ne se soucioient que de l'autorité (*). *Apud quod jus imperii valet, inania transmittuntur.* Le frere du Roi des Parthes, Tiridate qui venoit à Rome faire hommage, pour parler suivant nos usages, de la Couronne d'Arménie, auroit eu moins de peur du cérémonial des Romains, ajoute l'Auteur que j'ai

(*) Tacit. Annal. lib. 15.

j'ai cité, s'il les avoit mieux connus. Les Bataves & les anciens Frisons, objectera-t-on encore, étoient deux peuples composés de soldats, & qui se soulevoient, dès que les Romains vouloient exiger d'eux d'autres tributs que des services militaires. Aujourd'hui les habitans de la Province de Hollande, laquelle comprend l'Isle des Bataves & une partie du pays des anciens Frisons, sont portés au commerce & aux arts. Ils surpassent tous les autres peuples dans le talent de policer les villes & dans le gouvernement *Municipal*. Le peuple y paye plus volontiers les plus grands impôts qui se levont présentement en Europe, qu'il ne fait le métier de soldat. *Ad terrestrem militiam parum idonei sunt Belgæ, & equo insidens Batavus ludibrium omnibus debet*, dit Puffendorff (*), en parlant des Hollandois d'aujourd'hui, qui se servent de troupes étrangères aussi volontiers que les Bataves faisoient la guerre pour les étrangers.

Quant aux Romains, je répondrai, que lorsque le reste de l'Europe voudra se guérir de la maladie du cérémonial, ils ne seront pas les derniers à s'en défaire. Le cérémoniel est aujourd'hui à la mode, & ils tâchent d'être

(*) Introd. ad hist. Europ.

d'être supérieurs dans la pratique, aux autres peuples, comme ils le furent autrefois dans la discipline militaire. Peut-être que les Romains nos contemporains 'montreroient encore cette modestie après les succès, & cette hauteur dans le danger qui faisoient le caractère des anciens Romains, si leurs Maîtres n'étoient pas d'une profession qui défend d'aspirer à la gloire militaire. Va-t-on se faire tuer à la guerre, dès qu'on a du courage, comme on fait des vers dès qu'on est né Poète? Si les Romains ont réellement dégénéré, ce n'est point certainement dans toutes les vertus. Personne ne fait mieux qu'eux, tenir ferme ou se relâcher à propos dans les affaires, & l'on remarque encore jusques dans la populace de Rome, cet art d'insinuer de l'estime pour ses concitoyens, qui fut toujours une des premières causes de la grande renommée d'une nation.

Enfin il est arrivé de si grands changemens dans l'air de Rome & dans l'air des environs de cette ville, depuis les Césars, qu'il n'est pas étonnant que les habitans y soient à présent différens de ce qu'ils étoient autrefois. Au contraire, suivant notre système, il falloit que la chose arrivât ainsi,

ainfi, & que l'altération de la cause altérât l'effet.

Premièrement, l'air de la ville de Rome, à l'exception du quartier de la Trinité du Mont & de celui du Quirinal, est si mal sain durant le grand été, qu'il ne sauroit être supporté que par ceux qui s'y sont habitués peu à peu, & comme Mithridate s'étoit accoutumé au poison. Il faut même renouveler toutes les années l'habitude de supporter la corruption de l'air, en commençant à le respirer dès les premiers jours de son altération. Il est mortel pour ceux qui le respirent pour la première fois, quand il est déjà corrompu. On est aussi peu surpris de voir mourir celui qui, en arrivant de la campagne, loge dans les endroits où l'air est corrompu, & même ceux qui dans ce tems-là y viendroient habiter des endroits de la ville où l'air demeure sain, que de voir mourir l'homme qu'un boulet de canon a touché. La cause de cette corruption de l'air nous est même connue. Rome étoit percée autrefois sous terre, comme sur terre, & chaque rue y avoit une cloaque sous le pavé. Ces égouts aboutissoient tous au Tibre par différens canaux qui étoient balayés perpétuellement des eaux de quinze Aque-
ducs,

ducs, qui voituloient des fleuves entiers à Rome; & ces fleuves se jettoient enfin dans le Tibre par les bouches des cloaques. Les bâtimens de cette Ville si vaste ayant été renversés par les Gots, par les Normands de Naples & par les tems, les décombres des édifices bâtis sur les sept colines ont comblé les vallées subjacentes, de manière que dans ces vallées l'ancien rez-de-chaussée est souvent enterré de quarante pieds. Un pareil bouleversement a bouché plusieurs ramaux par lesquels beaucoup de cloaques médiocres communiquoient avec les grands cloaques qui aboutissoient au Tibre. Les voûtes écrasées par la chute des bâtimens voisins, ou tombées par vétusté, ont ainsi fermé plusieurs canaux, & intercepté l'écoulement des eaux. Cependant la plupart des égoûts par lesquels les eaux de pluie & les eaux de ceux des anciens aqueducs qui subsistent encore, tombent dans les cloaques, sont demeurés ouverts. L'eau a donc continué d'entrer dans ces canaux sans issue. Elle y croupit, & elle y devient tellement infectée, que lorsqu'il arrive aux *Fouilleurs*, d'ouvrir, en creusant, un des ces canaux, la puanteur & l'infection qui s'en exhalent, leur donnent souvent des maladies mortelles.

les. Ceux qui ont osé manger des poissons qu'on y trouve quelquefois, ont presque tous payé de leur vie une curiosité téméraire. Or ces canaux ne sont pas si avant sous terre, que la chaleur qui est très-grande à Rome durant la Canicule, n'en tire des exhalaisons empestées, qui s'échappent d'autant plus librement, que les crevasses des voûtes ne sont bouchées qu'avec des décombres & des gravas qui font un tamis bien moins ferré que celui d'un terrain naturel, ou d'un sol ordinaire.

Secondement, l'air de la plaine de Rome, qui s'étend jusqu'à douze lieues dans les endroits où l'Appenin se recule le plus de cette Ville, réduit durant les trois mois de la grande chaleur les naturels mêmes du pays qui doivent y être accoutumés dès l'enfance, en un état de langueur incroyable à ceux qui ne l'ont pas vu. En plusieurs cantons les Religieux sont obligés à sortir de leurs Couvents pour aller passer ailleurs la saison de la Canicule. Enfin l'air de la campagne de Rome tue alors aussi promptement que le fer l'étranger, qui ose s'exposer à son activité durant le sommeil. L'air y est toujours pernicious, de quelque côté que le vent souffle, ce qui met en évidence que la terre

est la cause de l'altération de l'air. Cette infection prouve donc qu'il est survenu dans la terre un changement considérable, soit qu'il vienne de ce que la terre n'est plus cultivée comme du tems des Césars, soit qu'on veuille l'attribuer aux marais d'Ostie & à ceux de l'Ofanté (*), qui ne sont plus desséchés comme autrefois, soit enfin que cette altération procède des mines d'alun, de soufre & d'arsenic, qui depuis quelques siècles, auront achevé de se former sous la superficie de la terre, & qui présentement envoient dans l'air, principalement durant l'été, des exhalaisons plus malignes que celles qui s'en échappoient, lorsqu'elles n'avoient pas encore atteint le degré de maturité où elles sont parvenues aujourd'hui. On voit fréquemment dans la campagne de Rome un phénomène qui doit obliger de penser que l'altération de l'air y vient d'une cause nouvelle; c'est-à-dire, des mines qui se seront perfectionnées sous la superficie de la terre. Durant les chaleurs il en sort des exhalaisons qui s'allument d'elles-mêmes, & qui forment de longs fillons de feu ou des colonnes de flamme, dont la terre est la base. Tite-Live seroit rempli du récit des sacrifices
faits

(*) Pomptinæ Paludes.

faits pour l'expiation de ces prodiges, si l'on avoit vu ces phénomènes dans la campagne de Rome au tems dont il a écrit l'histoire.

Ce qui prouve encore qu'il est survenu une altération physique dans l'air de Rome & des environs, c'est que le climat y est moins froid aujourd'hui qu'il ne l'étoit au tems des premiers Césars, quoique le pays fût alors plus habité & mieux cultivé qu'il ne l'est à présent. Les Annales de Rome nous apprennent qu'en l'année 480 de sa fondation, l'hiver y fut si violent que les arbres moururent. Le Tibre prit dans Rome, & la neige y demeura sur terre durant quarante jours. Lorsque Juvenal fait le portrait de la femme superstitieuse, il dit qu'elle fait rompre la glace du Tibre pour y faire ses ablutions.

*Hibernum fracta glacie descendet in amnem
Ter matutino Tyberi mergetur, & ipsis
Verticibus timidum caput abluet; inde su-
perbi
Totum Regis agrum nuda & tremebunda
cruentis*

Erepet genibus. ()*

S 2

R

(*) Juven. Sat. 6.

Il parle du Tibre pris dans Rome, comme d'un événement ordinaire. Plusieurs passages d'Horace supposent les rues de Rome pleines de neiges & de glaces. Nous serions mieux informés, si les anciens avoient eu des Thermomètres; mais leurs Ecrivains, quoiqu'ils n'aient pas songé à nous instruire la-dessus, nous en disent encore assez pour nous convaincre que les hivers étoient autrefois plus rigoureux à Rome qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le Tibre n'y gele guères plus que le Nil au Caire. On trouve à Rome l'hiver bien rigoureux, quand la neige s'y conserve durant deux jours, & quand on y voit durant deux fois vingt-quatre heures quelques larmes de glace à une fontaine exposée au Nord.

Quant aux Hollandois, je puis répondre qu'ils n'habitent pas sur la même terre qu'habitoient les Bataves & les anciens Frisons, bien qu'ils demeurent dans le même pays. L'Isle des Bataves étoit bien un pays bas, mais il étoit couvert de bois. Pour la partie du pays des anciens Frisons, qui fait aujourd'hui la plus grande portion de la Province de Hollande: savoir, celle qui est comprise entre l'Océan, le Zuiderzée & l'ancien lit du Rhin qui passe à Leyde, elle étoit alors semée de collines

collines creuses en dedans, & c'est ce qu'on a voulu exprimer par le mot de *Holland* introduit dans le moyen âge. Il signifie une terre vuide en langue du pays. Tacite (*) nous apprend que le bras du Rhin dont je parle, celui qui séparoit alors la Frise de l'Isle des Bataves, conservoit la rapidité que ce fleuve a dans son cours, & c'est une preuve que le pays étoit montueux. La mer s'étant introduite dans ces cavités elle a fait abîmer la terre, qui ne s'est relevée au-dessus de la surface des eaux qui la couvrirent après sa dépression, qu'à l'aide des sables que les flots de la mer y ont apportés, & du limon que les fleuves y ont laissé, en l'inondant fréquemment, avant qu'on les eût contenu par des digues.

Une autre preuve de ce que je viens d'avancer, c'est que dans la partie de la Province de Hollande qui a fait une portion du pays des anciens Frisons, on trouve souvent, en faisant les fondations, des arbres qui tiennent encore au sol par les racines, quinze pieds au-dessous du niveau du pays. Cependant ce pays qui est uni comme un parquet, est déjà plus bas que les hautes marées. Il est de niveau avec les plus basses, & c'est ce

S 3

qui

(*) Tacit. Annal. lib. 2.

qui montre bien que le sol auquel tiennent par les racines les arbres dont j'ai parlé, est un terrain qui s'est abîmé. Ceux qui voudront être instruits plus au long sur le tems & sur les autres circonstances de ces inondations, peuvent lire les deux premiers volumes de l'Ouvrage de Monsieur Menfon Alting, intitulé, *Descriptio Agri Batavi*. Ils ne le liront pas sans profit, & sans regretter que cet Auteur soit mort il y a trente ans, avant que de nous avoir donné le troisième. La Hollande ayant été desséchée & repeuplée dans les tems suivans, elle est aujourd'hui une prairie de niveau, coupée par une infinité de canaux, & semée de quelques lacs & flaques d'eau (*). Le terrain y a si bien changé de nature, que les bœufs & les vaches de ce pays sont plus grands qu'ailleurs, au lieu qu'autrefois ils étoient très-petits. Enfin le quart de sa superficie est aujourd'hui couvert d'eau, au lieu que l'eau n'en couvroit peut-être pas autrefois la douzième partie. Le peuple, par des événemens qui ne sont pas de notre sujet, s'y étant encore multiplié plus qu'il ne l'a fait en aucun autre endroit de l'Europe, le besoin & la facilité d'avoir des légumes & du laitage dans une prairie continue,

(*) Tacit. Annal. lib. 4.

nuelle, la facilité d'avoir du poisson au milieu de tant d'eaux douces & salées, ont accoutumé les habitans à se sustenter avec ces alimens flegmatiques, au lieu que leurs anciens prédécesseurs se nourrissoient de la chair de leurs troupeaux, & de celles des animaux domestiques devenus sauvages, dont on voit, par Tacite & par d'autres Ecrivains de l'antiquité, que leurs bois étoient remplis.

Le Chevalier Temple qui a été frappé de la différence du caractère des Bataves & des Hollandois, & qui a voulu en rendre raison, attribue cette différence au changement de nourriture (*). De pareilles révolutions sur la surface de la terre, qui causent toujours beaucoup d'altération dans les qualités de l'air, & qui ont encore été suivies d'un si grand changement dans les alimens ordinaires, que les nouveaux habitans se nourrissent en Pêcheurs & en Jardiniers, au lieu que les anciens habitans se nourrissoient en Chasseurs; de pareilles révolutions, dis-je, ne sauroient arriver, sans que le caractère des habitans d'un pays cesse d'être le même.

Après tout ce que je viens d'exposer, il est plus que vraisemblable que le génie par-

S 4

ticu-

(*) Etat des Provinces-Unies, ch. 4.

ticulier à chaque peuple, dépend des qualités de l'air qu'il respire. On a donc raison d'accuser le climat de la difette de génies & d'esprits propres à certaines choses, laquelle se fait remarquer chez certaines nations. *La température des climats chauds*, dit le Chevalier Chardin (*), *énervé l'esprit comme le corps, & dissipe ce feu d'imagination nécessaire pour l'invention.* On n'est pas capable en ces climats-là de longues veilles & de cette forte application qui enfante les ouvrages des Arts libéraux & des Arts mécaniques. C'est seulement vers le Septentrion qu'il faut chercher les Arts & les Métiers dans leurs plus hautes perfections. Notre Auteur parle d'Hispanie, & Rome & Athenes sont des villes septentrionales par rapport à la Capitale de la Perse. C'est le sentiment que donne l'expérience. Tout le monde ne convient-il pas d'attribuer à l'excès du froid comme à l'excès du chaud, la stupidité des Nègres & celle des Lapons?

(*) Descrip. de la Perse, ch. 7.

*

*

*

SECTI-

SECTION XVII.

De l'étendue des climats plus propres aux Arts & aux Sciences que les autres. Des changemens qui surviennent dans ces climats.

On m'objectera que les Arts & les Sciences ont fleuri sous des climats bien différens. * Memphis, ajoutera-t-on, est plus près du Soleil que Paris, de dix-huit degrés, & cependant les Arts & les Sciences ont fleuri dans ces deux Villes.

Je réponds que tout excès de chaleur, & que tout excès de froid ne sont pas contraires à une heureuse nourriture des enfans, mais seulement les excès outrés, soit du froid, soit du chaud. Loin de borner à quatre ou cinq degrés la température convenable à la culture des Sciences & des beaux Arts, je crois que cette température peut comprendre vingt ou vingt-cinq degrés de latitude. Ce climat fortuné peut même s'étendre & gagner du terrain, à la faveur de plusieurs événemens.

Par exemple, l'étendue du commerce donne aujourd'hui aux Nations Hyperborées le moyen qu'elles n'avoient point autrefois de

faire une partie de leur nourriture ordinaire, des vins comme des autres alimens qui viennent dans les pays chauds. Le commerce qui s'est infiniment accru dans les deux derniers siècles, a fait connoître ces choses où l'on ne les connoissoit pas. Il les a rendues très-communes en des lieux où elles étoient fort rares auparavant. L'accroissement du commerce a rendu le vin une boisson d'un usage aussi commun dans plusieurs pays où il n'en vient point, que dans les contrées où l'on fait des vendanges. Il a mis dans les pays du Nord le sucre & les épiceries au nombre de ces denrées, que tout le monde consomme. Depuis un tems les eaux-de vie simples & composées, le tabac, le café, le chocolat & d'autres denrées qui ne croissent que sous le soleil le plus ardent, sont en usage, même parmi le bas peuple, en Hollande, en Angleterre, en Pologne, en Allemagne & dans le Nord. Les sels & les suc spiritueux de ces denrées jettent dans le sang des nations Septentrionales une ame, ou, pour parler avec les Physiciens, une huile éthérée, laquelle ne se trouve point dans les alimens de leur patrie. Ces suc remplissent le sang d'un homme du Nord d'esprits animaux formés en Espagne, & sous les climats les plus ardents. Une portion de
l'air

l'air & de la séve de la terre des Canaries, passe en Angleterre dans les vins de ces Isles qu'on y transporte en si grande quantité. L'usage fréquent & habituel des denrées des pays chauds rapproche donc, pour ainsi dire, le soleil des pays du Nord, & il doit mettre dans le sang & dans l'imagination des habitans de ces pays une vigueur & une délicatesse que n'avoient pas leurs ayeux, dont la simplicité se contentoit des productions de la terre qui les avoit vu naître. Comme on ressent aujourd'hui dans ces contrées des maladies qu'on n'y connoissoit pas, avant qu'on y fit un usage aussi fréquent d'alimens étrangers, & qui ne sont peut-être pas assez en proportion avec l'air du pays, on y doit avoir pour cela même plus de chaleur & plus de subtilité dans le sang. Il est certain qu'en même tems qu'on y a connu de nouvelles maladies, ou que certaines infirmités y sont devenues plus fréquentes qu'autrefois, d'autres maladies ou sont disparues, ou sont devenues plus rares. J'ai oui dire à M. Regis, célèbre Médecin d'Amsterdam que depuis que l'usage des denrées dont je viens de parler, s'étoit introduit dans cette ville parmi les gens de toute condition, on n'y voyoit plus la vingtième partie des maladies

dies scorbutiques qu'on y voyoit auparavant.

Il ne suffit pas qu'un pays soit à une certaine distance de la Ligne pour que le climat en soit propre à la nourriture des hommes d'esprit & de talent. L'air y peut être contraire par ses qualités permanentes, à l'éducation physique des enfans que la délicatesse de leurs organes destineroit à être un jour des hommes d'un grand esprit. Le mélange des corpuscules qui entrent dans la composition de l'air dont je parle, peut être mauvais par quelques excès d'un de ses bons principes. Il se peut faire qu'en un certain pays les émanations de la terre soient trop grossières. Tous ces défauts qu'on conçoit pouvoir être infinis, doivent faire que l'air d'une contrée, dont la température paroît la même que celle d'une contrée voisine, ne soit pas aussi favorable à l'éducation physique des enfans, que l'air qu'on respire dans cette dernière. Deux régions qui sont à la même distance du Pole, peuvent avoir un climat physiquement différent. Puisque la différence de l'air d'une contrée limitrophe d'une autre contrée où les hommes sont grands, rend dans la première les habitans petits, pourquoi ne les rendra-t-elle pas plus spirituels dans un pays que
dans

daans un autre? La taille des hommes doit varier plus difficilement que la qualité & le ressort des organes du cerveau. Plus une organe est délié, plus le sang qui le nourrit, le change facilement. Or de tous les organes du corps humain, les plus délicats sont ceux qui servent à l'ame spirituelle à faire ses fonctions. Ce que je dis ici, n'est que l'explication de l'opinion générale, qui a toujours attribué aux différentes qualités de l'air, la différence qui se remarque entre les peuples. *Le climat de chaque peuple est toujours, à ce que je crois, la principale cause des inclinations & des coutumes des hommes, qui ne sont pas plus diverses entre elles que la constitution de l'air est différente d'un lieu à un autre, dit un homme (*) à qui l'on pouvoit appliquer l'éloge qu'Homere fait d'Ulysse.*

Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

(*) Chardin. tome 2. p. 4.



SECTI.

SECTION XVIII.

Qu'il faut attribuer la différence qui est entre l'air de différens pays, à la nature des émanations de la terre qui sont différentes en diverses régions.

Les émanations de la terre sont la seule cause apparente à laquelle on puisse attribuer la différence sensible entre les qualités de l'air, en diverses régions également distantes de la Ligne. Cette opinion s'accorde très-bien avec l'expérience. Les émanations, dont dépendent les qualités de l'air, dépendent elles-mêmes de la nature des corps dont elles s'échappent. Or, quand on vient à examiner quelle est la composition du globe terrestre dans deux pays dont l'air est différent; on trouve cette composition différente. Il y a plus d'eau, par exemple, en Hollande dans un quarré donné, qu'il n'y en a dans la Comté de Kent. Le sein de la terre ne renferme pas les mêmes corps en France qu'il renferme communément en Italie. Dans plusieurs endroits de l'Italie la terre est pleine d'alun, de soufre, de bitume & d'autres minéraux. Ces corps dans les lieux de
France

France où on en trouve, n'y sont pas en même quantité par proportion aux autres corps qu'en Italie. On trouve presque par toute la France que le tuf est de marne ou d'une espèce de pierre grasse, blanchâtre & tendre, & dans laquelle il y a beaucoup de sels volatils. Le sel domine dans la terre de la Pologne, & l'on en trouve des mines toutes formées dans plusieurs endroits de ce Royaume. Elles suffisent à la consommation du pays, & même à celle de plusieurs Provinces voisines. C'est à ce sel dominant dans la terre de Pologne, que les Philosophes attribuent la fertilité prodigieuse de la plupart de ses contrées, aussi-bien que la grosseur extraordinaire des fruits; & s'il est permis de s'expliquer ainsi, le grand volume du corps des hommes nés & nourris dans ce pays-là. En Angleterre, le tuf est composé principalement de plomb, d'étain, de charbon de mine, & d'autres minéraux qui végètent, & qui se perfectionnent sans cesse.

On peut même dire que la différence de ces émanations tombe en quelque manière sous nos sens. La couleur du vague de l'air, celles des nuages qui donnent un horizon colorié au coucher comme au lever du soleil, dépendent de la nature des exhalaisons qui
rem-

remplissent l'air, & qui se mêlent avec les vapeurs dont ces nuages sont formés. Or tout le monde peut observer que le vague de l'air & les nuages qui brillent à l'horison ne sont pas de la même couleur dans tous les pays. En Italie, par exemple, le vague de l'air est d'un bleu verdâtre, & les nuages de l'horison y sont d'un jaune & d'un rouge très-foncés. Dans les Pays-Bas le vague de l'air est d'un bleu pâle, & les nuages de l'horison n'y sont teints que de couleurs blanchâtres. On peut même remarquer cette différence dans les *Ciels* des tableaux du Titien & des tableaux de Rubens, ces deux Peintres ayant représenté la nature telle qu'elle se voit en Italie & dans les Pays-Bas où ils la copioient. Je conclus de ce que j'ai exposé, qu'ainsi que les qualités de la terre décident de la saveur particulière aux fruits dans plusieurs contrées, de même ces qualités de la terre décident de la nature de l'air de chaque pays. Les qualités & les propriétés de la terre sont également la cause de la différence qui est entre l'air de deux contrées, ainsi qu'elle est la cause de la différente saveur des vins qui sont crus dans deux contrées limitrophes.

Or

Or cette cause est sujette par sa nature à bien des vicissitudes comme à une infinité d'altérations. Dès que la terre est un mixte composé de solides & de liquides de divers genres & de différentes espèces, il faut qu'ils agissent sans cesse l'un & l'autre, & qu'il s'y fasse ainsi des fermentations continuelles, d'autant plus que l'air & le feu central mettent encore les matieres en mouvement. Comme les levains, comme le mélange & la proportion de ces levains ne sont pas toujours les mêmes, les fermentations ne sauroient aboutir toujours à la même production. Ainsi les émanations de la même terre ne sauroient être toujours les mêmes dans la même contrée. Elles y doivent être sujettes à divers changemens.

L'expérience donne un grand poids à ce raisonnement. La même terre envoie-t'elle toutes les années dans l'air la même quantité de ces exhalaisons qui sont la matiere des foudres & des éclairs? Comme il est des pays plus sujets au tonnerre que d'autres, il est aussi des années où il tonne dix fois plus souvent dans le même pays qu'en d'autres années. A peine entendit-on deux coups de tonnerre à Paris l'été de 1716. Il y a tonné trente fois & plus, l'été de 1717. La même

Tome II.

T

chose

chose arrive par rapport aux tremblemens de terre. Les années sont-elles également pluvieuses dans le même pays ? Qu'on voye dans les almanachs de l'Observatoire la différence qui se trouve entre la quantité de pluie qui tombe à Paris dans le cours d'une année, & la quantité qui en tombe dans une autre année. Cette différence va quelquefois à près des deux tiers. On ne sauroit encore attribuer l'inégalité qui se remarque dans les éruptions des Volcans , à une autre cause qu'à la variété des fermentations qui se font continuellement dans le sein de la terre. On fait que ces montagnes redoutables jettent plus de feu en certaines années que dans d'autres, & qu'elles sont quelquefois un tems considérable sans en vomir. Toutes les années sont-elles enfin également saines & également pluvieuses, venteuses, froides & chaudes dans la même contrée ?

Le soleil & les émanations de la terre décident en France, comme ailleurs, de la température des années, & l'on n'y sauroit faire intervenir aucune autre cause, à moins que de vouloir faire agir les influences des astres. Or de ces deux causes, il y en a une qui ne varie pas dans son action, je veux dire le soleil. Il faut donc attribuer la différence

rence immense qui s'observe en France entre la température de deux années à la variation survenue dans les émanations de la terre.

Je dis que l'action du soleil ne varie point. Il monte, & il descend à Paris toutes les années à une même hauteur. S'il y a quelque différence dans son élévation, elle n'est sensible qu'aux Astronomes modernes, & elle ne pourroit mettre d'autre différence entre l'été de deux années, que celle qui se trouve entre un été de Senlis & un été de Paris. La distance qui est entre Paris & Senlis du Sud au Nord, revient à la hauteur que le soleil peut avoir de plus à Paris en une année que dans une autre année.

La différence qui est entre la température des années, est bien une autre variation. Il est à Paris des étés d'une chaleur insupportable. D'autres à peine ne sont pas un tems froid. Souvent il fait plus froid le jour du solstice d'été qu'il ne faisoit six semaines auparavant. L'hiver y est quelquefois très-rigoureux, & la gelée y dure quarante jours de suite. En d'autres années l'hiver se passe sans trois jours de gelée consécutive. Il est des années durant lesquelles il tombe à Paris vingt-deux pouces d'eau de pluie (*).

T. 2 d'autres
(*) Voyez les Almanachs de l'Observatoire.

d'autres années il n'en tombe pas huit. Il est aussi des années où les vents sont plus fréquens & plus furieux qu'en d'autres. On peut dire la même chose de tous les pays. La température des années y varie toujours. Il est seulement vrai que dans les pays Méridionaux, le tems de la pluie & des chaleurs n'est pas aussi déréglé que dans notre pays. Ces chaleurs & ces pluies, plus ou moins grandes, y viennent à peu près dans les mêmes jours. La cause y varie bien, mais elle n'y est pas aussi capricieuse qu'en France.

Mais, dira-t-on, quoique le soleil monte toutes les années à la même hauteur, ne peut-il point arriver quelque obstacle, comme seroit une macule, qui ralentisse son action en certaines années, plus que dans d'autres années. Il auroit ainsi la plus grande part aux variations dont vous allez chercher la cause dans le sein de la terre.

Je réponds que l'expérience ne souffre point qu'on impute au soleil cette variation. Il y auroit une espèce de règle dans ce dérangement, s'il venoit du ralentissement de l'action du soleil, je veux dire que tous les pays sentiroient ce dérangement à proportion de la distance où ils sont de la Ligne,
&

& que l'élévation du soleil décideroit toujours du degré de chaleur, quelle que fût cette chaleur en une certaine année. Le même été plus chaud à Paris qu'à l'ordinaire, supposeroit un été plus chaud à Madrid que les étés ordinaires. Un hiver très-doux à Paris, supposeroit qu'il feroit encore plus doux à Madrid que les hivers ordinaires. C'est ce qui n'est point. L'hiver de 1699 à 1700 fut très-doux à Paris & très-rude à Madrid. Il gela quinze jours de suite à Madrid, & il ne gela pas deux jours de suite à Paris. L'été de 1714 fut assez sec & très-chaud à Paris. Il fut très-pluvieux & assez froid en Lombardie. Le jour du solstice d'été est quelquefois plus froid que le jour des équinoxes. La variation de la température des années est telle qu'on ne sauroit l'attribuer au soleil. Il faut l'imputer à une cause particulière à chaque pays, c'est-à-dire, à la différence qui survient dans les émanations de la terre. C'est elle qui rend encore certaines années plus sujettes aux maladies que d'autres.

*Ipsa sepe coorta
De terra surgunt. (*)*

T 3

Il

(*) Lucret. Lib. 6.

Il est des maladies épidémiques qui sortent de la terre insensiblement, mais il en est qu'on en voit fortir, pour ainsi dire. Telles sont les maladies qui surviennent dans les lieux où l'on a fait de grands remuemens de terre, & qui étoient très-sains avant ces remuemens. La première enveloppe de la terre, est composée de terres communes, de pierres, de cailloux & de sables. La nature prudente s'en est servie pour couvrir la seconde enveloppe composée de minéraux & de terres grasses dont les sucs contribuent à la fertilité du sol extérieur. Ou ces sucs montent dans les tuyaux des plantes, ou bien ils s'élèvent dans l'air, après s'être exténués & filtrés à travers la première enveloppe de la terre, & ils y forment ce nitre aérien, qui retombant ensuite sur la terre dont il est sorti, aide tant à sa fertilité. Or quand on fait de grands remuemens de terre, on met à découvert plusieurs endroits de cette seconde enveloppe, & l'on les expose à l'action immédiate de l'air & du soleil, laquelle ne trouvant plus rien d'interposé, en détache des molécules en trop grande quantité. D'ailleurs ces molécules encore trop grossières, n'auroient dû s'élever dans l'air, qu'après s'être exténuées en passant à travers de la

la première enveloppe comme à travers un tamis. Ainsi l'air de la contrée se corrompt, & il demeure corrompu jusqu'à ce que la terre découverte soit épuisée d'une partie de ces sucs, ou jusqu'à ce que la poussière charriée sans cesse par les vents, l'ait enduite d'une nouvelle croute.

Mais, comme nous l'avons dit, il est des maladies épidémiques qui, pour parler ainsi, sortent du sein de la terre insensiblement, & sans qu'il y soit arrivé aucun changement dont on s'aperçoive. Telles sont les pestes qui s'allument quelquefois dans un pays où elles n'ont point été apportées ailleurs, & qu'on ne sauroit imputer qu'aux altérations arrivées dans les émanations de la terre même.

SECTION XIX.

Qu'il faut attribuer aux variations de l'air dans le même pays la différence qui s'y remarque entre le génie de ses habitans en des siècles différens.

Je conclus donc de tout ce que je viens d'exposer, qu'ainsi qu'on attribue la dif-
T 4 fference

férence du caractère des nations aux différentes qualités de l'air de leurs pays, il faut attribuer de même aux changemens qui surviennent dans les qualités de l'air d'un certain pays, les variations qui arrivent dans les mœurs & dans le génie de ses habitans. Ainsi qu'on impute à la différence qui est entre l'air de France & l'air d'Italie, la différence qui se remarque entre les Italiens, & les François, de même il faut attribuer à l'altération des qualités de l'air de France, la différence sensible qui s'observe entre les mœurs & le génie de François d'un certain siècle & des François d'un autre siècle. Comme les qualités de l'air de France varient à certains égards, & qu'elles demeurent les mêmes à d'autres égards, il s'ensuit que dans tous les siècles, les François auront un caractère général qui les distinguera des autres nations; mais ce caractère n'empêchera pas que les François de certains siècles ne soient différens des François des autres siècles. C'est ainsi que les vins ont dans chaque terroir une saveur particulière qu'ils conservent toujours, quoique leur bonté ne soit pas toujours égale, & qu'en certaines années, ils soient meilleurs sans comparaison que dans d'autres années. Voilà pourquoi,
par

par exemple, les Italiens seront toujours plus propres à réussir en Peinture & en Poësie que les peuples des environs de la mer Baltique. Mais comme la cause qui fait cette différence entre les nations, est sujette à plusieurs altérations, il semble qu'il doive arriver qu'en Italie certaines générations aient plus de talens pour exceller dans ces arts, que d'autres générations n'en peuvent avoir.

Toute la question de la prééminence entre les Anciens & les Modernes, dit le grand Défenseur des derniers (), étant une fois bien entendue, se réduit à savoir, si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes, étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ai cru, ajoute-t-il, que le plus sûr étoit de consulter un peu sur tout ceci la Physique, qui a le secret d'abrégier bien des contestations que la Rhétorique rend infinites. Consultons-la, j'y consens. Que nous répond-t-elle? Deux choses. La première, c'est que de tout tems certaines plantes ont atteint une plus grande perfection dans une contrée que dans une autre, & que dans le même pays les arbres & les plan-*

T 5

tes

(*) M. de Fontenelle, Digression sur les Anciens.

tes n'y donnent pas toutes les années des fruits également bons.

On pourroit dire des années ce que Virgile a dit des régions, quand il écrit que toutes leurs productions ne sont point également excellentes.

Non omnis fert omnia tellus.

La cause de cet effet montre une activité à laquelle nous pouvons bien attribuer la différence qui se remarque entre l'esprit & le génie des nations & des siècles. N'agit-elle pas déjà sensiblement sur l'esprit des hommes, en rendant la température des climats aussi différente qu'on la voit en différens pays comme en différentes années? La température du climat ne nuit-elle pas beaucoup à l'éducation physique des enfans, ou ne la favorise-t-elle pas beaucoup? Pourquoi ne veut-on pas que les enfans élevés en France en certaines années, dont la température aura été heureuse, aient le cerveau mieux disposé que ceux qui auront été élevés durant une suite d'années dont la température aura été mauvaise? Tout le monde n'attribue-t-il pas l'esprit des Florentins & la grossièreté des Bergamasques à la différence
qui

qui est entre l'air de Florence & celui de Bergame?

Mais, objectera-t-on, si ces changements que vous supposez arriver successivement dans la terre, dans l'air & dans les esprits, étoient réels, on remarqueroit dans le même pays quelque changement dans la configuration du corps des hommes. Le changement que vous croyez arriver dans leur intérieur, seroit accompagné d'un changement sensible dans leur extérieur.

Je réponds en premier lieu, fondé sur tout ce que j'ai dit précédemment, que la cause qui est assez puissante pour agir sur les cerveaux de toute espèce, peut bien n'être pas assez efficace pour altérer la stature des corps. En second lieu, je réponds que si l'on faisoit en France, par exemple, une attention exacte & suivie sur la stature des corps & sur leurs forces, peut-être trouveroit-on qu'il y paroît en certain tems des générations d'hommes plus grands & plus robustes que dans d'autres. Peut-être trouveroit-on qu'il y a des âges, où l'espèce des hommes va en se perfectionnant, comme il y en a d'autres où elle décheoit. Lorsqu'on voit que nos guerriers trouvent le poids d'une cuirasse & d'un casque un fardeau

in-

insupportable, au-lieu que leurs ancêtres ne trouvoient pas l'habillement entier de l'homme d'armes un poids trop lourd; quand on compare les fatigues qu'on avoit à essuyer dans les guerres des Croisades avec la mollesse de nos camps, n'est-on pas tenté de dire que la chose arrive ainsi.

Il ne faut point alléguer que c'est la mollesse de l'éducation qui énerve les corps. Est-ce d'aujourd'hui que les peres & les meres choyent trop leurs enfans, & les enfans de toute condition n'étoient-ils pas élevés par leurs parens dans les tems dont je parle, ainsi que le sont ceux d'aujourd'hui? Ne seroit-ce point parce que les enfans naissent plus délicats, que l'expérience fait prendre des précautions plus scrupuleuses pour les conserver? Il est naturel qu'un pere & une mere apportent à l'éducation physique de leurs enfans, les mêmes attentions & les mêmes soins dont ils se souviennent d'avoir eu besoin.. Il est naturel qu'ils jugent de la délicatesse de leurs enfans, par la délicatesse dont ils ont été durant leur enfance. L'expérience seule peut, en apprenant que ces soins ne fussent plus, nous faire penser qu'il faut employer plus d'attention & plus de ménagement pour la conservation de nos enfans, qu'on n'en a eu
pour

pour la nôtre. L'impulsion de la nature à laquelle on ne résiste gueres, ne fait-elle pas aimer encore aujourd'hui les exercices qui fortifient le corps à ceux à qui elle a donné une santé capable de les soutenir? Pourquoi le commun du monde les néglige-t-il aujourd'hui? Enfin notre mollesse vient-elle de notre genre de vie, ou bien est-ce parce que nous naissons plus foibles par l'estomach & par les visceres que nos ayeux, que chacun dans sa condition cherche de nouvelles préparations d'alimens, des nourritures plus aisées, & que les abstinences que ces ayeux observoient sans peine, sont aujourd'hui réellement impraticables au tiers du monde. Pourquoi ne pas croire que c'est le physique qui donne la loi au moral? Je crois donc que le genre de vie, que la mode de se vêtir plus ou moins en certaines saisons, qui a lieu successivement dans le même pays, dépend de la vigueur des corps qui les fait souffrir du froid, ou du chaud, plus ou moins, suivant qu'ils sont plus ou moins robustes. Il y a cinquante ans que les hommes ne s'habilloient pas aussi chaudement en France durant l'hiver qu'ils s'habillent aujourd'hui, parce que les corps y étoient communément plus robustes & moins sensibles aux injures du froid.

J'ai

J'ai observé, dit Chardin (*) dans mes voyages, que comme les mœurs suivent les températures du corps, selon la remarque de Galien, le tempérament du corps suit la qualité du climat; de sorte que les coutumes ou habitudes des peuples ne sont point l'effet du pur caprice; mais de quelque cause ou nécessité naturelle qu'on ne découvre qu'après une exacte recherche. Quand les corps deviennent plus foibles & plus sensibles aux injures de l'air, il s'ensuit qu'un peuple doit changer quelque chose dans ses mœurs & dans ses coutumes; ainsi qu'il le feroit, si le climat étoit changé. Ses besoins varient également par l'un ou par l'autre changement.

Les personnes âgées soutiennent encore qu'une certaine Cour étoit composée de femmes plus belles & d'hommes mieux faits, qu'une autre Cour peuplée des descendans de ceux-là. Qu'on entre en certains tems dans le détail de cent familles; & l'on en trouvera quatrevingt où le fils sera d'une stature moins élevée que celle de son père. La race des hommes deviendrait une race de Pigmées, s'il ne succédoit point à ces tems de décadence, des tems où la stature des corps se relève. Les générations plus foibles, & les générations

(*) Voyage de Perse, tom. 2. p. 275.

tions plus robustes que les générations précédentes, se succèdent alternativement,

On ne sauroit encore attribuer qu'aux changemens qui surviennent dans les qualités de l'air dans le même pays la différence qui se remarque entre les mœurs & la politesse de divers siècles. On a vu des tems où l'on tiroit facilement les principaux d'une nation de leurs foyers. On les engageoit sans peine d'aller chercher la guerre à mille lieues de leur patrie au mépris des fatigues de plusieurs mois de voyage qui paroissent les travaux d'Hercule à leur postérité amolie. C'est, dira-t-on, que la mode d'y aller s'étoit établie. Mais de pareilles modes ne s'établissent pas aujourd'hui. Elles ne peuvent s'introduire qu'à l'aide des conjonctures physiques, pour ainsi dire. Croit-on que le plus éloquent de nos Prédicateurs qui prêcherait une Croisade aujourd'hui, trouvât bien des Barons qui le voulussent suivre *outré-mer* ?

*

*

*

SECTI-

SECTION XX.

De la différence des mœurs & des inclinations du même peuple en des siècles différens.

Il arrive encore des tems dont les événemens font penser qu'il est arrivé quelque altération physique dans la constitution des hommes. Ce sont ceux où des hommes d'ailleurs très-polis & même lettrés, se portent aux actions les plus dénaturées avec une facilité affreuse. C'est ce que firent les François sous les regnes de Charles IX. & de Henri III. Tous les personnages qui font quelque figure dans l'Histoire de Charles IX, & dans l'Histoire de ses freres, mêmes les Ecclésiastiques, font périés de mort violente. Ceux des Seigneurs de ce tems-là, qui comme le Maréchal de Saint-André, le Connétable de Montmorenci, le Prince de Condé & le Duc de Joyeuse furent tués dans des actions de guerre, y moururent assassinés. Les coups leur furent portés par des hommes qui les reconnoissoient, & qui en vouloient à eux. On fait les noms de ceux qui les tuèrent. Je ne sai par quelle fatalité Henri II, les

les trois Rois ses enfans & Henri IV qui se succéderent immédiatement, moururent tous cinq de mort violente, malheur qui n'étoit pas arrivé à aucun de nos Rois de la troisième race, bien que la plupart eussent regné, dans des tems difficiles, & où les hommes étoient plus grossiers que dans le treizième siècle. Nous avons vu dans le dix-septième siècle des guerres civiles en France & des partis aussi aigris & aussi animés l'un contre l'autre sous Louis XIII & sous Louis XIV, que pouvoient l'être dans le siècle précédent les factions qui suivoient les Ducs de Guise ou l'Amiral de Coligni, sans que l'histoire des derniers mouvemens soit remplie d'empoisonnemens, d'assassinats, ni des événemens tragiques si communs en France sous les derniers Valois.

Qu'on ne dise pas que le motif de Religion qui entroit dans les guerres civiles du tems de Valois, envenimoit les esprits, & que ce motif n'entroit pas dans nos dernières guerres civiles. Je répondrais que le précepte d'aimer ses ennemis n'étant point contesté par Rome, ni par Genève, il s'ensuit que ceux qui prenoient parti pour l'une ou pour l'autre cause de bonne foi, devoient avoir horreur d'un assassinat. C'est la poli-

tique, fécondée par l'esprit du siècle, qui a fait commettre toutes ces noirceurs à des gens, dont, pour me servir de l'expression du tems, toute la Religion *gissoit* dans une écharpe rouge ou dans une blanche. Si l'on me répliquoit que ces scélérats étoient Catholiques ou Huguenots par persuasion, mais que c'étoit des cerveaux brûlés, des imaginations forcenées, en un mot des fanatiques de bonne foi: ce seroit adhérer à mon sentiment. Comme il ne s'en est pas trouvé de tels durant les dernières guerres civiles, il faudra tomber d'accord qu'il est des tems où des hommes de ce caractère, qui rencontrent toujours assez d'occasions d'extravaguer, sont plus communs que dans d'autres. C'est établir la différence des esprits dans le même pays, mais dans différens siècles.

En effet, vit-on verser des fleuves de sang au sujet de l'hérésie d'Arius, qui causa tant de disputes & tant de troubles dans la Chrétienté? Avant le Protestantisme, il s'étoit élevé en France plusieurs contestations en matière de religion, mais si l'on excepte les guerres contre les Albigeois, il n'étoit pas arrivé que ces disputes eussent fait verser aux François le sang de leurs frères, parce que la même âcreté ne s'étoit pas encore trouvée dans

dans les humeurs, ni la même irritation dans les esprits.

Pourquoi vient-il des siècles où les hommes ont un éloignement invincible de tous les travaux d'esprit, & où ils sont si peu disposés à étudier, que toutes les voies dont on se sert pour les y exciter, demeurent longtemps inutiles? Tous les travaux du corps & les plus grands dangers leur font moins de peur que l'application. Quels privilèges & quels avantages nos Rois n'ont-ils pas été obligés d'accorder aux Gradués & aux Clercs dans le douzième & dans le treizième siècle, afin d'encourager les François à sortir du moins de l'ignorance la plus crasse où je ne sai quelle fatalité les retenoit plongés? Les hommes avoient alors un si grand besoin d'être excité à l'étude, qu'en quelques Etats on étendit une partie des privilèges des Clercs, à ceux qui sauroient lire. En effet, de grands Seigneurs qui ne savoient pas signer leur nom, ou qui l'écrivoient sans connoître la valeur des caractères dont il étoit composé, mais en le dessignant d'après l'exemple qu'on leur avoit enseigné à imiter, étoient une chose très-commune. D'un autre côté on trouvoit facilement des gens prêts d'affronter les plus grands dangers, & même les

travaux les plus longs. Depuis un siècle les hommes se portent volontiers à l'étude comme à l'exercice des arts libéraux, quoique les encouragemens ne soient plus les mêmes qu'autrefois. Les savans médiocres, & les personnes qui professent les arts libéraux avec un talent chétif, sont même devenus si communs, qu'il est des gens assez bisarres pour penser qu'on devroit aujourd'hui avoir autant d'attention à limiter le nombre de ceux qui pourroient professer les arts libéraux, qu'on en apportoit autrefois à l'augmenter. Leur nombre, disent-ils, s'est trop multiplié par rapport au nombre du peuple qui exerce les arts mécaniques. La proportion où sont présentement ceux qui vivent des arts mécaniques avec ceux qui vivent des arts libéraux, n'est plus la proportion convenable au bien de la société. *Ut omnium rerum, sic litterarum quoque intemperantia laboramus (*)*.

Enfin pourquoi voit-on dans le même pays des siècles si sujets aux maladies épidémiques, & d'autres siècles presque exempts de ces maladies, si cette différence ne vient point des altérations survenues dans les qualités de l'air qui n'est pas le même dans tous ces

(*) Senec. Epist. 106.

ces siècles ? On compte en France quatre pestes générales depuis 1530 jusqu'en 1636. Dans les quatrevingt années écoulées depuis, jusqu'à l'année 1718, à peine quelques Villes de France ont-elles senti une légère atteinte de ce fléau. Il y a plus de quatrevingt ans que les *Maladreries* des trois quarts des Villes du Royaume n'ont pas été ouvertes. Des maladies inconnues naissent en certains siècles, & elles cessent pour toujours, après s'être renouvelées deux ou trois fois durant un certain nombre d'années. Telles ont été en France le *Mal des Ardens* & la *Colique de Poitou*. Quand on voit tant d'effets si bien marqués de l'altération des qualités de l'air, quand on connoît si distinctement que cette altération est réelle, & quand on en connoît même la cause, peut-on s'empêcher de lui attribuer la différence sensible qui se rencontre dans le même pays entre les hommes de deux siècles différens ? Je conclus donc, en me servant des paroles de Tacite, que le monde est sujet à des changemens & à des vicissitudes dont le période ne nous est pas connu, mais dont la révolution ramène successivement la politesse & la barbarie, les talens de l'esprit comme la force du corps, & par conséquent le progrès des art & des

sciences, leur langueur & leur dépérissement, ainsi que la révolution du soleil ramène les saisons tour à tour. *Rebus cunctis inest quidam velut orbis, ut quemadmodum temporum vices, ita morum vertantur.* C'est une suite du plan que le Créateur a voulu choisir, & des moyens qu'il a élus pour l'exécution de ce plan.

SECTION XXI.

*De la maniere dont la réputation des Poètes
& des Peintres s'établit.*

Je m'acquitte de la promesse que j'ai faite au commencement de cet Ouvrage, d'examiner, avant que de le finir, la maniere dont la réputation des Peintres & la réputation des Poètes s'établissent. Ce que mon sujet m'obligera de dire sur le succès des vers & des tableaux, sera une nouvelle preuve de ce que j'ai déjà dit touchant le mérite le plus essentiel & le plus important de ces ouvrages.

Les productions nouvelles sont d'abord appréciées par des Juges d'un caractère bien différent, les gens du métier & le public,
Elles

Elles seroient bientôt estimées à leur juste valeur, si le public étoit aussi capable de défendre son sentiment & de le faire valoir, qu'il fait bien prendre son parti. Mais il a la facilité de se laisser troubler dans son jugement par les personnes qui font profession de l'art auquel l'ouvrage nouveau ressortit. Or ces personnes sont sujettes à faire souvent un mauvais rapport par les raisons que nous exposerons. Elles obscurcissent donc la vérité, de manière que le public reste durant un tems dans l'incertitude ou dans l'erreur. Il ne fait pas précisément quel titre mérite l'ouvrage nouveau défini en général. Le public demeure indécis sur la question, s'il est bon ou mauvais à tout prendre, & il en croit même quelquefois les gens du métier qui le trompent, mais il ne les croit que durant un tems assez court.

Ce premier tems écoulé, le public apprécie un ouvrage à sa juste valeur, & il lui donne le rang qu'il mérite, ou bien il le condamne à l'oubli. Il ne se trompe point dans cette décision, parce qu'il en juge avec désintéressement, & parce qu'il en juge par sentiment.

Quand je dis que le jugement du public est désintéressé, je ne prétends pas soutenir
V 4 qu'il

qu'il ne se rencontre dans le public des personnes que l'amitié séduit en faveur des Auteurs, & d'autres que l'aversion prévient contre eux. Mais elles sont en si petit nombre par comparaison aux Juges désintéressés, que leur prévention n'a guères d'influence dans le suffrage général. Un Peintre, & encore plus un Poète, qui tient toujours une grande place dans son imagination, & qui lui-même est encore souvent un homme de ce caractère d'esprit violent, pour lequel il n'est point de personnes indifférentes, se figure qu'une grande Ville, qu'un Royaume entier n'est peuplé que d'envieux ou d'adorateurs de son mérite. Il s'imagine le partager en deux factions aussi animées l'une contre lui, & l'autre pour lui, que les Guelfes & les Gibelins l'étoient contre les Empereurs, & pour les Empereurs, lorsque réellement il n'y a pas cinquante personnes qui aient pris parti pour ou contre lui, & qui s'intéressent avec affection à la fortune de ses vers. La plupart de ceux en qui il suppose des sentimens de haine ou d'amitié très-décidés, sont dans l'indifférence, & disposés à juger de l'Auteur par sa Comédie, & non de la Comédie par son Auteur. Ils sont prêts à dire leur sentiment avec autant de franchise, que les amis com-

cōmmenfaux d'une maison disent le leur sur un Cuisinier que le Maître essaye. Ce n'est pas le moins équitable des jugemens de notre pays.

SECTION XXII.

Que le Public juge bien des Poëmes & des Tableaux en général. Du sentiment que nous avons pour connoître le mérite de ces ouvrages.

N'ōn-seulement le public juge d'un ouvrage sans intérêt, mais il en juge encore ainsi qu'il en faut décider en général, c'est-à-dire, par la voie du sentiment, & suivant l'impression que le poëme ou le tableau font sur lui. Puisque le premier but de la Poësie & de la Peinture est de nous toucher, les poëmes & les tableaux ne sont de bons ouvrages qu'à proportion qu'ils nous émeuvent & qu'ils nous attachent. Un ouvrage qui touche beaucoup, doit être excellent à tout prendre. Par la même raison l'ouvrage qui ne touche point & qui n'attache pas, ne vaut rien; & si la critique n'y trouve point à reprendre des fautes contre les règles, c'est qu'un ouvrage peut
V 5 être

être mauvais, sans qu'il y ait des fautes contre les règles, comme un ouvrage plein de fautes contre les règles, peut être un ouvrage excellent.

Or le sentiment enseigne bien mieux si l'ouvrage touche, & s'il fait sur nous l'impression qu'il doit faire, que toutes les dissertations composées par les Critiques, pour en expliquer le mérite, & pour en calculer les perfections & les défauts. La voie de discussion & d'analyse, dont se servent ces Messieurs, est bonne à la vérité, lorsqu'il s'agit de trouver les causes qui font qu'un ouvrage plaît, ou qu'il ne plaît pas; mais cette voie ne vaut pas celle du sentiment, lorsqu'il s'agit de décider cette question. L'ouvrage plaît-il, ou ne plaît-il pas? L'ouvrage est-il bon ou mauvais en général? C'est la même chose. Le raisonnement ne doit donc intervenir dans le jugement que nous portons sur un poëme ou sur un tableau en général, que pour rendre raison de la décision du sentiment, & pour expliquer quelles fautes l'empêchent de plaire, & quels sont les agrémens qui le rendent capables d'attacher. Qu'on me permette ce trait. La raison ne veut point qu'on raisonne sur une pareille question, à moins qu'on ne raisonne pour justifier le jugement

ment que le sentiment a porté. La décision de la question n'est point du ressort du raisonnement. Il doit se soumettre au jugement que le sentiment prononce. C'est le juge compétent de la question.

Raisonne-t-on pour savoir si le ragoût est bon ou s'il est mauvais, & s'avisa-t-on jamais, après avoir posé des principes géométriques sur la saveur, & défini les qualités de chaque ingrédient qui entre dans la composition de ce mets, de discuter la proportion gardée dans leur mélange, pour décider si le ragoût est bon? On n'en fait rien. Il est en nous un sens fait pour connoître si le Cuisinier a opéré suivant les règles de son art. On goûte le ragoût, & même sans savoir ces règles, on connoît s'il est bon. Il en est de même en quelque maniere des ouvrages d'esprit & des tableaux faits pour nous plaire en nous touchant.

Il est en nous un sens destiné pour juger du mérite de ces ouvrages, qui consiste en l'imitation des objets touchans dans la nature. Ce sens est le sens même qui auroit jugé de l'objet que le Peintre, le Poëte ou le Musicien ont imité. C'est l'œil, lorsqu'il s'agit du coloris d'un tableau. C'est l'oreille, lorsqu'il est question de juger si les accens
d'un

d'un récit sont touchans, ou s'ils conviennent aux paroles, & si le chant en est mélodieux. Lorsqu'il s'agit de connoître si l'imitation qu'on nous présente dans un poëme ou dans la composition d'un tableau, est capable d'exciter la compassion & d'attendrir, le sens destiné pour en juger, est le sens même qui auroit été attendri, c'est le sens qui auroit jugé de l'objet imité. C'est ce fixième sens qui est en nous, sans que nous voïons ses organes. C'est la portion de nous-mêmes qui juge sur l'impression qu'elle ressent, & qui, pour me servir des termes de Platon, (*) prononce, sans consulter la règle & le compas. C'est enfin ce qu'on appelle communément le sentiment.

Le cœur s'agite de lui-même, & par un mouvement qui précède toute délibération, quand l'objet qu'on lui présente est réellement un objet touchant, soit que l'objet ait reçu son être de la nature, soit qu'il tienne son existence d'une imitation que l'art en a faite. Notre cœur est fait, il est organisé pour cela. Son opération prévient donc tous les raisonnemens, ainsi que l'opération de l'œil & celle de l'oreille les devancent dans leurs sensations. Il est aussi rare de voir

(*) De Republ. lib. X.

voir des hommes nés sans le sentiment dont je parle, qu'il est rare de trouver des aveugles nés. Mais on ne sauroit le communiquer à ceux qui en manqueroient, non plus que la vue & l'ouïe. (*) *Nec magis arte traditur, quam gustus aut odoratus.* Ainsi les imitations font leur effet sur nous, elles nous font rire ou pleurer, elles nous attachent avant que notre raison ait eu le tems d'agir & d'examiner. On pleure à une Tragédie avant que d'avoir discuté si l'objet que le Poëte nous y présente, est un objet capable de toucher par lui-même, & s'il est bien imité. Le sentiment nous apprend ce qui en est, avant que nous ayons pensé à en faire l'examen. Le même instinct qui nous feroit gémir par un premier mouvement à la rencontre d'une mere qui conduiroit son fils unique au tombeau, nous fait pleurer, quand la scene nous fait voir l'imitation fidele d'un pareil événement.

On reconnoît si le Poëte a choisi un objet touchant, & s'il l'a bien imité; comme on reconnoît, sans raisonner, si le Peintre a peint une belle personne, ou si celui qui a fait le portrait de notre ami, l'a fait ressemblant. Faut-il, pour juger si ce portrait res-

(*) Quint. Inst. lib. 6. cap. 6.

ressemble ou non, prendre les proportions du visage de notre ami, & les comparer aux proportions du portrait? Les Peintres mêmes diront qu'il est en eux un sentiment subit qui devance tout examen, & que l'excellent tableau qu'ils n'ont jamais vu, fait sur eux une impression soudaine qui les met en état de pouvoir, avant aucune discussion, juger de son mérite en général: cette première *appréhension* leur suffit même pour nommer le noble Artisan du tableau.

On a donc raison de dire communément, qu'avec de l'esprit on se connoît à tout, car on entend alors par le mot d'esprit, la justesse & la délicatesse du sentiment. Les François sont en possession de donner au mot *esprit*, des significations bien plus abusives. Ainsi M. Pascal (*) n'y avoit pas encore assez réfléchi, quand il mit sur le papier, que ceux qui jugent d'un ouvrage par les règles, sont à l'égard des autres hommes, comme ceux qui ont une montre sont à l'égard de ceux qui n'en ont point, quand il est question de savoir l'heure. Je crois cette pensée du nombre de celles qu'un peu de méditation lui auroit fait expliquer; car on fait bien que celui des ouvrages de Monsieur

Pascal

(*) Pensées diverses, chap. 31.

Pascal que je cite, est composée d'idées qui lui étoient venues dans l'esprit, & qu'il avoit jettées sur le papier, plutôt pour les examiner que pour les publier. Elles furent imprimées après sa mort dans l'état où il les avoit laissées. Lorsqu'il s'agit du mérite d'un ouvrage fait pour nous toucher, ce ne sont pas les règles qui sont la montre, c'est l'impression que l'ouvrage fait sur nous. Plus notre sentiment est délicat, ou si l'on veut, plus nous avons d'esprit, plus la montre est juste.

Monsieur Despréaux se fonde sur cette raison pour avancer que la plupart des Critiques de profession, qui suppléent par la connoissance des règles à la finesse du sentiment qui leur manque bien souvent, ne jugent pas aussi sainement du mérite des ouvrages excellens, que les esprits du premier ordre en jugent, sans avoir étudié les règles autant que les premiers. *Permettez-moi de vous dire : il s'adresse à M. Perrault, qu'aujourd'hui même ce ne sont pas, comme vous vous le figurez, les Schrevelius, les Perardus, les Menagius, ni, pour me servir des termes de Moliere, les Savans en ius, qui goûtent davantage Homere, Virgile, Horace & Cicéron. Ceux que j'ai toujours vu*
les

les plus frappés de la lecture de ces grands personnages, ce sont des esprits du premier ordre. Ce sont des hommes de la plus haute élévation. Que s'il falloit nécessairement vous en citer quelqu'un, je vous étonnerois peut-être par les noms illustres que je mettrois sur le papier, & vous y trouveriez non-seulement de Lamoignon, des Daguesseau, des Troisième, mais des Condé, des Conti & des Turenne.

En effet, les Poètes anciens seroient aussi surpris d'apprendre sur quels endroits de leurs ouvrages le commun des Commentateurs se récrie davantage, que s'ils venoient à savoir ce que l'Abbé de Marolles & les Traducteurs de son espece, leur font dire quelquefois: les Professeurs qui toute leur vie ont enseigné la Logique, sont-ils ceux qui connoissent le mieux quand un homme parle de bon sens, & quand il raisonne avec justesse?

Si le mérite le plus important des poèmes & des tableaux étoit d'être conformes aux règles rédigées par écrit, on pourroit dire que la meilleure maniere de juger de leur excellence, comme du rang qu'ils doivent tenir dans l'estime des hommes, seroit la
voix

voix de discussion & d'analyse. Mais le mérite le plus important des poëmes & des tableaux est de nous plaire. C'est le dernier but que les Peintres & les Poëtes se proposent, quand ils prennent tant de peine à se conformer aux regles de leur art. On connoît donc suffisamment s'ils ont bien réussi, quand on connoît si l'ouvrage touche ou s'il ne touche pas. Il est vrai de dire qu'un ouvrage, où les regles essentielles seroient violées, ne sauroit plaire. Mais c'est ce qu'on reconnoît mieux en jugeant par l'impression que fait l'ouvrage, qu'en jugeant de cet ouvrage sur les dissertations des Critiques, qui conviennent rarement touchant l'importance de chaque regle. Ainsi le public est capable de bien juger des vers & des tableaux, sans savoir les regles de la Poësie & de la Peinture; car comme le dit Cicéron, (*) *Omnes tacito quodam sensu sine ulla arte aut ratione, quæ sint in artibus ac rationibus prava aut recta, dijudicant.* Tous les hommes, à l'aide du sentiment intérieur qui est en eux, connoissent, sans savoir les regles, si les productions des arts sont de bons ou de mauvais ouvrages, & si le

(*) De Orat. lib. 3.

le raisonnement qu'ils entendent, conclut bien.

Quintilien dit dans l'ouvrage que nous avons cité tant de fois (*), quoique nous ne l'ayons pas cité encore aussi souvent qu'il mérite de l'être: Ce n'est point en raisonnant, qu'on juge des ouvrages faits pour toucher & pour plaire. On en juge par un mouvement intérieur qu'on ne sauroit bien expliquer. Du moins tous ceux qui ont tenté de l'expliquer, n'en sont pas venus à bout. *Non ratione aliqua, sed motu, nescio an innarrabili, judicatur. Neque hoc ab ullo satis explicari puto, licet multi tentaverint.*

Le parterre, sans savoir les règles, juge d'une pièce de théâtre aussi-bien que les gens du métier. *Il en est du théâtre comme de l'éloquence*, dit l'Abbé d'Aubignac, *les perfections n'en sont pas moins sensibles aux ignorans qu'aux savans, bien que la raison ne leur en soit pas également connue.*

Voilà pourquoi des Artisans éclairés consultent quelquefois des personnes qui ne savent point les règles de leurs arts, mais qui sont capables néanmoins de donner des décisions

(*) Quint. lib. 6.

cifions sur l'effet d'un ouvrage composé pour toucher les hommes, parce qu'elles sont douées d'un naturel très-sensible. Souvent elles ont décidé avant que d'avoir parlé, & même avant que d'avoir pensé à faire une décision. Mais dès que les mouvemens de leur cœur qui opere mécaniquement, viennent à s'exprimer par leur geste & par leur contenance, elles deviennent, pour ainsi dire, une pierre de touche qui donne à connoître distinctement si le mérite principal manque ou non dans l'ouvrage qu'on leur montre, ou qu'on leur lit. Ainsi quoique ces personnes ne soient point capables de contribuer à la perfection d'un ouvrage par leur avis, ni même de rendre méthodiquement raison de leur sentiment, leur décision ne laisse pas d'être juste & sûre. On fait plusieurs exemples de ce que je viens d'avancer & que Malherbe & Moliere mettoient même leurs servantes de cuisine au nombre de ces personnes auxquelles ils lisoient leurs vers, pour éprouver *si ces vers prenoient*. Qu'on me pardonne l'expression favorite de nos Poëtes dramatiques.

Mais il est des beautés dans ces sortes d'ouvrages, dira-t-on, dont les ignorans ne peu-

vent sentir le prix. Par exemple, un homme qui ne fait pas que le même Pharnace qui s'étoit allié aux Romains contre son pere Mithridate, fut dépoüillé honteusement de ses Etats par Jules César quelques années après, n'est point frappé de la beauté des vers prophétique que Racine fait proférer à Mithridate expirant.

Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse,
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.

Les ignorans ne sauroient donc juger d'un poëme en général, puisqu'ils ne conçoivent qu'une partie de ses beautés.

Je prie le lecteur de ne point oublier la premiere réponse que je vais faire à cette objection. C'est que je ne comprends point le bas peuple dans le public capable de prononcer sur les poëmes ou sur les tableaux, comme de décider à quel degré ils sont excellens. Le mot de public ne renferme ici que les personnes qui ont acquis des lumieres, soit par la lecture, soit par le commerce du monde. Elles sont les seules qui puissent marquer le rang des poëmes & des tableaux, quoiqu'il se rencontre dans les ouvrages

ouvrages excellens des beautés capables de se faire sentir au peuple du plus bas étage, & de l'obliger à se récrier. Mais comme il est sans connoissance des autres ouvrages du même genre, il n'est pas en état de discerner à quel point le poëme qui le fait pleurer, est excellent, ni quel rang il doit tenir parmi les autres poëmes. Le public, dont il s'agit ici, est donc borné aux personnes qui lisent, qui connoissent les spectacles, qui voyent & qui entendent parler de tableaux, ou qui ont acquis de quelque maniere que ce soit, ce discernement qu'on appelle *goût de comparaison*, & dont je parlerai tantôt plus au long. Le lecteur, en faisant attention aux tems, aux lieux, comme à la nature de l'ouvrage dont il fera particulièrement question, comprendra beaucoup mieux encore que je ne pourrois l'expliquer, à quel étage d'esprit, à quel point de lumiere & à quelle condition, le public dont je voudrai parler, sera restreint. Par exemple, tous ceux qui sont capables de porter un jugement sain sur une Tragédie Françoisé ne sont pas capables de juger de même de l'Enéide, ni d'un autre poëme Latin. Le public qui peut juger d'Homere aujourd'hui, est encore moins nombreux que le public qui peut juger de l'Enéide. Le

public se restreint dont, suivant l'ouvrage dont il est question, de juger.

Le mot du public est encore ou plus restreint, ou plus étendu, suivant les tems & suivant les lieux dont on parle. Il est des siècles & des villes où les connoissances nécessaires pour bien juger d'un ouvrage par son effet, sont plus communes & plus répandues que dans d'autres. Tel ordre de citoyens qui n'a pas ces lumières dans une ville de Province, les a dans une Capitale. Tel ordre de citoyens qui ne les avoit pas au commencement du seizième siècle, les avoit à la fin du dix-septième. Par exemple, depuis l'établissement des Opera, le public capable de dire son sentiment sur la musique s'est augmenté des trois quarts à Paris. Mais, comme je l'ai déjà dit, je ne crains pas que mon lecteur se trompe sur l'extension qu'il conviendra de donner à la signification du mot de public, suivant les occasions où je l'employerai.

Ma seconde réponse à l'objection tirée des vers de Mithridate, c'est que le public ne fait pas le procès en un jour aux ouvrages qui réellement ont du mérite. Avant que d'être jugés, ils demeurent un tems, pour ainsi dire, sur le bureau. Or dès que le mérite d'un

d'un ouvrage attire l'attention du public, ces beautés que le public ne sauroit comprendre sans quelqu'un qui les lui explique, ne lui échappent pas. L'explication des vers qui les renferment, passe de bouche en bouche, & descend jusqu'au plus bas étage du public. Il en tient compte à l'auteur, quand il définit son ouvrage en général. Les hommes ont du moins autant d'envie de dire ce qu'ils savent, que d'apprendre ce qu'ils ne savent pas. D'ailleurs je ne pense point que le public jugeât mal d'un ouvrage en général, quand bien même quelques-unes de ces beautés lui seroient échappées. Ce n'est point sur de pareilles beautés qu'un Auteur sensé qui compose en langue vulgaire, fonde le succès de son poëme. Les Tragédies de Corneille & de Racine ne contiennent pas chacune quatre traits pareils à celui de Mithridate que nous avons cité. Si une pièce tombe, on peut dire qu'elle seroit tombée de même, quand le public entier auroit eu l'intelligence de ces beautés voilées. Deux ou trois vers qu'il a laissé passer sans y faire attention, & qui lui auroient plu, s'il en avoit compris tout le sens, ne l'auroient pas empêché d'être ennuié par quinze cens autres qu'il a parfaitement entendus.

Le dessein de la Poësie & de la Peinture étant de toucher & de plaire, il faut que tout homme qui n'est pas stupide, puisse sentir l'effet des bons vers & des bons tableaux. Tous les hommes doivent donc être en possession de donner leur propre suffrage, quand il s'agit de décider si les poëmes ou les tableaux font l'effet qu'ils doivent faire. Ainsi, lorsqu'il s'agit de juger de l'effet général d'un ouvrage, le Peintre & le Poëte font aussi peu en droit de récuser ceux qui ne savent pas leur art, qu'un Chirurgien seroit en droit de récuser le témoignage de celui qui a souffert une opération, lorsqu'il est question uniquement de savoir si l'opération a été douloureuse, sous le prétexte que le malade seroit ignorant en Anatomie. Que penseroit-on du Musicien qui soutiendrait que ceux qui ne savent pas la musique, sont incapables de décider si le menuet qu'il a composé, plaît ou s'il ne plaît pas? Quand un Orateur fait bailler & dormir son auditoire, ne passe-t'il pas pour constant qu'il a mal harrangué, sans qu'on songe à s'informer si les personnes que son discours a endormies, savoient la rhétorique. Les hommes persuadés par instinct que le mérite d'un discours oratoire, ainsi que le mérite d'un poëme & d'un tableau, doi-

doivent tomber sous le sentiment, ajoutent foi au rapport de l'Auditeur, & ils s'en tiennent à sa décision, dès qu'ils le connoissent pour une personne sensée. Quand même l'un des spectateurs d'une Tragédie généralement désapprouvée, feroit une mauvaise exposition des raisons qui font qu'elle ennuie, les hommes n'en déféreroient pas moins au sentiment général. Ils ne laisseroient pas de croire que la pièce est mauvaise, bien qu'on expliquât mal par quelles raisons elle ne vaut rien. On en croit l'homme, même quand on ne comprend pas le raisonneur.

Est-il décidé autrement que par le sentiment général, que certaines couleurs sont naturellement plus gaies que d'autres couleurs? Ceux qui prétendent expliquer cette vérité par principes, ne disent que des choses obscures, & que peu de gens croient comprendre. Cependant la chose est réputée certaine dans tout l'Univers. On feroit aussi ridicule aux Indes, en soutenant que le noir est une couleur gaie, qu'on le feroit à Paris, en soutenant que le verd-clair & la couleur de chair sont des couleurs tristes.

Il est vrai, que lorsqu'il s'agit du mérite des tableaux, le public n'est pas un juge aussi compétent, que lorsqu'il s'agit du mérite des

poèmes. La perfection d'une partie des beautés d'un tableau, par exemple, la perfection du dessein, n'est bien sensible qu'aux Peintres ou aux Connoisseurs qui ont étudié la Peinture autant que les Artisans mêmes. Mais nous discuterons ailleurs (*) quelles sont les beautés d'un tableau dont le public est un juge non-recusable, & quelles sont les beautés d'un tableau qui ne sauroient être appréciées à leur juste valeur, que par ceux qui savent les regles de la Peinture.

SECTION XXIII.

Que la voie de discussion n'est pas aussi bonne pour connoître le mérite des Poèmes & des Tableaux, que celle du sentiment.

Plus les hommes avancent en âge, & plus leur raison se perfectionne; moins ils ont de foi pour tous les raisonnemens philosophiques, & plus ils ont de confiance pour le sentiment & pour la pratique. L'expérience leur a fait connoître qu'on est trompé rarement par le rapport distinct de ses sens, & que l'habitude de raisonner & de juger sur ce rap-

(*) Sect. 27.

rapport, conduit à une pratique simple & sûre ; au lieu qu'on se méprend tous les jours en opérant en Philosophe, c'est-à-dire, en posant des principes généraux, & en tirant de ces principes une chaîne de conclusions. Dans les arts, les principes sont en grand nombre, & rien n'est plus facile que de se tromper dans le choix de celui qu'on veut poser comme le plus important. Ne se peut-il pas faire encore que ce principe doive varier suivant le genre d'ouvrage auquel on veut travailler ? On peut bien encore donner à un principe plus d'étendue qu'il n'en devoit avoir. On compte même souvent ce qui est sans exemple, pour impossible. C'en est assez pour être hors de la bonne route dès le troisième syllogisme. Ainsi le quatrième devient un sophisme sensible, & le cinquième contient une conclusion dont la fausseté souleve ceux-là mêmes qui ne sont point capables de faire l'analyse du raisonnement, & de remonter jusqu'à la source de l'erreur. Enfin soit que les Philosophes physiciens ou critiques posent mal leurs principes, soit qu'ils en tirent mal leurs conclusions, il leur arrive tous les jours de se tromper, quoiqu'ils assurent que leur méthode conduit infailliblement à la vérité.

Com-

Combien l'expérience a-t-elle découvert d'erreurs dans les raisonnemens philosophiques qui étoient tenus dans les siècles passés pour des raisonnemens solides ? Autant qu'elle en découvrira un jour dans les raisonnemens qui passent aujourd'hui pour être fondés sur des vérités incontestables. Comme nous reprochons aux anciens d'avoir cru l'horreur du vuide & l'influence des astres, nos petits neveux nous reprocheront un jour de semblables erreurs, que le raisonnement entreprendroit en vain de démêler, mais que l'expérience & le tems sauront bien mettre en évidence.

Les deux plus illustres compagnies de Philosophes qui soient en Europe, l'Académie des Sciences de Paris & la Société Royale de Londres, n'ont pas voulu ni adopter, ni bâtir aucun système général de Physique. En se conformant au sentiment du Chancelier Bacon, elles n'en épousent aucun, dans la crainte que l'envie de justifier ce système, ne fascinât les yeux des observateurs, & ne leur fit voir les expériences, non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'il faudroit qu'elles fussent, pour servir de preuves à une opinion qu'on auroit entrepris de faire passer pour la vérité. Nos deux illustres Académies
se

se contentent donc de vérifier les faits & de les insérer dans leurs registres, persuadées qu'elles sont, que rien n'est plus facile au raisonnement, que de trébucher dès qu'il veut faire deux pas au-delà du terme où l'expérience l'a conduit. C'est de la main de l'expérience que ces compagnies attendent un système général. Que penser de ces systèmes de poésie, qui, loin d'être fondés sur l'expérience, veulent lui donner le démenti, & qui prétendent nous démontrer que des ouvrages admirés de tous les hommes capables de les entendre depuis deux mille ans, ne sont rien moins qu'admirables. Mieux les hommes se connoissent eux-mêmes & les autres, moins, comme je l'ai déjà dit, ils ont de confiance dans toutes ces décisions faites par voie de spéculation, même dans les matières qui sont à la rigueur susceptibles de démonstrations géométriques. Monsieur Leibnitz ne se hasarderoit jamais à passer en carrosse par un endroit où son cocher l'assure-roit ne pouvoir point passer sans verser, même étant à jeun, quoiqu'on démontrât à ce savant homme dans une analyse géométrique de la pente du chemin & de la hauteur, comme du poids de la voiture, qu'elle ne devoit pas y verser. On en croit l'homme préférable-
ment

ment au Philosophe, parce que le Philosophe se trompe encore plus facilement que l'homme.

S'il est un art qui dépende des spéculations des Philosophes, c'est la navigation en pleine mer. Qu'on demande à nos Navigateurs, si les vieux Pilotes qui n'ont que leur expérience, & si l'on veut, leur *routine*, pour tout savoir, ne devinent pas mieux dans un voyage de long cours, en quel lieu peut-être le vaisseau, que les Mathématiciens *nouveaux à la mer*, mais qui, durant dix ans, ont étudié dans leur cabinet toutes les sciences dont s'aide la navigation. Ils répondront qu'ils ne virent jamais ces Mathématiciens redresser les Pilotes sur l'estime, ailleurs que dans les relations que ces premiers font imprimer; & ils allégueront le mot du Lion de la fable, à qui l'on faisoit remarquer un bas-relief, où un homme terrassoit un Lion; que les Lions n'ont point de Sculpteurs.

Quand l'Archiduc Albert entreprit le fameux siège d'Ostende, il fit venir d'Italie, pour être son principal Ingénieur, Pompée Targon le premier homme de son tems dans toutes les parties des Mathématiques, mais sans expérience. Pompée Targon ne fit rien de ce que sa réputation faisoit attendre. Aucune de ses machines ne réussit, & l'on fut obli-

obligé de le congédier, après qu'il eût bien dépensé de l'argent, & fait tuer bien du monde inutilement. On donna la conduite du siège au célèbre Ambroise Spinola qui n'avoit que du génie & de la pratique, mais qui prit la place. Ce grand-Capitaine n'avoit étudié aucune des sciences capables d'aider un Ingénieur à se former, quand le dépit qu'il conçut, parce qu'un autre noble Génois lui avoit été préféré dans l'achat du Palais Turf de Genes, lui fit prendre le parti de venir se faire homme de guerre dans les Pays-Bas Espagnols en un âge fort avancé, par rapport à l'âge où l'on fait communément l'apprentissage de ce métier.

Lorsque le grand Prince de Condé assiégea Thionville après la bataille de Rocroi (*), il fit venir dans son camp Roberval, l'homme le plus savant en Mathématique qui fût alors, & mort Professeur Royal en cette science, comme une personne très-capable de lui donner de bons avis sur le siège qu'il alloit former. Roberval ne proposa rien qui fût praticable, & on l'envoya attendre dans Metz que d'autres eussent pris la place. On voit par les livres du Bocalin, qu'il savoit tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit

(*) En 1643.

écrit de plus ingénieux sur le grand art de gouverner les peuples. Sur sa réputation le Pape Paul V. lui confia la police d'une petite ville qu'un homme sans latin auroit très-bien régie. Il fallut révoquer, au bout de trois mois d'administration, l'Auteur des Commentaires politiques sur Tacite, & du fameux livre *la Pierre de Touche*.

Un Médecin de vingt-cinq ans est aussi persuadé de la vérité des raisonnemens physiques, qui prétendent développer la manière dont le quinquina opere pour guérir les fièvres intermittentes, qu'il le peut-être de l'efficacité du remède. Un Médecin de soixante ans, est persuadé de la vérité du fait qu'il a vu plusieurs fois; mais il ne croit plus aux explications de l'effet du remède, que *par bénéfice d'inventaire*, s'il est permis d'user de cette expression. Est-ce sur la connoissance des Simples, sur la science de l'Anatomie, en un mot sur l'érudition ou sur l'expérience du Médecin, que se détermine un homme qui a de lui-même de l'expérience, lorsqu'il est obligé de se choisir un Médecin? Charles II. Roi d'Angleterre, disoit que de tous les François qu'il avoit connus, Monsieur de Gourville étoit celui qui avoit le plus grand sens. Monsieur de Gourville eut be-
soin

soin d'un Médecin. Les plus célèbres briguerent l'emploi de gouverner sa santé. Il envoya un domestique de confiance à la porte des Ecoles de Médecine, un jour que la Faculté s'assembloit, avec ordre de lui amener sans autre information, celui des Médecins dont il jugeroit la complexion la plus conforme à celle de son Maître. On lui en amena un tel qu'il le souhaitoit, & il s'en trouva bien. Monsieur de Gourville se détermina en faveur de l'expérience, laquelle méritoit davantage le titre d'expérience à son égard.

Feu Monsieur de Tournefort, un des plus dignes sujets de l'Académie des Sciences, dit, en parlant d'un pas difficile qu'il franchit (*). *Pour moi je m'abandonnai entièrement à la conduite de mon cheval, & je m'en trouvai beaucoup mieux que si j'avois voulu le conduire. Un Automate qui suit naturellement les loix de la mécanique, se retire bien mieux d'affaire dans ces occasions, que le plus habile Mécanicien qui voudroit mettre en usage les regles qu'il a apprises dans son cabinet, fût-il de l'Académie des Sciences. C'est l'expérience d'un cheval, d'une machine, au senti-*

(*) Voyage du Levant, Lettre 11.

sentiment de l'Auteur, qui est ici préférée aux raisonnements d'un homme, d'un Académicien. Qu'on me permette la plaisanterie : ce cheval mène loin.

Les Avocats sont communément plus favans que les juges. Néanmoins il est très-ordinaire que les Avocats se trompent dans les conjectures qu'ils font sur l'issue d'un procès. Les Juges qui n'ont lu qu'un très-petit nombre de livres, mais à qui l'expérience journalière a montré quels sont les motifs de décision qui déterminent les Tribunaux dans le jugement des procès, ne se trompent presque jamais dans leurs prédictions sur l'événement d'une cause.

Or s'il est quelque matière où il faille que le raisonnement se taise devant l'expérience, c'est assurément dans les questions qu'on peut faire sur le mérite d'un poëme. C'est lorsqu'il s'agit de savoir si un poëme plaît ou s'il ne plaît pas : si, généralement parlant, un poëme est un ouvrage excellent, ou s'il n'est qu'un ouvrage médiocre. Les principes généraux sur lesquels on peut se fonder pour raisonner conséquemment touchant le mérite d'un poëme, sont en petit nombre. Il y a souvent lieu à quelque exception contre le principe qui paroît le plus universel. Plusieurs

ſieurs de ces principes ſont ſi vagues, qu'on peut ſoutenir également que le Poëte les a ſuivis, ou qu'il ne les a point ſuivis dans ſon ouvrage. L'importance de ces principes dépend encore d'une infinité de circonſtances des tems & des lieux où le Poëte a écrit. En un mot, comme le premier but de la Poëſie eſt de plaire, on voit bien que ſes principes deviennent plus ſouvent arbitraires que les principes des autres arts, à cauſe de la diverſité du goût de ceux pour qui les Poètes compoſent. Quoique les beautés doivent être moins arbitraires dans l'art oratoire que dans l'art poétique, néanmoins Quintilien dit qu'il ne s'eſt jamais aſſujetti qu'à un très-petit nombre de ces principes & de ces regles, qu'on appelle principes généraux & regles univerſelles. Il n'y en a preſque point, ajoute-t'il, dont on ne puiſſe contester la validité par de bonnes raiſons (*). *Propter quæ mihi ſemper moris fuit quam minime alligare me ad præcepta, quæ catholica vocantur, id eſt, ut dicamus, quomodo poſſumus, univerſalia vel perpetualia. Raro enim reperitur hoc genus, ut non labefactari parte aliqua aut ſubruï poſſit.*

(*) Lib. Inſt. cap. 14.

Il est donc comme impossible d'évaluer au juste ce qui doit résulter des irrégularités heureuses d'un Poète, de son attention à se conformer à certains principes, & de sa négligence à en suivre d'autres. Enfin combien de fautes la poésie de son style ne fait-elle point pardonner ? Souvent il arriveroit encore, qu'après avoir bien raisonné & bien conclu pour nous, nous aurions mal conclu pour les autres, & ces autres se trouveront être précisément les personnes pour qui le Poète a composé son ouvrage. L'évaluation géométrique du mérite de l'Arioste faite aujourd'hui pour un François, seroit-elle bonne par rapport aux Italiens du seizième siècle. Le rang où un *Dissertateur* François placeroit aujourd'hui l'Arioste en vertu d'une analyse géométrique de son poëme, seroit-il reconnu pour être le rang dû à *Messer Lodovico* ? Que de calculs, que de combinaisons à faire, avant que d'être en droit de tirer la conséquence, si l'on veut la tirer juste ! Un gros volume *in-folio* suffiroit à peine pour contenir l'analyse exacte de la Phedre de Monsieur Racine, faite suivant cette méthode, & pour apprécier ainsi cette pièce par voie d'examen. La discussion seroit encore aussi sujette à erreur, qu'elle seroit fatigante pour l'Ecrivain, & dégoûtante pour le Lecteur.

Ce

Ce que l'analyse ne sauroit trouver, le sentiment le saisit d'abord.

Le sentiment dont je parle, est dans tous les hommes, mais comme ils n'ont pas tous les oreilles & les yeux également bons, de même ils n'ont pas tous le sentiment également parfait. Les uns l'ont meilleur que les autres, ou bien parce que leurs organes sont naturellement mieux composés, ou bien parce qu'ils l'ont perfectionné par l'usage fréquent qu'ils en ont fait, & par l'expérience. Ceux-ci doivent s'appercevoir plutôt que les autres, du mérite ou du peu de valeur d'un ouvrage. C'est ainsi qu'un homme, dont la vue porte loin, reconnoît distinctement d'autres hommes à la distance de cent toises; quand ceux qui sont à ses côtés, discernent à peine la couleur des habits des hommes qui s'avancent. Quand on en croit son premier mouvement, on juge de la portée des sens des autres, par la portée de ses propres sens. Il arrive donc que ceux qui ont la vue courte, hésitent quelque tems à se rendre au sentiment de celui qui a les yeux meilleurs qu'eux; mais dès que la personne qui s'avance, s'est approché à une distance proportionnée à leur vue, ils sont tous d'un pareil avis.

De même, tous les hommes qui jugent par sentiment se trouvent d'accord un peu plutôt ou un peu plus tard sur l'effet & sur le mérite d'un ouvrage. Si la conformité d'opinion n'est pas établie parmi eux aussitôt qu'il semble qu'elle devoit l'être, c'est que les hommes, en opinant sur un poëme ou sur un tableau, ne se bornent pas toujours à dire ce qu'ils sentent, & à rapporter quelle impression il fait sur eux. Au lieu de parler simplement & suivant leur *appréhension*, dont ils ignorent souvent le mérite, ils veulent décider par principe; &, comme la plupart, ils ne sont pas capables de s'expliquer méthodiquement, ils embrouillent leurs décisions, & ils se troublent réciproquement dans leurs jugemens. Un peu de tems les met d'accord avec eux-mêmes comme avec les autres.

SECTION XXIV.

Objection contre la solidité des jugemens du public, & réponse à cette objection.

J'entends déjà citer les erreurs où le public est tombé dans tous les tems & dans tous les

les pays sur le mérite des personnes qui remplissent les grandes dignités, ou qui exercent certaines professions. Pouvez-vous, me dira-t-on, ériger en Tribunal infailible un *Appréciateur* du mérite, qui s'est trompé si souvent sur les Généraux, sur les Ministres, & sur les Magistrats, & qui s'est vu obligé tant de fois à rétracter le jugement qu'il en avoit porté?

Je vais faire deux réponses à cette objection, qui dans le fond est plus éblouissante que solide. En premier lieu, le public se trompe rarement, quand il définit en général les personnes qu'on vient de citer comme un exemple de ces injustices, quoiqu'il les loue ou qu'il les blâme à tort quelquefois sur un événement particulier. Expliquons cette proposition. Le public ne juge pas du mérite du Général sur une seule campagne, du Ministre sur une seule négociation, ni du Médecin, si l'on veut, sur le traitement d'une seule maladie. Il en juge sur plusieurs événemens & sur plusieurs succès. Or, autant qu'il seroit injuste de juger du mérite ceux dont il s'agit, sur un seul succès, autant me paroît-il équitable d'en juger sur plusieurs succès, ainsi que par comparaison aux succès de ceux qui auront eu à

conduire des entreprises ou des affaires pareilles à celles dont les personnes desquelles il s'agit ici, auront été chargées.

Un succès heureux & même deux, peuvent être le seul effet du pouvoir des conjonctures. Il est rare que le bonheur seul amène trois succès heureux; mais lorsque ces succès sont parvenus à un certain nombre, il seroit insensé de prétendre qu'ils fussent le pur effet du hasard, & que l'habileté du Général ou du Ministre n'y eussent point de part. Il en est de même des succès malheureux. Le joueur de Trictrac, qui de vingt parties qu'il joue avec la même personne, en gagne dix-neuf, passe constamment pour savoir le jeu mieux qu'elle, quoique le caprice des dez puisse faire gagner deux parties de suite au joueur malhabile contre le joueur habile. Or la guerre & les autres professions que nous avons citées, dépendent encore moins de la fortune que le Trictrac, quoique la fortune ait part dans le succès de ceux qui les exercent. Le plan que se propose le Général, après avoir examiné ses forces, ses ressources, en un mot quels sont ses moyens, & quels sont ceux de l'ennemi, n'est pas exposé à être aussi souvent déconcerté que le projet du joueur.

Ainsi

Ainsi le public n'a point tort de penser que le Général, dont presque toutes les campagnes sont heureuses, est un grand homme de guerre, quoiqu'un Général puisse avoir un événement heureux, sans mérite, comme il peut perdre une bataille ou lever un siège, sans être mauvais Capitaine. Le Cardinal Mazarin, qui connoissoit aussi-bien que personne, quelle part peut avoir la capacité dans ces événemens, que les hommes bornés croient dépendre presque entièrement du hasard, parce qu'ils en dépendent en partie, ne vouloit confier les armées & les affaires qu'à des gens heureux, supposant qu'on ne réussit point assez souvent pour mériter le titre d'heureux, sans avoir beaucoup d'habileté. Or le public ne se dédit gueres des jugemens généraux qu'il a porté sur le mérite des Capitaines & des Ministres, en la maniere que nous l'avons exposé.

Ma seconde réponse à l'objection proposée contre la justesse des jugemens du public, est de dire, qu'on auroit encore tort de conclure que le public peut se tromper sur un poëme ou sur un tableau; parce que souvent il loue ou blâme à tort les Ministres & les Généraux sur des événemens particuliers. Le public ne s'est trompé, par exem-

Y 5

ple,

ple, dans tous les tems, sur la louange ou sur le blâme dû à un Général qui venoit de gagner une bataille ou de la perdre, que pour avoir porté son jugement sur tout un objet dont il ne connoissoit qu'une partie. Lorsqu'il a eu tort, c'est pour avoir blâmé ou loué, avant que d'avoir été bien instruit de la part que le Général avoit eue dans le bon ou dans le mauvais succès. Le public a voulu juger, quand il étoit encore mal informé des faits. Il a jugé du Général avant que d'être pleinement instruit, & de la contrainte où le jettoient les ordres de son Prince ou de sa République, & des traverses que lui causoient ceux dont l'emploi étoit de l'aider, ainsi que des assistances promises & non données. Le public ne fait pas si le Général n'a pas amené lui-même, en resserrant l'ennemi, ou bien en lui donnant des occasions de tomber dans une confiance téméraire, le hasard qui semble avoir été l'unique cause du succès de ce Général; & si l'avantage qu'il tire de ce hasard, n'est pas dû aux précautions que sa prévoyance avoit prises d'avance pour en profiter. Il ignore si le Général pouvoit écarter, ou du moins s'il devoit prévoir le contretems qui fait avorter son entreprise, & qui l'a fait même paroître
témé-

téméraire, après qu'elle est manquée. Le public ignore si le gain de la bataille est l'effet du plan du général, ou s'il est dû à la présence d'esprit d'un Officier subalterne. On peut dire la même chose du public, quand il loue ou quand il blâme le Ministre, le Magistrat, & même le Médecin sur un événement particulier.

Il n'en est pas de même du public, quand il loue les Peintres & les Poètes, parce qu'ils ne sont jamais heureux ni malheureux du côté du succès de leurs productions, qu'autant qu'ils ont mérité de l'être. Quand le public décide de leurs ouvrages, il porte son jugement sur un objet, qu'il connoît en son entier, & qu'il voit par toutes ses faces. Toutes les beautés & toutes les imperfections de ces sortes d'ouvrages sont sous les yeux du public. Rien de ce qui doit les faire louer, ou les faire blâmer, n'est caché pour lui. Il fait tout ce qu'il faut savoir pour en bien juger. Le Prince qui a donné au Général la commission, ou bien au Ministre son instruction, n'est pas aussi capable de juger de leur conduite, que l'est le public de juger des poèmes & des tableaux.

Les Peintres & les Poètes continuera-t-on, sont du moins les plus malheureux de tous ceux

ceux dont les ouvrages demeurent à découvrir sous les yeux du public. Vous mettez tout le monde en droit de leur faire leur procès, même sans rendre aucune raison de son jugement, au lieu que les autres Savans *ne sont jugés que par leurs pairs*, qui sont encore tenus de les convaincre dans les formes, avant que d'être reçus à prononcer leur condamnation.

Je ne pense pas que ce fût un si grand bonheur pour les Peintres & pour les Poètes de n'être jugés que par leurs pairs. Mais répondons plus sérieusement. Lorsqu'un ouvrage traite de sciences ou de connoissances purement spéculatives, son mérite ne tombe point sous le sentiment. Ainsi les personnes qui ont acquis le savoir nécessaire pour connoître si l'ouvrage est bon ou mauvais, sont les seules qui puissent en juger. Les hommes ne naissent pas avec la connoissance de l'Astronomie & de la Physique, comme ils naissent avec le sentiment. Ils ne sauroient juger du mérite d'un ouvrage de Physique ou d'Astronomie, qu'en vertu de leurs connoissances acquises; au lieu qu'ils peuvent juger des vers & des tableaux en vertu de leur discernement naturel. Ainsi les Géomètres, les Médecins & les Théologiens,

giens, ou ceux qui, sans avoir mis l'enseigne de ces sciences, ne laissent pas de les savoir, sont les seuls qui puissent juger d'un ouvrage qui traite de leur science. Mais tous les hommes peuvent juger des vers & des tableaux, parce que tous les hommes sont sensibles, & que l'effet des vers & des tableaux tombe sous le sentiment.

Quoique cette réponse soit sans réplique, je ne laisserai pas de la fortifier encore par une réflexion. Dès que les sciences, dont j'ai parlé, ont opéré en vertu de leurs principes; dès qu'elles ont produit quelque chose qui doit être utile ou agréable aux hommes en général, nous connoissons alors sans autre lumière que celle qui vient du sentiment, si le savant a réussi. L'ignorant en Astronomie connoît aussi-bien que le savant, si l'Astronome a prédit l'Eclipse avec précision, ou si la machine fait l'effet promis par le Mathématicien, quoiqu'il ne puisse pas prouver méthodiquement que l'Astronome & le Mathématicien ont tort, ni dire en quoi ils se sont trompés.

S'il est des arts dont les productions tombent sous le sentiment, c'est la Peinture, c'est la Poësie. Ils n'opèrent que pour nous toucher. Toute l'exception qu'on peut alléguer,

guer, c'est de dire qu'il est des tableaux & des poëmes dont tout le mérite ne tombe pas sous le sentiment. On ne sauroit connoître à l'aide du sentiment, si la vérité, est observée dans le tableau historique qui représente le siège d'une place, ou la cérémonie d'un sacre. Le sentiment seul ne suffit point pour connoître si l'Auteur d'un poëme de Philosophie raisonne avec justesse, & s'il prouve bien son système.

Le sentiment ne sauroit juger de cette partie du mérite d'un poëme ou d'un tableau, qu'on peut appeller son mérite étranger; mais c'est parce que la Peinture & la Poësie elles-mêmes sont incapables d'en décider. En cela les Peintres & les Poëtes n'ont aucun avantage sur les autres hommes. S'il se trouve des Peintres & des Poëtes capables de décider sur ce que nous avons appelé le mérite étranger dans les poëmes & dans les tableaux, c'est qu'ils ont d'autres connoissances que celles que l'art de la Peinture & l'art de la Poësie peuvent donner.

Quand il s'agit d'un de ces ouvrages mixtes qui ressortissent à des tribunaux différens, chacun d'eux juge la question qui est de sa compétence. C'est ce qui donne lieu quelquefois à des jugemens opposés, & néanmoins équi-

équitables, sur le mérite du même ouvrage. Ainsi les Poètes louent avec raison le poëme de Lucrece sur l'Univers, comme l'ouvrage d'un grand Artisan; quand les Philosophes le condamnent comme un livre rempli de mauvais raisonnemens. C'est ainsi que les Savans en histoire blâment Varillas, parce qu'il se trompe à chaque page, quand les lecteurs qui ne cherchent que de l'amusement dans un livre, le louent à cause de ses narrations amusantes & de l'agrément de son style.

Mais pour retourner à Lucrece, le public est juge de la partie du mérite de son poëme, qui est du ressort de la Poësie, aussi bien que les Poètes mêmes. Toute cette portion du mérite de Lucrece tombe sous le sentiment.

Ainsi le véritable moyen de connoître le mérite d'un poëme, sera toujours de consulter l'impression qu'il fait. Notre siècle est trop éclairé, &, si l'on veut, trop philosophe, pour lui faire croire qu'il lui faille apprendre des Critiques ce qu'il doit penser d'un ouvrage composé pour toucher, quand on peut lire cet ouvrage, & quand le monde est rempli de gens qui l'ont lu. La Philosophie qui enseigne à juger des choses par les principes qui leur sont propres, enseigne en
même-

même-tems que, pour connoître le mérite & l'excellence d'un poëme, il faut examiner s'il plaît, & à quel point il plaît & il attache ceux qui le lisent.

Véritablement les personnes qui ne savent point l'art, ne sont pas capables de remonter jusques aux causes qui rendent un mauvais poëme ennuyeux. Elles ne sauroient en indiquer les fautes en particulier. Aussi ne prétens-je pas que l'ignorant puisse dire précisément en quoi le Peintre ou le Poëte ont manqué, & moins encore leur donner des avis sur la correction de chaque faute; mais cela n'empêche pas que l'ignorant ne puisse juger par l'impression que fait sur lui un ouvrage composé pour lui plaire & pour l'intéresser, si l'Auteur a réussi dans son entreprise, & jusqu'à quel point il y a réussi. L'ignorant peut donc dire que l'ouvrage est bon, ou qu'il ne vaut rien, & même il est faux qu'il ne rende pas raison de son jugement. Le Poëte tragique, dira-t-il, ne l'a point fait pleurer, & le Poëte comique ne l'a point fait rire. Il allegue qu'il ne sent aucun plaisir en regardant le tableau qu'il refuse d'estimer. C'est aux ouvrages à se défendre eux-mêmes contre de pareilles critiques, & ce qu'un Auteur peut dire pour excuser les
endroits

endroits foibles de son poëme, n'a pas plus d'effet qu'en ont les éloges étudiés que ses amis peuvent donner aux beaux endroits. *L'amour tyrannique* de Scuderi est demeuré au nombre des mauvaises pièces, malgré la Dissertation de Sarrazin. En effet tous les raisonnemens des Critiques ne sauroient persuader qu'un ouvrage plaise, lorsqu'on sent qu'il ne plaît pas, comme ils ne peuvent jamais faire accroire que l'ouvrage qui intéresse, n'intéresse pas.

SECTION XXV.

Du jugement des gens du métier.

Après avoir parlé des jugemens du public sur un ouvrage nouveau, il convient de parler des jugemens que les gens du métier en portent. La plupart jugent mal des ouvrages pris en général, par trois raisons. La sensibilité des gens du métier est usée. Ils jugent de tout par voie de discussion. Enfin ils sont prévenus en faveur de quelque partie de l'art, & ils la comptent dans les jugemens généraux qu'ils portent pour plus qu'elle ne vaut. Sous le nom de gens du

Tome II.

Z

métier,

métier, je comprends ici, non-seulement les personnes, qui composent ou qui peignent; mais encore un grand nombre de ceux qui écrivent sur les poëmes & sur les tableaux. Quoi, me dira-t-on, plus on est ignorant en Poësie & en Peinture, plus on est en état de juger sainement des poëmes & des tableaux! Quel paradoxe! L'exposition que je vais faire de ma proposition, jointe à ce que j'ai déjà dit, me justifieront pleinement contre une objection si propre à prévenir le monde au désavantage de mon sentiment.

Il est quelques Artisans beaucoup plus capables que le commun des hommes, de porter un bon jugement sur les ouvrages de leur art. Ce sont les Artisans nés avec le génie de cet art, toujours accompagné d'un sentiment bien plus exquis, que n'est celui du commun des hommes. Mais un petit nombre d'Artisans est né avec du génie, & par conséquent avec cette sensibilité ou cette délicatesse d'organes supérieure à celle que peuvent avoir les autres; & je soutiens que les Artisans sans génie jugent moins sainement que le commun des hommes, & si l'on veut, que les ignorans. Voici mes raisons. La sensibilité vient à s'user dans un Artisan sans génie;

génie; & ce qu'il apprend dans la pratique de son art, ne sert le plus souvent qu'à dépraver son goût naturel, & à lui faire prendre à gauche dans ses décisions. Son sentiment a été émoussé par l'obligation de s'occuper de vers & de peinture, d'autant plus qu'il aura été souvent obligé à écrire ou bien à peindre, comme malgré lui, dans des momens où il ne sentoît aucun attrait, par son travail. Il est donc devenu insensible au pathétique des vers & des tableaux, qui ne font plus sur lui le même effet qu'ils y faisoient autrefois, & qu'ils font encore sur les hommes de son âge.

C'est ainsi qu'un vieux Médecin, bien qu'il soit né tendre & compatissant, n'est plus touché par la vue d'un mourant, autant que l'est un autre homme, & autant qu'il le seroit encore lui même, s'il n'avoit pas exercé la Médecine. L'Anatomiste s'endurcit de même, & il acquiert l'habitude de disséquer sans répugnance des malheureux, dont le genre de mort rend les cadavres encore plus capables de faire horreur. Les cérémonies les plus lugubres n'attristent plus ceux dont l'emploi est d'y assister. Qu'il me soit permis d'user ici de l'expression dont Cicéron se servoit pour peindre encore plus vivement

l'indolence de la République. Le cœur contracte un *calus* de la même manière que les pieds & les mains en contractent.

D'ailleurs les Peintres & les Poètes s'occupent des imitations comme d'un travail, au lieu que les autres hommes ne les regardent que comme des objets intéressans. Ainsi le sujet de l'imitation, c'est-à-dire, les événemens de la Tragédie & les expressions du tableau, font une impression légère sur les Peintres & sur les Poètes sans génie, qui sont ceux dont je parle. Ils sont en habitude d'être émus si foiblement, qu'ils ne s'aperçoivent presque pas si l'ouvrage les touche, ou s'il ne les touche point. Leur attention se porte toute entière sur l'exécution mécanique, & c'est par-là qu'ils jugent de tout l'ouvrage. La poésie du tableau de M. Coypel, qui représente la sacrifice de la fille de Jepthé, ne les saisit point, & ils l'examinent avec autant d'indifférence que s'il représentoit une danse de paysans, ou quelque sujet incapable de nous émouvoir. Insensibles au pathétique de ses expressions, ils lui font son procès en consultant uniquement la règle & le compas, comme si un tableau ne devoit pas contenir des beautés supérieures à celles dont ces instrumens sont les juges souverains..

C'est

C'est ainsi que la plupart de nos Poètes examineroient le Cid, si la pièce étoit nouvelle. Les Peintres & les Poètes, sans enthousiasme, ne sentent pas celui des autres, & portant leur suffrage par voie de discussion, ils louent ou ils blâment un ouvrage en général; ils le définissent bon ou mauvais, suivant qu'ils le trouvent régulier dans l'analyse qu'ils en font. Peuvent-ils être bons juges du tout, quand ils sont mauvais juges de la partie de l'*invention*, qui fait le principal mérite des ouvrages, & qui distingue le grand Homme du simple Artisan?

Ainsi les gens du métier jugent mal en général, quoique leurs raisonnemens examinés en particulier, se trouvent souvent assez justes, mais ils en font un usage pour lequel les raisonnemens ne sont point faits. Vouloir juger d'un poëme ou d'un tableau en général par voie de discussion, c'est vouloir mesurer un cercle avec une règle. Qu'on prenne donc un compas, qui est l'instrument le plus propre à le mesurer.

En effet, on voit tous les jours des personnes qui jugeroient très-sainement, si elles jugeoient d'un ouvrage par voie de sentiment, se méprendre en prédisant le succès d'une

pièce dramatique, parce qu'elles ont formé leur prognostic par voie de discussion. Monsieur Racine & Monsieur Despréaux étoient de ces Artisans beaucoup plus capables que les autres hommes, de juger des vers & des poëmes. Qui ne croira, qu'après s'être encore éclairés réciproquement, ils ne dussent porter des jugemens infailibles, du moins sur le succès de chaque scène prise en particulier ? Cependant M. Despréaux avouoit que très-souvent il étoit arrivé que les jugemens qu'ils portoient après une discussion méthodique, son ami & lui, sur les divers succès que devoient avoir différentes scènes des Tragédies de cet ami, avoient été démentis par l'événement, & qu'ils avoient même reconnu toujours après l'expérience, que le public avoit eu raison de juger autrement qu'eux. L'un & l'autre, pour prévoir plus certainement l'effet de leurs vers, en étoient venus à une méthode à peu près pareille à celle de Malherbe & de Moliere.

Nous avons avancé que les gens du métier étoient encore sujets à tomber dans une autre erreur, en formant leur décision. C'est d'avoir trop d'égard dans l'appréciation générale d'un ouvrage à la capacité de l'Artisan dans la partie de l'art pour laquelle ils
sont

sont prévenus. Le sort des Artisans sans génie, est de s'attacher principalement à l'étude de quelque partie de l'art qu'ils professent, & de penser après y avoir fait du progrès, quelle est la seule partie de l'art bien importante. Le Poëte, dont le talent principal est de rimer richement, se trouve bien-tôt prévenu que tout poëme, dont les rimes sont négligées, ne sauroit être qu'un ouvrage médiocre, quoiqu'il soit rempli d'invention, & de ces pensées tellement convenables au sujet, qu'on est surpris qu'elles soient neuves. Comme son talent n'est pas pour l'invention, ces beautés ne sont que d'un foible poids dans sa balance. Un Peintre, qui de tous les talens nécessaires pour former le grand Artisan, n'a que celui de bien colorier, décide qu'un tableau est excellent, ou qu'il ne vaut rien en général, suivant que l'ouvrier a su manier la couleur. La poësie du tableau est comptée pour peu de chose, pour rien même dans son jugement. Il fait sa décision sans aucun égard aux parties de l'art qu'il n'a point. Un Poëte en peinture tombera dans la même erreur, en plaçant au-dessous du médiocre le tableau qui manquera dans l'ordonnance, & dont les expressions seront basses, mais dont le coloris méritera d'être ad-

miré. En supposant que les parties de l'art que l'on n'a pas, ne méritent presque point d'attention, on établit, sans être obligé de le dire, qu'il ne nous manque rien pour être un grand Maître. On peut dire des Artisans ce que Pétrone dit des hommes qui possèdent de grandes richesses. *Nihil volunt inter homines melius credi, quam quod ipsi tenent.* Tous les hommes veulent que le genre de mérite dont ils sont doués, soit le genre de mérite le plus important dans la société. Le lecteur observera que tout ce que je viens de dire ici, je l'ai dit des jugemens généraux que les gens du métier portent sur un ouvrage. Que les Peintres soient plus capables que tous ceux qui ne le sont pas, de juger du mérite d'un tableau par rapport au coloris, à la régularité du dessin & à quelques autres beautés dans l'exécution, personne n'en doute, & nous le dirons même encore dans le vingt-septième chapitre de cet Ouvrage.

On voit bien que j'ai parlé seulement ici des Peintres & des Poètes qui se trompent de bonne foi. Si je cherchois à rendre leurs décisions suspectes, que ne pourrois-je pas dire sur les injustices qu'ils commettent tous les jours de propos délibéré, en définissant les ouvrages de leurs concurrens. Dans les autres

autres professions on se contente ordinairement d'être le premier de ses contemporains. En poësie comme en peinture, on a peine à souffrir l'ombre de l'égalité. César consentoit bien d'avoir un égal, mais la plupart des Peintres & des Poètes, aussi altiers que Pompée, ne fauroient souffrir d'être approchés. Ils veulent que le public croye voir une grande distance entr'eux & ceux de leurs contemporains qui paroîtront les suivre de plus près (*). *Nam neque Pompeius parem animo quemquam tulit, & in quibus rebus primus esse debebat, solus esse cupiebat.* Il est donc rare que les plus grands hommes en ces deux professions veuillent rendre justice, même à ceux de leurs concurrens, qui ne font que commencer la carrière, & qui ne peuvent ainsi leur être égalés que dans un tems à venir & encore éloigné. L'on a souvent eu raison de reprocher aux illustres dont je parle, le trait d'amour propre dont Auguste fut accusé: c'est de s'être choisi dans la personne de Tibere, le successeur qu'il croyoit le plus propre à le faire regretter. Si les grands Artisans sont sensibles à la jalousie, que penser des médiocres?

(*) Patercul. hist. lib. secund.

SECTION XXVI.

Que les jugemens du public l'emportent à la fin sur les jugemens des gens du métier.

L'expérience confirme le raisonnement que je viens de faire. Il faut bien que les gens du métier se trompent souvent, puisque leurs jugemens sont ordinairement cassés par ceux du public, dont la voix fit toujours la destinée des ouvrages. C'est toujours le sentiment du public qui l'emporte, lorsque les Maîtres de l'art & lui sont d'avis différens sur une production nouvelle. *Un ouvrage, dit Monsieur Despréaux (*), a beau être approuvé d'un petit nombre de Connoisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément propre à piquer le goût général des hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage, & il faudra que les Connoisseurs eux-mêmes avouent qu'ils se sont trompés en donnant leur approbation.* La même chose arrive, lorsque le public donne son approbation à un

(*) Préface de l'Edition de 1701.

à un ouvrage blâmé par les Connoisseurs. Le public à venir, qu'on me permette cette expression, qui en jugera par sentiment, ainsi que le public contemporain en avoit jugé, fera toujours de l'avis des contemporains. La postérité n'a jamais blâmé, comme de mauvais poëmes, ceux que les contemporains de l'Auteur avoient loués comme excellens, bien qu'elle puisse en abandonner la lecture pour s'occuper d'autres ouvrages encore meilleurs que ces poëmes-là. Nous ne voyons pas de poëmes qui ait ennuié les contemporains du Poëte, parvenir jamais à une grande réputation. (*) *Tantumdem quoque posterì credunt, quantum præsens ætas spoponderit.*

Les livres de parti & les poëmes écrits sur des événemens récents, n'ont qu'une vogue, laquelle s'évanouit bien-tôt, quand ils doivent tout leur succès aux conjonctures où ils sont publiés. On les oublie au bout de six mois, parce que le public les a moins estimés en qualité de bonnes poëties, qu'en qualité de gazettes. Il n'est pas surprenant que la postérité les mette au rang de ces mémoires satiriques, qui sont curieux uniquement par les faits qu'ils rappellent. Le public

(*) Curtius, lib. 8.

blic les avoit condamnés à cette destinée six mois après leur naissance. Mais ceux de ces poëmes, ceux des écrits de parti, dont le public fait encore cas un an après qu'ils sont publiés, ceux qu'il estime indépendamment des circonstances, passent à la postérité. Nous faisons encore autant de cas de la Satyre de Seneque contre l'Empereur Claudius, qu'on en pouvoit faire à Rome deux ans après la mort de ce Prince. On fait encore aujourd'hui plus de cas de la Satyre Ménippée, des Lettres au Provincial, & de quelques autres livres de ce genre, qu'on en faisoit un an après la premiere édition de ces écrits. Les chansons faites il y a dix ans, & que nous avons retenues, seront chantées par la postérité.

Les fautes que les gens du métier s'obstinent à faire remarquer dans les ouvrages estimés du public, retardent bien leur succès, mais elles ne l'empêchent point. On répond aux gens du métier, qu'un poëme ou un tableau peuvent avec de mauvaises parties, être un excellent ouvrage. Il seroit inutile d'expliquer au lecteur, qu'ici, comme dans toute cette dissertation, le mot de mauvais s'entend relativement. On fait bien, par exemple, que si l'on dit que le coloris d'un tableau

tableau de l'Ecole Romaine ne vaut rien, cette expression signifie seulement que ce coloris est très-inférieur à celui de plusieurs autres tableaux, soit Flamands, soit Lombards, dont la réputation est cependant médiocre. On ne pourroit pas sentir la force des expressions d'un tableau, si le coloris en étoit absolument faux & mauvais. Quand on dit que la versification de Corneille est mauvaise par endroits, on veut dire seulement qu'elle est moins soutenue & plus négligée que celle de plusieurs Poètes réputés des Artisans médiocres. Un poëme dont la versification seroit absolument mauvaise, dont chaque vers nous choqueroit, ne parviendroit jamais à nous toucher. Car, comme le dit Quintilien (*), des phrases qui débütent par blesser l'oreille en la heurtant trop rudement; des phrases, qui, pour ainsi dire, se présentent de mauvaise grace, trouvent la porte du cœur fermée. *Nihil intrare potest in affectum, quod in ore velut quodam vestibulo statim offendit.*

Les décisions des gens du métier, bien que sujettes à toutes les illusions dont nous venons de parler, ne laissent point d'avoir beaucoup de part à la première réputation d'un

(*) Quint. Inst. lib. 9, cap. 4.

d'un ouvrage nouveau. En premier lieu, s'ils ne peuvent pas faire blâmer un ouvrage par ceux qui le connoissent, ils peuvent empêcher beaucoup de gens de le connoître, en les détournant de l'aller voir, ou de le lire. Ces préventions qu'ils répandent dans le monde, ont leur effet durant un tems. En second lieu, le public prévenu en faveur du discernement des gens du métier, pensent durant un tems qu'ils aient meilleure vue que lui. Ainsi comme l'ouvrage auquel ils veulent bien rendre justice, parvient bientôt à la réputation bonne ou mauvaise qui lui est due, le contraire arrive, lorsqu'ils ne la lui rendent pas, soit qu'ils prévariquent, soit qu'ils se trompent de bonne foi. Quand ils se partagent, ils détruisent leur crédit, & le public juge sans eux. C'est à l'aide de ce partage qu'on a vu Moliere & Racine parvenir si promptement à une grande réputation.

Quoique les gens du métier n'en puissent pas imposer aux autres hommes assez pour leur faire trouver mauvaises les choses excellentes, ils peuvent leur faire croire que ces choses excellentes ne sont que médiocres par rapport à d'autres. L'erreur dans laquelle ils jettent ainsi le public sur un nouvel ouvrage,

vrage, est longtems à se dissiper. Jusqu'à ce que cet ouvrage vienne à être connu généralement, le préjugé que la décision des gens du métier a jetté dans le monde, balance le sentiment des personnes de goût & désintéressées, principalement si l'ouvrage est d'un Auteur dont la réputation n'est pas encore bien établie. Si l'Auteur est déjà connu pour un excellent Artisan, son ouvrage est tiré d'oppression beaucoup plutôt. Tandis qu'un préjugé combat un autre préjugé, la vérité s'échappe, pour ainsi dire, de leurs mains: elle se montre.

Le plus grand effet des préjugés que les Peintres & les Poëtes sement dans le monde contre un nouvel ouvrage, vient de ce que les personnes qui parlent d'un poëme ou d'un tableau sur la foi d'autrui, aiment mieux en passer par l'avis des gens du métier, elles aiment mieux le répéter, que de redire le sentiment de gens qui n'ont pas mis l'enseigne de la profession à laquelle l'ouvrage ressortit. En ces sortes de choses où les hommes ne croient point avoir un intérêt essentiel à choisir le bon parti, il se laissent éblouir par une raison qui peut beaucoup sur eux. C'est que les gens du métier doivent avoir plus d'ex-

d'expérience que les autres. Je dis éblouir : car, comme je l'ai exposé, la plupart des Peintres & des Poètes ne jugent point par voie de sentiment, ni en déférant au goût naturel perfectionné par les comparaisons & par l'expérience, mais par voie d'analyse. Ils ne jugent pas en hommes doués de ce fixième sens dont nous avons parlé, mais en Philosophes spéculatifs. La vanité contribue encore à nous faire épouser l'avis des gens du métier, préférablement à l'avis des hommes de goût & de sentiment. Suivre l'avis d'un homme qui n'a pas d'autre expérience que nous, & qui n'a rien appris que nous ne sachions nous-mêmes, c'est reconnoître en quelque façon qu'il a plus d'esprit que nous. C'est rendre une espece d'hommage à son discernement naturel. Mais croire l'Artisan, déférer à l'avis d'un homme qui a fait une profession que nous n'avons pas exercée, c'est seulement déférer à l'art, c'est rendre hommage à l'expérience. La profession de l'art en impose même tellement à bien des personnes, qu'elles étouffent du moins durant un tems leur propre sentiment, pour adopter l'avis des gens du métier. Elles rougiroient d'oser être d'un avis différent du leur. *Pudet enim dissentire, & quasi tacita verecundia*

dia inhibemur plus nobis credere ()*. C'est donc avec bien-veillance qu'on écoute des personnes de la profession qui font méthodiquement le procès à une Tragédie, ou bien à un tableau, & l'on retient même ce qu'on peut des termes de l'art. C'est de quoi se faire admirer, ou du moins écouter par d'autres.

SECTION XXVII.

Qu'on doit plus d'égard aux jugemens des Peintres qu'à ceux des Poëtes. De l'art de reconnoître la main des Peintres.

Le public écoute avec plus de prévention les Peintres qui font le procès à un tableau, que les Poëtes qui font le procès à un poëme. On ne sauroit que louer le public de placer ainsi sa confiance. Il s'en faut beaucoup que le commun des hommes ait autant de connoissance de la mécanique de la Peinture, que de la mécanique de la Poësie; & comme nous l'avons exposé au commencement-

(*) Quint. lib. x. cap. prim.

Tome II.

A a

mencement de ces essais, les beautés de l'exécution sont encore bien plus importantes dans un tableau qu'elles ne sauroient l'être dans un poëme François. Nous avons même vu que les beautés de l'exécution pouvoient seules rendre un tableau précieux. Or ces beautés se rendent bien sensibles aux hommes qui n'ont pas l'intelligence de la mécanique de la Peinture, mais ils ne sont point capables pour cela de juger du mérite du Peintre. Pour être capable de juger de la louange qui lui est due, il faut savoir à quel degré il a approché des Artisans qui sont les plus vantés pour avoir excellé dans les parties où il a réussi lui-même. Ce sont quelques-uns de ces degrés de plus ou de moins, qui font la différence du grand homme & de l'ouvrier ordinaire. Voilà ce que les gens du métier savent. Ainsi la réputation du Peintre, dont le talent est de réussir dans le clair-obscur ou dans la couleur locale, est bien plus dépendante du suffrage de ses pairs, que la réputation de celui dont le mérite consiste dans l'expression des passions & dans les inventions poétiques, choses où le public se connoît mieux, qu'il compare par lui-même, & dont il juge par lui-même. Nous voyons aussi par l'histoire des Peintres, que les Coloristes

loristes sont parvenus plus tard à une grande réputation que les Peintres célèbres par leur poësie.

On voit bien qu'en suivant ce principe, je dois reconnoître les personnes du métier pour être les juges auxquels il faut s'en rapporter, quand on veut savoir, autant qu'il est possible, quel Peintre a fait le tableau; mais elles ne sont point pour cela les juges uniques du mérite de ce tableau. Comme les plus grands ouvriers en ont fait quelquefois de médiocres, on ne connoît pas l'excellence d'un tableau; dès qu'on connoît son Auteur. Il n'est pas décidé qu'un tableau soit de la première classe, parce qu'il est décidé qu'il est l'ouvrage d'un Peintre des plus illustres.

Quoique l'expérience nous enseigne que l'art de deviner l'Auteur d'un tableau, en reconnoissant la main du maître, est le plus fautif de tous les arts après la Médecine, il prévient trop néanmoins le public en faveur des décisions de ceux qui l'exercent, même quand elles sont faites sur d'autres points. Les hommes qui admirent plus volontiers qu'ils n'approuvent, écoutent avec soumission, & ils répètent avec confiance tous les jugemens d'une personne qui montre une

connoissance distincte de plusieurs choses où ils n'entendent rien. On verra d'ailleurs par ce que je vais dire concernant l'infailibilité de l'art de discerner la main des grands Maîtres, quelles bornes on doit donner à la prévention qui nous est naturelle en faveur de tous les jugemens rendus par ceux qui font profession de cet art, & qui décident avec autant de confiance qu'un jeune Médecin ordonne des remèdes.

Les Experts dans l'art de connoître la main des grands Maîtres, ne sont bien d'accord entr'eux que sur ces tableaux célèbres, qui, pour parler ainsi, ont déjà fait leur fortune, & dont tout le monde fait l'histoire. Quant aux tableaux dont l'état n'est pas déjà certain en vertu d'une tradition constante & non interrompue, il n'y a que les leurs & ceux de leurs amis qui doivent porter le nom sous lequel ils paroissent dans le monde. Les tableaux des autres, & surtout les tableaux des concitoyens sont des originaux douteux. On reproche à quelques-uns de ces tableaux de n'être que des copies, & à d'autres, d'être des *pastiches*. L'intérêt acheve de mettre de l'incertitude dans la décision d'un art qui ne laisse pas de s'égarer, même quand il opere de bonne foi.

On

On fait que plusieurs Peintres se sont trompés sur leurs propres ouvrages, & qu'ils ont pris quelque fois une copie pour l'original qu'eux-mêmes ils avoient peint. Vasari raconte, comme témoin oculaire, que Jules Romain, après avoir fait lui-même la draperie dans un tableau que peignoit Raphaël, reconnut pour son original la copie qu'André del Sarte avoit faite de ce tableau. En effet, quoiqu'il doive être plus facile aujourd'hui de reconnoître la plume d'un homme que son pinceau, néanmoins les Experts en écriture se trompent tous les jours. Tous les jours ils sont partagés dans leur rapport.

Le contour particulier du trait avec lequel chaque homme forme les vingt-quatre lettres de l'Alphabet, les liaisons de ces caractères, la figure des lignes, leur distance, la persévérance plus ou moins longue de celui qui a écrit à ne point précipiter, pour ainsi dire, sa plume dans la chaleur du mouvement, comme font presque tous ceux qui écrivent, lesquels forment plus exactement les caractères des premières lignes que ceux des autres lignes, enfin la manière dont il a tenu la plume; tout cela, dis-je, donne plus de prise pour faire le discernement des écritures, que des coups de pinceau n'en peuvent donner.

L'écriture partant d'un mouvement rapide & continu de tous les organes de la main, elle dépend entièrement de leur conformation & de leur habitude. Un caractère peiné devient d'abord suspect d'être contrefait, & l'on distingue facilement si un caractère est tracé librement, ou s'il est, ce qu'on appelle *tâté*.

On ne connoît pas de même si des coups de pinceau sont étudiés, & l'on ne démêle pas si aisément si le Copiste n'a pas retouché & raccommodé son trait pour le rendre plus semblable au trait naturel d'un autre Peintre. On est maître, en peignant, de repasser à plusieurs fois sur son trait, afin de le rendre tel qu'on prétend le former : On en est autant le maître, que les anciens l'étoient de réformer leur caractère, lorsqu'ils écrivoient sur des tablettes de cire. Or les anciens étoient si bien persuadés qu'on pouvoit contrefaire l'écriture tracée sur leurs tablettes, parce qu'on pouvoit en retoucher les caractères, sans qu'il y parût, que les actes ne faisoient foi chez eux, que moyennant l'apposition du cachet de celui qu'ils engageoient. C'est au soin que prenoient les anciens pour avoir des sceaux singuliers, & qu'on ne pût contrefaire sans bien de la peine, que nous
devons

devons apparemment la perfection où fut porté de leur tems l'art de graver les pierres qui servoient de cachets. C'est le soin des anciens pour avoir des cachets qui ne pussent point ressembler à d'autres, qui est cause que nous trouvons aujourd'hui sur les pierres gravées antiques des figures si particulieres, & même si bisarres, & souvent la tête de celui qui se servoit du cachet.

Mais nonobstant tous les moyens que nos Experts peuvent avoir pour discerner nos écritures, leur art est encore si fautif, que les nations plus jalouses de protéger l'innocence que de punir le crime, défendent à leurs Tribunaux d'admettre la preuve par comparaison des écritures, dans les procès criminels; & dans les pays où cette preuve est reçue, les juges en dernier ressort la regardent plutôt comme un indice que comme une preuve parfaite. Que penser de l'art qui suppose hardiment qu'on ne puisse pas si bien contrefaire la touche de Raphaël & du Poussin qu'il y puisse être trompé?

*

*

*

SECTION XXVIII.

Du tems où les Poèmes & les Tableaux sont appréciés à leur juste valeur.

Enfin le tems arrive où le public apprécie un ouvrage, non plus sur le rapport des gens du métier, mais suivant l'impression que fait cet ouvrage. Les personnes qui en avoient jugé autrement que les gens de l'art, & en s'en rapportant au sentiment, s'entrecommuniquent leurs avis, & l'uniformité de leur sentiment change en persuasion l'opinion de chaque particulier. Il se forme encore de nouveaux maîtres dans l'art, qui jugent sans intérêt & avec équité des ouvrages calomniés. Ces maîtres désabusent le monde méthodiquement des préventions que leurs prédécesseurs y avoient semées. Le monde remarque encore de lui-même, que ceux qui lui avoient promis quelque chose de meilleur que l'ouvrage dont le mérite a été contesté, ne lui ont pas tenu parole. Les contradicteurs obstinés meurent d'un autre côté. Ainsi l'ouvrage se trouve généralement estimé à sa valeur véritable.

Telle

Telle a été parmi nous la destinée des Opera de Quinault. Il étoit impossible de persuader au public qu'il ne fût pas touché aux représentations de Thésée d'Athys ; mais on lui faisoit croire que ces Tragédies étoient remplies de fautes grossières qui ne venoient pas tant de la nature vicieuse de ce poëme, que du peu de talent qu'avoit le Poète. On soutenoit qu'il étoit facile de faire beaucoup mieux que lui, & que si l'on pouvoit trouver quelque chose de bon dans ses Opera, il n'étoit pas permis, sous peine d'être réputé un esprit médiocre, d'en louer trop l'Auteur. Nous avons donc vu Quinault plaire durant un tems, sans que ceux auxquels il plaisoit, osassent soutenir qu'il fût un Poète excellent dans son genre. Mais le public s'étant affermi dans son sentiment par l'expérience, il est sorti de l'espece de contrainte où on l'avoit tenu, & il a eu la constance de parler enfin, comme il pensoit déjà depuis long-tems. Il est venu de nouveaux Poètes qui ont encouragé le public à dire que Quinault étoit un homme excellent dans l'espece de poësie lyrique qu'il a traitée. La Fontaine & quelques beaux esprits ont fait encore mieux pour bien convaincre le public que certains Opera de Quinault fussent des poë-

mes aussi excellens que le peuvent être des Opera. Eux-mêmes ils en ont fait qui se sont trouvés inférieurs de beaucoup à ceux de Quinault. Il y a soixante ans qu'on n'osoit dire que Quinault fût un Poète excellent en son genre. On n'oseroit dire le contraire aujourd'hui. Parmi les Opera sans nombre qui se sont faits depuis lui, il n'y a que *Thétis & Pélée*, *Iphigénie*, les *Fêtes Vénitienes* & *l'Europe Galante*, que le monde mette à côté des bons Opera de cet aimable Poète.

Si nous voulons examiner l'histoire des Poètes qui font l'honneur du Parnasse François, nous n'en trouverons pas qui ne doive au public la fortune de ses ouvrages. Les gens du métier ont été longtems contre lui. Le public a longtems admiré le *Cid*, avant que les Poètes voulussent convenir que la pièce fût remplie de choses admirables. Combien de méchantes Critiques & des Comédies encore plus mauvaises, les Rivaux de Moliere ont-ils composées contre lui? Racine a-t'il mis au jour une Tragédie dont on n'ait pas imprimé une Critique qui la rabaissoit au rang des pièces médiocres, & qui conduoit à placer l'Auteur dans la classe de Boyer & de Bradon. Mais la destinée de Racine a été

été la même que celle de Quinault. La prédiction de Monsieur Despréaux sur les Tragédies de Racine, s'est accomplie en son entier. La postérité équitable s'est soulevée en leur faveur. Il en est de même des Peintres. Aucun d'eux ne parviendroit que longtemps après sa mort à la distinction qui lui est due, si sa destinée demeuroid toujours au pouvoir des autres Peintres. Heureusement ses Rivaux n'en font les maîtres que pour un tems. Le public tire peu à peu le procès d'entre leurs mains, & l'examinant lui-même, il rend à chacun la justice qui lui est due.

Mais, dira-t'on, si ma Comédie tombe opprimée des sifflets d'une cabale ennemie, comment le public, qui n'entend plus parler de cette pièce, pourra-t'il lui rendre justice? En premier lieu, je ne crois pas que la cabale puisse faire tomber une bonne pièce, quoiqu'elle puisse la siffler. Le Grondeur fut sifflé, mais il ne tomba point. En second lieu, cette pièce s'imprime, & demeure ainsi sous les yeux du public. Un homme d'esprit, mais d'une profession trop férienne pour être prévenu contre le mérite de la pièce par un succès dont il n'atra point entendu parler, la lit sans préjugé, & il la trouve

trouve bonne. Il le dit aux personnes qui ont confiance en lui, qui la lisent, & qui sentent la vérité. Elles informent d'autres personnes de leur découverte, & la pièce que je veux bien supposer avoir été noyée, *revient ainsi sur l'eau*. C'est le terme. Voilà une manière, de cent, par lesquelles une bonne pièce à qui le public auroit fait injustice dans le tems de sa nouveauté, pourroit se faire rétablir dans le rang qui lui seroit dû. Mais, comme je l'ai déjà dit, la chose n'arrive point, & je ne pense pas qu'on puisse me citer une seule pièce Françoisise rejetée par le public, lorsqu'il la vit dans sa nouveauté, laquelle le public ait trouvée bonne dans la suite, & quand les conjonctures qui l'auroient fait tomber auroient été changées. Au contraire, je pourrois citer plusieurs comédies & plusieurs Opéra tombés dans le tems de leur nouveauté, & qui ont eu le même malheur, quand on les a remis au Théâtre vingt ans après. Cependant les cabales à qui l'Auteur & ses amis imputoient leur première chute, étoient dissipées, quand on les a représentées pour une seconde fois. Mais le public ne varie point dans son sentiment, parce qu'il prend toujours le bon parti. Une pièce lui paroît toujours une pièce médiocre, quand

quand on la reprend, s'il l'a jugée telle à la première représentation. Si l'on me demande quel tems il faut au public pour bien connoître un ouvrage, & pour former son jugement sur le mérite de l'Artisan, je répondrai que la durée de ce tems d'incertitude dépend de deux choses. Elle dépend de la nature de l'ouvrage & de la capacité du public devant lequel il est produit. Une pièce de théâtre, par exemple, sera plutôt prise à sa juste valeur qu'un poëme épique. Le public s'assemble pour juger les pièces de théâtre, & les personnes qui se sont rassemblées, s'entrecommuniquent bientôt leur sentiment. Un Peintre qui peint des coupoles & des voûtes d'Eglise, ou qui fait de grands tableaux destinés pour être placés dans tous les lieux où les hommes ont coutume de se rassembler, est plutôt connu pour ce qu'il est, que le Peintre qui travaille à des tableaux de chevallet destinés pour être renfermés dans les appartemens des particuliers.



SECTION XXIX.

Qu'il est des pays où les ouvrages sont plutôt appréciés à leur valeur, que dans d'autres.

En second lieu, comme le public n'est pas également éclairé dans tous les pays, il est des lieux où les gens du métier peuvent le tenir plus longtems dans l'erreur qu'ils ne le peuvent tenir en d'autres contrées. Par exemple, les tableaux exposés dans Rome, seront plutôt appréciés à leur juste valeur, que s'ils étoient exposés dans Londres ou dans Paris. Les Romains naissent presque tous avec beaucoup de sensibilité pour la peinture, & leur goût naturel a encore des occasions fréquentes de se nourrir & de se perfectionner par les ouvrages excellens qu'on rencontre dans les Eglises, dans les Palais, & presque dans toutes les Maisons où l'on peut entrer. Les mœurs & les usages du pays y laissent encore un grand vuide dans les journées de tout le monde, même dans celles de ces Artisans condamnés ailleurs à un travail qui n'a guères plus de relâche que le travail des Danaïdes.

naïdes. Cette inaction, l'occasion continue de voir de beaux tableaux, & peut-être aussi la sensibilité des organes plus grande dans ces contrées-là que dans des pays froids & humides, rendent le goût pour la peinture si général à Rome, qu'il est ordinaire d'y voir des tableaux de prix jusques dans des boutiques de Barbiers; & ces Messieurs en expliquent avec emphase les beautés à tous venans, pour satisfaire à la nécessité d'entretenir le monde, que leur profession leur imposoit dès le tems d'Horace. Enfin dans une nation industrieuse, & capable de prendre toute sorte de peine pour gagner sa vie, sans être assujettie à un travail réglé, il s'est formé un peuple entier de gens qui cherchent à faire quelque profit par le moyen du commerce des tableaux.

Ainsi le public de Rome est presque composé en entier de Connoisseurs en peinture. Ils sont, si l'on veut, la plupart des Connoisseurs médiocres, mais du moins ils ont un goût de comparaison qui empêche les gens du métier de leur en imposer aussi facilement qu'ils peuvent en imposer ailleurs. Si le public de Rome n'en fait point assez pour réfuter méthodiquement leurs faux raisonnemens, il en fait assez du moins pour en sentir

tir l'erreur, & il s'informe, après l'avoir sentie, de ce qu'il faut dire pour la réfuter. D'un autre côté, les gens du métier deviennent plus circonspects, lorsqu'ils sentent qu'ils ont affaire avec des hommes éclairés. Ce n'est point parmi les Théologiens que les Novateurs entreprennent de faire des Prosélites de bonne foi.

Le Peintre qui travaille dans Rome, parvient donc bientôt à la réputation dont il est digne, principalement quand il est Italien. Les Italiens presque aussi amoureux de la gloire de leur nation que les Grecs le furent autrefois, sont très-jaloux de cette illustration qu'un peuple s'acquiert par la science, & par les beaux arts. Quant aux sciences, il faut bien que tous les Italiens tombent d'accord de ce qu'a écrit Monsieur Ottieri dans l'Histoire de la guerre allumée au sujet de la succession de Charles II. Roi d'Espagne (*). Cet Auteur, après avoir dit que les Italiens ne doivent plus appeller les Habitans des Provinces situées au Nord comme au Couchant de l'Italie, les Barbares, mais les Ultramontains, à cause de la politesse qu'ils ont acquise, ajoute (**): *E i nostri Italiani benche for-*
niti

(*) Imprimée à Rome en 1728.

(**) Page 296.

niti di senmo e capacità non inferiore all'altre Nationi, sono rimasi per questa & per altre cagioni auviliti, e presso che abietti nel preggio dell' eccellente letteratura. Mais les Italiens ne pensent pas de même sur les beaux arts. Tout Italien devient donc un Peintre pour les tableaux d'un Peintre étranger. Il plaint même, pour ainsi dire, les idées capables de faire beaucoup d'honneur à l'inventeur, d'être nées dans d'autres cerveaux que dans les cervaux de ses compatriotes. Un de mes amis fut le témoin oculaire de l'aventure que je vais raconter.

Personne n'ignore les malheurs de Bellizaire, réduit à demander l'aumône sur les grands chemins, après avoir souvent commandé avec des succès éclatans les armées de l'Empereur Justinien. Vandik a fait un grand tableau de chevalet, où cet infortuné Général est représenté dans la posture d'un Mendiant qui tend la main devant les passans. Chacun des personnages qui le regardent, y paroît ému d'une compassion qui porte le caractère de l'âge & de la condition de celui qui la témoigne. Mais on attache d'abord ses regards sur un soldat, dont le visage & l'attitude font voir un homme plongé dans la rêverie la plus sombre, à la vue de ce Guer-

rier tombé dans la dernière misère d'un rang qui fait l'objet de l'ambition des Militaires. Ce personnage est si parlant, qu'on croit lui entendre dire: Voilà quelle sera peut-être ma destinée après quarante campagnes. Un Seigneur de la grande Bretagne étant à Rome, où il avoit porté ce tableau, le fit voir à Carle-Maratte: *Quel dommage*, dit ce Peintre, par une de ces faillies qui font avec un trait la peinture du fond du cœur, *qu'un Ultramontain nous ait prévenu dans cette invention!* J'ai même entendu dire à des personnes dignes de foi, que parmi le bas peuple de Rome, il s'étoit trouvé des hommes assez ennemis de la réputation de nos Peintres François, pour déchirer les estampes gravées d'après le Sueur, le Brun, Mignard, Coypel & quelques autres Peintres de notre nation, que les Chartreux de cette Ville ont placées avec des estampes gravées d'après des Peintres Italiens, dans la gallerie qui regne sur le cloître du Monastere. Les comparaisons qui s'y faisoient tous les jours entre les Maîtres François & les Maîtres Italiens, avoient autant irrité nos Romains jaloux, que les comparaisons qui se faisoient à Paris, il y a quatre-vingt ans, entre les tableaux que le Sueur avoit peints dans le petit cloître des

des Chartreux de cette Ville, & ceux que peignoit le Brun, irritoient les Eleves de ce dernier. Comme il fallut alors que les Chartreux de Paris enfermassent les tableaux de le Sueur, pour les mettre à couvert des outrages que leur faisoient quelques Eleves de le Brun, il a fallu que les Chartreux de Rome ne laissassent plus ouverte à tous venans la gallerie où les estampes des Peintres François sont exposées.

Le préjugé des François est en faveur des étrangers où il ne s'agit pas de cuisine & de bon air; mais celui des Italiens est contraire aux Ultramontains. Le François suppose d'abord l'Artisan étranger plus habile que son concitoyen, & il ne revient de cette erreur, quand il s'est abusé, qu'après plusieurs comparaisons. Ce n'est pas sans peine qu'il consent d'estimer un Artisan né dans le même pays que lui, autant qu'un Artisan à cinq cents lieues de la France. Au contraire, la prévention de l'Italien est peu favorable à tout étranger qui professe les arts libéraux. Si l'Italien rend justice à l'étranger, c'est le plus tard qu'il lui est possible. Ainsi les Italiens, après avoir négligé longtems le Poussin, le reconnurent enfin pour un des grands **Maitres qui ait jamais manié le pinceau.** Ils
Bb a ont

ont aussi rendu justice au génie de Monsieur le Brun. Après l'avoir fait Prince de l'Académie de Saint Luc, ils parlent encore avec éloge de son mérite, en appuyant un peu trop néanmoins sur la foiblesse du coloris de ce grand Peintre, quoiqu'il vaille mieux que celui de bien des grands Maîtres de l'Ecole Romaine. Les Italiens en général peuvent se vanter de leur circonspection, & les François de leur hospitalité. M. Algaroti dit dans l'Epître de son livre sur la Philosophie de Newton, & qu'il adresse à M. de Fontenelle: *Sans la traduction de quelques livres françois, nous ne verrions rien de nouveau en Italie, que des recueils de vers, & des chansons dont nous sommes inondés* (*).

Le public ne se connoît pas en peinture à Paris autant qu'à Rome. Les François en général n'ont pas le sentiment intérieur aussi vif que les Italiens. La différence qui est entr'eux, est déjà sensible dans les peuples qui habitent aux pieds des Alpes du côté des Gaules & du côté de l'Italie; mais elle est encore bien plus grande entre les naturels de Paris & les naturels de Rome. Il s'en faut encore beaucoup que nous ne cultivions, autant qu'eux, la sensibilité

(*) Algaroti, Epître sur le Newtonianisme, datée du 24 Janvier 1736.

bilité pour la peinture, communes à tous les hommes. Généralement parlant, on n'acquiert pas ici aussi-bien qu'à Rome, le goût de comparaison. Ce goût se forme en nous-mêmes, & sans que nous y pensions. A force de voir des tableaux durant la jeunesse, l'idée, l'image d'une douzaine d'excellens tableaux se grave & s'imprime profondément dans notre cerveau encore tendre. Or ces tableaux qui nous sont toujours présens, dont le rang est certain, & dont le mérite est décidé, servent, s'il est permis de parler ainsi, de pièces de comparaison, qui donnent le moyen de juger sainement à quel point l'ouvrage nouveau qu'on expose sous nos yeux, approche de la perfection où les autres Peintres ont atteint, & dans quelle classe il est digne d'être placé. L'idée de ces douze tableaux qui nous est présente, produit une partie de l'effet que les tableaux mêmes produiroient, s'ils étoient à côté de celui dont nous voulons discerner le mérite, & connoître le rang. La différence qui peut se trouver entre le mérite de deux tableaux exposés à côté l'un de l'autre, frappe tous ceux qui ne sont pas stupides.

Mais pour acquérir ce goût de comparaison qui fait juger du tableau présent par le tableau absent, il faut avoir été nourri dans le sein de la Peinture. Il faut, principalement durant la jeunesse, avoir eu des occasions fréquentes de voir dans une assiette d'esprit tranquille, plusieurs tableaux excellens. La liberté d'esprit n'est guères moins nécessaire pour sentir toute la beauté d'un ouvrage, que pour le composer. Pour être bon spectateur, il faut avoir cette tranquillité d'ame qui ne naît pas de l'épuisement, mais bien de la sérénité de l'imagination.

*Phædri libellos legere si desideras,
Vaces oportet, Eutychè, a negotiis,
Ut liber animus sentiat vim carminis (*)*.

Or nous vivons en France dans une suite continuelle de plaisirs ou d'occupations tumultueuses qui ne laissent presque point de vuide dans les journées, & qui nous tiennent toujours ou dissipés ou fatigués. On peut dire de nous ce que Plinè disoit des Romains de son tems, un peu plus occupés que les Romains d'aujourd'hui, quand il se plaint de la légereté de l'attention qu'ils donnoient aux statues

(*) Phædr. lib. 3. Prolog.

statues superbes, dont plusieurs portiques étoient ornés. (*) *Magni negotiorum officiorumque acervi abducunt omnes a contemplatione talium, quoniam otiosorum & in magno loci silentio apta admiratio talis est.*

Notre vie est un perpétuel-embarras, ou bien pour faire une fortune capable de satisfaire à nos besoins qui sont sans bornes, ou bien pour la maintenir, dans un pays où il n'est pas moins difficile de conserver du bien que d'en acquérir. Les plaisirs qui sont encore plus vifs & plus fréquens ici que partout ailleurs, se saisissent du tems que nous laissent les occupations que la fortune nous a données, ou que notre inquiétude nous a fait rechercher. Bien des Courtisans ont vécu trente ans à Versailles, passant régulièrement cinq ou six fois par jour dans le grand appartement, à qui l'on feroit encore accroire que les Pèlerins d'Emaüs sont de le Brun, & que les Reines de Perse aux pieds d'Alexandre, sont de Paul Véronese. Les François me croiront sans peine.

• Voilà pourquoi le Sueur a mérité sa réputation si longtems avant que d'en jouir. Le Poussin que nous vantons tant aujourd'hui, fut mal soutenu par le public, lorsque dans

Bb 4.

ses

(*) Hist. lib. 36. cap. 5.

ses plus beaux jours il vint travailler en France. Mais quoiqu'un peu tard, les personnes désintéressées, & dont l'avis est conforme à la vérité, se reconnoissent, & prennent confiance dans un sentiment qu'elles voyent être le sentiment du plus grand nombre, elles se soulèvent contre ceux qui voudroient faire marcher de pair deux ouvriers trop inégaux. L'un monte d'un degré toutes les années, tandis que l'autre descend d'un degré; & ces Artisans se trouvent enfin placés à une telle distance, que le public désabusé s'étonne de les avoir vus à côté l'un de l'autre, Concevons-nous aujourd'hui qu'on ait mis durant un tems Monsieur Mignard à côté de Monsieur le Brun? Peut-être que nous serons aussi surpris dans vingt ans, quand nous viendrons à faire réflexion sur les paralleles qui se font aujourd'hui.

La même chose est arrivée dans l'Ecole d'Anvers, où le public n'est guères plus connoisseur en peinture qu'à Paris. Avant que Vandik eût travaillé en Angleterre, les autres Peintres lui donnoient des rivaux que le public abusé croyoit voir marcher à côté de lui. Mais la distance entr'eux paroît infinie aujourd'hui, parce que chaque jour l'erreur a perdu un partisan, & la vérité en a gagné un.

un. Lorsque l'Ecole de Rubens étoit dans sa force, les Dominiquains d'Anvers voulurent avoir quinze grands tableaux de dévotion pour orner la nef de leur Eglise. Vandick content du prix qu'on proposoit, se présenta pour les faire tous. Mais les autres Peintres firent suggérer à ces bons Peres de partager l'ouvrage, & d'employer douze des Eleves de Rubens, qui paroissoient être à peu près de la même classe. On fit entendre à ces Religieux que la diversité des mains rendroit la suite de ces tableaux plus curieuse, & que l'émulation obligeroit encore chaque Peintre à se surpasser lui-même dans un ouvrage destiné pour être comparé perpétuellement avec les ouvrages de ses concurrens. Des quinze tableaux Vandick n'en fit que deux, qui sont la flagellation & le portement de Croix. Le public ne pense aujourd'hui qu'avec indignation aux rivaux qu'on donna pour lors à Vandick.

Comme nous avons vu en France plus de Poëtes excellens que de grands Peintres, le goût naturel pour la Poësie a eu plus d'occasion de s'y cultiver que le goût naturel pour la Peinture. Si les beaux tableaux sont presque tous renfermés à Paris dans des lieux où le public n'a pas un libre accès, nous avons

des théâtres ouverts à tout le monde, où l'on peut dire, sans craindre le reproche de s'être laissé aveugler par le préjugé de nation presque aussi dangereux que l'esprit de Secte, qu'on représente les meilleurs pièces de théâtre qui aient été faites depuis le renouvellement des Lettres. Les étrangers n'adoptent point les Comédies & les Tragédies des autres nations avec le même empressement, ni le même respect pour les Auteurs, qu'ils adoptent les nôtres. Les étrangers traduisent nos Tragédies, mais ils se contentent d'imiter celles des autres nations. La plupart des jeunes gens fréquentent le théâtre en France, & sans qu'ils y pensent, il leur demeure dans la tête une infinité de pièces de comparaison & de pierres de touche. Les femmes hantent nos spectacles aussi librement que les hommes, & l'on parle souvent dans le monde de poésie, & principalement de poésie dramatique. Ainsi le public en fait assez pour rendre justice très-promptement aux mauvaises pièces, & pour soutenir les bonnes contre la cabale.

La justice que le public rend aux ouvrages qui se publient par la voie de l'impression, peut bien se faire attendre durant quelques mois; mais ceux qui paroissent sur le théâtre,

théâtre, ont plutôt rempli leur destinée. Il n'y auroit rien de certain en vertu des lumières humaines, si quatre cens personnes qui s'entrecommuniquent leur sentiment, pouvoient croire qu'elles sont touchées, quand elles ne le sont pas, ou si elles pouvoient être touchées, sans qu'on leur eût présenté un objet réellement intéressant. Véritablement le public ne sauroit faire si-tôt la différence du bon à l'exquis. Ainsi le public ne louera point d'abord une pièce comme Phèdre autant qu'elle le mérite. Il ne sauroit concevoir tout le prix de l'ouvrage, qu'après l'avoir vu plusieurs fois, ni lui donner la prééminence dont il est digne, qu'après avoir comparé durant un tems le plaisir qu'il lui fait avec le plaisir que lui font ces ouvrages excellens qu'une longue approbation a consacrés.

*

*

*

SECTI-

SECTION XXX.

Objection tirée des bons ouvrages que le public a paru désapprouver, comme des mauvais qu'il a loués; Et réponse à cette objection.

On dira qu'on voit quelquefois une mauvaise farce, une Thalie barbouillée amuser le public longtems, & attirer encore des spectateurs à une vingtième représentation. Mais le public qui va voir ces farces durant la nouveauté, vous répondra lui-même qu'il n'en est pas la dupe, & qu'il connoît le peu de valeur de ce Comique des Halles. Il vous dira dans le lieu même, qu'il met une différence immense entre ces pièces & le Misanthrope, & qu'il n'y vient que pour voir un Acteur qui réussit dans quelque personnage bisarre, ou bien une scène qui aura du rapport avec une aventure récente, & dont il est parlé dans le monde. Aussi dès que le tems de la nouveauté s'est écoulé, dès que la conjoncture qui soutenoit la pièce, est passée; le public oublie pleinement ces farces, & les Comédiens qui les ont jouées, ne s'en souviennent plus, ce qui prouve.

Olim

*Olim cum stetit nova,
Actoris opera magis stetisse quam sua (*)*

Mais, ajoutera-t-on, le succès du Misanthrope fut incertain durant un teins. La Phedre de Pradon, que le public méprise tant aujourd'hui, & pour dire encore plus, qu'il a si parfaitement oubliée, eut d'abord un succès égal à celui de la Phedre de Racine. Pradon, durant un tems, eut autant de spectateurs à l'Hôtel de Guénegand, que Racine en avoit à l'Hôtel de Bourgogne. En un mot, ces deux Tragédies qui parurent dans le même mois, luttèrent durant plusieurs jours, avant que l'excellente eût terrassé la mauvaise.

Quoique le Misanthrope soit peut-être la meilleure Comédie que nous ayons aujourd'hui, on n'est pas surpris néanmoins que le public ait hésité durant quelques jours à l'avouer pour excellente, & que le suffrage général n'ait été déclaré en sa faveur qu'après huit ou dix représentations, quand on fait réflexion aux circonstances où Moliere la joua. Le monde ne connoissoit guères alors le genre de Comique noble qui commet ensemble des caracteres vrais, mais différens, de maniere qu'il

en

(*) Prolog. Phorm. Ter.

en résulte des incidens divertissans, sans que les personnages ayent songé à être plaisans. Jusques-là, pour ainsi dire, on n'avoit pas encore diverti le public avec des visages naturels. Ainsi le public accoutumé depuis longtems à un Comique grossier ou *Gigantesque*, qui l'entretenoit d'aventures basses ou Romanesques, & qui ne faisoit paroître sur la scène que des plaisans barbouillés & grotesques, fut surpris d'y voir une Muse, qui, sans mettre des masques à grimace sur le visage de ses Acteurs, ne laissoit pas d'en faire des personnages de Comédie excellens. Les rivaux de Moliere juroient en même tems sur la connoissance qu'ils avoient du théâtre, que ce nouveau de genre de Comédie ne valoit rien. Le public hésita donc durant quelques jours. Il ne savoit s'il avoit eu tort de croire que *Jodelet Maître & Valet*, & *Dom Japhet d'Arménie*, fussent dans le bon goût, ou s'il avoit tort de penser que c'étoit le *Misanthrope* qui étoit dans le bon goût. Mais après un certain nombre de représentations, le monde comprit que la maniere de traiter la Comédie en Philosophe moral, étoit la meilleure; & laissant parler contre le *Misanthrope* les Poètes jaloux, toujours aussi peu croyables sur les ouvrages de leurs

leurs concurrens, que les femmes sur le mérite de leurs rivales en beauté, il en est venu avec un peu de tems à l'admirer.

Les personnes d'un goût exquis, celles dont nous avons dit qu'elles avoient la vue meilleure que les autres, prévirent même d'abord quel parti le public prendroit avant peu de jours. On fait les louanges que Monsieur le Duc de Montausier donna au *Misanthrope* après la première représentation. Despréaux, après avoir vu la troisième, soutint à Racine, qui n'étoit point fâché du danger où la réputation de Moliere sembloit être exposée, que cette Comédie auroit bientôt un succès des plus éclatans. Le public justifia bien la prédiction de l'Auteur de l'Art poétique, & depuis longtems les François citent le *Misanthrope* comme l'honneur de leur Scène comique. C'est la pièce Française que nos voisins ont adoptée avec la plus grande prédilection.

Quant à *Phédre* de Pradon, on se souvient encore qu'une cabale composée de plusieurs autres, dans lesquelles entroient des personnes également considérables par leur esprit & par le rang qu'elles tenoient dans le monde, avoit conspiré pour élever la *Phédre* de Pradon, & pour humilier celle de Racine.

La

La conjuration du Marquis de Bedmar contre la République de Venise, ne fut pas conduite avec plus d'artifice, ni suivie avec plus d'activité. Qu'opéra cependant cette conjuration ? Elle fit aller un peu plus de monde à la Tragédie de Pradon qu'il n'y en auroit été, par le motif seul de voir comment le concurrent de Racine avoit traité le même sujet que ce Poète ingénieux. Mais cette fameuse conspiration ne put pas empêcher le public d'admirer la Phedre de Racine après la quatrième représentation. Quand le succès de ces deux Tragédies sembloit égal, à compter le nombre des personnes qui prenoient des billets à l'Hôtel de Guénégaud & à l'Hôtel de Bourgogne, on voyoit bien qu'il ne l'étoit pas, dès qu'on écoutoit le sentiment de ceux qui sortoient de ces Hôtels, où deux troupes séparées jouoient alors la Comédie Française. Au bout du mois cette ombre d'égalité disparut, & l'Hôtel de Guénégaud, où l'on représentoit la pièce de Pradon, devint désert. On fait les vers de Despréaux sur le succès du Cid de Corneille.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de
Rodrigue.

J'ai

J'ai allégué déjà les Opera de Quinault, & je pense en avoir dit assez pour faire convenir du moins intérieurement ceux de nos Poètes dramatiques dont les pièces n'ont pas réussi, que le public ne proscribit que les mauvais ouvrages. Si l'on peut leur appliquer le vers de Juvenal (*): Ne portons pas d'envie à un Poète qui vit du Théâtre.

Haud tamen invidas Vati, quæm pulpita pascunt.

C'est par d'autres raisons qui ne sont pas du sujet que je traite ici.

On pourroit objecter encore que les Grecs & les Romains rendirent souvent dans leurs théâtres des sentences injustes, & qu'ils infirmerent dans la suite. Martial dit, que les *Hommes Athéniens* dénierent souvent le prix aux Comédies de Ménandre.

Rara coronato plaufere Theatra Menandro:

Des Auteurs cités par Aulugelle (**) avoient écrit que de cent Comédies composées par Ménandre, il n'y en avoit eu que huit assez heureuses pour remporter le prix que les Anciens donnoient au Poète qui avoit fait la
meil-

(*) Juv. Sat. 7.

(**) Aulugel. lib. 17, cap. 4.

meilleure pièce de celles qui se représentoient à l'occasion de certaines solennités. Nous apprenons encore d'Aulugelle, qu'Euripide ne vit couronner que cinq Tragédies des soixante-quinze qu'il avoit composées. Le public soulevé contre l'Hécyre de Térence les premières fois qu'elle fut représentée, ne permit pas aux Comédiens de l'achever. Je réponds :

Aulugelle & Martial ne disent point que les Tragédies d'Euripide, ni les Comédies de Ménandre aient été jugées mauvaises, mais bien que d'autres pièces plurent d'avantage. Si nous avions ces pièces victorieuses, peut-être démêlerions-nous ce qui put éblouir le spectateur. Peut-être même trouverions-nous que le spectateur auroit bien jugé. Quoique le grand Corneille soit, généralement parlant, bien supérieur à Rotrou, n'y a-t'il point plusieurs Tragédies de Corneille, je n'en ose dire le nombre, qui perdroient le prix contre le Venceslas de Rotrou, au jugement d'une assemblée équitable. De même, quoique Ménandre eût fait quelques Comédies qui le rendoient supérieur à Philemon, un Poète dont les pièces gagnèrent souvent le prix sur celles de Ménandre, ne se peut-il pas que Philémon en eût fait plusieurs qui méritassent mieux le prix que certaines Comédies de Ménandre ?

nandre ? Quintilien nous dit que les Athéniens n'eurent qu'un tort à l'égard de Philemon, ce fut de l'avoir préféré trop souvent à Ménandre. Ils auroient eu raison, s'ils se fussent contentés de lui donner la seconde place. Au jugement de tout le monde, il méritoit de marcher immédiatement après Ménandre (*). *Philemon, qui ut pravis sui temporis judiciis Menandro saepe praelatus est, ita consensu omnium meruit credi secundus.* Apulée parle de ce même Philemon dans le second livre des *Florida*, comme d'un Poète qui avoit de très-grands talens, & qui surtout étoit recommandable par la morale excellente de ses Comédies. Il le loue d'avoir été fécond en bonnes maximes, d'avoir mis dans ses pièces peu de séductions, & d'y traiter l'amour comme un égarement. *Sententia vita congruentes. Rara apud illum corruptela, & uti errores concessi amores.* Les Athéniens n'ont-ils pas été en droit d'avoir égard à la morale de leurs Poètes comiques, en leur distribuant le prix ?

Pour Euripide, les meilleurs Poètes dramatiques de la Grece furent ses contemporains, & ce sont leurs pièces, qui probablement ont gagné le prix contre les siennes. On a donc tort de mettre Euripide & Ménandre à la tête

C c 2

des

(*) Quint. Inst. lib. x.

des Poètes dédaignés par les spectateurs, afin de consoler par l'égalité des destinées ceux de nos Auteurs dramatiques, sur les ouvrages desquels le public s'explique quelquefois hautement & désagréablement.

J'ai encore une raison à dire contre l'objection que je réfute. C'est que le Théâtre de ces tems-là n'étoit pas un Tribunal à comparer au nôtre. Comme les Théâtres des Anciens étoient très-vastes, & qu'on y entroit sans payer, l'assemblée y dégénéroit en une véritable cohue pleine de gens sans attention, & par conséquent toujours prêts à distraire ceux qui auroient été capables d'en avoir. Horace nous dit que le fracas des vents déchaînés dans les forêts du Mont Saint-Ange, & le mugissement de la mer agitée, ne faisoient pas plus de bruit que ces assemblées tumultueuses. Quels Comédiens, dit-il, ont la voix assez forte pour s'y faire entendre?

Nam quæ pervincere voces

Evaluere sonum referunt quem nostra theatra.

Garganum mugire nemus putes, aut maxè Tuscum,

Tanto cum strepitu ludi spectantur ()*

Le bas étage des citoyens qui s'ennuyoit, parce qu'il ne s'occupoit pas à suivre la pièce, demandoit quelquefois à grands cris, dès le troisième acte,

(*) Horat. Epist. prim. lib. 2.

acte, des divertissemens qui fussent plus à sa portée, & il insultoit même à ceux qui vouloient faire continuer les Comédiens. On peut voir dans la suite du passage d'Horace que nous avons allégué, & dans le Prologue de l'Hécyre, dont la représentation fut interrompue deux fois par ces faillies fougueuses du peuple, la description du tumulte. Il y avoit bien des Magistrats préposés pour empêcher le désordre, mais comme il arrive en choses bien plus importantes, il étoit d'usage qu'ils ne fissent pas leur charge. Dans Rome & sous le regne de Tibere, celui de tous ses Princes qui fût le mieux se faire obéir, il y eut des principaux Officiers de la garde de l'Empereur tués ou blessés dans le théâtre, en voulant y empêcher le désordre; & pour toute punition, le Sénat donna permission aux Préteurs de releguer les auteurs de pareils tumultes. Les Empereurs qui vouloient se rendre agréables au peuple, ôtoient même la garde de soldats qu'on mettoit quelquefois aux théâtres. Les nôtres ne sont point sujets à de pareils orages, & le calme & l'ordre y regnent avec une tranquillité qu'il ne sembloit pas possible d'établir dans des assemblées qu'une nation aussi vive que la nôtre, forme pour se divertir, & où une partie des citoyens vient

armée, & l'autre défarmée. On y entend paisiblement de mauvaises pièces; & quelquefois des Comédiens qui ne valent pas mieux.

Le public ne s'assemble point parmi nous pour juger des poèmes qui ne sont pas dramatiques, comme il s'assembloit chez les Anciens. Ainsi les gens du métier peuvent mieux favoriser, ils peuvent mieux rabaisser tous ces poèmes, qui ne se produisent que par la voie de l'impression. Ils peuvent en faire valoir les beaux endroits, en excuser les mauvais, comme ils peuvent aussi exténuer le mérite des plus beaux, soit en disant qu'ils sont pillés, soit en les mettant en parallèle avec les vers d'un autre Poète qui aura traité un sujet semblable. Ainsi le public, lorsqu'il a été induit en erreur sur la définition générale d'un de ces poèmes, ne sauroit plus être désabusé en un jour. Il faut du tems aux personnes désintéressées pour se reconnoître & pour s'affermir réciproquement dans leur sentiment par l'autorité du grand nombre. La meilleure preuve qu'on puisse avoir de l'excellence d'un poème, quand il commence à paroître, c'est donc qu'il se fasse lire, & que tous ceux qui l'ont lû, en parlent avec affection, quand bien même ce seroit pour lui reprocher des fautes.

Je

Je crois que le tems où le poëme nouveau, qui est un bon ouvrage, se trouve défini en général, suivant qu'il mérite de l'être, arrive aujourd'hui environ deux ans après sa première édition. Quand il est mauvais, le public ne prend pas un si long délai pour le condamner, quelque effort que la plupart des gens du métier fassent pour soutenir sa réputation. Quand la Pucelle de Chapelain parut, elle avoit pour elle les suffrages des gens de lettres, Étrangers & François. Les bienfaits des Grands l'avoient déjà couronnée, & le monde prévenu par ces éloges, l'attendoit l'encensoir à la main. Cependant le public, si-tôt qu'il eut lû la Pucelle, revint de son préjugé, & il la méprisa même avant qu'aucun Critique lui eût enseigné par quelle raison elle étoit méprisable. La réputation prématurée de l'ouvrage fut cause seulement que le public instruisit ce procès avec plus d'empressement. Chacun apprit sur les premières informations qu'il fit qu'on bâilloit comme lui en la lisant, & la Pucelle devint vieille au berceau.

* * *

SECTION XXXI.

Que le jugement du public ne se rétrécisse point, & qu'il se perfectionne toujours.

Le jugement du public va toujours en se perfectionnant. La Pucelle devient de jour en jour plus méprisée, & chaque jour ajoute à la vénération avec laquelle nous regardons Polyeucte, Phédre, le Misanthrope & l'Art poétique. La réputation d'un Poète ne sauroit parvenir de son vivant au point d'élévation où elle doit atteindre. Un Auteur qui a trente ans, quand il produit ses bon ouvrages, ne sauroit vivre les années dont le public a besoin pour juger, non-seulement que ses ouvrages sont excellens, mais qu'ils sont encore du même ordre que ceux des ouvrages des Grecs & des Romains toujours vantés par les hommes qui les ont entendus. Jusqu'à ce que le public ait placé les ouvrages d'un Auteur moderne dans le rang dont j'ai parlé, sa réputation peut toujours augmenter. Ainsi deux ou trois années fussent bien au public pour connoître si le poëme nouveau est bon, ou s'il est médiocre;

cre; mais il lui faut peut-être un siècle pour en connoître tout le mérite, supposé qu'il soit un ouvrage du premier ordre dans son espece. Voilà pourquoi les Romains, qui avoient entre les mains les Elégies de Tibulle & de Properce, furent un tems avant que de leur associer celles d'Ovide. Voilà pourquoi les Romains ne quitterent pas la lecture d'Ennius, aussitôt que les Eglogues & les Bucoliques de Virgile eurent paru. C'est ce que signifie au pied de la lettre l'Epigramme de Martial, où cet Auteur a parlé poëti- quement, & que les Poëtes qui ne réussissent pas, citent si volontiers (*). Martial ne dit point autre chose dans ce vers-ci.

Ennius est lectus, salvo tibi, Roma, Marone.

Il seroit d'autant plus ridicule de prétendre que Martial eût songé à dire que les Romains aient mis durant un tems les poësies d'Ennius à côté de l'Enéide, qu'il s'agit précisément dans ce vers de son Epigramme de ce qui se passoit à Rome du vivant de Virgile. Or tout le monde fait bien que l'Enéide est de ces ouvrages qu'on appelle posthumes, parce qu'ils ne sont publiés qu'après la mort de l'Auteur.

Cc 5

Je

(*) Mart. x. Epigr. lib. 5.

Je distingue dans un poëme deux sortes de mérite, qu'on me pardonne cette expression, un mérite réel & un mérite de comparaison. Le mérite réel consiste à plaire & à toucher. Le mérite de comparaison consiste à toucher autant ou plus que certains Auteurs dont le rang est déjà connu. Il consiste à plaire & à intéresser autant que ces Grecs & ces Romains, qu'on croit communément être parvenus au terme que l'esprit humain ne sauroit passer, parce qu'on n'a rien vu encore de meilleur que ce qu'ils ont fait.

Les contemporains jugent très-bien du mérite réel d'un ouvrage, mais ils sont sujets à se tromper, quand ils jugent de son mérite de comparaison, ou quand ils veulent décider sur le rang qui lui est dû. Ils sont sujets à tomber alors dans une des deux erreurs qu'on peut faire en prononçant sur ce point-là.

La première erreur est d'égaliser trop tôt un ouvrage à ceux des Anciens. La seconde est de le supposer plus éloigné de la perfection des ouvrages des Anciens, qu'il ne l'est en effet. Je dis donc en premier lieu, que le public se trompe quelquefois, lorsque trop épris du mérite des productions nouvelles qui
le

le touchent & qui lui plaisent, il décide en usurpant mal-à-propos les droits de la postérité, que ces productions sont du même genre que ceux des ouvrages des Grecs ou des Romains, qu'on appelle vulgairement des ouvrages consacrés, & que ses contemporains qui en sont les Auteurs, seront toujours les premiers Poètes de leur langue. C'est ainsi que les contemporains de Ronfard & de la Pleyade François, se sont trompés, quand ils ont dit que les Poètes François ne feroient jamais mieux que ces nouveaux (*) Prométhées, qui, pour parler poétiquement, n'avoient d'autre feu divin à leur disposition, que celui qu'ils déroboient dans les écrits des Anciens.

Ronfard, l'astre le plus brillant de cette Pleyade, avoit beaucoup de lettres, mais il avoit peu de génie. On ne trouve pas dans ses vers d'idées sublimes, ni même des tours d'expression heureux, ni des figures nobles, qu'on ne retrouve dans les Auteurs Grecs & Latins. Admirateur des Anciens sans entousiasme, leur lecture l'échauffoit & lui servoit de trépied. Mais comme il met en œuvre hardiment, & c'est-là toute sa

verve ;

(*) Ronfard, Belleau, Joachim du Bellai, Jodelle, Pontus de Thiart, Dorat, Baif.

verve; comme il employe, sans se laisser gêner aux regles de notre syntaxe, les beautés ramassées dans ses lectures, elles semblent nées de son invention. Ses libertés dans l'expression paroissent les faillies d'une verve naturelle, & ses vers composés d'après ceux de Virgile & d'Homere, ont ainsi l'air original. Les beautés dont ses ouvrages sont parsemées étoient donc très-capables de plaire à des lecteurs qui ne connoissoient pas les originaux, ou qui en étoient assez idolâtres pour chérir encore leurs traits dans les copies les plus défigurées. Il est vrai que le langage de Ronsard n'est pas du François; mais on ne pensoit pas alors qu'il fût possible d'écrire à la fois poétiquement & correctement dans notre langue. D'ailleurs des poésies en langue vulgaire, sont aussi nécessaires aux nations polies que ces premières commodités qu'un luxe naissant met en usage. Quand Ronsard & les Poètes ses contemporains, dont il étoit le premier, parurent, nos ancêtres n'avoient presque aucunes poésies qu'ils pussent lire avec plaisir. Le commerce avec les Anciens, que le renouvellement des lettres & l'invention de l'Imprimerie trouvée vers le milieu du siècle précédent, mettoient entre les mains de cinq
cens

cens personnes pour une qui les lisoit soixante ans auparavant, dégoûtoit de l'art confus de nos vieux Romanciers. Ainsi les poësies de Ronfard furent regardées comme une faveur céleste par ses contemporains. S'ils se fussent contentés de dire que ses vers leur plaisoient infiniment, & que les peintures dont ils sont remplis, les attachoient, quoique les traits n'en fussent pas réguliers, nous n'aurions rien à leur reprocher. Mais il semble qu'ils aient voulu s'arroger un droit qu'ils n'avoient pas. Il semble qu'ils aient voulu usurper les droits de la postérité, en le proclamant le premier des Poëtes François pour leur tems & pour les tems à venir.

Il est venu depuis Ronfard des Poëtes François qui avoient plus de génie que lui, & qui ont encore composé correctement. Nous avons donc quitté la lecture des ouvrages de Ronfard, pour faire notre lecture & notre amusement des ouvrages de ces derniers. Nous les plaçons avec raison fort au-dessus de Ronfard; mais ceux qui le connoissent, ne sont pas surpris que ses contemporains se soient plûs à lire ses ouvrages, malgré le goût Gothique de ses peintures. Je finis le sujet de Ronfard en faisant une remarque. C'est que les contemporains de

ce

ce Poëte ne se tromperent pas dans le jugement qu'ils portèrent sur ses ouvrages & sur ceux qu'ils avoient déjà entre les mains. Ils ne mirent point sérieusement la *Franciade* au-dessus de l'*Enéide*, quand le poëme François eut paru. Les mêmes raisons qui les empêcherent de se tromper en cela, les auroient aussi empêchés de mettre la *Franciade* au-dessus de *Cinna* & des *Horaces*, s'ils avoient eu ces *Tragédies* entre les mains.

Après ce que je viens d'exposer, on voit bien qu'il faut laisser juger au tems & à l'expérience quel rang doivent tenir les Poëtes nos contemporains parmi les Ecrivains qui composent ce recueil de livres que font les hommes de Lettres de toutes les nations, & qu'on pourroit appeller *la Bibliothèque du genre humain*. Chaque peuple en a bien une particulière des bons livres écrits en sa langue, mais il en est une commune à toutes les nations. Qu'on attende donc que la réputation d'un Poëte soit allée en augmentant d'âge en âge durant un siècle, pour décider qu'il mérite d'être placé à côté des Auteurs Grecs & Romains, dont on dit communément que les ouvrages sont consacrés, parce qu'ils sont de ceux que Quintilien définit

finit

finit (*), *Ingeniorum monumenta, quæ saculis probantur*. Jusques-là l'on peut bien le croire, mais peut-être n'est-il pas sage de l'assurer.

Je dis en second lieu, que le public fait quelquefois une autre faute, en jugeant les ouvrages des contemporains plus éloignés qu'ils ne le sont, de la perfection où les Anciens ont atteint. Le public, lorsqu'il a entre les mains autant de poësies qu'il en peut lire, rend alors trop difficilement justice à ces ouvrages excellens qui se produisent, & pendant un tems assez long, il les place à une trop grande distance des ouvrages consacrés. Mais chacun fera de lui-même toutes les réflexions que je pourrois faire ici sur ce sujet-là.

Parlons des préjugés sur lesquels on peut, non pas attribuer, mais promettre à des ouvrages publiés de nos jours & de ceux de nos peres, la destinée d'être égalés aux Anciens par la postérité. Un augure favorable pour un de ces ouvrages, c'est que sa réputation croisse d'année en année. C'est ce qui arrive toujours, quand son Artisan n'a point de successeur, & encore plus, lorsqu'il est mort

(*) Quint. Inst. lib. 3, c. 9.

mort depuis longtems sans avoir été remplacé. Rien ne montre mieux qu'il n'étoit pas un homme du commun dans la carrière qu'il a courue, que l'inutilité des efforts de ceux qui osent entreprendre de l'atteindre. Ainsi les soixante ans qui se sont écoulés depuis la mort de Moliere, sans que personne l'ait remplacé, donnent un lustre à sa réputation, qu'elle ne pouvoit pas avoir un an après sa mort. Le public n'a point mis dans la classe de Moliere les meilleurs des Poètes comiques qui ont travaillé depuis la mort. Il n'a point fait cet honneur à Regnard, à Boursault, ni aux deux Auteurs du *Grondeur* (*), non plus qu'à quelques Poètes Comédiens, dont les pièces l'ont diverti, quand elles ont été bien représentées. Ceux mêmes de nos Poètes qui sont Gascons, ne s'égalerent jamais sérieusement à Moliere. On n'a pas mis au-dessus de lui l'Auteur du *Philosophe marié*. Chaque année qui se passera sans donner un successeur au TERENCE François, ajoutera encore quelque chose à sa réputation. Mais, me dira-t-on, êtes-vous bien assuré que la postérité ne démentira pas les éloges que les contemporains ont donnés à ces Poètes François, que vous re-

gardez

(*) L'Abbé de Bruëis & Palaprat.

gardez déjà comme placés dans les tems à venir à côté d'Horace & de Tércence?

SECTION XXXII.

Que, malgré les Critiques, la réputation des Poëtes que nous admirons, ira toujours en s'augmentant.

La destinée des écrits de Ronfard ne me paroît pas à craindre pour les ouvrages de nos Poëtes François. Ils ont composé dans le même goût que ceux des bons Auteurs de l'antiquité. Ils les ont imité, non pas comme Ronfard & ses contemporains les avoient imités, c'est-à-dire, servilement, & comme Horace dit que Servilius avoit imité les Grecs. *Hosce secutus, mutatis tantum numeris.* Cette imitation servile des Poëtes qui ont composé en des langues étrangères, est le sort des Ecrivains qui travaillent, quand leur nation commence à vouloir sortir de la barbarie. Mais nos bons Poëtes François ont imité les Anciens, comme Horace & Virgile avoient imité les Grecs, c'est-à-dire, en suivant, comme les autres

Lame II. Dd l'a-

l'avoient fait, le génie de la langue dans laquelle ils composoient; & en prenant, comme eux, la nature pour leur premier modele. Les bons Ecrivains n'empruntent des autres que des manieres de la copier. Le style de Racine, de Despréaux, de la Fontaine & de nos autres compatriotes illustres, ne sauront vieillir assez pour dégoûter un jour de la lecture de leurs ouvrages, & jamais on ne pourra les lire, sans être touché de leurs beautés. Elles sont naturelles.

En effet notre langue me paroît être parvenue depuis soixante & dix ans à son point de perfection. Au tems de d'Ablancourt, un Auteur imprimé depuis soixante ans, paroissoit un Ecrivain Gothique. Or, quoiqu'il y ait déjà plus de quatrevingt ans que d'Ablancourt a écrit, son style ne nous paroît point vieilli. Pour bien écrire, il faudra toujours s'assujettir aux regles que cet Auteur & ses premiers successeurs ont suivies. Tout changement raisonnable qui peut arriver dans une langue, dès que sa syntaxe est devenue réguliere, ne sauroit plus tomber que sur des mots. Les uns vieillissent, d'autres redeviennent à la mode; on en fabrique de nouveaux, & l'on altere l'ortographe de quelques autres pour en adoucir

adoucir la prononciation. Horace a fait l'horoscope de toutes les langues, quand il a dit, en parlant de la sienne.

*Multa renascentur, quæ jam decidere, cadent-
que,*

*Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet
usus,*

*Quem penes arbitrium est, & jus & norma
loquendi.*

L'usage est toujours le maître des mots, mais il l'est rarement des regles de la syntaxe. Or des mots vieillis ne font point abandonner la lecture d'un Auteur qui a construit ses phrases régulièrement, ou qui même s'est approché dans leur construction de la régularité. Ne lisons-nous pas encore avec plaisir Amiot? Je le dirai ici en passant, ce n'est point parce que les Auteurs Latins du second siècle & ceux des siècles suivans, se sont servis des mots nouveaux, ou qu'ils n'ont pas construit leurs phrases suivant les regles de leur Grammaire, que leur style nous paroît si fort inférieur à celui de Tite-Live & de ses contemporains. Les Auteurs du second siècle & ceux des siècles suivans, ont généralement parlant, employé les mêmes mots que Tite-Live. Ils ont construit

Dd 2 leurs

leurs phrases suivant les mêmes regles de syntaxe que lui, du moins il s'en faut très-peu que cela ne soit absolument vrai. Mais de leur tems les transpositions vicieuses étoient à la mode, l'usage des mots pris dans des sens figurés qui ne leur convenoient pas, étoit autorisé, & l'on les employoit sans égard à leur signification propre, soit dans des épitètes insensées, soit dans ces figures dont le faux brillant ne présente point une image distincte. Il est si vrai de dire que ce sont les jeux de mots, & l'abus des métaphores, qui, par exemple, défigurent la prose de Sidonius Appollinaris, que les loix faites par Majorien & par d'autres Empereurs contemporains de cet Evêque, paroissent faites du tems des premiers Césars, parce que les Auteurs de ces loix, astreints par la dignité de leur ouvrage à ne point sortir d'un style grave & simple, n'ont pas été exposés au danger d'abuser des figures, & de courir après l'esprit. Mais quoique le style se corrompe, quoiqu'on abuse de la langue, on ne laisse point d'admirer toujours le style des Auteurs qui ont écrit, quand elle étoit dans sa force & dans sa pureté. On continue à louer leur noble simplicité, même quand on n'est plus capable de l'imiter; car
c'est

c'est souvent par impuissance de faire aussi-bien qu'eux, qu'on entreprend de faire mieux. On ne substitue souvent les faux brillans & les pointes au sens & à la force du discours, que parce qu'il est plus facile d'avoir de l'esprit que d'être à la fois touchant & naturel.

Virgile, Horace, Cicéron & Tite-Live ont été lus avec admiration, tant que la langue latine a été une langue vivante; & les Ecrivains qui ont composés cinq cens ans après ces Auteurs, & dans les tems où le style latin étoit déjà corrompu, en font encore plus d'éloge qu'on n'en avoit fait du tems d'Auguste. La vénération pour les Auteurs du siècle de Platon a toujours subsisté dans la Grece, malgré la décadence des Ouvriers. On admiroit encore ces Auteurs comme de grands modèles, deux mille ans après qu'ils avoient écrit, & quand on les imitoit si peu. J'en appelle à témoin les Grecs qui vinrent nous les expliquer après la prise de Constantinople par les Turcs. Les bons Auteurs du siècle de Leon X, comme Machiavel & Guichardin, ne sont pas vieillis pour les Italiens d'aujourd'hui. Ils en préférèrent le style au style plus orné des Ecrivains postérieurs,

D d 3

parce

parce que la phrase Italienne étoit parvenue à sa régularité dès le seizième siècle.

Ainsi, soit que le style dans lequel nos bons Auteurs du tems de Louis XIV ont écrit, demeure toujours le style à la mode; je veux dire le style dans lequel nos Poètes & nos Orateurs tâchent de composer, soit que ce style ait le sort du style en usage sous le regne des deux premiers Césars, qui commença de se corrompre dès le regne de Claudius, sous qui les beaux esprits se donnerent la liberté d'introduire l'excès des figures, en voulant suppléer par le brillant de l'expression, à la force du sens & à l'élégance simple où leur génie ne pouvoit pas atteindre; je tiens que les Poètes illustres du siècle de Louis XIV seront comme Virgile & comme l'Arioste, immortels sans vieillir.

En second lieu, nos voisins admirent ceux des Poètes François que nous admirons déjà, & ils redisent aussi volontiers que nous, ceux des vers de Despréaux & de la Fontaine qui sont passés en proverbes. Ils ont adopté nos bons ouvrages en les traduisant en leur langue. Malgré la jalousie du bel esprit, presque aussi vive de nation à nation, que de particulier à particulier, ils mettent quelques-unes de

de ces traductions au-dessus des ouvrages du même genre qui se composent dans leur patrie. Nos bons poëmes, ainsi que ceux d'Homere & de Virgile, sont entrés déjà dans cette Bibliothèque commune aux nations, & dont nous avons parlé. Il est aussi rare, dans les pays étrangers, de trouver un cabinet sans un Moliere que sans un Térence. Les Italiens qui évitent, autant qu'ils le peuvent, de nous donner des sujets de vanité, peut-être parce qu'ils se croient tous chargés du soin de notre conduite, ont rendu justice au mérite de nos Poëtes. Comme nous admirions, & comme nous traduisions leurs Poëtes dans le seizième siècle, ils ont admiré & traduit les nôtres dans le dix septième. Ils ont mis en Italien les plus belles pièces de nos Poëtes comiques & de nos Poëtes tragiques. Castelli Secrétaire de l'Electeur de Brandebourg a mis en Italien les œuvres de Moliere, & cette version a été réimprimée plusieurs fois. Il y a même des pièces de Moliere, qui non-seulement ont été traduites plus d'une fois littéralement en Italien, mais qui ont encore été trouvées assez bonnes pour mériter d'être habillées, & travesties, pour ainsi dire, en Comédies Italiennes. Nous avons une Comédie Italienne in-

titulée, *Don Piloné* (*), que M. Gigli son Auteur dit avoir tirée de la pièce du Tartuffe de Moliere. Pour le dire en passant, comme Monsieur Gigli ne fait pas mention dans la Préface de ce qu'il me souvient d'avoir lu autrefois dans quelque mémoire : Que le Tartuffe étoit originairement une Comédie Italienne, & que Moliere n'avoit fait que l'accommoder à notre théâtre, on peut bien en douter. L'Auteur de ces mémoires l'a peut-être entendu dire. Les Italiens rient & ils pleurent à ces pièces avec plus d'affection qu'à la représentation des pièces de leurs compatriotes. Quelques-uns de leurs Poètes s'en font même plaints. M. l'Abbé Gravina dans sa dissertation sur la Tragédie qu'il fit imprimer il y a vingt-cinq ans (**), dit que ses compatriotes adoptent sans discernement des pièces dramatiques Françaises, dont les défauts sont blâmés de notre nation, qui s'en est

(*) Il Don Pilone ovvero il Bacchettone falso, Comedia tratta nuovamente dal Francese da Girolamo Gigli, e dedicata all' Ill. Cont. Flavia Théodoli Bolognetti. In Luca per Mareseandoli, con licenza de superiori, l'ann. 1711.

Pref. Il soggetto di questa opera è tirato dal celebre Tartuffo del Molier.

(**) En 1715.

est expliquée par la bouche de deux de ses plus fins Critiques. Il entend parler du Pere Rapin & de M. Dacier, dont il vient de rapporter les jugemens sur les Tragédies Françoises, jugemens qu'il adopte avec d'autant plus de plaisir, qu'il a composé son ouvrage, principalement pour montrer la supériorité de la Tragédie ancienne sur la Tragédie moderne. Mais je vais rapporter en entier le passage de Monsieur l'Abbé Gravina. Le lecteur ne sauroit avoir oublié déjà que lui-même il étoit Poëte, & qu'il avoit composé plusieurs Tragédies à l'imitation de celles des Anciens (*). *Or ecco questa Nazione dal tempo di Francesco primo sino à nostri giorni cultissima, con che serietà di giudicio per mezzo de i suoi piu fini Critici pronuncia delle proprie opere Teatrali, e con che distinzione propone quelle, che da noi ciecamente o senza discretione alcuna sono ricevute e sparse per tutti i Theatri e tradotte col de i nuovi pensieri falsi ed espressione più Romanesche ed altre più belle pompe le quali staccano per sempre la mente e la favella de gli uomini dalle regole della natura e della ragione.* Si, comme cet Auteur le prétend, ses compatriotes ajoutent de faux brillans &

Dd 5 des

(*) Page 115.

des expressions romanesques à nos pièces, le reproche ne nous regarde point.

Les jeunes gens à qui l'on a donné de l'éducation, connoissent autant Despréaux qu'Horace, & ils ont retenu autant de vers du Poëte François que du Poëte Latin, à la Haye, à Stockholm, à Coppenhague, en Pologne, en Allemagne & même en Angleterre. On ne doit point se défier de l'approbation des Anglois. Ils louent cependant Racine. Ils admirent Corneille, Despréaux & Moliere. Ils leur ont fait le même traitement qu'à Virgile & qu'à Cicéron. Ils les ont traduit en Anglois. Dès qu'une pièce dramatique réussit en France, elle est comme certaine de parvenir à cet honneur. Je ne crois point même que les Anglois ayent trois traductions différentes des Eglogues de Virgile, & cependant ils ont trois traductions différentes de la Tragédie des Horaces de Corneille. (*) Dès 1675, les Anglois avoient une traduction en prose de l'Andromaque de Racine, retouchée & mise au théâtre par M. Crovn. En 1712, M. Philips fit représenter,

&

(*) Celle de Louver imprimée en 1656. Celle de Cottot imprimée en 1671. Celle de Mad. Philips achevée par le Chevalier Denham, & imprimée en 1678.

& puis imprimer une nouvelle Traduction en vers de cette même Tragédie. Il y a véritablement ajouté trois ſcènes à la fin du cinquième acte; & comme elles ſont propres à faire connoître le gout de la Nation de Monſieur Philips, je dirai ce qu'elles contiennent (*). Dans la première de ces ſcènes ajoutées, Phoenix paroît avec une nombreuſe ſuite à laquelle il ordonne de pourſuivre Oreſte. Dans la ſeconde, Andromaque rentre ſur le théâtre, non pas comme M. Racine l'y fait revenir dans la première édition de ſa Tragédie (**), c'eſt-à-dire, comme captive d'Oreſte qui va l'emmenſer à Sparte; mais elle y revient pour promettre au corps de Pyrrhus qu'on apporte ſur le théâtre, tous les ſoins d'une femme tendre & affligée de la mort de ſon mari. Dans la troiſième de ces ſcènes, Andromaque qui entend un bruit de guerre qui annonce la proclamation de ſon fils Aſtianax, ſe livre aux ſentimens convenables à ſon caractère.

Je ne parle ici que des traductions qu'on donne pour ce quelles ſont; car il arrive ſouvent que les Traducteurs Anglois nient de l'être, & qu'ils veulent donner leur copie
pour

(*) On trouvera la traduction de ces Scènes à la fin du troiſième Volume.

(**) Faite en 1668. p. 86.

pour un original. Combien de fois M. Dryden (*), au jugement même de ses compatriotes, a-t'il copié les Auteurs François dans des ouvrages qu'il donnoit pour être de son invention ? Mais ces détails deviendroient fatigans pour le lecteur.

Les Allemands ont voulu avoir en leur langue beaucoup d'ouvrages des bons Poètes François, quoique ces traductions leur fussent moins nécessaires qu'à d'autres, d'autant qu'ils font l'honneur à notre langue de la parler très-communément. Il est même très-ordinaire qu'ils s'écrivent entr'eux en François, & plusieurs Princes se servent de cette langue pour entretenir la correspondance avec leurs Ministres, bien que les uns & les autres ils soient nés Allemands.

En Hollande toutes les personnes qui ont quelque éducation, savent parler François dès leur jeunesse. L'Etat se sert de cette langue en plusieurs occasions, & il applique même son grand sceau à des actes rédigés en François. Les Hollandois ont traduit néanmoins nos bons ouvrages, principalement les dramatiques. Ils ont voulu, pour ainsi dire, les naturaliser Flamands.

Le

(*) Laughaite, Histoire des Poètes Dramatiques, p. 131.

Le Comte d'Ericeyra, le digne héritier du Tite-Live de sa patrie, a mis en Portugais l'Art poétique de M. Despréaux. Enfin nos voisins ne traduisoient pas les Tragédies de Jodelle & de Garnier. On ne voyoit pas sous Henri IV. des troupes de Comédiens François parcourir la Hollande, la Pologne, l'Allemagne, le Nord & quelques Etats d'Italie, pour y jouer les pièces de Hardi & de Chrétien. Il y a même aujourd'hui des troupes de Comédiens François qui ont des établissemens fixes dans les pays étrangers.

Le suffrage de nos voisins, aussi libre & aussi désintéressé que le suffrage de la postérité pourra l'être, me semble un garant de son approbation. Les louanges que Despréaux a données à Moliere & à Racine, concilieront autant de suffrages à ces deux Poètes dans l'avenir, qu'elles peuvent leur en avoir procuré parmi les Anglois & parmi les Italiens nos contemporains.

Qu'on ne dise point que la vogue où la langue François est depuis soixante-dix ans, est la cause de la vogue que nos poësies peuvent avoir dans les pays étrangers. Les étrangers nous diront eux-mêmes que ce sont nos poëmes & nos livres, qui plus qu'aucun autre événement, ont contribué

tribué à donner à la langue dans laquelle ils sont écrits, un si grand cours, qu'elle a presque ôté à la langue Latine l'avantage d'être cette langue que les nations apprennent par une convention tacite, pour se pouvoir entendre. On peut dire aujourd'hui de la langue François, ce que Cicéron disoit de la langue Greque (*). *Græca leguntur in omnibus fere gentibus. Latina suis finibus exiguis sane continentur.* Lorsqu'un Ministre Allemand va traiter d'affaire avec un Ministre Anglois, ou un Ministre Hollandois, il n'est pas question quelle langue ils emploieront dans leurs conférence. La chose est convenue depuis longtems. Ils parlent François. Les Etrangers se plaignent même que notre langue envahisse, pour ainsi dire, les langues vivantes, en introduisant ses mots & ses phrases à la place des anciennes expressions. Les Allemands & les Hollandois disent que l'usage que font leurs concitoyens des mots, & principalement des verbes François, en parlant Hollandois & Allemand, corrompt leurs langues, comme Ronsard corrompoit le François par les mots & par les locutions des langues savantes qu'il introduisoit dans ses vers. L'Examineur, c'est l'Auteur d'un
écrit

(*) Orat. pro Arch.

écrit qui se publioit il y a trente ans à Londres plusieurs fois chaque semaine, dit que le François s'est tellement introduit dans les phrases Angloises, lorsqu'il s'agit de parler de guerre, que les Anglois ne peuvent plus entendre les relations des sièges & des combats que leurs compatriotes écrivent en Anglois. L'Abbé Gravina a fait une pareille plainte pour la langue Italienne dans son livre sur la Tragédie. On peut même penser que les écrits des grands hommes de notre nation, promettent à notre langue la destinée de la langue Greque littéraire & de la langue Latine, c'est-à-dire, de devenir une langue savante, si jamais elle devient une langue morte.

Mais, dira-t'on, ne pourra-t'il pas arriver que les Critiques à venir fassent remarquer dans les écrits que vous admirez, des fautes si grossieres, que ces écrits deviennent des ouvrages méprisés par la postérité?

Je réponds que les remarques les plus subtiles des plus grands Métaphysiciens ne feront pas déchoir nos Poëtes d'un degré de leur réputation, parce que ces remarques quand bien même elles seroient justes, ne dépouilleront pas nos poësies des agrémens & des charmes dont elles tiennent le droit de plaire

re

re à tous les lecteurs. Si les fautes que ces Critiques reprendront, sont des fautes contre l'art de la Poësie, ils apprendront seulement à connoître la cause d'un effet qu'on sentoît déjà. Ceux qui avoient vû le Cid avant que la critique de l'Académie Françoisse parût, avoient senti des défauts dans ce poëme, même sans pouvoir dire distinctement en quoi consistoient ces défauts. Si ces fautes regardent d'autres sciences, si elles sont contre la Géographie ou contre l'Astronomie, on aura de l'obligation aux Censeurs qui les feront connoître : mais elles ne diminueront guères la réputation du Poëte qui n'est pas fondée sur ce que ses vers soient exempts de semblables fautes, mais sur ce que leur lecture intéresse. J'ai dit, quand même ces remarques seroient bonnes ; car suivant les apparences, pour une bonne remarque, il s'en fera cent qui ne vaudront rien.

Il est certainement plus facile de ne point faire des remarques mal fondées, quand il s'agit de poësies dont on a connu les Auteurs, & qui parlent des choses que nous avons vues, ou dont une tradition encore récente a conservé les explications, ou, si l'on veut, les applications, qu'il ne le fera dans l'avenir, quand

quand toutes ces lumières seront éteintes par le tems & par toutes les révolutions auxquelles les sociétés sont sujettes. Or les remarques qui se font présentement contre nos Poètes modernes, & qui roulent sur des erreurs, où l'on prétend qu'ils sont tombés, en parlant de Physique ou d'Astronomie, montrent souvent que les Censeurs ont envie de reprendre, mais non que ces Poètes aient fait des fautes. Citons un exemple.

Monsieur Despréaux composa son Epître à Monsieur de Guilleragues vers 1675, dans un tems où la nouvelle Physique étoit la science à la mode; car il est parmi nous une mode pour les sciences comme pour les habits. Les femmes même étudioient alors les nouveaux systèmes que plusieurs personnes enseignoient à Paris en langue vulgaire. On peut bien croire que Moliere qui composa ses Femmes savantes vers 1672, & qui met si souvent dans la bouche de ses héroïnes les dogmes & le style de la nouvelle Physique, attaquoit dans sa Comédie l'excès d'un goût régnant, & qu'il y jouoit un ridicule où plusieurs personnes tomboient tous les jours. Quand M. Despréaux écrivit son Epître à Monsieur de Guilleragues, les conversations de Physique ramenoient donc souvent sur le

tapis les taches du soleil, à l'aide desquelles les Astronomes observoient que cet astre tourne sur son axe à peu près en vingt-sept jours. Quelqu'une de ces *macules* qui étoient disparues, avoient même fait beaucoup de bruit jusques sur le Parnasse. Les beaux esprits avoient dit dans leurs vers que le soleil, pour se rendre encore plus semblable au feu Roi qui l'avoit pris pour le corps de sa devise, se défaisoit de ses taches.

Dans ces circonstances, M. Despréaux, pour dire poétiquement, que malgré le goût régnant il s'attachoit à l'étude de la morale préférablement à celle de la Physique, sentiment très-convenable à un Poète satyrique, écrit à son ami qu'il abandonne aux recherches des autres plusieurs questions que cette dernière science traite. Qu'un autre, c'est lui qui parle, aille chercher

Si le soleil est fixe, ou tourne sur son axe.

Il est clair que le Poète entend parler ici uniquement de la question, si le soleil placé dans le centre de notre tourbillon y tourne sur son axe, ou bien s'il n'y tourne pas sur son axe. La construction de la phrase prouve seule qu'elle ne sauroit avoir un autre sens, & ce sens se présente d'abord. Cependant
il

il a plu à quelques Critiques d'interpréter ce vers, comme si leur Auteur avoit voulu y opposer le systême de Copernic, qui fait tourner les Planettes autour du soleil placé dans le centre de notre tourbillon, au sentiment de ceux qui soutiennent que le soleil a un mouvement propre par lequel il tourne sur son axe. Monsieur Despréaux, s'il avoit eu cette vue, auroit fait une faute. L'opinion de ceux qui soutiennent que le soleil tourne sur son axe, & l'opinion de ceux qui soutenoient, avant l'expérience, que le globe du soleil étoit immobile au centre du tourbillon, supposent également que le soleil est placé au milieu du tourbillon, où Copernic a dit qu'il étoit placé. Monsieur Perrault a donc objecté à Monsieur Despréaux, il y a déjà plus de trente ans (*). *Que ceux qui tiennent que le soleil est fixe & immuable; sont les mêmes qui soutiennent qu'il tourne sur son axe, & que ce ne sont pas deux opinions différentes, comme il paroît le dire dans ses vers. Il est vrai, ajoute M. Perrault quelques lignes plus bas, qu'il n'est pas bonnête à un si grand Poète d'ignorer les sciences & les arts donc il se mêle de parler. Mais ce n'est point-là la faute de M. De-*

E e 2

présé-

(*) Préface de l'Apologie des femmes, p. 7.

Despréaux, si Monsieur Perrault l'entend mal : & c'est encore moins sa faute, s'il plaît à d'autres Censeurs de se figurer que par ces mots, *si le soleil est fixe, ou tourne sur son axe*, il ait voulu opposer le système de Copernic avec le système de Ptolomée, qui suppose que c'est le soleil qui tourne autour de la terre. Monsieur Despréaux a dit cent fois qu'il n'avoit songé qu'à opposer le sentiment de ceux qui faisoient tourner le soleil sur son axe, au sentiment de ceux qui ne vouloient pas qu'il tournât sur son axe, & le vers le dit même assez distinctement pour n'avoir pas besoin d'être interprété.

De pareilles injustices ne diminueront point la réputation de nos Poètes, puisque celles qu'on fait aux Anciens, ne diminuent point la leur, quoiqu'elles soient en bien plus grand nombre. Comme ils ont écrit en des langues qui sont mortes aujourd'hui, & comme bien des choses dont ils ont parlé, ne sont connues aujourd'hui, qu'imparfaitement aux plus doctes, on peut croire sans témérité que leurs Censeurs ont tort fort souvent, même en plusieurs occasions où l'on ne sauroit prouver qu'ils n'ont pas raison.

Ainsi nous pouvons promettre sans trop de témérité, la destinée de Virgile, d'Horace
&

& de Cicéron aux Ecrivains François, qui font honneur au siècle de Louis le Grand; c'est-à-dire, d'être regardés dans tous les tems & par tous les peuples à venir, comme tenant un rang entre les grands hommes, dont les ouvrages sont réputés les productions les plus précieuses de l'esprit humain.

SECTION XXXIII.

Que la vénération pour les bons Auteurs de l'antiquité durera toujours. S'il est vrai que nous raisonnions mieux que les Anciens.

Mais ces grands hommes, dira-t-on, ne sont-ils pas exposés eux-mêmes à être dégradés? La vénération qu'on a pour les Anciens ne pourroit-elle pas en des tems plus éclairés que les tems qui ont bien voulu les admirer, se changer en une simple estime? Virgile ne court-il point hasard que sa réputation ait la destinée de celle d'Aristote? L'Iliade n'est-elle point exposée à subir un jour le sort du système de Ptolomée, dont le monde est aujourd'hui défabusé? Nos Criti-

ques mettent les poëmes & les autres ouvrages à une épreuve où on ne les mit jamais. Ils en font des analyses, suivant la méthode des Géomètres, méthode si propre à découvrir les fautes échappées aux Censeurs précédens. Les armes des anciens Critiques n'étoient pas aussi acérées que celles des nôtres. Qu'on juge par l'état où sont aujourd'hui les sciences naturelles, de combien notre siècle est déjà plus éclairé que les siècles de Platon, d'Auguste, & de Léon X. La perfection où nous avons porté l'art de raisonner, qui nous a fait faire tant de découvertes dans les sciences naturelles, est une source féconde en nouvelles lumières. Elles se répandent déjà sur les belles Lettres, & elles en feront disparoître les vieux préjugés, ainsi qu'elles les ont fait disparoître des sciences naturelles. Ces lumières se communiqueront encore aux différentes professions de la vie, & déjà l'on en apperçoit le crépuscule dans toutes les conditions. Peut-être même que la génération qui suivra immédiatement la nôtre, frappée des fautes énormes d'Homère & de ses compagnons de fortune, les dédaignera, ainsi qu'un homme devenu raisonnable, dédaigne les contes puériles qui ont fait l'amusement de son enfance.

Notre

Notre siècle peut être plus savant que les siècles illustres qui l'ont précédé ; mais je nie que les esprits aient aujourd'hui, généralement parlant, plus de pénétration, plus de droiture & plus de justesse qu'ils n'en avoient dans ces siècles-là. Comme les hommes les plus doctes ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de sens, de même le siècle qui est plus savant que les autres, n'est point toujours le siècle le plus raisonnable. Or c'est du sens qu'il s'agit ici, puisqu'il s'agit de juger. Dans toutes les questions où les faits sont généralement connus, un homme ne juge pas mieux qu'un autre, parce qu'il est plus savant que lui, mais parce qu'il a plus de sens ou plus de justesse d'esprit.

On ne prouvera point certainement par la conduite que les grands & les petits tiennent depuis soixante-dix ans dans tous les Etats de l'Europe, où l'étude de ces sciences qui perfectionnent tant la raison humaine, fleurit davantage, que les esprits y aient plus de droiture qu'ils n'en avoient dans les siècles précédens, & que les hommes y soient plus raisonnables que leurs ancêtres. Cette date de soixante-dix ans qu'on donne pour époque à ce renouvellement prétendu des esprits est mal choisie. Je ne veux point entrer dans,

des détails odieux pour les Etats & pour les particuliers, & je me contenterai de dire que l'esprit philosophique qui rend les hommes si raisonnables, & pour ainsi dire, *si conséquens*, fera bientôt d'une grande partie de l'Europe, ce qu'en firent autrefois les Gots & les Vandales, supposé qu'il continue à faire les mêmes progrès qu'il a faits depuis soixante-dix ans. Je vois les arts nécessaires négligés; les préjugés les plus utiles à la conservation de la société, s'abolir; & les raisonnemens spéculatifs préférés à la pratique. Nous nous conduisons sans égard pour l'expérience, le meilleur maître qu'ait le genre humain; & nous avons l'imprudence d'agir, comme si nous étions la première génération qui eût su raisonner. Le soin de la postérité est pleinement négligé. Toutes les dépenses que nos ancêtres ont faites en bâtimens & en meubles, seroient perdues pour nous, & nous ne trouverions plus dans les forêts du bois pour bâtir, ni même pour nous chauffer, s'ils avoient été raisonnables de la manière dont nous le sommes.

Que les Royaumes & les Républiques, dira-t-on, se mettent dans la nécessité de ruiner, ou leurs sujets qui leur auront prêté, ou le peuple qui soutient ces Etats par un travail

travail qu'il ne fauroit plus continuer, dès qu'il est réduit dans l'indigence. Que les particuliers se gouvernent, comme s'ils devoient avoir leurs ennemis pour héritiers, & que la génération présente se conduise, comme si elle devoit être le dernier rejetton du genre humain; cela n'empêche pas que nous ne raisonnions mieux dans les sciences, que n'ont fait tous les hommes qui nous ont précédé. Ils nous auront surpassé, si l'on peut se servir de cette expression, en *raison pratique*, mais nous les surpassons en *raison spéculative*. Qu'on juge de la supériorité d'esprit & de raison que nous avons sur les hommes des tems passés, par l'état où sont aujourd'hui les sciences naturelles, & par l'état où elles étoient de leur tems.

Il est vrai, répondrai-je, que les sciences naturelles, dont on ne fauroit faire un trop grand cas, & dont on ne fauroit trop honorer les dépositaires, sont plus parfaites aujourd'hui qu'elles ne l'étoient du tems d'Auguste & du tems de Leon X: mais cela ne vient point de ce que nous avons plus de justesse dans l'esprit, ni que nous sachions mieux raisonner que les hommes qui vivoient alors. Cela ne vient point de ce que les esprits ayent été, pour ainsi dire, régé-

nérés. L'unique cause de la perfection des sciences naturelles, ou, pour parler avec précision, l'unique cause qui fait que ces sciences sont moins imparfaites aujourd'hui qu'elles ne l'étoient dans les tems antérieurs, c'est que nous savons plus de faits qu'on n'en favoit alors. Le tems & le hasard nous ont fait faire depuis quelques siècles une infinité de découvertes, où je vais montrer que le raisonnement a eu très-peu de part, & ces découvertes ont mis en évidence la fausseté de plusieurs *dogmes* philosophiques, que nos prédécesseurs substituoient à la vérité, que les hommes n'étoient point capables de connoître avant ces découvertes.

Voilà, suivant mon opinion, la solution du problème proposé si souvent. Pourquoi nos Poètes & nos Orateurs ne surpasseroient-ils pas ceux de l'antiquité, comme il est constant que nos Savans dans les connoissances naturelles, surpassent les Physiciens de l'antiquité? Nous devons au tems tout l'avantage que nous pouvons avoir sur les Anciens dans les sciences naturelles. Il a mis en évidence plusieurs faits que les Anciens ignoroient, & auxquels ils substituoient des opinions fausses qui leur faisoient faire cent mauvais raisonnemens. Le même avantage que le tems
nous

nous a donné sur les Anciens, il le donnera sur nous à nos arriere-neveux. Il suffit qu'un siècle vienne après un autre, pour raisonner mieux que lui dans les sciences naturelles, à moins qu'il ne soit arrivé dans la société un bouleversement assez grand, pour éteindre, au préjudice des petits-fils, les lumières qu'avoient leurs ancêtres.

Mais, dira-t-on, le raisonnement n'a-t'il pas contribué beaucoup à étendre les nouvelles découvertes? J'en tombe d'accord; aussi je ne nie point que nous ne raisonnions avec justesse. Je nie seulement que nous raisonnions avec plus de justesse que les Grecs & les Romains; & je me contente de soutenir qu'ils auroient fait un aussi bon usage que nous, des vérités capitales que le hasard nous a révélées, pour ainsi dire, s'il lui avoit plu de leur découvrir ces vérités. Je fonde ma supposition sur ce qu'ils ont raisonné, aussi-bien que nous, sur toutes les choses dont ils ont pu avoir autant de connoissance que nous, & sur ce que nous ne raisonnons mieux qu'ils ne raisonnoient que dans les choses où nous sommes plus instruits qu'eux, soit par l'expérience, soit par la révélation; c'est-à-dire, dans les sciences naturelles & dans les différentes parties de la Théologie.

Afin

Afin de prouver que nous raisonnons mieux que les Anciens, il faudroit faire voir que c'est à la justesse du raisonnement, & non point au hasard ou aux expériences fortuites que nous devons la connoissance des vérités que nous savons, & qu'ils ignoroient. Mais loin qu'on puisse faire voir qu'on ait l'obligation des nouvelles découvertes à des Philosophes qui soient parvenus aux vérités naturelles les plus importantes, par des recherches méthodiques, & par le secours de l'art si vanté d'enchaîner des conclusions, on peut prouver le contraire. On peut montrer que ces inventions & ces découvertes originales, pour ainsi dire, ne sont dues qu'au hasard, & que nous n'en avons profité qu'en qualité de derniers venus.

Premièrement, on ne me reprendra point de dénier aux Philosophes & aux Savans, qui recherchent méthodiquement les secrets de la nature, toutes les inventions dont ils ne sont pas reconnus les Auteurs. Je puis refuser aux Philosophes l'honneur de toutes les découvertes faites depuis trois cens ans, qui n'ont pas été publiées sous le nom de quelque Savant. Comme ils écrivent, & comme leurs amis écrivent aussi, le public est informé de leurs découvertes, & on lui apprend

prend bientôt à quel Illuſtre il a l'obligation des moins importantes. Ainſi ſi je puis reſuſer aux Philoſophes d'être les inventeurs des Sas des Ecluſes trouvées il y a deux cēſ ans, & qui ſont non-ſeulement d'une utilité infinie dans le commerce, mais qui ont encore donné lieu à tant de remarques ſur la nature & ſur la pente des eaux; je puis leur dénier d'être les inventeurs des Moulins à eau & à vent, comme des horloges à poids & à balancier, qui ont tant aidé aux obſervations de tout genre, en donnant moyen de meſurer toujours le tems avec exactitude. Ce ne ſont point eux non plus qui ont trouvé la poudre à canon, qui a donné lieu à tant d'obſervations ſur la nature de l'air; ni pluſieurs autres inventions dont on ne connoît pas certainement les Auteurs, mais qui ont beaucoup contribué à perfectionner les ſciences naturelles.

Secondement, je puis alléguer des preuves positives de ma propoſition. Je puis faire voir que les recherches méthodiques n'ont eu aucune part aux quatre découvertes qui ont le plus contribué à donner à notre ſiècle la ſupériorité qu'il peut avoir ſur les ſiècles antérieurs, dans les ſciences naturelles. Ces quatre découvertes, ſavoir, la connoiſſance
de

de la pesanteur de l'air, la Bouffole, l'Imprimerie & les Lunettes d'approche, sont dues à l'expérience & au hasard.

L'imprimerie, cet art si favorable à l'avancement de toutes les sciences, qui deviennent plus parfaites à mesure que les connoissances s'y multiplient, fut trouvée dans le quinzième siècle, & près de deux cens ans avant que Monsieur Descartes, qui passe pour le pere de la nouvelle Philosophie, eût fait part au public de ses méditations. On dispute sur le premier Inventeur de l'Imprimerie (*), mais personne n'en fait honneur à un Philosophe. D'ailleurs cet Inventeur est venu en des tems où il pouvoit savoir tout au plus l'art de raisonner, tel qu'on l'enseignoit alors dans les Ecoles; art que les Philosophes modernes méprisent avec tant de hauteur.

Il paroît que la Bouffole étoit connue dès le trezième siècle. Mais soit que Jean Goya Marinier de Melphi ou qu'un autre plus ancien que lui, en ait trouvé l'usage, cet Inventeur aura toujours été dans le même cas que l'Inventeur de l'Imprimerie. Que de lumieres donne à ceux qui s'appliquent à la physique, la connoissance de la propriété qu'a l'Aimant de tourner toujours vers le Pole Arctique

(*) Polyd. Virgil. de Inv. Rer. l. 3. c. 7.

tique le même côté, & la connoissance de la vertu qu'il a de communiquer au fer cette propriété. D'ailleurs, dès que la Bouffole a été trouvée, il étoit nécessaire que l'art de la navigation se perfectionnât, & que les Européens fissent un peu plutôt ou un peu plus tard les découvertes qu'il étoit absolument impossible de faire sans un pareil secours, & qu'ils ont faites depuis la fin du quinzième siècle. Ces découvertes qui nous ont fait connoître l'Amérique & tant d'autres pays inconnus, enrichissent la Botanique, l'Astronomie, la Médecine, l'Histoire des animaux, en un mot, toutes les sciences naturelles. Les Grecs & les Romains nous ont-ils donné lieu de croire qu'ils ne fussent point capables de distribuer en différentes classes, & de subdiviser en genres les nouvelles plantes qu'on leur auroit apportées d'Ainérique & des extrémités de l'Asie & de l'Afrique, ou de distribuer en constellation les étoiles voisines du Pole Antarctique.

Ce fut au commencement du dix-septième siècle que Jacques Metius d'Alcmaëer trouva, en cherchant autre chose, les Lunettes d'approche. Il semble que la destinée se soit plu à mortifier les Philosophes modernes, en faisant arriver le hasard qui a donné lieu à l'in-

l'invention des Lunettes de longue vue, avant le tems qu'ils marquent pour l'époque du renouvellement des puits. Depuis quatrevingt ans que les esprits ont commencé à devenir si justes & pénétrants, on n'a fait aucune découverte de l'importance de celle dont nous parlons. Les sources des connoissances naturelles cachées aux Anciens, se sont ouvertes avant le tems où l'on prétend que les sciences ont commencé d'acquérir la perfection qui fait tant d'honneur à ceux qui les ont cultivées.

Jacques Metius, l'inventeur des Lunettes d'approche, étoit fort ignorant, au rapport de Monsieur Descartes (*), qui a vécu longtems dans la Province où le fait, dont il s'agit, étoit arrivé, & qui le mit par écrit trente ans après l'événement. Le hasard se plut à donner à Jacques Metius l'honneur de cette invention, qui seule a plus perfectionné les sciences naturelles que toutes les spéculations des Philosophes, & cela préférablement à son pere & à son frere, qui étoient de grands Mathématiciens. Jacques Metius ne trouva point les Lunettes de longue vue par aucune recherche méthodique, mais par
une

(*) Dioptrique, chap. prem.

une expérience fortuite. Il s'amusoit à faire des verres à bruler.

Rien n'étoit plus facile que de trouver les Microscopes après l'invention des Lunettes d'approche. Or on peut avancer que c'est à l'aide de ces instrumens qu'ont été faites les observations qui ont enrichi l'Astronomie & l'Histoire naturelle, & qui ont rendu ces sciences supérieures aujourd'hui à ce qu'elles étoient autrefois. Ces instrumens ont même part à beaucoup d'observations où l'on ne s'en sert point, parce que ces observations n'auroient jamais été tentées, si des observations précédentes, faites avec les instrumens dont je parle, n'avoient donné l'idée de les tenter.

Les effets d'une pareille découverte se multiplient à l'infini. Après qu'ils ont eu perfectionné l'Astronomie, l'Astronomie a perfectionné d'autres sciences. Elle a perfectionné, par exemple, la Géographie, en donnant les points de longitude certainement, & presque aussi facilement qu'on pouvoit avoir autrefois les points de latitude. Comme le progrès de l'expérience n'est pas subit; il a été nécessaire qu'il s'écoulât un espace de près de quatrevingts ans depuis l'invention des Lunettes de longue vue, jusqu'au Planisphere de l'Observatoire, & à la Mappemonde de

Monfieur de Lifle, les premières Cartes où les points principaux du Globe terrestre ayent été placés dans leur véritable position. Quelle facilité physique que les Lunettes d'approche, depuis que Galilée les eut appliquées, à l'observation des Astres, donnaissent, pour avoir la largeur de la mer Atlantique, tous les Géographes qui ont fait des Cartes avant Monsieur de Lisle, s'y sont trompés de plusieurs degrés. Il n'y a pas cinquante ans que cette faute grossière, sur la distance des côtes de l'Afrique, & des côtes de l'Amérique méridionale, pays découvert depuis deux cens ans, est corrigée. Il n'y a pas plus longtemps qu'on a rendu sa largeur véritable à l'Océan qui est entre l'Asie & l'Amérique, & qu'on appelle communément la mer du Sud. L'esprit philosophique, les Physiciens spéculateurs ne faisoient point usage des faits. Il est venu un homme dont la profession étoit de faire des Cartes, & qui s'est servi utilement des expériences. Peut-être que les Grecs & les Romains eussent profité plutôt que nous des lunettes de longue vue. Les distances & les positions des lieux qu'ils connoissoient, & qu'ils nous ont laissées, mettent en droit de faire cette supposition. Monsieur de Lisle qui a trouvé plus de fautes

tes dans les Géographes modernes, que ceux-ci n'en reprochoient aux Anciens, a montré que c'étoit les Modernes qui se trompoient, quand ils reprenoient les Anciens sur la distance que les anciens avoient établie entre la Sicile & l'Afrique, comme sur quelques autres points de Géographie.

La dernière des découvertes qui ont tant contribué à enrichir les sciences naturelles, est celle de la pesanteur de l'air. Cette découverte épargne à nos Philosophes toutes les erreurs où sont tombés ceux qui l'ignoroient, en attribuant à l'horreur du vuide les effets de la pesanteur de l'air. Elle a donné lieu encore à l'invention des Baromètres & de tous les autres instrumens ou machines qui font leur effet en vertu de la pesanteur de l'air, & qui ont mis en évidence un si grand nombre de vérités physiques.

Le célèbre Galilée (*) avoit bien remarqué que les pompes aspirantes élevoient l'eau jusqu'à la hauteur de trente-deux pieds; mais Galilée, comme l'avoient fait ses prédécesseurs, & comme le feroient encore nos Philosophes, sans la découverte fortuite dont je vais parler, attribuoit cette élévation de l'eau, opposée au mouvement des corps graves, à

Ff 2

l'hor-

(*) Mort en 1641.

l'horreur du vuide. En 1643, Toricelli Mécanicien du grand Duc Ferdinand II. remarqua, en essayant de faire des expériences, que lorsqu'un tuyau fermé par l'orifice supérieur, & ouvert par l'orifice inférieur, étoit tenu debout plongé dans un vase plein de vif argent, le vif argent demeurait suspendu à une certaine hauteur dans ce tuyau, & que le vif argent suspendu, tomboit tout entier dans le vase, si l'on ouvrait le tuyau par son orifice supérieur. C'est la première expérience qui ait été faite sur cette matière, & qu'on appelloit l'expérience du vuide. Les suites qu'elle a eue, l'ont rendue célèbre (*). Toricelli trouva son expérience curieuse. Il en fit part à ses amis, mais sans la rapporter à sa cause véritable, laquelle il ne devinoit pas encore.

Le Pere Mersenne Minime de Paris, dont le nom est si célèbre parmi les Philosophes de ce tems là, en fut informé par des lettres d'Italie dès 1644, & il la divulgua par toute la France. Monsieur Petit & Monsieur Pascal, le pere de l'Auteur des Provinciales firent plusieurs expériences en conséquence de celle de Toricelli. Monsieur Pascal le fils fit aussi les siennes, & il publia

(*) Saggi d'esperienze fatte nell' Acad. del Cimento, p. 23.

publia ces expériences dans un écrit qu'il donna au public en 1647. Personne ne s'avisait d'expliquer encore ces expériences par la pesanteur de l'air. C'est une preuve incontestable qu'on n'a point été jusqu'à cette vérité, en cheminant de principe en principe & par voie de spéculation. Les expériences en ont donné fortuitement la connoissance aux Philosophes, & même ils avoient si peu imaginé que l'air fût pesant, que, pour ainsi dire, ils ont manqué longtems la pesanteur de l'air sans la comprendre. La vérité s'est présentée à eux par hasard, & il semble même que ce soit encore par hasard qu'ils l'aient reconnue.

Nous savons positivement par ce que les témoins oculaires en ont écrit, que Monsieur Pascal (*) n'eut connoissance de l'idée de la pesanteur de l'air, qui étoit enfin venue à Toricelli à force de manier son expérience, qu'après avoir publié l'écrit dont il a été parlé. Monsieur Pascal trouva cette explication tout-à-fait belle; mais comme elle n'étoit qu'une simple conjecture, il fit plusieurs expériences pour en connoître la vérité ou la fausseté, & l'une de ces tentatives fut la célèbre expérience faite sur le Puits de Domme en

F f 3 1648.

(*) Préface du Traité de l'équilibre des liqueurs.

1648. Enfin Monsieur Pascal composa les traités de l'équilibre des liqueurs & de la pésanteur de la masse de l'air, qui depuis ont été imprimés plusieurs fois. Dans la suite Monsieur Gerik Bourgmaître de Magdebourg, & Monsieur Boyle trouverent la machine Pneumatique, & d'autres inventerent ces instrumens qui marquent les différens changemens que les variations du tems apportent au poids de l'air. Les raréfactions de l'air ont donné encore des vues sur les raréfactions des autres liquides. Qu'on juge par ce récit, dont personne ne sauroit contester la vérité, si ce sont les doutes éclairés & les spéculations des Philosophes qui les ont conduits de principe en principe, du moins jusqu'aux expériences qui ont fait découvrir la pésanteur de l'air. En vérité, la part que le raisonnement peut avoir dans cette découverte, ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Je ne parlerai pas de quelques inventions inconnues aux Anciens, & desquelles on connoît les Auteurs, comme est celle de tailler le diamant qu'un Orfèvre de Bruges trouva sous Louis XI. (*) & avant laquelle on préféroit les pierres de couleur aux diamans.

Aucun

(*) Hist. des pierres précieuses, par Berquen, p. 15.

Aucun d'eux n'étoit philosophe, même Philosophe Aristotélicien.

On voit donc par ce que je viens d'exposer, que les connoissances que nous avons dans les sciences naturelles, & que les Anciens n'avoient pas, que la vérité qui est dans les raisonnemens que nous faisons sur plusieurs questions de Physique, & qui n'étoit pas dans ceux qu'ils faisoient sur les mêmes questions, sont dûes au hasard & à l'expérience fortuite. Les découvertes qui se sont faites par ce moyen, ont été longtems à germer, pour ainsi dire. Il a fallu qu'une découverte en attendît une autre, pour produire tout le fruit quelle pouvoit donner. Une expérience n'étoit pas assez concluante sans une autre qui n'a été faite que longtems après la première. Les dernières inventions ont répandu une lumière merveilleuse sur les connoissances qu'on avoit déjà. Heureusement pour notre siècle il s'est rencontré dans la maturité des tems, & quand le progrès des sciences naturelles étoit le plus rapide. Les lumières résultantes des inventions précédentes, après avoir fait séparément une certaine progression, commencerent de se combiner il y a quatrevingt ou cent ans. Nous pouvons dire de notre

Ff 4 siècle

siècle ce que Quintilien disoit du sien (*).
Tot nos praeceptoribus, tot exemplis instruxit antiquitas, ut possit videri nulla sorte nascendi atas felicior, quam nostra, cui docendae priores elaboraverunt.

Par exemple, le corps humain étoit assez connu du tems d'Hippocrate pour lui donner une notion vague de la circulation du sang ; mais il n'étoit pas encore assez développé pour mettre ce grand homme au fait de la vérité (**). On voit par ses écrits qu'il l'a plutôt devinée que comprise, & que loin de pouvoir l'expliquer distinctement à ses contemporains, il ne la concevoit pas lui-même bien nettement. Servet, si connu par son impiété & par son supplice (***), étant venu plusieurs siècles après Hippocrate, a eu une notion bien plus distincte de la circulation du sang, & il l'a décrite assez clairement dans la préface (****) de la seconde édition du livre pour lequel Calvin le fit brûler à Genève. Harvée venu soixante ans après Servet, a pu nous expliquer encore plus distinctement
 que

(*) Inst. lib. 12 cap. 11.

(**) Almeloveen. Invent. nov. ant.

(***) Il fut exécuté à Genève en 1553.

(****) Woton, préf. du savoir des Anciens & des Modernes, p. 25.

que lui, les principales circonstances de la circulation. La plupart des Savans de son tems furent persuadés de son opinion, & ils l'établirent même dans le monde autant qu'une vérité physique, qui ne tombe pas sous les sens, y peut être établie; c'est-à-dire, qu'elle y passa pour un sentiment plus probable que l'opinion contraire.

La foi du monde pour les raisonnemens des Philosophes, ne sauroit aller plus loin, & soit par instinct, soit par principes, les hommes mettent toujours une grande différence entre la certitude des vérités naturelles, connues par la voie des sens, & la certitude de celles qui ne sont connues que par la voie du raisonnement. Ces dernières ne sauroient leur paroître que de simples probabilités. Il faut, pour les convaincre pleinement de ces vérités, en pouvoir mettre, du moins, quelque circonstance essentielle à portée de leurs sens. Ainsi, quoique le grand nombre des Physiciens, & la plus grande portion du monde fussent persuadés en 1687, que la circulation du sang étoit une chose certaine, néanmoins il y avoit encore bien des Savans qui entraînoient aussi leur portion du monde, lesquels soutenoient toujours que la circulation du sang n'étoit qu'une chimere. Dans

l'Ecole de Médecine de l'Université de Paris, on soutenoit encore des Theses contre la circulation du sang en cette année-là. Enfin les Microscopes se sont perfectionnés, & l'on en a fait de si bons, que par leur secours on voit le sang couler rapidement par les artères vers les extrémités du corps d'un poisson, & revenir plus lentement vers le centre, par les veines, & cela aussi distinctement qu'on voit de Lyon le Rhône & la Saône courir dans leurs lits. Personne n'oseroit plus écrire aujourd'hui, ni soutenir une These contre la circulation du sang. Il est vrai que tous ceux qui sont persuadés maintenant de la circulation du sang, ne l'ont point vue de leurs propres yeux; mais ils savent que ce n'est plus par des raisonnemens qu'on la prouve, & que c'est en la faisant voir qu'on la démontre. Je le répète, les hommes ajoutent foi bien plus fermement à ceux qui leur disent, *j'ai vu*, qu'à ceux qui leur disent, *j'ai conclu*. Or le dogme de la circulation du sang, par les lumieres qu'il a données sur la circulation des autres liqueurs, & par des découvertes dont il est cause, a plus contribué qu'aucune autre observation, à perfectionner l'Anatomie. Il a même perfectionné d'autres sciences, comme la Botanique. Peut-on nier que la circulation

ulation du sang n'ait ouvert les yeux à M. Perrault le Médecin, sur la circulation de la sève dans les arbres & dans les plantes? Qu'on juge quelle part peut avoir eu, dans l'établissement de ce dogme, l'esprit philosophique né depuis cent ans.

La vérité, le dogme, s'il est permis de parler ainsi, du mouvement de la terre autour du Soleil, a eu la même destinée que le dogme de la circulation du sang. Plusieurs Philosophes anciens ont connu cette vérité; mais comme ces Philosophes n'avoient pas en main, pour la prouver, les moyens que nous avons aujourd'hui, il étoit demeuré indécis, si Philolaus, Aristarque & d'autres Astronomes avoient raison de faire tourner la terre autour du Soleil, ou si Ptolomée, & ceux qu'il a suivis, avoient raison de faire tourner le Soleil autour de la terre. Il sembloit même que le système qu'on appelle communément le système de Ptolomée, eût prévalu, lorsque dans le seizième siècle Copernic entreprit de soutenir le sentiment de Philolaus avec des preuves nouvelles, ou qui paroissent l'être, tirées des observations. Le monde se partagea de nouveau, & Tycho Brahé mit au jour un système mitoyen, pour accorder les faits Astronomiques dont
on

on avoit alors une connoissance certaine, avec l'opinion de l'immobilité de la terre. Vers ce tems-là les Navigateurs commencerent à faire le tour de notre Globe, & quelque tems après on fut que le vent d'Orient souffloit continuellement entre les Tropiques dans l'un & dans l'autre Hémisphère. Ce fut une preuve physique du sentiment qui fait tourner la terre sur son centre d'Occident en Orient dans vingt-quatre heures, en même tems qu'elle fait le tour du Zodiaque dans un an. Quelques années après les Lunettes d'approche furent trouvées. A l'aide de ce nouvel instrument, on fit des observations si concluantes sur les apparences de Venus & des autres Planetes, on trouva tant de ressemblance entre la terre & d'autres Planetes qui tournent, en roulant sur leur centre autour du Soleil, que le monde est aujourd'hui comme convaincu de la vérité du système de Copernic. Il y a soixante ans qu'aucun Professeur de l'Université de Paris, n'osoit enseigner ce système. Presque tous l'enseignent aujourd'hui, du moins comme l'hypothèse qui peut seule bien expliquer les faits Astronomiques dont nous avons une connoissance certaine. Dans les tems où ces vérités principales n'ont pas encore été
mises

mises en évidence, les Savans, au-lieu de partir de ce point-là pour aller faire de nouvelles découvertes, perdent le tems à se combattre l'un l'autre. Ils l'employent à soutenir par des preuves que le raisonnement seul ne sauroit fournir bonnes & solides, l'opinion qu'ils ont prise par choix ou par hasard, & les sciences naturelles ne font presque aucun progrès. Mais dès que ces vérités ont été mises en évidence, elles nous conduisent comme par la main, à une infinité d'autres connoissances. Les philosophes qui ont du sens, employent alors utilement leur tems à les perfectionner par l'expérience. Si nos prédécesseurs n'avoient point les connoissances que nous nous trouvons avoir, c'est donc que le fil, qui nous guide dans le Labyrinthe, leur manquoit.

En vérité le sens, la pénétration & l'étendue d'esprit que les Anciens montrent dans leurs loix, dans leurs histoires, & même dans les questions de Philosophie, où par une foiblesse si naturelle à l'homme qu'on y tombe encore tous les jours, ils n'ont pas donné leurs rêveries pour les vérités dont ils ne pouvoient point avoir connoissance de leur tems, parce que le hasard qui nous les a révélées, n'étoit pas encore arrivé: tout cela,

cela, dis-je, nous oblige à penser que leur raison étoit capable de faire l'usage que nous avons fait des grandes vérités que l'expérience a manifestées depuis deux siècles. Pour ne point sortir de notre sujet, les Anciens n'ont-ils pas connus aussi-bien que nous que cette supériorité de raison, que nous appellons esprit philosophique, devoit présider à toutes les sciences & à tous les arts? N'ont-ils pas reconnu qu'elle y étoit un guide nécessaire? N'ont-ils pas dit en termes exprès, que la Philosophie étoit la mere des beaux arts? *Neque enim te fugit*, c'est Cicéron qui parle à son frere, *laudaturum omnium artium procreatricem quandam & quasi parentem, eam, quam Philosophiam Græci vocant ab omnibus doctissimis judicari.*

Que ceux qui pourroient songer à me répondre, avant que d'avoir pensé si j'ai tort, fassent attention, & même réflexion sur ce passage. Un des défauts de nos Critiques, c'est de raisonner, avant que d'avoir réfléchi. Qu'ils se souviennent encore, ils paroissent l'avoir oublié, de ce les Anciens ont dit sur l'étude de la Géométrie, *que instruit etiam, quos sibi non exercet*, & que Quintilien a fait un chapitre exprès sur l'utilité que les Orateurs mêmes pouvoient tirer de

de l'étude de cette science. N'y dit-il pas en termes formels, qu'une différence qui est entre la Géométrie & les autres arts, c'est que les autres arts ne sont utiles qu'après qu'on les peut avoir appris, mais que l'étude seule de la Géométrie est d'une grande utilité, parce que rien n'est plus propre à donner de l'ouverture, de l'étendue & de la force à l'esprit que la méthode des Géomètres. (*) *In Geometria partem fatentur esse utilem teneris aetatibus, agitari namque animos & acui, & ingenia ad percipiendi facilitatem venire inde concedunt: sed prodesse eam, non ut ceteras artes cum perceptæ sint, sed cum discatur, existimant.*

De bonne foi, conclure que notre raison soit d'une autre trempe que celle des Anciens; assurer qu'elle est supérieure à la leur, parce que nous sommes plus savans qu'eux dans les sciences naturelles, c'est inférer que nous avons plus d'esprit qu'eux, de ce que nous savons guérir les fièvres intermittentes avec le Quinquina, & de ce qu'ils ne le pouvoient pas faire, quand on fait que tout notre mérite, dans cette cure, vient d'avoir appris des Indiens du Pérou la vertu de l'écorce

(*) Inst. lib. 1, cap. 18.

corce dont il s'agit, laquelle croît dans leur pays.

Si nous sommes plus habiles que les Anciens dans quelques sciences indépendantes des découvertes fortuites que le hasard & le tems font faire, notre supériorité sur eux dans ces sciences, vient de la même cause, qui fait que le fils doit mourir plus riche que son pere, supposé qu'ils aient eu la même conduite, & que la fortune leur ait été favorable également. Si les Anciens n'avoient pas, pour ainsi dire, défriché la Géométrie, il auroit fallu que les Modernes nés avec du génie pour cette science, employassent leur tems & leurs talens à la défricher; & comme ils ne seroient point parti d'un terme aussi avancé que le terme dont ils sont partis, ils n'auroient pas pû parvenir où ils ont pu s'élever. M. le Marquis de l'Hôpital, M. Leibnitz & M. Newton n'auroient point poussé la Géométrie où ils l'ont poussée, s'ils n'eussent pas trouvé cette science en un état de perfection qui lui venoit d'avoir été cultivée successivement par un grand nombre d'hommes d'esprit, dont les derniers venus avoient profité des lumieres & des vues de leurs prédécesseurs. Archimède venu dans le tems de M. Newton, auroit fait ce que
M.

M. Newton a fait, comme Monsieur Newton eût fait ce qu'a fait Archimède, s'il fût venu dans le tems de la seconde guerre Punique. On pourroit encore prétendre que les Anciens eussent fait usage de l'Algèbre dans les problèmes de Géométrie, s'ils avoient eu des chiffres aussi commodes pour les calculs nombreux, que le sont les chiffres Arabes, à l'aide desquels Alfonse X Roi de Castille fit ses Tables Astronomiques dans le treizième siècle.

* Il est encore certain que c'est souvent à tort que nous accusons d'ignorance les Philosophes anciens. La plus grande partie de leurs connoissances s'est perdue avec les écrits qui la renfermoient. Quand nous n'avons pas la centième partie des livres des Auteurs Grecs & des Auteurs Romains, nous pouvons bien nous tromper, en plaçant les bornes que nous marquons à leurs progrès dans les sciences naturelles, où nous plaçons ces bornes. Les Critiques n'intendent souvent des accusations contre les Anciens que par ignorance. Notre siècle plus éclairé que les générations précédentes, n'a-t-il pas justifié Plin l'oncle sur plusieurs reproches d'erreur & de mensonge qu'on lui faisoit il y a cent cinquante ans ?

Tome II.

G g

Mais

Mais, répliquera-t-on, il faut du moins tomber d'accord que la Logique, que l'art de penser est aujourd'hui une science plus parfaite que ne l'étoit la Logique des Anciens, & il doit arriver par une conséquence nécessaire, que les Modernes qui ont appris cette Logique, & qui ont été formés par les règles, raisonnent sur toute sorte de matière avec plus de justesse qu'eux.

Je réponds en premier lieu qu'il n'est pas bien certain que l'art de penser soit une science plus parfaite aujourd'hui qu'il ne l'étoit aux tems des anciens. La plupart des règles qu'on regarde comme nouvelles, sont implicitement dans la Logique d'Aristote, où l'on apperçoit la méthode d'invention & la méthode de doctrine. D'ailleurs nous n'avons pas les explications de ces règles que les Philosophes donnoient à leurs disciples, & nous y trouverions peut-être ce que nous nous flatons d'avoir inventé, comme il est arrivé à des Philosophes célèbres de trouver dans des Manuscrits une partie des découvertes qu'ils pensoient avoir faites les premiers. Quand même la Logique seroit un peu plus parfaite aujourd'hui qu'elle ne l'étoit autrefois, les savans généralement parlant, n'en raisonneroient guères mieux qu'ils
raison-

raisonnoient dans ces teins-là. La justesse avec laquelle un homme pose des principes, tire des conséquences, & chemine de conclusion en conclusion, dépend plus du caractère de son esprit léger ou posé, téméraire ou circonspect, que de la Logique qu'il peut avoir apprise. Il est insensible dans la pratique, s'il a étudié la Logique de Barbey, ou celle de Port-Royal. La Logique qu'il peut avoir apprise, n'est peut-être pas par rapport à la façon de raisonner, ce qu'est le poids d'une once ôté ou ajouté à un quintal. Cette science sert plutôt à nous apprendre comment on raisonne naturellement, qu'elle n'influe dans la pratique qui, comme je l'ai déjà dit, dépend du caractère d'esprit particulier à chaque personne. Voyons-nous que ce soient ceux qui savent le mieux la Logique, je dis celle de Port-Royal, & dont la profession est de l'enseigner aux autres, qui raisonnent le plus conséquemment, & qui fassent le choix le plus judicieux des principes propres à servir de base à la conclusion dont ils ont besoin? Un jeune homme de dix-huit ans qui fait encore par cœur toutes les règles du syllogisme & de la méthode, raisonne-t'il avec autant de justesse qu'un homme de quarante ans qui ne les a jamais

fues, ou qui les a parfaitement oubliées? Après le caractère naturel de l'esprit, c'est l'expérience, c'est l'étendue des lumières, c'est la connoissance des faits qui font qu'un homme raisonne mieux qu'un autre; & les sciences où les Modernes raisonnent mieux que les anciens, sont précisément celles où les modernes savent beaucoup de choses que les anciens nés avant les découvertes fortuites dont j'ai parlé, ne pouvoient pas savoir.

En effet, & c'est ma seconde réponse à l'objection tirée de la perfection de l'art de penser, nous ne raisonnons pas mieux que les Anciens en histoire, en politique & dans la morale civile. Pour parler des Ecrivains moins éloignés, Commines, Machiavel, Mariana, Fra-Paolo, Monsieur de Thou, d'Avila & Guichardin, qui sont venus quand la Logique n'étoit pas plus parfaite qu'elle l'étoit du tems des Anciens, n'ont-ils pas écrit l'histoire aussi méthodiquement & aussi sensément que tous les Historiens qui ont mis la main à la plume depuis soixante ans? Avons-nous un Auteur que nous puissions opposer à Quintilien pour l'ordre & pour la solidité des raisonnemens? Enfin s'il étoit vrai que l'art de raisonner fût aujourd'hui plus

plus parfait qu'il ne l'étoit dans l'antiquité, nos Philosophes seroient mieux d'accord entr'eux que ne l'étoient les Philosophes anciens.

Il n'est plus permis aujourd'hui, dit-on, de poser des principes qu'ils ne soient clairs & & bien prouvés. Il n'est plus permis d'en tirer une conséquence qui n'en émane point clairement & distinctement. Une conséquence plus étendue que le principe dont on l'auroit tirée, seroit d'abord remarquée de tout le monde. On la traiteroit de conclusion à l'antique. Un Chinois qui ne connoîtroit notre siècle que par cette peinture, s'imagineroit que tous nos Savans sont d'accord. La vérité est une, diroit-il, & l'on ne sauroit plus s'en écarter. Toutes les voyes par lesquelles on peut s'égarer en y allant, sont fermées. Ces voies sont de mal poser les principes de son argument, ou de tirer mal la conséquence de ses principes. Comment s'égarer? Ainsi tous les Savans, de quelque profession qu'ils soient, doivent se rencontrer au même but. Ils doivent tous convenir quelles sont les choses dont les hommes ne peuvent point connoître encore la vérité. Tous les Savans doivent de même être d'accord dans les choses dont la vérité peut

être connue. Cependant on ne disputera jamais plus qu'on ne dispute aujourd'hui. Nos Savans, ainsi que les Philosophes anciens, ne sont d'accord que sur les faits, & ils se réfutent réciproquement sur tout ce qui ne peut être connu que par voie de raisonnement, en se traitant les uns les autres d'aveugles volontaires qui refusent de voir la lumière. S'ils ne disputent plus sur quelques Theses, c'est que les faits & l'expérience les ont forcés d'être d'accord sur ces points-là. Je comprends ici tant de professions différentes sous le nom de philosophie & de sciences que je n'ose les nommer toutes. Il faut bien que les uns ou les autres, quoique guidés par la même Logique, se méprennent sur l'évidence de leurs principes, qu'ils les choisissent impropres à leur sujet, ou bien enfin qu'ils en tirent mal les conséquences. Ceux qui vantent si fort les lumières que l'esprit philosophique a répandues sur notre siècle, répondront peut-être, qu'ils n'entendent par notre siècle qu'eux & leurs amis, & qu'il faut regarder comme des gens qui ne sont point Philosophes, comme des Anciens, ceux qui ne sont pas encore de leur sentiment en toutes choses.

On

On peut appliquer à l'état présent des sciences naturelles, l'emblème du tems qui découvre toujours, mais peu à peu la vérité. Si nous voyons une plus grande portion de la vérité que les Anciens, ce n'est donc pas que nous ayons la vue meilleure qu'eux, c'est que le tems nous en montre davantage. J'en conclus que les ouvrages, dont la réputation s'est bien soutenue contre les remarques des Critiques passés, la conserveront toujours, nonobstant les remarques subtiles de tous les Critiques à venir,

SECTION XXXIV.

Que la réputation d'un système de Philosophie peut être détruite. Que celle d'un Poëme ne sauroit l'être.

Il ne s'ensuit pas de ce qu'on a dégradé la Physique de l'Ecole & le système de Ptolomée, qu'on puisse dégrader l'Iliade d'Homere & l'Enéide de Virgile. Les opinions dont l'étendue & la durée sont fondées sur le sentiment propre, & pour ainsi dire, sur l'expérience intérieure de ceux qui les ont adoptées dans tous les tems, ne sont pas su-

jettées à être détruites, comme ces opinions de Philosophie dont l'étendue & la durée viennent de la facilité que les hommes ont eue à les recevoir sur la foi d'autres hommes, & & qu'ils n'ont épousées que par confiance aux lumières d'autrui. Comme les premiers Auteurs d'une opinion de Philosophie ont pu se tromper, ils ont pu successivement abuser de génération en génération tous leurs sectateurs. Il peut donc arriver que les neveux rejettent enfin comme une erreur des dogmes philosophiques, que leurs ancêtres auront regardés longtems comme la vérité, & qu'eux-mêmes ils avoient cru tels sur la parole de leurs maîtres.

Les hommes, dont la curiosité s'étend bien plus loin que les lumières, veulent toujours savoir à quoi s'en tenir sur la cause de plusieurs effets naturels; & cependant ils ne sont point capables la plupart d'examiner, ni de connoître par eux-mêmes la vérité dans ces matieres, en supposant même que cette vérité se rencontrât à portée de leur vue. D'un autre côté, il se trouve toujours parmi eux des raisonneurs assez vains pour croire qu'ils ont découvert ces vérités physiques; & d'autres assez faux pour assurer qu'ils en ont une connoissance distincte par principes, quoi-
qu'ils

qu'ils sachent eux-mêmes que leurs lumières ne sont que des ténébres. Les uns & les autres s'érigent en hommes capables d'enseigner. Qu'arrive-t'il ? Les curieux reçoivent comme une vérité ce que les personnés, en faveur desquelles ils sont prévenus par des motifs différens, leur enseignent comme la vérité, sans connoître & même sans examiner le mérite & la solidité des preuves dont elles appuient leurs dogmes philosophiques. Les disciples sont persuadés que ces personnes connoissent la vérité mieux que les autres & qu'elles ne veulent pas les tromper. Les premiers Sectateurs en font d'autres qui font ensuite des disciples, qui croient souvent être fermement convaincus d'une vérité dont ils n'ont pas compris une seule preuve. C'est ainsi qu'une infinité de fausses opinions sur les influences des astres, sur le flux & reflux de la mer, sur le présage des comètes, sur les causes des maladies, sur l'organisation du corps humain, & sur plusieurs autres questions de Physique, se sont établies. C'est ainsi que le système de Physique qui s'enseignoit dans les Ecoles sous le titre de la Physique d'Aristote, étoit devenu le système généralement reçu. ●

Le grand nombre de ceux qui ont suivi & défendu une opinion sur la Physique établie par voie d'autorité ou de confiance aux lumières d'autrui, ni le nombre des siècles, durant lesquels cette opinion a régné, ne prouve donc rien en sa faveur. Ceux qui l'ont adoptée, l'ont reçue sans l'examiner, ou s'ils l'ont examinée, leurs efforts n'auront peut-être pas été aussi heureux que pourront l'être un jour les efforts de ceux qui feront le même examen dans la suite, & qui profiteront des nouvelles découvertes, & même des fautes des premiers.

Il s'ensuit donc que dans les questions de Physique & des autres sciences naturelles, les hommes font bien de ne s'en pas tenir aux sentimens de leurs ancêtres. Ainsi un homme sage peut très-bien se soulever contre des principes de Chymie, de Botanique, de Physique, de Médecine & d'Astronomie, qui durant plusieurs siècles auront été regardés comme des vérités incontestables. Il lui est permis, surtout lorsqu'il peut alléguer quelque expérience favorable à son sentiment, de combattre ces principes avec aussi peu du pudeur que s'il attaquoit un système de quatre jours, un de ces systèmes qui ne sont encore crus que par leur Auteur & par les amis de cet Auteur, qui même ces-

cessent de le croire dès le moment qu'ils sont brouillés avec lui. Un homme ne sauroit établir si bien une opinion par voie de raisonnement & de conjecture, qu'un autre homme plus pénétrant, ou plus heureux, ne puisse la renverser. Voilà pourquoi la prévention du genre humain, en faveur d'un système de Philosophie, ne prouve pas même qu'il doive continuer d'avoir cours durant les trente années suivantes. Les hommes peuvent être désabusés par la vérité, comme ils peuvent passer d'une ancienne erreur dans une nouvelle erreur plus capable de les décevoir que la première.

Rien ne seroit donc plus déraisonnable que de s'appuyer du suffrage des siècles & des nations, pour prouver la solidité d'un système de Philosophie, & pour soutenir que la vogue où il est, durera toujours; mais il est censé de s'appuyer du suffrage des siècles & des nations pour prouver l'excellence d'un poëme, & pour soutenir qu'il sera toujours admiré. Un système faux peut, comme je viens de l'exposer, surprendre le monde, il peut avoir cours durant plusieurs siècles. Il n'en est pas ainsi d'un mauvais poëme.

La réputation d'un poëme s'établit par le plaisir qu'il fait à tous ceux qui le lisent. Elle s'éta-

s'établit par voie de sentiment. Ainsi comme l'opinion que ce poëme est un ouvrage excellent, ne sauroit prendre racine, ni s'étendre qu'à l'aide de la conviction intérieure & émanée de la propre expérience de ceux qui la reçoivent, on peut alléguer le tems qu'elle a duré pour une preuve qui montre que cette opinion est établie sur la vérité même. On est même bien fondé à soutenir que les générations à venir seront touchées en lisant un poëme qui a touché toutes les générations passées qui ont pu le lire en sa propre langue. Il n'entre qu'une supposition dans ce raisonnement, c'est que les hommes de tous les tems & de tous les pays sont semblables par le cœur.

Les hommes ne sont donc pas autant exposés à être dupés en matière de poésie qu'en matière de Philosophie; & une Tragédie ne sauroit, comme un système, faire fortune sans un mérite véritable. Aussi voyons-nous que les hommes qui ne s'accordent pas sur les choses dont la vérité s'examine par voie de raisonnement, sont d'accord sur les choses qui se jugent par voie de sentiment. Personne ne réclame contre ces sortes de décisions: Que la Transfiguration de Raphaël est un tableau merveilleux, & que Polyucte est
une

une Tragédie excellente. Mais des Philosophes s'opposent tous les jours aux Philosophes qui soutiennent que *la recherche de la Vérité* est un ouvrage qui enseigne la vérité. Si tous les Philosophes rendent justice au mérite personnel de Monsieur Descartes, ils sont en récompense partagés sur la bonté de son système de Philosophie. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, c'est souvent sur la foi d'autrui que les hommes adoptent le système qu'ils enseignent ensuite, & la voix publique qui s'explique en sa faveur, n'est ainsi composée que d'échos répétant ce qu'ils ont entendu. Le petit nombre qui dit son sentiment propre, ne dit encore que ce qu'il a pu voir à travers ses préjugés, dont le pouvoir est aussi grand contre la raison, qu'il est foible contre les sens. Ceux qui parlent d'un poëme, disent ce qu'ils ont eux-mêmes senti en le lisant. Chacun porte un suffrage qu'il a formé sur sa propre expérience. Il l'a formé sur ce qu'il a senti en lisant, & l'on ne s'abuse point sur les vérités qui tombent sous le sentiment, comme on se trompe sur les vérités où l'on ne sauroit parvenir que par voie du raisonnement.

Non-seulement nous ne nous égarons pas en décidant des choses dont on peut juger par senti-

sentiment, mais il n'est pas encore possible que les autres nous fassent égarer dans ces matières. Le sentiment se soulève contre celui qui voudroit nous faire croire qu'un poëme que nous avons trouvé insipide, nous auroit intéressé ; mais le sentiment ne dit mot, pour user de cette expression, contre celui qui nous donne un mauvais raisonnement de Métaphysique pour bon. Ce n'est que par effort d'esprit & par des réflexions dont les uns sont incapables par défaut de lumieres, & les autres par paresse, que nous en pouvons connoître la fausseté, & en démêler l'erreur. Nous savons sans méditer, nous sentons le contraire de tout ce que nous dit celui qui veut nous persuader qu'un ouvrage qui nous plaît infiniment, choque toutes les règles établies pour rendre un ouvrage capable de plaire. Si nous ne sommes point assez instruits pour répondre à ses raisonnemens, du moins une répugnance intérieure nous empêche d'y ajouter aucune foi. Les hommes naissent convaincus que tout argument qui tend à leur persuader par voie de raisonnement, le contraire de ce qu'ils sentent, ne sauroit être qu'un sophisme.

Ainsi le poëme qui a plu à tous les siècles & à tous les peuples passés, est réellement
digne

digne de plaire, nonobstant les défauts qu'on y peut remarquer; & par conséquent il doit plaire toujours à ceux qui l'entendront dans sa langue.

La prévention repliquera-t'on, est presque aussi capable de nous séduire en faveur d'un ouvrage en vers, qu'en faveur d'un système. Par exemple, quand nous voyons ceux qui nous élèvent, ceux qui nous instruisent durant l'enfance, admirer l'Enéide, leur admiration laisse en nous un préjugé qui nous la fait trouver encore meilleure qu'elle ne l'est réellement. Ils nous engagent par le crédit qu'ils ont sur nous, à penser comme eux. Leurs sentimens deviennent les nôtres, & c'est à de pareils préjugés que Virgile & les Auteurs qu'on nomme communément *Classiques*, doivent la plus grande partie de leur réputation. Les Critiques peuvent donc donner atteinte à cette réputation, en sapant le fondement des préjugés qui nous exagèrent le mérite de l'Enéide de Virgile, & qui nous font paroître ses Eglogues si supérieures à d'autres, qui dans la vérité ne leur cèdent de guères. On appuiera ce raisonnement d'une dissertation méthodique sur la force des préjugés dont les hommes sont imbus durant l'en-

l'enfance. C'est un lieu commun, très-connu de tout le monde.

Je réponds que des préjugés, tels que ceux dont il est ici question, ne subsisteroient pas longtems dans l'esprit de ceux qui en auroient été imbus, si ces préjugés n'étoient pas fondés sur la vérité. La propre expérience, le propre sentiment de ces personnes, les en auroit bientôt désabusées. Supposé que durant l'enfance & dans un tems où nous ne connoissions pas encore les autres poèmes, on nous eût inspiré pour l'Enéide une vénération qu'elle ne méritât point, nous sortirions de ce préjugé, dès que nous viendrions à lire les autres poèmes, & à les comparer avec l'Enéide. En vain nous auroit-on répété cent & cent fois durant l'enfance que l'Enéide charme tous ses lecteurs, nous ne le croirions plus, si elle ne nous plaisoit que médiocrement, quand nous serions devenus capables de l'entendre sans secours. C'est ainsi que tous les disciples d'un Professeur de l'Université qui auroit enseigné que les Déclamations que nous avons sous le nom de Quintilien, valent mieux que les Oraisons de Cicéron, secoueroient ce préjugé, dès qu'ils seroient capables d'entendre ces deux ouvrages. **Les fausses opinions de Philosophie que**
nous

nous avons remportées du Collège, peuvent subsister toujours, parce qu'il n'y a qu'une méditation que nous ne sommes pas souvent capables de faire, qui nous en peut désabuser. Mais il suffiroit de lire les Poètes, dont on nous auroit exaggué le mérite pour nous défaire de notre préjugé, à moins que nous ne fussions fanatiques. Or, non-seulement nous admirons autant l'Enéide, quand nous sommes des hommes faits, que nous l'admirions durant l'enfance, & quand l'autorité de ceux qui nous enseignoient pouvoient en imposer à une raison qui n'étoit pas encore formée; mais notre admiration pour ce Poète, va en augmentant, à mesure que notre goût se perfectionne, & que nos lumières s'étendent.

D'ailleurs il est facile de prouver historiquement & par les faits que Virgile & les autres Poètes excellens de l'antiquité ne doivent point aux Collèges, ni aux préjugés, leurs premiers admirateurs. Cette opinion ne peut être avancée que par un homme qui ne veut point porter ses vues hors de son tems & hors de son pays. Les premiers admirateurs de Virgile furent ses compatriotes & ses contemporains. C'étoient des femmes, c'étoient des gens du monde, moins lettrés peut-

être que ceux qui bâtissent à leur mode l'histoire de la réputation des grands Poëtes , au lieu de la chercher dans les écrits qui en parlent. Quand l'Enéide parut, elle étoit plutôt un livre de ruelle, s'il est encore permis d'user de cette expression, qu'un livre de Collège. La langue dans laquelle l'Enéide étoit écrite, étoit la langue vivante. Les femmes comme les hommes, les ignorans comme les savans, lurent ce poëme, & ils en jugerent par l'impression qu'il faisoit sur eux. Le nom de Virgile n'imposoit point alors, & son livre étoit exposé à tous les affronts qu'un livre nouveau peut essuyer. Enfin les contemporains de Virgile jugerent de l'Enéide, comme nos peres ont jugé des Satyres de Despréaux & des Fables de la Fontaine dans la nouveauté de ces ouvrages. Ainsi ce fut l'impression que l'Enéide faisoit sur tout le monde; ce furent les larmes que les femmes verserent à sa lecture, qui la firent approuver comme un poëme excellent. Cette approbation s'étoit déjà changée en admiration dès le tems de Quintilien, qui écrivoit environ quatrevingt-dix ans après Virgile. Juvenal, contemporain de Quintilien, nous apprend que de son tems on faisoit déjà lire aux enfans dans les Ecoles, Horace & Virgile.

Dum

*Dum modo non pereat totidem olfecisse lucernas,
Quot stabant pueri, cum totus decolor esset
Flaccus & hareret nigro fuligo Maroni (*).*

Cette admiration a toujours été en augmentant. Cinq cens ans après Virgile, & dans un siècle où le Latin étoit encore la langue vivante, on parloit de ce Poëte avec autant de vénération que les personnes les plus prévenues de son mérite en peuvent parler aujourd'hui. Les Institutes de Justinien, le plus respecté des livres profanes, nous apprennent que les Romains entendoient parler de Virgile toutes les fois qu'ils disoient le Poëte absolument & par excellence, comme les Grecs entendoient parler d'Homere toutes les fois qu'ils ufoient de la même expression. *Cum Poëtam dicimus nec addimus nomen, subauditur apud Græcos egregius Homerus, apud nos Virgilius (**).*

Virgile ne doit donc pas sa réputation aux Traducteurs ni aux Commentateurs. Il étoit admiré avant que d'avoir eu besoin d'être traduit, & c'est aussi aux succès de ses vers qu'il doit ses premiers Commentateurs. Quand Macrobe & Servius le commenterent ou l'expliquerent dans le quatrième siècle, suivant

H h 2

l'opi-

(*) Juven. Sat. 7.

(**) Inst. lib. 1. tit. 2.

l'opinion la plus probable, ils ne pouvoient guères lui donner de plus grands éloges que ceux qu'il recevoit du public. Ces éloges auroient été démentis par tout le monde, puisque le Latin étoit encore la langue vivante de ceux pour qui Servius & Macrobe écrivoient. On peut dire la même chose d'Eustatius, d'Asconius Pedianus, de Donat, d'Acron & des autres Commentateurs anciens qui ont publié leurs Commentaires, quand on parloit encore la langue de l'Auteur Grec ou Latin, l'objet de leurs veilles.

Enfin tous les peuples nouveaux qui se sont formés en Europe après la destruction de l'Empire Romain par les Barbares, ont pris leur estime pour Virgile de la même manière que les contemporains de ce Poëte l'avoient prise. Ces peuples si différens les uns des autres par la langue, par la religion & par les mœurs, se sont réunis dans le sentiment de vénération pour Virgile, dès qu'ils ont commencé à se polir, dès qu'ils ont été capables de l'entendre. Ils n'ont pas trouvé l'Enéide un poëme excellent, parce qu'on leur avoit dit au Collège qu'il le falloit admirer. Ils n'en avoient pas encore; mais parce qu'ils ont trouvé ce poëme excellent dans la lecture, ils ont tous été d'avis de faire de son étude une partie de l'éducation savante de leurs enfans.

Dès

Dès que les peuples Septentrionaux ont eu des établissemens sur le territoire de l'Empire Romain; dès qu'ils ont su le Latin, ils ont pris pour Virgile le même goût que les compatriotes de cet aimable Poëte, avoient toujours eu pour lui. Je me contenterai d'en alléguer un exemple. Théodoric premier Roi des Visigots établis dans les Gaules, & contemporain de l'Empereur Valentinien III, avoit voulu que son fils Théodoric II s'appliquât à l'étude de Virgile. Ce dernier Théodoric dit, en parlant au célèbre Avitus, qui fut proclamé Empereur l'année 455 de l'Ere Chrétienne, & qui le pressoit de s'accommoder avec les Romains: Je vous ai trop d'obligation pour vous rien refuser. Vous avez instruit ma jeunesse: N'est-ce pas vous qui m'avez expliqué Virgile, quand mon pere voulut que je m'appliquasse à l'étude de ce Poëte?

Parvumque ediscere jussit

Ad tua verba pater, docili quo prisca Ma-
ronis

Carmine molliret Scythicos mibi pagina mo-
res ()*

Hh 3

Sido-

(*) Sidon. Apol. Carm. Septimo.

Sidonius qui raconte ce fait, étoit le gendre d'Avitus.

Il en est de même des autres Poètes célèbres de l'antiquité. Ils ont composé dans la langue vulgaire de leur pays, & leurs premiers approbateurs ont donné un suffrage qui n'étoit pas sujet à erreur. Depuis l'établissement des nouveaux peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe, aucune nation n'a préféré aux ouvrages de ces Poètes anciens, les poèmes composés en sa propre langue. Toutes les personnes qui entendent les poésies des Anciens, tombent d'accord dans le Nord comme dans le Midi de l'Europe, dans les pays Catholiques comme dans les Protestans, qu'ils en sont plus touchés, & plus épris que des poésies composées dans leur langue naturelle. Supposera-t'on que les Savans de tous les siècles ont formé le bizarre complot de sacrifier la gloire de leurs concitoyens qu'ils ne connoissoient pour la plupart que par les livres, à la gloire des Auteurs Grecs & Romains, qui n'étoient plus en état de leur savoir gré de cette prévarication? Les personnes dont je parle, ne sauroient s'être trompées de bonne foi, puisque c'étoit de leur propre sentiment qu'elles rendoient compte. Le nombre de ceux qui ont
parlé

parlé autrement, est si petit, qu'il ne mérite pas d'exception. Or, s'il peut y avoir quelque question sur le mérite & sur l'excellence d'un poëme, elle doit être décidée par l'impression qu'il a faite sur tous les hommes qui l'ont lu durant vingt siècles.

L'esprit philosophique, qui n'est autre chose que la raison fortifiée par la réflexion & par l'expérience, & dont le nom seul auroit été nouveau pour les Anciens, est excellent pour composer des livres qui enseignent à ne point faire de fautes en écrivant, il est excellent pour mettre en évidence celles qu'aura faites un Auteur; mais il apprend mal à juger d'un poëme en général. Les beautés qui en font le plus grand mérite, se sentent mieux qu'elles ne se connoissent par la règle & par le compas. Quintilien n'avoit pas calculé les bévues, ni discuté en détail les fautes réelles & les fautes relatives des Ecrivains, dont il a porté un jugement, adopté par les siècles & par les nations. C'est par l'impression qu'ils font sur le lecteur, que ce grand homme les définit, & le public qui en a toujours jugé par la même voie, a toujours été de son avis.

Enfin dans les choses qui font du ressort du sentiment, comme le mérite d'un poëme,

Hh 4. l'émo-

l'émotion de tous les hommes qui l'ont lu & qui le lisent, & leur vénération pour l'ouvrage, sont ce qu'est une démonstration en Géométrie. Or c'est sur la foi de cette démonstration que les peuples se sont entêtés de Virgile & de quelques autres Poètes. Ainsi les hommes ne changeront point d'opinion sur ce point là, que les ressorts de la machine humaine ne soient changés. Les poèmes de nos Auteurs ne leur paroîtront des ouvrages d'un mérite médiocre, que lorsque les organes de cette machine seront assez altérés pour faire trouver le sucre amer, & le jus d'absinte doux. Ces hommes répondront aux Critiques, sans entrer en discussion de leurs remarques, qu'ils reconnoissent déjà des fautes dans les poèmes qu'ils admirent, & qu'ils ne changeront pas de sentiment, parce qu'ils y verront quelques fautes de plus. Ils répondront que les compatriotes de ces grands Poètes devoient connoître dans leurs ouvrages bien des fautes que nous ne sommes plus capables aujourd'hui de remarquer. Ces ouvrages étoient écrits en langue vulgaire, & ces compatriotes faisoient une infinité de choses dont la mémoire s'est perdue, & qui devoient donner lieu à plusieurs critiques bien fondées. Cependant

pendant ils ont admiré ces Ecrivains illustres autant que nous les admirons. Que nos Critiques se bornent donc à écrire contre ceux des commentateurs qui voudroient ériger en beautés ces fautes, dont il est toujours un grand nombre dans les meilleurs ouvrages. Les Anciens ne doivent pas être plus responsables des puérilités de ces commentateurs, qu'une belle femme doit être responsable des extravagances que la passion feroit faire à des adorateurs qu'elle ne connoîtroit pas.

Le public est en possession de laisser discuter aux Savans les raisonnemens qui concluent contre son expérience, & de s'en tenir à ce qu'il fait certainement par voie de sentiment. Son propre sentiment, confirmé par celui des autres âges, le persuade suffisamment que tous ces raisonnemens doivent être faux, & il demeure tranquillement dans sa persuasion, en attendant que quelqu'un se donne la peine d'en faire voir l'erreur méthodiquement. Un Médecin, homme d'esprit & grand Dialecticien, fait un livre pour établir que dans notre pays & sous notre climat, les légumes & les poissons sont un aliment aussi sain que la chair des animaux. Il pose méthodiquement ses prin-

H h 5 cipes.

cipes. Ses raisonnemens font bien tournés, & ils paroissent concluans. Cependant il ne persuade personne. Ses contemporains, sans se mettre en peine de démêler la source de son erreur, le condamnent sur leur propre expérience, qui leur apprend sensiblement que dans notre pays la chair des animaux est une nourriture plus aisée & plus saine que les poissons & les légumes. Les hommes savent bien qu'il est plus facile d'éblouir leur esprit, que d'en imposer à leur sentiment.

Défendre un sentiment établi, c'est faire un livre dont le sujet n'excite guères la curiosité des contemporains. Si l'Auteur écrit mal, personne n'en parle. S'il écrit bien, on dit qu'il a exposé assez sensément ce qu'on favoit déjà. Attaquer le sentiment établi, c'est se faire d'abord un Auteur distingué. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que les gens de lettres ont tâché de s'acquérir, en contredisant les opinions reçues, la réputation d'hommes qui avoient des vues supérieures, & qui étoient nés pour donner le ton à leur siècle, & non pour le recevoir de lui. Ainsi toutes les opinions établies dans la littérature, ont déjà été attaquées plusieurs fois. Il n'y a point d'Auteurs célèbres que quelque
Cri-

Critiques n'ait entrepris de dégrader, & nous avons vu même soutenir que Virgile n'avoit point fait l'Enéide, & que Tacite n'avoit point écrit l'Histoire & les Annales qui sont sous son nom. Tout ce qu'on peut dire contre la réputation des bons ouvrages de l'antiquité a été écrit, ou du moins il a été dit. Mais ils demeurent toujours entre les mains des hommes. Ils ne sont pas plus exposés à être dégradés qu'à périr, comme une partie a péri dans les dévastations des Barbares. L'impression en a trop multiplié les exemplaires, & quand l'Europe seroit bouleversée au point qu'il n'y en restât plus, les bibliothèques qui sont dans les Colonies des Européens établies en Amérique & dans le fond de l'Asie, conserveroient à la postérité ces monumens précieux.

Je reviens aux Critiques. Quand nous remarquons des défauts dans un livre reconnu généralement pour un livre excellent, il ne faut donc pas penser que nous soyons les premiers dont les yeux aient été ouverts. Peut-être les idées qui nous viennent alors, sont-elles déjà venues à bien d'autres, qui dans un premier mouvement auroient voulu pouvoir les publier le jour même, pour défabuser incessamment le monde de ses vieilles erreurs.

reurs. Un peu de réflexions leur a fait différer d'attaquer encore sitôt le sentiment général qui leur paroissoit une pure prévention, & un peu de méditation leur a fait comprendre qu'ils ne s'étoient cru plus clairvoyans que les autres, que parce qu'ils n'étoient pas encore assez éclairés. Ils ont conçu que le monde avoit raison de penser comme il pensoit depuis plusieurs siècles, que si la réputation des Anciens pouvoit être affoiblie, il y avoit déjà longtems que la fumée du flambeau du tems l'auroit, pour ainsi dire, obscurcie; en un mot que leur zèle étoit un zèle inconsidéré.

Un jeune homme qui entre dans un emploi considérable, débute par blâmer l'administration de son prédécesseur. Il ne faudroit comprendre que les gens sages l'ayent loué, & il se promet d'empêcher le mal, & de procurer le bien, mieux que lui. Les mauvais succès de ses tentatives pour réformer les abus, & pour établir l'ordre qu'il avoit imaginé dans son cabinet, les lumières que donne l'expérience, & qu'elle seule peut donner, lui font bientôt connoître que son prédécesseur s'étoit bien conduit, & que le monde avoit raison de le louer. De même nos premières méditations nous révoltent quelquefois

quelquefois contre les opinions que nous trouvons établies dans la république des Lettres; mais des réflexions plus sensées sur la manière dont ces opinions se sont établies, des lumières plus étendues & plus distinctes sur ce que les hommes sont capables de faire, notre expérience enfin nous ramène nous-mêmes à ces opinions. Un Peintre François de vingt ans, qui arrive à Rome pour étudier, ne voit pas d'abord dans les ouvrages de Raphaël un mérite digne de leur réputation. Il est quelquefois assez léger pour dire son sentiment; mais un an après, & lorsqu'un peu de réflexion l'a ramené lui-même à l'opinion générale, il est bien fâché de l'avoir dit. C'est parce qu'on n'est pas assez éclairé qu'on s'écarte quelquefois de l'opinion commune dans des choses, dont le mérite peut être connu par tous les hommes (*). *Nihil est pejus iis, qui paululum aliquid ultra primas litteras progressi, falsam sibi scientiæ persuasionem induerunt.*

(*) Quint. lib. 1. cap. 2.



SECTI-

SECTION XXXV.

De l'idée que ceux qui n'entendent point les écrits des anciens dans les originaux, s'en doivent former.

Quant à ceux qui n'entendent point les langues dans lesquelles les Poètes, les Orateurs, & même les Historiens de l'antiquité ont écrit, ils sont incapables de juger par eux-mêmes de leur excellence, & s'ils veulent avoir une juste idée du mérite de ces ouvrages, il faut qu'ils la prennent sur le rapport des personnes qui entendent ces langues & qui les ont entendues. Les hommes ne sauroient bien juger d'un objet, dès qu'ils n'en sauroient juger par le rapport du sens destiné pour le connoître. Nous ne saurions bien juger de la faveur d'une liqueur qu'après l'avoir goûtée, ni de l'excellence d'un air de violon, qu'après l'avoir entendu. Or le poëme dont nous n'entendons point la langue, ne sauroit nous être connu par le rapport du sens destiné pour en juger. Nous ne saurions discerner son mérite par la voix du sentiment, qui est ce sixième sens dont nous avons parlé. C'est à lui qu'il appartient de

de connoître si l'objet qu'on nous présente, est un objet touchant & capable de nous attacher, comme il appartient à l'oreille de juger si les sons plaisent, & au palais, si la faveur est agréable.

Tous les discours des Critiques ne mettent pas mieux celui qui n'entend pas le Latin, au fait du mérite des Odes d'Horace, que le rapport des qualités d'une liqueur dont nous n'aurions jamais goûté, nous mettroit au fait de la faveur de cette liqueur. Rien ne sauroit suppléer le rapport du sens destiné à juger de la chose dont il s'agit, & les idées que nous pouvons nous en former sur les discours & sur les raisonnemens des autres, ressembler aux idées qu'un aveugle né, peut s'être formées des couleurs. Ce sont les idées que l'homme qui n'auroit jamais été malade, peut s'être faite de la fièvre ou de la colique.

Or comme celui qui n'a pas entendu un air, n'est pas reçu à disputer sur son excellence, contre ceux qui l'ont entendu; comme celui qui n'a jamais eu la fièvre, n'est point admis à contester sur l'impression que fait cette maladie, avec ceux qui ont eu la fièvre; de même celui qui ne fait pas la langue dans laquelle un Poëte a écrit, ne doit pas

pas être reçu à disputer contre ceux qui entendent ce Poète, concernant son mérite & l'impression qu'il fait. Disputer du mérite d'un Poète & de sa supériorité sur les autres Poètes, n'est-ce pas disputer de l'impression diverse que leurs poésies font sur les lecteurs, & de l'émotion qu'elles causent? N'est-ce pas disputer de la vérité d'un fait naturel, question sur laquelle les hommes croiront toujours plusieurs témoins oculaires uniformes dans leur rapport, préférablement à tous ceux qui voudront en contester la possibilité par des raisonnemens métaphysiques.

Dès que ceux qui n'entendent pas la langue dont un Poète s'est servi, ne sont point capables de porter par eux-mêmes un jugement sur son mérite, & sur la classe dont il est; n'est-il pas plus raisonnable qu'ils adoptent le sentiment de ceux qui l'ont entendu, & de ceux qui l'entendent encore, que d'épouser le sentiment de deux ou trois Critiques qui assurent que le poème ne fait pas sur eux l'impression que tous les autres hommes disent qu'ils sentent en le lisant. Je ne mets ici en ligne de compte que le sentiment des Critiques; car on doit compter pour rien les analyses & les discussions en une matière qui ne doit pas être décidée par voie de raisonne-

sonnement. Or ces Critiques qui disent que les poëmes des Anciens ne font pas sur eux l'impression qu'ils font sur le reste des hommes, sont un contre cent mille. Ecouteroit-on un Sophiste qui voudroit prouver que ceux qui sentent du plaisir à boire du vin ont le goût corrompu, & qui fortifieroit ses raisonnemens par l'exemple de cinq ou six personnes qui ont le vin en horreur? Ceux qui sont capables d'entendre les Anciens, & qui en sont dégoûtés, sont en aussi petit nombre, par rapport à ceux qui en sont épris, que les hommes qui ont une aversion naturelle pour le vin sont en petit nombre par rapport aux autres.

Il ne faut pas se laisser éblouir aux discours artificieux des *Contempteurs* des Anciens, qui veulent associer à leurs dégoûts les Savans qui ont remarqué des fautes dans les plus beaux ouvrages de l'antiquité. Ces Messieurs habiles dans l'art de falsifier la vérité sans mentir, veulent nous faire accroire que ces Savans sont de leur parti. Ils ont raison en un sens de le faire. Dans les questions qui *gissent en fait*, comme est celle de savoir si la lecture d'un certain poëme intéresse beaucoup, ou si elle n'intéresse pas, le monde juge comme les Tribunaux ont coutume de

Tome II. *Ii* *juger;*

juger; c'est-à-dire, qu'il prononce toujours en faveur de cent témoins qui déposent avoir vu le fait, au mépris de tous les raisonnemens d'un petit nombre de personnes qui disent qu'elles ne l'ont point vu, & qui le soutiennent même impossible. Les *Contempteurs* des Anciens ne sont en droit de réclamer comme des gens de leur Secte, que ceux des Critiques qui ont avancé que les Anciens ne devoient qu'à de vieilles erreurs & à des préjugés grossiers, une réputation dont leurs fautes les rendent indignes. On feroit en deux lignes le catalogue de ces Critiques, & des volumes entiers suffiroient à peine pour faire le catalogue des Critiques du goût opposé. En vérité, pour braver un consentement si général, pour donner le démenti à tant de siècles passés, & même au nôtre, il faut croire que le monde ne fait que sortir de l'enfance, & que nous sommes la première génération d'hommes raisonnables que la terre ait encore portée.

Mais, dira-t-on, des traductions faites par des Ecrivains savans & habiles, ne mettent-elles point, par exemple, ceux qui n'entendent pas le Latin en état de juger par eux mêmes, en état de juger par voie de sentiment de l'*Enéide* de Virgile?

Je

Je tombe d'accord que l'Enéide de Virgile en François, tombe, pour ainsi dire, sous le même sens qui auroit jugé du poëme original; mais l'Enéide en François n'est plus le même poëme que l'Enéide en Latin. Une grande partie du mérite d'un poëme Grec ou Latin, consiste dans le rithme & dans l'harmonie des vers; & ces beautés très-sensibles dans les originaux, ne sauroient être, pour ainsi dire, transplantées dans une traduction Françoisse. Virgile lui-même ne pourroit pas les y transplanter, d'autant que notre langue n'est pas susceptible de ces beautés, autant que la langue Latine, comme nous l'avons exposé dans la premiere partie de cet ouvrage. En second lieu, la poësie du style dont nous avons encore parlé fort au long dans cette premiere partie, & qui décide presque entierement du succès d'un poëme, est si défigurée dans la meilleure traduction, qu'elle n'y est presque plus reconnoissable.

Il est toujours difficile de traduire avec pureté, comme avec fidélité, un Auteur, même celui qui ne fait que raconter des faits, & dont le style est le plus simple, principalement quand cet Ecrivain a composé, dans une langue plus favorable pour les expressions fortes & précises, que la langue dans laquelle

on s'entreprend de le traduire. Il est donc très-difficile de traduire en François tous les Ecrivains qui ont composé en Grec & en Latin. Qu'on juge donc, s'il est possible, de traduire le style figuré des Poètes qui ont écrit en Grec ou en Latin, sans énerver la vigueur de leur style, & sans le dépouiller de ses plus grands agrémens.

On le Traducteur se donne la liberté de changer les figures, & d'en substituer d'autres qui sont en usage dans sa langue, à la place de celles dont son Auteur s'est servi; ou bien il traduit mot à mot ces figures, & il conserve dans sa copie les mêmes images qu'elles présentent dans l'original. Si le Traducteur change les figures, ce n'est plus l'Auteur original, c'est le Traducteur qui nous parle. Voilà un grand déchet, quand même, ce qui n'arrive guères, le Traducteur auroit autant d'esprit & de génie que l'Auteur qu'il traduit.

On exprime toujours mieux son idée qu'on n'exprime l'idée d'autrui. D'ailleurs il est très-rare que les figures qu'on regarde comme relatives en deux langues, y puissent avoir précisément la même valeur. Il peut encore arriver qu'elles n'aient pas la même noblesse, quand elles auroient la même valeur. Par exemple, pour dire une chose impossible aux efforts hu-

humains, les Latins disoient, *arracher la massue à Hercule*, & nous disons en François, *prendre la Lune avec les dents*: La figure latine simple & noble, est-elle bien rendue par la figure Françoisise?

Le déchet est du moins aussi grand pour le poëme, quand son Traducteur en veut rendre les figures mot pour mot. En premier lieu le Traducteur ne sauroit rendre les mots avec précision, sans être obligé de coudre souvent à un mot qu'il traduit, des épithètes pour en restreindre, ou pour en étendre la signification. Les mots que la nécessité, fait regarder comme synonymes ou comme relatifs en Latin & en François, n'ont pas toujours la même propriété, ni la même étendue de signification; & c'est souvent cette propriété qui fait la précision de l'expression, & le mérite de la figure dont le Poëte s'est servi. On traduit ordinairement en François le mot d'*Herus* par celui de Maître, quoique le mot François n'ait pas le sens précis du Latin, qui signifie proprement le maître par rapport à son esclave. Il faut donc quelquefois que le Traducteur employe une périphrase entiere pour bien rendre le sens d'un seul mot, ce qui fait traîner l'expression, & rend la phrase languissante dans

la version, de vive qu'elle étoit dans l'original. Il en est d'une phrase de Virgile comme d'une figure de Raphael. Altérez tant soit peu le contour de Raphael, vous ôtez l'énergie à son expression & la noblesse à sa tête. De même, pour peu que l'expression de Virgile soit altérée, la phrase ne dit plus si bien la même chose. On ne retrouve plus dans la copie l'expression de l'original. Quoique le mot d'Empereur soit dérivé de celui d'*Imperator*, ne sommes-nous pas obligés par l'étendue différente de la signification de ces deux mots, d'employer souvent une périphrase pour marquer précisément en quel sens nous usons du mot d'Empereur, en traduisant *Imperator*? Des Traducteurs excellens ont choisi même quelquefois d'employer dans la phrase Française le mot latin *Imperator*.

Un mot qui aura précisément la même signification dans les deux langues, ne peut-il pas encore, quand il est considéré en tant que simple son, & pris indépendamment de l'idée, laquelle y est attachée, se trouver plus noble en une langue qu'en une autre langue, de manière qu'on rencontrera un mot bas dans une phrase de la traduction, où l'Auteur avoit mis un beau mot dans l'original. Le mot de *Renaud* est-il aussi beau

beau en François que *Rinaldo* l'est en Italien ? *Titus* ne sonne-t'il pas mieux que *Tite* ?

Les mots traduits d'une langue en une autre langue, peuvent encore y devenir moins nobles, & y souffrir, pour ainsi dire, du déchet par rapport à l'idée attachée au mot. Celui d'*Hospes* ne perd-t'il pas une partie de la dignité qu'il a en Latin, où il signifie un homme lié avec un autre par l'amitié la plus intime, un homme lié avec un autre jusqu'à pouvoir user de la maison de son ami comme de la sienne propre, quand on le rend en François par le mot d'*Hôte*, qui signifie communément celui qui loge les autres, ou qui loge chez les autres à prix d'argent. Il en est des mots comme des hommes. Pour imprimer de la vénération, il ne leur suffit pas de se montrer quelquefois dans des fonctions ou dans des significations honorables, il faut aussi qu'ils ne se présentent jamais dans des fonctions viles ou dans des significations basses.

En second lieu, supposant que le Traducteur soit venu à bout de rendre la figure Latine dans toute sa force, il arrivera très-souvent que cette figure ne fera pas sur nous la même impression qu'elle faisoit sur

les Romains, pour qui le poëme a été composé. Nous n'avons qu'une connoissance très-imparfaite des choses dont la figure sera empruntée. Quand même nous en aurions pleine connoissance, il se trouveroit que par des raisons que je vais exposer, nous n'aurions pas pour ces choses-là, le même goût qu'avoient les Romains, & l'image qui remet sous nos yeux ces mêmes choses, ne peut nous affecter, comme elle affectoit les Romains.

Ainsi les figures empruntées des armes & des machines de guerres des Anciens, ne sauroient faire sur nous la même impression qu'elles faisoient sur eux. Les figures tirées d'un combat de Gladiateurs, peuvent-elles frapper un François qui ne connoît guères, ou du moins qui ne vit jamais les combats de l'Amphithéâtre, ainsi qu'elles affectoient un Romain épris de ces spectacles auxquels il assistoit plusieurs fois en un mois ? Croyons-nous que les figures empruntées de l'Orchestre, des chœurs & des danses de l'Opera, affectassent ceux qui n'auroient jamais vu ce spectacle, ainsi qu'elles affectent ceux qui vont à l'Opera toutes les semaines ? La figure, *manger son pain à l'ombre de son figuier*, doit-elle

elle faire sur nous la même impression qu'elle faisoit sur un Syrien presque toujours persécuté par un soleil ardent, & qui plusieurs fois avoit trouvé un plaisir infini à se reposer à l'ombre des grandes feuilles de cet arbre, le meilleur abri de tous ceux que peuvent donner les arbres des plaines de son pays. Les peuples Septentrionaux peuvent-ils être aussi sensibles à toutes les autres figures qui peignent la douceur de l'ombre & de la fraîcheur, que le sont les peuples qui habitent des pays chauds, & pour qui toutes ces images furent inventées. Virgile & les autres Poëtes anciens auroient employés des figures d'un goût opposé, s'ils eussent écrit pour les nations Hyperborées. Au lieu de tirer la plupart de leurs métaphores d'un ruisseau dont l'eau fraîche défaltere le voyageur, ou d'un bouquet de bois qui donne un ombrage délicieux aux bords d'une fontaine, ils les auroient empruntées d'un poêle ou des effets du vin & des liqueurs spiritueuses. Ils auroient peint plus volontiers le plaisir vif que sent un homme pénétré du froid, en s'approchant du feu, ou bien le plaisir plus lent, mais plus doux qu'il éprouve, en se couvrant d'une fourrure. Nous sommes

bien plus sensibles à la peinture des plaisirs que nous sentons tous les jours, qu'à la peinture des plaisirs que nous n'avons jamais goûtés, ou que nous avons goûtés rarement, & que nous ne regrettons guères. Indifférens & sans goût pour le plaisir même que nous ne souhaitons pas, nous ne pouvons être affectés vivement par la peinture, fût-elle faite par Virgile. Quel attrait peuvent avoir pour bien des personnes du Nord qui ne burent jamais une goutte d'eau pure, & qui ne connoissent que par imagination le plaisir décrit par le Poëte, les vers de la cinquième Eglogue de Virgile, qui font une image si pleine d'attrait, du plaisir que goûte un homme accablé de fatigue, à dormir sur un gazon, & de celui que goûte le voyageur brulant de soif, à se désaltérer avec l'eau d'une source vive.

Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum

Dulcis aquæ saltente sitim restinguere rivo.

C'est la destinée de la plupart des images dont les Poëtes anciens se sont servis judicieusement pour intéresser leurs compatriotes & leurs contemporains.

Une

Une image noble dans un pays, est encore une image basse dans un autre. Telle est l'image que fait un Poëte Grec d'un Asne, animal qui dans son pays étoit bienfait, & qui avoit le poil luisant, au lieu qu'il est vilain dans le nôtre. D'ailleurs cet animal que nous ne voyons jamais que couvert pauvrement, & abandonné à la populace pour la servir dans les travaux les plus vils, sert ailleurs de monture aux personnes principales de la nation, & souvent il paroît couvert d'or & de broderie. Voici, par exemple, ce qu'écrivit un Missionnaire sur l'opinion qu'on a des Asnes en certaines contrées des Indes Orientales (*). *On trouve ici des Asnes comme en Europe. Vous ne vous imaginerez pas, Madame, que nous avons ici une Caste entiere qui prétend descendre en droite ligne d'un Asne, & qui s'en fait honneur. Vous me direz que la Caste doit être des plus basses. Point du tout, c'est celle du Roi. Devroit-on juger sur nos idées un Poëte de ce pays-là qu'on auroit traduit en François? Si nous n'avions jamais vu d'autres Chevaux que ceux des payfans de l'Isle de France, serions-nous affectés, ainsi que nous le sommes, par toutes les figures dont un* Cour-

(*) Lettres Edif. t. 12, p. 96.

Courfier est le sujet? Mais, dira-t-on, il faut passer au Poète, à qui l'on fait le procès sur une Traduction, toutes les figures & toutes les prosopopées fondées sur les mœurs & sur les usages de son pays. Voilà en premier lieu ce qu'on ne fait pas. Je ne pense pas que ce soit par prévarication, & j'accuse seulement les Critiques de n'avoir point assez de connoissance des mœurs & des usages des différens peuples, pour juger quelles figures ces mœurs & ces usages autorisent ou n'autorisent pas dans un certain Poète. En second lieu, ces figures ne sont pas seulement excusables, elles sont belles dans l'original.

Enfin qu'on interroge ceux qui savent écrire en Latin & en François. Ils répondront que l'énergie d'une phrase & l'effet d'une figure tiennent si bien, pour ainsi dire, aux mots de la langue dans laquelle on a inventé & composé, qu'ils ne sauroient eux-mêmes se traduire à leur gré, ni donner le tour original à leurs propres pensées, en les mettant de François en Latin, encore moins quand ils les mettent de Latin en François. Les images & les traits d'éloquence perdent toujours quelque chose, quand on les transplante de la langue dans laquelle ils sont nés.

Nous

Nous avons vu des Traductions de Virgile & d'Horace aussi bonnes que des traductions peuvent l'être. Tous ceux qui entendent le Latin, ne se lassent point de dire que ces versions ne donnent pas l'idée du mérite des originaux, & leur déposition est encore confirmée par l'expérience générale de ceux qui se laissent guider aux attraites des livres, dans le choix de leurs lectures. Ceux qui savent le Latin, ne sauroient se rassasier de lire Horace & Virgile, tandis que ceux qui ne peuvent lire ces Poètes que dans les traductions, y trouvent un plaisir si médiocre, qu'ils ont besoin de faire un effort pour achever la lecture de l'Enéide. Ils ne se peuvent lasser d'admirer qu'on lise les originaux avec tant de plaisir. D'un autre côté, ceux qui sont surpris que des ouvrages, dont la lecture les charme, dégoûtent ceux qui les lisent dans des traductions, ont autant de tort que les premiers. Les uns & les autres devoient faire réflexion, que ceux qui lisent les Odes d'Horace en François, ne lisent pas les mêmes poésies que ceux qui lisent les Odes d'Horace en Latin. Ma réflexion est d'autant plus vraie, qu'on ne sauroit apprendre une langue, sans apprendre en même-temps plusieurs choses des mœurs & des usages

usages du peuple qui la parloit, ce qui donne une intelligence des figures & de la poésie du style d'un Auteur, laquelle, ceux qui n'ont pas ces lumières, ne sauroient avoir.

Pourquoi les François lisent-ils avec peu de goût les traductions de l'Arioste & du Tasse, quoique la lecture du *Roland Furieux*, & de la *Jérusalem délivrée*, charme avec raison tous les François qui savent assez bien la langue Italienne, pour entendre les originaux sans peine? Pourquoi la même personne qui aura lu six fois les Oeuvres de Racine, ne sauroit-elle achever la lecture d'une traduction de l'Enéide, quoique ceux qui savent le Latin, aient lu dix fois le poème de Virgile, s'ils ont lu trois fois les Tragédies du Poète François? C'est qu'il est de l'essence de toute traduction, de rendre aussi mal les plus grandes beautés d'un poème, qu'elle rend fidèlement les défauts du plan & des caractères. S'il est permis de parler ainsi, dans la poésie, le mérite des choses est presque toujours *identifié* avec le mérite de l'expression.

Ceux qui lisent pour s'instruire, ne perdent que l'agrément du style de l'Historien, quand ils le lisent dans une bonne traduction.

Le

Le mérite principal de l'Historien ne consiste pas, comme celui du Poëte, à nous toucher. Le style de l'Historien n'est pas la principale chose qui nous intéresse dans son ouvrage. Des événemens importants nous attachent par eux-mêmes, & la vérité seule leur donne du pathétique. Le mérite principal de l'histoire est d'enrichir notre mémoire, & de former notre jugement. Mais le mérite principal de la poësie consiste à nous toucher. C'est l'attrait de l'émotion qui fait lire un poëme. Ainsi le plus grand mérite d'un poëme nous échappe, quand nous n'entendons pas les mots choisis par le Poëte même, & quand nous ne les voyons point dans l'ordre où il les avoit arrangés pour plaire à l'oreille, & pour former des images capables de remuer le cœur.

En effet, qu'on change les mots des deux vers de Racine que nous avons déjà cités :

Enchaîner un captif de ses fers, étonné
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné :

Et qu'on dise, en conservant la figure:
Mettre des fers à un prisonnier de guerre
qui

qui en est surpris; & qui fait en vain le mutin contre un joug agréable, on ôte à ces vers l'harmonie & la poésie du style. La même figure ne forme plus la même image. On barbouille, pour ainsi dire, la peinture que les vers de Racine offrent, dès qu'on dérange ses termes, & qu'on substitue la définition du mot à la place du mot. Que ceux qui auroient encore besoin de se convaincre à quel point un mot pris pour un autre, énerve la vigueur d'une phrase, qui même ne sort pas de la langue où elle a été composée, lisent le vingt troisième chapitre de la Poétique d'Aristote.

Ceux qui traduisent en François les Poëtes Grecs & Latins, sont réduits à faire bien d'autres altérations dans les expressions de leur original, que celles que j'ai faites dans les vers de Phédre. Les plus capables & les plus laborieux se dégoutent des efforts infructueux qu'ils tentent pour rendre leurs traductions aussi énergiques que l'original, où ils sentent une force & une précision qu'ils ne peuvent venir à bout de mettre dans leur copie. Ils se laissent abattre enfin au génie de notre langue, & ils se soumettent à la destinée des traductions, après avoir lutté contre durant un tems.

Dès

Dès qu'on ne retrouve plus dans une traduction les mots choisis par l'Auteur, ni l'arrangement où il les avoit placés pour plaire à l'oreille, & pour émouvoir le cœur, on peut dire que, juger d'un poëme en général sur sa version, c'est vouloir juger du tableau d'un grand maître, vanté principalement pour son coloris, sur une estampe où le trait de son dessein seroit encore corrompu. Un poëme perd dans la traduction l'harmonie & le nombre que je compare au coloris d'un tableau. Il y perd la poësie du style que je compare au dessein & à l'expression. Une traduction est une estampe où rien ne demeure du tableau original, que l'ordonnance & l'attitude des figures: encore y est-elle altérée.

Juger d'un poëme sur la traduction & sur les Critiques, c'est donc juger d'une chose destinée à tomber sous un sens, sans la connoître par ce sens-là. Mais se faire l'idée d'un poëme sur ce que les personnes capables de l'entendre en sa langue, déposent unanimement, concernant l'impression qu'il fait sur elles, c'est la meilleure maniere d'en juger, quand nous ne l'entendons pas. Rien n'est plus raisonnable que de supposer que l'objet seroit sur nous la même impression

Tome II. Kk qu'il

qu'il fait sur elles, si nous étions susceptibles de cette impression autant qu'elles le sont. Ecouteroit-on un homme qui voudroit prouver par de beaux raisonnemens, que le Tableau des nûces de Cana de Paul Véronese, qu'il n'auroit pas vu, ne sauroit plaire autant que le disent ceux qui l'ont vu, parce qu'il est impossible qu'un tableau plaise, lorsqu'il y a dans la composition poétique de l'ouvrage autant de défauts qu'on en peut compter dans le tableau de Paul Véronese? On diroit au Critique d'aller voir le tableau, & l'on s'en tiendrait au rapport uniforme de tous ceux qui l'ont vu, & qui assurent qu'il les a charmé, malgré ses défauts. En effet, le rapport uniforme des sens des autres hommes, est après le rapport de nos propres sens, la voie la plus certaine que nous ayons pour juger du mérite des choses qui tombent sous le sentiment. Les hommes le savent bien, & l'on n'ébranlera jamais la foi humaine, ou l'opinion prise sur le rapport uniforme des sens des autres. On ne sauroit donc, sans une témérité inexcusable, dire avec confiance, lorsqu'il est question d'un poëme qu'on n'entend pas: Que l'opinion que les hommes ont qu'il est excellent, *n'est qu'un préjugé d'éducation fondé sur des applau-*

applaudissemens, qui, à remonter jusqu'aux premiers suffrages, ne sont la plupart que des échos les uns des autres; () & c'est être encore plus téméraire que de composer l'histoire imaginaire de ce préjugé.*

SECTION XXXVI.

Des erreurs où tombent ceux qui jugent d'un Poëme sur une traduction & sur les remarques des Critiques.

Que penserions-nous d'un Anglois, supposé qu'il en fût un assez léger pour cela, que penserions-nous, dis-je, d'un Anglois qui sans entendre un mot de François, feroit le procès au Cid sur la traduction de Rutter, (**) & qui le termineroit en prononçant, qu'il faut attribuer l'affection des François pour l'original aux préventions de l'enfance? Nous connoissons les défauts du Cid encore mieux que vous, lui dirions-nous: mais vous ne pouvez pas sentir aussi-bien que nous, les beautés qui nous le font aimer

Kk 2

avec

(*) Discours sur Homere, p. 122.

(**) Imprimée en 1637.

avec ses défauts. On diroit enfin à ce Juge téméraire tout ce que fait dire la persuasion fondée sur le sentiment, quand on ne sauroit trouver assez-tôt les raisons & les termes propres pour réfuter méthodiquement des propositions dont l'erreur nous révolte. Il est difficile qu'il n'échappe point alors des choses dures aux personnes les plus modérées. Or tous ceux qui ont appris le Grec & l'Anglois, savent bien qu'un Poète Grec qu'on traduit en François, perd beaucoup plus de son mérite qu'un Poète François qu'on traduit en Anglois.

Tous les jugemens & tous les paralleles qu'on peut faire des poèmes qu'on ne connoît que par les traductions & par les dissertations des Critiques, conduisent infailliblement à des conclusions fausses. Supposons, par exemple, que la Pucelle & le Cid soient traduits en Polonois, & qu'un Savant de Cracovie, après avoir lu ces traductions, juge de ces deux poèmes par voie d'examen & de discussion. Supposons, qu'après avoir fait méthodiquement le procès au plan, aux mœurs, aux caractères & à la vraisemblance des événemens, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel, il apprécie ces deux poèmes; certainement il décidera en faveur de

de la Pucelle, qui se trouvera dans cette opération un poëme plus régulier, & moins défectueux en son genre, que le Cid ne l'est dans le sien. Si nous supposons encore que ce Polonois raisonneur, vienne à bout de persuader à ses compatriotes qu'on est capable de juger d'un poëme dont on n'entend point la langue, après en avoir lu la traduction & la critique, ils ne manqueront pas de prononcer que Chapelain est meilleur Poëte que le grand Corneille. Ils nous traiteront de gens esclaves des préjugés, parce que nous ne nous rendrons pas à leur décision. Que penser d'une procédure, laquelle donne lieu à de parcils jugemens?

SECTION XXXVII.

Des défauts que nous croyons voir dans les Poëmes des Anciens.

Quant à ces défauts que nous croyons voir dans les poëmes des Anciens, & que déjà nous comptons par nos doigts, il peut bien être vrai que souvent nous nous trompions en plus d'une manière. Quelquefois nous reprocherons au Poëte, comme des fautes

tes qu'il auroit faites dans sa composition, d'y avoir inféré plusieurs choses que le tems où il vivoit, & les égards qu'il devoit à ses contemporains, l'auront obligé d'y inférer. Par exemple, quand Homere composa son Iliade, il n'écrivoit pas une fable inventée à plaisir, qui lui laissât la liberté de forger à son gré les caracteres de ses Héros, de donner aux événemens le succès qu'il lui plairoit, & d'embellir certains faits par toutes les circonstances nobles qu'il auroit pu imaginer. Homere avoit entrepris d'écrire en vers une partie des événemens d'une guerre que les Grecs ses compatriotes avoient faite depuis quelque tems contre les Troyens, & dont la tradition étoit encore récente, Suivant l'opinion la plus commune, Homere vivoit environ cent cinquante ans après la guerre de TROYE, & suivant la Chronologie de Monsieur Newton (*) Homere étoit encore bien plus voisin des tems où se fit cette guerre, & il a pu voir plusieurs personnes qui avoient vu Achilles & les autres Héros célèbres dans le camp d'Agamemnon. Je tombe donc d'accord qu'Homere, comme Poëte, a dû traiter les événemens autrement qu'un simple Historien. Il a dû y jeter le
mer-

(*) Chronolog. p. 95. & p. 162.

merveilleux compatible avec la vraisemblance, suivant la religion de son tems. Il a dû embellir ces événemens par des fictions & faire en un mot tout ce qu'Aristote (*) le loue d'avoir fait. Mais Homere, en qualité de Citoyen & d'Historien, en qualité de faiseur de Cantiques, destinés principalement à servir d'annales aux Grecs, a souvent été obligé de conformer ses récits à la notoriété publique.

Nous voyons par l'exemple de nos ancêtres, & par ce qui se pratique encore aujourd'hui dans le Nord de l'Europe, & dans une partie de l'Amérique, que les premiers monumens historiques que les nations posent pour conserver la mémoire des événemens passés, & pour exciter les hommes aux vertus les plus nécessaires dans les sociétés naissantes, sont des poésies. Les peuples encore grossiers, composent donc des espèces de Cantiques pour célébrer les louanges de ceux de leurs compatriotes qui se sont rendus dignes d'être imités, & ils les chantent en plusieurs occasions. Cicéron nous apprend (**) que, même après Numa, les Romains étoient, encore dans cet usage. Ils chantoient à table

K k 4

de

(*) Poëtiq. ch. 24.

(**) Tuscul. l. 4.

de ces Cantiques composés à la louange des hommes illustres.

Les Grecs ont eu des commencemens pareils à ceux des autres peuples, & ils ont été une société naissante avant que d'être une nation polie. Leurs premiers Historiens ont été des Poètes (*). Strabon & d'autres Ecrivains de l'antiquité nous apprennent même que Cadmus, Pherecides (**) & Hecateus, les premiers qui écrivirent en prose, ne retrancherent de leur style que la mesure des vers. L'histoire s'est sentie chez les Grecs, pendant plusieurs siècles, de son origine. La plupart de ceux qui dans la suite l'écrivirent en prose, conserverent la poésie du style; & ils y garderent même durant longtemps la liberté de jetter du merveilleux dans les événemens. *Græcis historiis, plerumque Poëtica similis, inest licentia* (***) Homere n'est pas de ces premiers faiseurs de Cantiques, dont j'ai parlé. Il n'est venu qu'après eux.

Post

(*) Georg. lib. prim.

(**) Versuum nexu repudiato, conscribere ausus passivis verbis Pherecides. *Apud Florid. l. 4.*

(***) Quint. Inst. lib. 2. cap. 4.

*Post hos insignia Homerus
Tirtausque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit (*)*.

Mais on étoit encore en habitude de son tems de regarder les poëties comme des monumens historiques. Homere auroit donc été blâmé, s'il eût changé certains caracteres, ou s'il avoit altéré certains événemens connus, & surtout s'il avoit omis dans les dénombremens de ses armées, ceux qui véritablement parurent. Il est aisé de se figurer les plaintes de leurs descendans contre le Poëte.

Tacite raconte que les Allemands chantoient, dans le tems où il écrivoit ses annales, les exploits d'Arminius mort quatrevingt ans auparavant. Etoit-il libre aux Auteurs de ces Cantiques Cherusques, d'aller contre la vérité des faits connus; & de supposer, par exemple, pour faire plus d'honneur au Héros, qu'Arminius n'eût jamais prêté serment de fidélité aux Aigles Romaines qu'il abbatit ? Lorsque ces Poëtes auront parlé de son entrevue sur les bords du Weser avec son frere Flavius, qui servoit dans les troupes Romaines, auront-ils pu lui faire finir le pour-parler avec décence & avec gravité, quand tout le monde savoit que le Général

Kk 5

des

(*) Horat. de Arte Poët.

des Germains, & l'Officier des Romains en étoient venus aux injures en présence des armées des deux nations, & qu'ils en seroient venus aux coups sans le fleuve qui les séparait.

Prenons un exemple qui nous frappe encore d'avantage. Aujourd'hui la profession d'Historien, & la profession de Poète sont deux professions très-séparées. Nous avons des Annalistes que nous lisons, quand nous voulons nous instruire de la vérité des faits, & nous ne cherchons que de l'agrément dans la lecture de nos Poètes. Croyons-nous cependant que Chapelain qui écrivit son poème de la Pucelle, quand il y avoit déjà bien plus de tems que l'événement qu'il chantoit, étoit arrivé, qu'il n'y en avoit que Troye avoit été prise par les Grecs, quand Homere composa son Iliade? croyons-nous, dis-je, que Chapelain fût le maître de traiter & d'embellir à son gré le caractère de ses Acteurs principaux? Pouvoit-il faire d'Agnès Sorel une fille violente & sanguinaire, ou une personne sans élévation d'esprit, & qui auroit conseillé à Charles VII de vivre avec elle dans l'obscurité? A-t'il pu donner à ce Prince le caractère connu du Comte de Dunois? A-t'il pu changer à son plaisir les événemens
des

des combats & des sièges ? A-t'il pu taire certaines circonstances connues de son action , qui font peu d'honneur à Charles VII. La tradition se fût soulevée contre lui. D'ailleurs, comme nous l'avons exposé dans la première Partie de cet ouvrage, rien ne détruit plus la vraisemblance, qui est l'ame de la fiction, que de voir la fiction démentie par des faits généralement connus.

Si les Héros d'Homere ne se battent pas en duel aussi-tôt qu'ils se font querellés, c'est qu'ils n'avoient pas sur le point d'honneur le sentiment des Goths, ni de leurs pareils. Les Grecs & les Romains qui ont vécu avant la corruption de leurs nations, avoient encore moins de peur de la mort que les Anglois; mais ils pensoient qu'une injure dite sans fondement, ne deshonoroit que celui qui la proféroit. Si l'injure contenoit un reproche fondé, ils pensoient que celui qui l'avoit esquivée, n'avoit d'autre voie de réparer son honneur, que celle de se corriger. Les peuples polis ne s'étoient pas encore avisés qu'un combat singulier, dont le hasard, ou tout au plus l'escrime, qu'ils regardoient comme l'art de leurs esclaves, devoit décider, fût un

un bon moyen de se justifier sur un reproche, qui souvent ne touche pas à la bravoure. L'avantage qu'on y remporte, prouve seulement qu'on est meilleur Gladiateur que son adversaire, mais non pas qu'on soit exempt du vice dont on peut avoir été taxé. Fut-ce la peur qui empêcha César & Caton de se voir sur le pré, après que César eut sacrifié en plein Sénat le billet galant de la sœur de Caton. La manière dont l'un & l'autre arrivèrent à la mort, montre assez qu'ils ne la craignoient gueres.

Je ne me souviens point d'avoir lu dans l'Histoire Grecque ou Romaine rien qui ressemble aux duels Gothiques, hors un incident arrivé aux Jeux funebres que Scipion l'Africain donna sous les murs de la nouvelle Carthage en l'honneur de son pere & de son oncle. Tous deux avoient perdu la vie dans les Guerres d'Espagne. Tite-Live raconte (*) que les Champions ne furent pas des Gladiateurs ordinaires pris chez le Marchand, mais des Barbares, dont peut-être Scipion étoit bien aise de se défaire, & qui se battirent l'un contre l'autre par différens motifs. Quelques-uns, dit l'Historien, étoient

(*) Liv. Hist. lib. 28.

étoient convenus de terminer leurs disputes & leurs procès à coups d'épée. Les Grecs & les Romains, si passionnés pour la gloire, ne s'imaginèrent jamais qu'il fût honteux au citoyens d'attendre sa vengeance de l'autorité publique. Il étoit réservé à ces peuples que la misère feroit sortir un jour de dessous les neiges du Nord, de croire que le meilleur Champion devoit être nécessairement le plus honnête homme, & qu'une société, où l'honneur obligeroit les citoyens à venger eux-mêmes à main armée leurs injures, ou vraies, ou prétendues, pouvoit mériter le nom d'Etat. Si Quinault ne fait pas tirer l'épée à Phaëton (*) dans la conversation qu'il lui fait avoir avec Epaphus, c'est qu'il introduit sur la scène deux Egyptiens, & non pas deux Bourguignons ou deux Vandales.

La prévention, où la plupart des hommes sont pour leur tems & pour leur nation, est donc une source féconde en mauvaises remarques comme en mauvais jugemens. Ils prennent ce qui s'y fait pour la règle de ce qui se doit faire partout, & de ce qui auroit dû se faire toujours. Cependant il n'y a qu'un petit nombre d'usages, & même un petit

(*) Opera de Phaëton, Acte 3.

petit nombre de vices & de vertus qui aient été loués ou blâmés dans tous les tems & dans tous les pays. Or les Poètes ont raison de pratiquer ce que Quintilien conseille aux Orateurs, c'est de tirer leurs avantages des idées de ceux pour lesquels ils composent, & de s'y conformer (*). *Plurimum refert qui sint audientium mores, quæ publice receptæ persuasio.* Ainsi nous devons nous transformer en ceux pour qui le poëme fut écrit, si nous voulons juger sainement de ses images, de ses figures, & de ses sentimens. La Parthe qui s'éloigne à bride abbatue après n'avoir pas réussi dans une première charge, & cela pour mieux prendre son tems, & pour ne pas s'exposer sans fruit aux traits d'un ennemi qui ne plie point, ne doit pas être regardé comme coupable de lâcheté, parce que cette manière de combattre, étoit autorisée par la discipline militaire des Parthes, fondée sur l'idée qu'ils avoient de la fureur & de la valeur véritable. Les anciens Germains, si renommés pour leur bravoure, croyoient aussi que c'étoit prudence, & non point lâcheté, que de fuir dans l'occasion pour revenir à la charge plus à propos (**). *Cedere loco,*

(*) Quint. Inst. lib. 3. cap. 9.

(**) Tacit. de mor. Germ.

*loco, dum rursus instes magis, consilii quam
formidinis arbitrantur.*

Nous avons vu blâmer Homere d'avoir décrit avec goût les Jardins du Roi Alcinous, semblables, disoit-on, à celui d'un bon vigneron des environs de Paris. Mais supposé que cela fût vrai, imaginer un Jardin merveilleux, c'est la tâche de l'Architecte. Le faire planter à grands frais, c'est, si l'on veut, le mérite du Prince. La profession du Poëte est de bien décrire ceux que les hommes de son tems favoient faire. Homere est aussi grand Artisan dans la description qu'il fait des Jardins d'Alcinous, que s'il avoit fait la description de ceux de Versailles.

Après avoir reproché aux Poëtes anciens d'avoir rempli leurs vers d'objets communs & d'images sans noblesse, on se croit encore fort modéré, quand on veut bien rejeter la faute qu'ils n'ont pas commise, sur le siècle où ils ont vécu, & les plaindre d'être venus en des tems grossiers.

La maniere dont nous vivons avec nos chevaux, s'il est permis de parler ainsi, nous révolte contre les discours que les Poëtes leur font adresser par des hommes. Nous ne saurions

rions souffrir que le maître leur parle à peu près comme un Chasseur parle à son chien couchant. Mais ces discours étoient convenables dans l'Iliade écrite pour être lue par des peuples chez qui le cheval étoit en quelque façon un animal commensal de son maître. Ces discours devoient plaire à des gens qui supposoient dans les animaux un degré de connoissance que nous ne leur accordons pas, & qui plusieurs fois en avoient tenu de pareils à leurs chevaux. Si l'opinion qui donne aux bêtes une raison presque humaine, est fausse ou non, ce n'est point l'affaire du Poète. Un Poète n'est pas fait pour purger son siècle des erreurs de Physique. Sa tâche est de faire des peintures fidelles des mœurs & des usages de son pays, pour rendre son imitation la plus approchante du vraisemblable qu'il lui est possible. Homere, par cet endroit-là même qui l'a fait blâmer ici, plairoit encore à plusieurs peuples de l'Asie & de l'Afrique, qui n'ont point changé la maniere ancienne de gouverner leurs chevaux, non plus que beaucoup d'autres usages.

Voici ce que dit Boesbeck, Ambassadeur de l'Empereur Ferdinand I. auprès du Grand
Sei-

Seigneur Soliman II, sur la maniere dont on traite les chevaux en Bithynie, pays très-voisin des Colonies Grecques de l'Asie, & contrée limitrophe de la Phrygie, où étoit la patrie de cet Hector qu'on voudroit faire interdire, pour avoir parlé aux siens. *J'observai (*) dans la Bithynie que tout le monde, & même les paysans, y traitent leurs poulains avec humanité, qu'ils les caressent, comme on fait les enfans lorsqu'ils veulent leur faire faire quelque chose, & qu'ils leur laissent la liberté d'aller & de venir par toute la maison. Volontiers ils les feroient mettre à table avec eux. Les Palefreniers gouvernent les chevaux avec la même douceur. C'est en les flattant, c'est presque en les haranguant qu'ils les conduisent; & jamais ils ne les battent qu'à l'extrémité. Aussi les chevaux se prennent d'amitié pour les hommes, & il est très-rare d'en trouver qui ruent, ou qui soient vicieux en aucune maniere. En nos contrées ils sont nourris bien différemment. Nos palefreniers n'entrent jamais dans l'écurie sans tempêter contre eux, & ils ne croiroient point les avoir bien*

(*) Busbeq. Legat. Turc. Epistola tertia.

bien pansés, s'ils ne leur avoient pas donné cent coups à propos de rien, traitement qui leur fait craindre & haïr les hommes. Les Turcs font encore apprendre aux chevaux à se mettre à genoux, afin qu'on puisse monter dessus plus aisément. Ils leur montrent à ramasser à terre avec les dents un bâton ou un sabre pour le présenter au cavalier; & ils mettent des anneaux d'argent au nez de ceux qui sont dressés à faire ce manège, comme une distinction qui sert de récompense à leur docilité. J'en ai vu d'instruits à demeurer dans la même place, sans que personne les tînt, après que le cavalier eût mis pied à terre, & d'autres faire seuls le manège, & obéir à tous les commandemens que leur faisoit un Ecuyer qui se tenoit à une assez grande distance. Les miens, ajoute Boesbeck quelques lignes après, me donnent tous les soirs un passe-tems singulier. On les tire dans la cour, & celui que j'appelle par son nom, me regarde fixement en hannissant. Nous avons fait connoissance par le moyen de quelques côtes de melon que je vais moi-même leur mettre dans la bouche. Il est bien à croire que cela ne s'étoit point fait sans que l'Ambassadeur eût tenu à ses chevaux

vaux des propos capables de le bien faire réprimander par nos Censeurs.

Il n'y a personne dans la République des Lettres qui n'ait oui parler de M. le Chevalier d'Arvieux (*), si fameux par ses voyages, par ses emplois & par son érudition Orientale. On ne me reprochera point de citer des témoins récusables, pour montrer que bien des Asiatiques parlent encore à leurs chevaux, comme Hector parloit aux siens en Asie. M. le Chevalier d'Arvieux, après avoir, dans le chapitre XI. de sa Relation, discoursu fort au long des mœurs & des coutumes des Arabes, de la docilité, ou, s'il est permis de parler ainsi, de la débonnairété de leurs chevaux, & de l'humanité avec laquelle leurs maîtres les traitent, ajoute :

Un Marchand de Marseille qui résidoit à Rama, étoit ainsi en société pour une cavale avec un Arabe. Cette cavale appelée Touysse, outre sa beauté, sa jeunesse & son prix de douze cens écus, avoit le mérite d'être de cette première race noble. Notre Marchand avoit sa généalogie & tous les quartiers de pere & de mere de sa filiation, à remonter jusqu'à cinq cens ans d'ancienneté, le tout

Ll 2 *prouvé*

(*) Mart. en 1702.

prouvé par des actes publics faits en la forme que j'ai dite. Abraham c'est le nom de l'Arabe, alloit souvent à Rama () pour savoir des nouvelles de cette cavale qu'il aimoit chèrement, J'ai eu plusieurs fois le plaisir de le voir pleurer de tendresse en l'embrassant & en la caressant. Il la baisoit, il lui essuyoit les yeux avec son mouchoir, il la frottoit avec les manches de sa chemise, il lui donnoit mille bénédictions durant des heures entieres qu'il raisonnoit avec elle. Mes yeux, lui disoit-il, mon ame, mon cœur, faut-il que je sois assez malheureux pour t'avoir vendue à tant de maîtres, & pour ne te point garder avec moi. Je suis pauvre, ma Gazelle, tu le fais bien. Ma mignonne, je t'ai élevée dans ma maison comme ma fille, je ne t'ai jamais grondée ni battue, je t'ai caressée de mon mieux. Dieu te conserve, ma bien aimée. Tu es belle, tu es douce, tu es aimable. Dieu te préserve du regard des envieux, & mille autres semblables discours. Il l'embrassoit alors, & il sortoit à reculons, en lui disant des adieux fort tendres. Cela me fait souvenir d'un Arabe de Tunis, où je fus envoyé pour l'exécution d'un Traité de Paix,*

(*) Bourg de la Palestine.

Paix, qui ne voulut pas nous livrer une cavale que nous avions achetée pour le Haras du Roi, Quand il eut mis l'argent dans le sac, il jetta les yeux sur sa cavale & se mit à pleurer. Sera-t'il possible, dit-il, qu'après t'avoir élevée dans ma maison avec tant de soin, & qu'après avoir exigé de toi tant de services, je te livre en esclavage chez les Francs pour ta récompense? Non, je n'en ferai rien, ma mignonne. Là-dessus il jetta l'argent sur la table, embrassa & baisa sa cavalle, & la ramena chez lui. Les relations des Pays Orientaux sont remplies de semblables histoires. Mais, quoi! l'on ne croit point partout, & l'on n'a pas cru toujours que les bêtes ne fussent que des machines. C'est une des découvertes que la nouvelle Philosophie a faites, il faut l'avouer, sans le secours de l'expérience, & par la voie seule du raisonnement. On fait son progrès. Je n'en, dirai pas davantage.

Il ne suffit pas de savoir bien écrire pour faire des critiques judicieuses des poésies des Anciens & des Etrangers, il faudroit avoir encore connoissance des choses dont ils ont

parlé. Ce qui étoit ordinaire de leur tems, ce qui est commun dans leur patrie, peut paroître blesser la vraisemblance & la raison, à des censeurs qui ne connoissent que leur tems & leur pays. Claudien est si surpris que les Mules obéissent à la voix du Muletier, qu'il croit qu'on en peut tirer un argument pour prouver la vérité de l'histoire d'Orphée.

*Miraris si voce feras placaverit Orpheus ;
Cum pronas pecudes Gallica verba regant.*

Il semble que Claudien auroit eu peine à croire une chose à laquelle les Provençaux ne daignent pas faire attention, s'il ne fût jamais sorti de l'Egypte, où l'on croit qu'il étoit né. Peut-être ses compatriotes l'auront-ils repris de pécher contre la vraisemblance.



SECTI.

SECTION XXXVIII.

Que les remarques des Critiques ne font point abandonner la lecture des Poëmes, & qu'on ne la quitte que pour lire des Poëmes meilleurs.

Quoiqu'il en soit de ces fautes que les Critiques passés ont trouvées, & que les critiques à venir découvriront dans les écrits des Anciens, elles n'en feront point abandonner la lecture. On continuera de les lire & de les admirer, à moins que les Poëtes à venir ne produisent quelque chose de meilleur. Ce ne furent point des Critiques Géométriques qui dégoutèrent nos ayeux des poësies de Ronfard, & qui leur en firent abandonner la lecture, mais bien des poësies plus intéressantes que celles de Ronfard. Ce sont les Comédies de Moliere qui nous ont dégoutés de celles de Scarron & des autres Poëtes qui l'avoient précédé; mais non des livres écrits pour mettre en évidence les défauts de ces pièces. Lorsqu'il paroît des poësies meilleures que celles qui peuvent être déjà entre les mains du public, il n'est pas nécessaire que les Critiques le viennent avertir

de quitter le bon pour prendre le meilleur. Le monde n'a pas besoin d'être éclairé sur le mérite de deux poèmes, comme sur le mérite de deux systèmes de Philosophie. Il fait le discernement, & il juge des poèmes à l'aide du sentiment, bien mieux que les critiques ne le peuvent faire avec leurs règles. Qu'on fasse donc un poème meilleur que l'Enéide, si l'on veut diminuer l'admiration que les hommes ont pour cet ouvrage, & si l'on prétend lui enlever ses lecteurs. Qu'on s'éleve plus haut que Virgile & que ses pareils; non point comme ce Roitelet qui se mit sur le dos de l'Aigle pour prendre son essor, quand l'oiseau de Jupiter seroit las, afin de pouvoir lui reprocher ensuite que ses aîles le portoient plus haut que lui. Qu'on le fasse en volant de ses propres aîles.

Qu'on choisisse donc dans l'histoire moderne un sujet neuf où l'on ne puisse pas se prévaloir des inventions, ni des phrases poétiques des Anciens; mais où il faille tirer de son génie la poésie du style & toute la fiction. Qu'on fasse un poème épique de la destruction de la Ligue par Henri IV, dont la conversion de ce Prince, suivie de la réduction de Paris, seroit naturellement le dénoue-

nouement. Un homme capable par les forces de son génie d'être un grand Poète, & qui pourroit tirer de son propre fond toutes les beautés nécessaires pour soutenir une grande fiction, trouveroit mieux son compte à traiter un pareil sujet, dans lequel il n'auroit point à éviter de se rencontrer avec personne, qu'il ne pourroit le trouver en maniant des sujets de la Fable, ou de l'Histoire Grecque & Romaine. Au lieu d'emprunter des Héros aux Grecs & aux Latins, qu'on ose donc en faire de nos Rois & de nos Princes.

Homere n'a pas chanté les combats des Ethiopiens ni des Egyptiens, mais ceux de ses compatriotes. Virgile & Lucain ont pris leurs sujets dans l'Histoire Romaine. Qu'on ose donc chanter les choses que nous avons sous les yeux, comme sont nos combats, nos fêtes & nos cérémonies. Qu'on nous donne des descriptions poétiques des bâtimens, des fleuves & des pays que nous voyons tous les jours, & dont nous puissions confronter, pour ainsi dire, l'original avec l'imitation. Avec quelle noblesse & quel pathétique Virgile auroit-il traité une apparition de Saint Louis à Henri IV, la veille de la bataille d'Yvri, quand ce Prince, l'hon-

neur des descendans de notre saint Roi, faisoit encore profession de la confession de foi de Genève? Avec quelle élégance Virgile auroit-il peint les vertus en robes de fêtes, qui, conduites par la Clémence, seroient venues ouvrir à ce bon Roi les portes de la ville de Paris! L'intérêt que tout le monde prendroit à ce sujet par différens motifs, seroit un garant assuré de l'attention du public sur l'ouvrage. Mais les raisons que nous avons exposées dans ces *Réflexions*, & l'expérience du passé, montrent suffisamment que la possibilité de faire un poëme épique François meilleur que l'*Enéide*, n'est qu'une possibilité métaphysique, & telle qu'est la possibilité d'ébranler la terre, en donnant un point fixe hors du globe.

Tandis qu'on ne fera pas mieux, ni même aussi-bien que les Anciens, les hommes continueront à les lire & à les admirer; & cette vénération ira toujours en s'augmentant, à mesure que les siècles s'écouleront, sans qu'il paroisse personne qui ait pu les atteindre. Nous n'estimons pas leurs ouvrages pour avoir été produits en certains siècles; ce sont certains siècles que nous révérons pour avoir donné le jour à ces ouvrages. Nous n'admirons pas l'*Iliade*, l'*Enéide*, & quel-

quelques autres écrits , parce qu'ils sont faits depuis longtems ; mais parce que nous les trouvons admirables en les lisant ; parce que tous les hommes qui les ont entendues , les ont admirées dans tous les tems ; enfin , parce que plusieurs siècles se sont écoulés , sans que personne ait égalé leurs Auteurs en ce genre de poësie.

SECTION XXXIX.

Qu'il est des professions où le succès dépend plus du génie que du secours que l'art peut donner ; & d'autres , où le succès dépend plus du secours qu'on tire de l'art que du génie. On ne doit point inférer qu'un siècle surpasse un autre siècle dans les professions du premier genre , parce qu'il le surpasse , dans les professions du second genre.

Il ne faut pas entendre de tous les Ecrivains de l'Antiquité , ce que je dis ici des Poëtes , des Historiens & des Orateurs excellens. Par exemple , ceux des livres des Anciens , qui sont écrits sur des sciences dont le mérite

mérite consiste dans la multitude des connoissances, ne l'emportent pas sur ceux que les Modernes ont écrit touchant ces mêmes sciences. Je serai même aussi peu surpris qu'un homme qui auroit pris son idée du mérite des Anciens sur leurs ouvrages de Physique, de Botanique, de Géographie & d'Astronomie, parce que sa profession l'auroit obligé à faire sa principale étude de ces sciences, n'admire point l'étendue des connoissances des Anciens, que je suis peu surpris de voir l'homme qui a formé son idée du mérite des Anciens, sur leurs ouvrages d'histoire, d'éloquence & de poésie, rempli de vénération pour eux. Les Anciens ignorent dans les sciences que j'ai citées, bien des choses que nous savons; & par la démanœuvre naturelle aux hommes de porter leurs décisions plus loin que leurs lumières distinctes, ces Anciens sont tombés, comme je l'ai déjà dit, en une infinité d'erreurs.

Ainsi l'Astronome d'aujourd'hui fait mieux que Ptolomée tout ce que savoit Ptolomée, & il fait encore toutes les découvertes qui se sont faites depuis les Antonins, soit à l'aide des voyages, soit à l'aide des lunettes de longue vue. Ptolomée, s'il revenoit au monde,
se

se feroit Eleve à l'Observatoire. Il en est de même des Anatomistes, des Navigateurs, des Botanistes, & de tous ceux qui professent des sciences, dont le mérite consiste plus à savoir qu'à inventer, à connoître qu'à produire. Mais il est d'autres professions où les derniers venus n'ont pas le même avantage sur leurs prédécesseurs, parce que le progrès qu'on peut faire en ces sortes de professions, dépend plus du talent d'inventer, & du génie naturel de celui qui les exerce, que de l'état de perfection où ces professions se trouvent, lorsque l'homme qui les exerce, fournit sa carrière. Ainsi l'homme qui est né avec le génie le plus heureux, est celui qui va plus loin que les autres dans ces sortes de professions, & cela indépendamment du degré de perfection où elles se trouvent lorsqu'il les exerce. Il lui suffit que la profession qu'il embrasse, soit déjà réduite en art, & que la pratique de cet art ait une méthode. Il pourroit lui-même inventer l'art, & rédiger la méthode. La force de son génie qui lui fait deviner & imaginer un nombre infini de choses, qui ne sont pas à portée des esprits ordinaires, lui donne plus d'avantage sur les esprits ordinaires, qui professeront un jour le même art

art que lui, après que cet art aura été perfectionné, que ces esprits n'en pourront avoir sur lui, par la connoissance qu'ils auront des nouvelles découvertes, & par les nouvelles lumières dont l'art se trouvera enrichi, lorsqu'ils viendront à le professer à leur tour. Le secours que donne la perfection où l'un des arts, dont nous parlons, est arrivé, ne sauroit mener les esprits ordinaires aussi loin que la supériorité de lumières & de vues naturelles peut porter un homme de génie.

Telles sont les professions du Peintre, du Poète, du Général d'armée, du Musicien, de l'Orateur, & même celle du Médecin. On devient grand Général & grand Orateur, dès qu'on exerce ces professions avec le génie qui leur est propre, en quelque état qu'on puisse trouver l'art qui enseigne à les bien faire. Le mérite des ouvriers illustres & des grands hommes dans toutes les professions dont je viens de parler, dépend principalement de la portion de génie qu'ils ont apportée en naissant, au lieu que le mérite du Botaniste, du Physicien, de l'Astronome & du Chymiste, dépend principalement de l'état de perfection où les découvertes fortuites & le travail des autres ont porté la
scien-

science qu'ils entreprennent de cultiver. L'histoire confirme ce que j'ai avancé ici sur toutes les professions qui dépendent principalement du génie.

Parmi les professions que j'ai citées, comme ressortissantes principalement du génie, celle du Médecin paroît la plus dépendante de l'état où est la Médecine, quand un certain homme vient à la professer. Cependant quand on entre dans le détail de cet art, on trouve que ses opérations sont encore plus dépendantes du génie particulier, à proportion duquel chaque Médecin profite des connoissances des autres & de ses propres expériences, qu'elles ne le sont de l'état où est la Médecine, quand il la fait.

Les trois parties de la Médecine sont la connoissance des maladies, celle des remèdes, & l'application du remède convenable à la maladie qu'on veut guérir. Les découvertes qui se sont faites depuis Hippocrate, dans l'Anatomie & dans la Chymie, facilitent beaucoup la connoissance des maladies. On connoît encore aujourd'hui une infinité de remèdes dont Hippocrate n'entendit jamais parler, & dont le nombre surpasse de beaucoup celui des remèdes qu'il connoissoit,
&

& que nous avons perdus. La Chymie a fourni une partie de ces remèdes nouveaux, & nous devons l'autre aux régions qui ne sont connues des Européens que depuis deux siècles. Nos Médecins conviennent néanmoins que les Aphorismes d'Hippocrate sont l'ouvrage d'un homme, à tout prendre, plus habile que les Médecins d'aujourd'hui. Ils admirent, sans prétendre les égaier, sa pratique & ses prédictions sur le cours & sur la conclusion des maladies, bien qu'il les fit avec moins de secours que les Médecins n'en ont présentement pour faire leurs pronostics. Aucun d'eux n'hésite quand on lui demande s'il n'aimeroit pas mieux être traité par Hippocrate dans une maladie aiguë, même en supposant les connoissances d'Hippocrate, bornées où elles l'étoient quand il écrivit, que par le plus habile Médecin qui soit aujourd'hui dans Paris ou dans Londres. Tous voudroient être remis entre les mains d'Hippocrate. C'est que le talent de discerner le tempéramment du malade, la nature de l'air, sa température présente, les symptômes du mal, ainsi que l'instinct qui fait choisir le remède convenable, & le moment de l'appliquer, dépendent du génie. Hippocrate étoit né avec un génie supérieur pour
la

la Médecine, & ce génie lui donnoit plus d'avantage dans la pratique sur les Médecins modernes, que les nouvelles découvertes n'en donnent aux Médecins modernes sur Hippocrate.

On dit vulgairement que César, s'il revenoit au monde, & qu'il vît les armes à feu & les fortifications à la moderne; en un mot, toutes les armes dont nous nous servons pour attaquer & pour défendre, feroit bien étonné. Il lui faudroit, ajoute-t-on, recommencer son apprentissage, & le faire même assez long, avant qu'il fût capable de mener deux mille hommes à la guerre. En aucune façon, disoit le Maréchal de Vauban, qui sentoit d'autant mieux la force du génie de César, que lui-même il en avoit beaucoup. César sauroit en moins de six mois tout ce que nous savons; & dès qu'il auroit connu nos armes, dès qu'il auroit connu, pour s'expliquer ainsi, la nature de nos traits & celle de nos boucliers, son génie sauroit en faire des usages dont peut-être nous ne nous avisons point.

Quoique l'art de la Peinture renferme aujourd'hui une infinité d'observations & de

Tome II.

Min

con-

connoissances qu'il ne renfermoit pas encore du tems de Raphaël, nous ne voyons pas cependant que nos Peintres égalent cet aimable génie. Ainsi, supposé que nous sachions quelque chose dans l'art de disposer le plan d'un poëme, & de donner aux personnages des mœurs décentes que les Anciens ne fussent pas, ils n'auront pas laissé de nous surpasser, s'il est vrai qu'ils ayent eu plus de génie que nous, & cela d'autant plus qu'il est certainement vrai que les langues dans lesquelles ils ont composé, étoient plus propres à la Poësie que les langues dans lesquelles nous composons. Nous ferons peut-être moins de fautes qu'eux, mais nous n'atteindrons pas au degré d'excellence où ils sont arrivés. Nos Eleves seront mieux instruits que les leurs; mais nos Maîtres seront moins habiles. *C'est parmi les Anciens, dit un des grands Poëtes d'Angleterre (*) . Et principalement parmi les Ecrivains des pays qui sont à notre Orient, qu'on trouve ces génies rares qui s'élèvent au-dessus des autres par les forces d'un heureux naturel. Homere prend un effort que Virgile ne sauroit*

(*) Addison, Spectateur du troisiéme Septembre 1711.

T A B L E.

T A B L E DES MATIERES.

TROISIÈME PARTIE.

D*issertation sur les représentations théâtrales des Anciens.*

Avant-propos. Page 1

Section 1. *Idée générale de la Musique des Anciens, & des Arts musicaux subordonnés à cette science.* 7

Sect. 2. *De la Musique Rithmique.* 21

Sect. 3. *De la Musique organique ou instrumentale.* 42

Sect. 4. *De l'Art ou de la Musique poétique. De la Mélopée. Qu'il y avoit une Mélopée qui n'étoit pas un chant musical, quoiqu'elle s'écrivît en notes.* 54

Tome III.

†

Sect. 5.

T A B L E.

Sect. 5. *Explication de plusieurs endroits du
fixième chapitre de la Poétique d'Aristote.
Du chant des vers Latins ou du Carmen.*

Page 83

Sect. 6. *Que dans les écrits des Anciens, le
terme de chanter signifie souvent déclamer,
Et même quelquefois parler.* 102

Sect. 7. *Nouvelles preuves que la déclama-
tion théâtrale des Anciens étoit compo-
sée, Et qu'elle s'écrivoit en notes. Preu-
ve tirée de ce que l'Acteur qui la ré-
citoit, étoit accompagné par des instru-
mens.* III

Sect. 8. *Des Instrumens à vent Et à corde
dont on se servoit dans les accompagne-
mens.* 126

Sect. 9. *De la différence qui étoit entre la
déclamation des Tragédies, Et la déclama-
tion des Comédies. Des Compositeurs
de déclamation. Réflexions concernant
l'art de l'écrire en notes.* 135

Sect. 10. *Continuation des preuves qui mon-
trent que les Anciens écrivoient en notes
la*

T A B L E.

la déclamation. Des changemens survenus vers le tems d'Auguste dans la déclamation des Romains. Comparaison de ce changement avec celui qui est arrivé dans notre Musique & dans notre Danse sous Louis XIV. Page 153

Sect. II. *Les Romains partageoient souvent la déclamation théâtrale entre deux Acteurs, dont l'un pronongoit, tandis que l'autre faisoit des gestes.* 173

Sect. 12. *Des Masques des Comédiens de l'antiquité.* • 183

Sect. 13. *De la Saltation, ou de l'art du geste, appelé par quelques Auteurs la Musique Hypocritique.* 209

Sect. 14. *De la Danse, ou de la Saltation théâtrale. Comment l'Acteur qui faisoit les gestes, pouvoit s'accorder avec l'Acteur qui récitoit. De la Danse des Chœurs..* 232

Sect. 15. *Observations concernant la manière dont les pièces Dramatiques étoient représentées sur le Théâtre des Anciens. De la passion que les Grecs & les Romains avoient*

T A B L E.

avoient pour le Théâtre, & de l'étude que les Acteurs faisoient de leur art, & des récompenses qui leur étoient données.

Page 245

Sect. 16. *Des Pantomimes, ou des Acteurs qui jouoient sans parler.* 262

Sect. 17. *Quand ont fini les représentations somptueuses des Anciens. De l'excellence de leurs chants.* 293

Sect. 18. *Réflexions sur les avantages & sur les inconvéniens qui résultoient de la déclamation composée des Anciens.* 305

Fin de la Table.



REFLE-

roit suivre. On trouve dans l'ancien Testament des idées encore plus magnifiques, & des expressions encore plus ravissantes que dans Homere. En effet, Monsieur Racine ne paroît plus grand Poëte dans Athalie que dans ses autres Tragédies, que parce que son sujet tiré de l'ancien Testament, l'a autorisé à orner ses vers des figures les plus hardies, & des images les plus pompeuses de l'Ecriture-Sainte, au lieu qu'il n'en avoit pu faire usage que très-sobrement dans ses pièces profanes. On a écouté avec respect le style Oriental dans la bouche des personnages d'Athalie, & ce style a charmé. Enfin, dit ailleurs l'Auteur Anglois que nous venons de citer, nous pouvons être plus exacts que les Anciens, mais nous ne saurions être plus sublimes. Je ne sai par quelle fatalité tous les grands Poëtes des nations modernes s'accordent à mettre ce que les Anciens ont composé si fort au-dessus de ce qu'ils composent eux-mêmes. En verité, c'est même avouer qu'on est incapable d'écrire dans le goût des Anciens, que de tâcher de les rabaisser. Quintilien dit que Sénèque ne cessoit point de parler mal des grands hommes qui l'avoient précédé; parce

Mm 2 qu'il

qu'il voyoit bien que leurs ouvrages & les siens étoient d'un goût si différent, qu'il falloit que les uns ou les autres déplussent à ses contemporains. En effet, ces contemporains ne pouvoient point admirer les faux brillans & le style hérissé de pointes des écrits de Sénèque, qui annoncerent la décadence des esprits, tant qu'ils continueroient d'admirer le style noble & simple des Ecrivains du siècle d'Auguste. *Quos ille non destiterat incessere, cum diversi sibi conscius generis placere se in dicendo posse iis, quibus illi placerent, diffideret* (*).

(*) Quint. Inst. lib. x.

FIN du second Tome.





